

**eugene d.  
genovese**

# **économie politique de l'esclavage**

**essais sur l'économie et la société  
du sud esclavagiste**

**traduit par nicole barbier**

**%**

**FRANÇOIS MASPERO  
1, place paul-painlevé, V®  
PARIS  
1968**

@ 119.68, Librairie François Maspero \*

titré oragflal ; *The Political Economy of Slavery*. Panthéon Book of  
Kiamdom Mouse, N.Y.

*Pour Dominick et Lena Genovese,  
mes parents,  
sans qui je n'aurais jamais écrit ce livre.*



## Préface à l'édition américaine

*Ces essais ont une longue histoire, trop longue à mon gré. L'origine en est dans un travail que j'ai fait au début de mes études, voici bientôt quinze ans, au collège de Brooklyn. Arthur C. Cole, dont la bienveillance et les judicieux avis sont encore si fortement présents à mon esprit, me suggéra de prendre pour sujet le mouvement en faveur d'une réforme de l'agriculture dans l'ancien Sud. Plus modestement, comme il est naturel à un débutant, j'avais songé à traiter « la pensée dans le Sud, de la fin de la période coloniale à la guerre civile ». La suggestion du vieux professeur ne laissa pas de me causer quelque appréhension; mais je me fia à lui et finalement je me rangeai à son avis. Plus tard, alors que j'étais étudiant à l'université de Columbia, mon intérêt pour la question s'était encore accru et je fus amené, après de singuliers détours, à la choisir pour thèse de doctorat. Plusieurs des essais qui forment ce recueil, sont un prolongement de ma thèse et d'autres sont empruntés à des travaux connexes.*

*Dès le départ, j'avais la conviction qu'il fallait étudier, de pair avec l'agriculture du Sud, la politique et les structures sociales. Par chance, le professeur Cole et le professeur Dumas Malone partageaient cette manière de voir, ce qui m'épargna d'avoir à gaspiller mon temps à des travaux d'histoire économique « pure ». Soit dit en passant, je m'étonne qu'on s'acharne à réclamer des économistes purement économistes à une époque où la femme purement femme est taxée d'insignifiance, voire de perversité. En fait, Frank Tannenbaum, dont les écrits et les leçons sur l'Amérique latine sont d'un haut niveau, m'a vivement encouragé à étudier l'économie esclavagiste comme un aspect du processus social. Je dois beaucoup à ces trois historiens, ainsi qu'à Richard B. Morris, qui a bien voulu diriger ma thèse lorsque le professeur Malone a pris sa retraite, et qui m'a guidé à travers des passes difficiles.*

*Envers David Donald, mon professeur à l'université de Columbia, j'ai une dette de reconnaissance particulière.. Certes il ne m'a pas ménagé les critiques; mais, par la suite, il a été pour moi un ardent défenseur et son aide, à ces moments difficiles, m'a été infiniment précieuse. C'est un fait que j'avais avec lui des divergences philosophiques, comme j'en avais d'ailleurs avec les professeurs Cole, Malone, Tannenbaum et Morris, en sorte qu'il a toujours fait de sérieuses réserves sur ma méthode. Mais les uns et les autres, fidèles aux grandes traditions de la recherche scientifique, trop souvent violées par des esprits mesquins, se sont toujours efforcés de m'aider à trouver ma propre voie, au lieu de m'attirer dans la leur.*

*Je dois encore à beaucoup d'autres. Je prie tous les amis qui m'ont aidé, d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre, de trouver ici l'expression de ma gratitude. Je suis redevable, notamment, à Ann J. Lane, qui a lu la plupart de ces essais à leurs divers stades d'élaboration et qui m'a fait, tant sur le fond que sur la forme, des critiques dont j'ai tiré profit. Je remercie également André Schiffrin, de la maison Panthéon Books; il m'a suggéré des modifications qui ont grandement contribué à améliorer mon manuscrit.*

*Six de ces essais ont déjà été publiés dans des revues, qui m'ont autorisé à les reproduire ici. Les éditeurs les ont enrichies de leurs propres réflexions. Fred Kohlmeyer, notamment, a fait un travail remarquable sur l'essai qui a d'abord paru dans Agricultural History, et qui est passé depuis lors par les mains expertes de James Shideler. Tous ces textes ont été remaniés. J'ai développé et sensiblement modifié le premier, Le Sud esclavagiste : une interprétation. J'ai également apporté des changements assez considérables à celui qui concerne Le travailleur noir en Afrique et dans le Sud esclavagiste. Dans les autres, j'ai tantôt ajouté, tantôt retranché, tantôt amendé des passages médiocres, et corrigé certaines erreurs que m'avaient signalées des spécialistes, dont la contribution est mentionnée en note.*

*Outre ces six réimpressions, l'ouvrage comprend quatre essais originaux. J'avais fait lire les deux articles concernant l'industrie et les industriels à Robert Starobin, dont la thèse sur la main-d'œuvre servile dans l'industrie, à paraître prochainement, comblera certainement de nombreuses lacunes. Malgré un scepticisme qu'il ne m'a pas caché et les judicieuses objections qu'il a soulevées, je n'ai pas changé d'opinion ; toutefois j'ai dû revoir certaines de mes conceptions. Le dernier essai, relatif aux Origines de l'expansionnisme esclavagiste, a été lu à un séminaire de l'université de Rutgers, où il a fait l'objet d'une discussion animée. Les réactions de mes collègues m'ont aidé à saisir les limites de mon argumentation et à la situer dans une perspective que j'espère correcte.*

E.D.G.

## Abréviations

Agr. Hist.	<i>Agricultural History.</i>
AHR	<i>American Historical Review.</i>
AHQ	<i>Alabama Historical Quarterly.</i>
DBR	<i>De Bow's Review.</i>
GHQ	<i>Georgia Historical Quarterly.</i>
HMM	<i>Hunt's Merchants* Magazine.</i>
JEBH	<i>Journal of Economic and Business History.</i>
JEH	<i>Journal of Economic History.</i>
JMH	<i>Journal of Mississippi History.</i>
JNH	<i>Journal of Negro History.</i>
JPE	<i>Journal of Political Economy.</i>
JSH	<i>Journal of Southern History.</i>
LHQ	<i>Louisiana Historical Quarterly.</i>
MHR	<i>Missouri Historical Review.</i>
MVHR	<i>Mississippi Valley Historical Review.</i>
NCHR	<i>North Carolina Historical Review.</i>
PSQ	<i>Political Science Quarterly.</i>
QJE	<i>Quarterly Journal of Economics.</i>
SAQ	<i>South Atlantic Quarterly.</i>
SCHGM	<i>South Carolina Historical and Genealogical Magazine.</i> (Il est commode de conserver l'abréviation initiale, quoique le mot « genealogical » ne figure dans le titre.)
SEJ	<i>Southern Economic Journal.</i>
SHQ	<i>Southwestern Historical Quarterly.</i>
SQR	<i>Southern Quarterly Review.</i>
THR	<i>Textile History Review.</i> (Il est commode d'employer cette abréviation pour - les premiers volumes, qui s'intitulaient <i>Cotton History Review.</i> )
VMHB	<i>Virginia Magazine of History and Biography.</i>

*Economiquement, la plantation esclavagiste présente au moins autant d'inconvénients que d'avantages. Mais ce n'est pas seulement un type d'économie; c'est aussi et surtout un genre de vie, et qui a forgé plus d'hommes que de fortunes.*

ULRICH BONNELL PHILLIPS.



## Introduction

### i

Ce recueil d'essais s'intitule *L'économie politique de l'esclavage* et non *l'économie de l'esclavage*. En effet il concerne moins l'économie, ou même l'histoire économique, au sens courant, que l'aspect économique d'une société en état de crise. La thèse de l'auteur est que l'esclavage a doté le Sud d'un système social et d'une civilisation propres, se caractérisant par une structure de classes, une communauté politique, une économie, une idéologie et un ensemble de traits psychologiques particuliers, qui allaient l'isoler de plus en plus du reste de la nation et des autres régions du monde, alors en plein essor. On comprend qu'une telle civilisation ait eu du mal à survivre durant le xix<sup>e</sup> siècle, époque bourgeoise s'il en fut; mais ce n'est pas à des difficultés spécifiques d'ordre économique, politique, moral ou idéologique qu'elle a succombé; ce qui lui fut fatal, c'est l'ensemble de ses faiblesses, dont chacune traduisait l'antagonisme radical entre un monde moderne et un monde prémoderne.

Dominé par la classe des propriétaires d'esclaves, le Sud est un monde prémoderne. Certes, l'esclavage a souvent coexisté avec d'autres systèmes de travail, sans qu'il en soit rien résulté qui ressemblât à la civilisation du Sud. Mais, dans le cas du Sud, il engendre un mode de vie particulier, car il fonde un ordre social où tous les autres systèmes de travail lui sont subordonnés. Dans le Sud l'esclavage n'est pas, pour reprendre une formule malheureuse de Louis Hartz « esclave pur et simple ». Il est bel et bien la base d'une classe sociale à la fois puissante et originale, d'une classe qui n'embrasse qu'une infime minorité de la population blanche, mais qui fait preuve néanmoins d'assez de puissance et d'originalité pour entreprendre, avec plus de succès que ne consentent à l'admettre nos néo-abolitionnistes, de construire une nouvelle civilisation, ou plutôt de reconstruire une civilisation ancienne.

La première partie est constituée par un essai intitulé *Le Sud esclavagiste : une interprétation*. L'auteur décrit à grands traits la civilisation de l'ancien Sud. Il montre qu'elle s'achemine progressivement vers la crise générale de la société et notamment vers une crise de la classe des propriétaires d'esclaves en tant que classe dominante \ Les intérêts économiques et politiques, les opinions idéologiques et psychologiques des propriétaires d'esclaves se trouvent souvent en conflit avec ceux des capitalistes, des agriculteurs et des ouvriers du Nord et de l'Europe. L'esclavage ne peut subsister sans un certain rythme de croissance matérielle. Or en tout domaine — croissance démographique, industrie, transports, voire développement agricole — le Sud se montre incapable de soutenir l'allure d'un Nord qui lui témoigne une hostilité croissante. Les faiblesses de l'agriculture, particulièrement préoccupantes, sont une source de menaces et d'amertume : de menaces, car la lenteur des progrès agricoles freine le développement des autres branches de l'économie; d'amertume aussi, car les Sudistes sont fiers de leur société rurale et s'enorgueillissent de ses prétendues vertus.

La seconde partie est consacrée à l'agriculture, base de l'économie du Sud. L'auteur étudie notamment la productivité du travail, l'épuisement du sol, l'importance quantitative et la qualité du cheptel, la diversification des cultures et le mouvement en faveur d'une réforme de l'agriculture. Il s'efforce de démontrer d'une part que les tentatives des Sudistes pour assainir l'économie agricole dans le système esclavagiste n'aboutissent qu'à des résultats négligeables, et d'autre part que ces tentatives sont d'emblée vouées à l'échec, étant donné l'ampleur des besoins de tous ordres, et notamment politiques, des propriétaires d'esclaves.

La troisième partie comprend trois essais, consacrés à trois des principaux obstacles à l'industrialisation : la stagnation de la demande; l'ambiguïté qui caractérise la position des industriels dans une société esclavagiste; l'attitude des planteurs propriétaires d'esclaves à l'égard du développement industriel. L'auteur ne prétend ni dresser une liste exhaustive ni épuiser le sujet abordé dans chacun de ces essais; il n'a d'autre ambition que

1. Les idées générales exposées dans le présent recueil exigeraient un long travail d'élaboration et d'argumentation dont on ne trouvera ici qu'une simple ébauche. Ce sera l'objet de plusieurs ouvrages. Le premier, pratiquement achevé, concerne l'aspect idéologique de la question; il s'agit d'une étude consacrée à Georges Fitzhugh, et intitulée *The Logical Outcome of the Slaveholders' Philosophy* (l'aboutissement logique de la philosophie des propriétaires d'esclaves). Dans le second, intitulé *Sambo & Nat Turner*, qui est assez avancé, j'étudie l'esprit de soumission et l'esprit de révolte chez l'esclave noir, ce qui me donne l'occasion de reprendre toute une partie historique que j'ai dû laisser de côté dans le présent recueil. Enfin je compte publier, j'ignore encore sous quelle forme, une étude approfondie tant sur les planteurs que sur les blancs appartenant aux classes moyenne et inférieure.

d'illustrer le caractère partiel et limité du progrès industriel dans le système esclavagiste.

Enfin la quatrième partie, qui peut servir de conclusion à l'ensemble du recueil, est un essai sur *Les origines de l'expansionnisme esclavagiste*. L'auteur s'attache d'abord à démontrer l'ampleur des intérêts sudistes, dans la lutte pour la conquête des territoires de l'Ouest, qui a déchiré le pays de la guerre du Mexique \* à la guerre de Sécession. Il examine ensuite la rentabilité de l'esclavage, du point de vue auquel il s'est placé dans les autres essais.

## II

La guerre pour l'indépendance du Sud est présentée ici comme l'aboutissement naturel d'une longue évolution du régime esclavagiste. Tout le monde ne partage pas cette manière de voir. Il convient donc d'indiquer les thèses en présence. Globalement, les historiens se divisent en deux camps. Les traditionalistes considèrent le conflit comme inéluctable. Les révisionnistes estiment, au contraire, que le carnage n'était pas fatal et que, par une politique adéquate et avec de la bonne volonté il eût été possible de l'éviter. Entre les uns et les autres, la ligne de partage était nettement tranchée il y a encore quelques décennies. Mais de grands changements se sont produits depuis une trentaine d'années. Les révisionnistes, par une série de victoires retentissantes, ont contraint leurs adversaires à abandonner presque toutes leurs positions. Ils ont, en outre, défriché et exploité de nombreux documents historiques, alors que les traditionalistes, après l'admirable ouvrage d'Arthur C. Cole, *The Irrepressible Conflict*, paru en 1934, se sont surtout bornés à produire d'aimables essais.

La thèse des traditionalistes reposait à l'origine sur l'hypothèse d'un antagonisme profond. Ils considéraient en effet l'esclavage non seulement comme une affaire morale, mais aussi comme la source d'un grave déséquilibre entre le Nord et le Sud. En quoi ils avaient raison. Mais leur argumentation se heurte à deux objections. D'une part, la conception qu'ils avaient de ce déséquilibre reposait sur des éléments étroitement économiques, tels que les tarifs douaniers qui, même accumulés, ne suffirent pas à expliquer l'origine d'une guerre sanglante. D'autre part, ils procédaient de manière dogmatique en imputant à l'esclavage, sans preuves concrètes, l'épuisement du sol et l'expansion territoriale.

\* La guerre du Mexique, qui dure du 16 mai 1846 au 2 février 1848, a pour résultat l'annexion par les Etats-Unis des territoires de la Californie, du Nouveau Mexique, de l'Arizona, du Nevada et de l'Utah. (*N.d.T.*)

Les révisionnistes ont publié de nombreuses monographies pour démontrer que l'esclavage ne faisait obstacle ni à la régénération des sols ni à l'aménagement de l'agriculture. D'autre part leurs recherches sur les circonstances de l'expansionnisme sudiste les ont amenés à conclure que le régime esclavagiste n'avait pas besoin de nouvelles terres et même qu'il ne pouvait rien en attendre. Ces travaux ont acculé les traditionnalistes, tenants d'un conflit inéluctable, à des arguments presque exclusivement moraux : la conscience de la nation ne pouvait pas éternellement tolérer une institution aussi barbare que l'esclavage. Cela revenait en fait à laisser de côté la question d'un antagonisme matériel profond.

Si nous devons choisir entre les deux positions réduites à leur aspect moral, nous serions pratiquement obligés de nous rallier à une variante du révisionnisme, surtout depuis que des néo-révisionnistes comme Allan Nevins et David Donald ont substitué aux formules par trop naïves de leurs prédécesseurs, des explications plus séduisantes. L'un et l'autre, par exemple, contestent que le Nord et le Sud aient représenté des civilisations antagonistes, et mettent l'accent sur l'incapacité des institutions américaines à résoudre des problèmes et des conflits pourtant susceptibles d'une solution négociée. Il devient dès lors difficile d'opposer à de tels arguments un rabâchage moral. Certes les considérations morales ont leur rôle à jouer, tout comme les actes irrationnels, auxquels, d'ailleurs, elles se trouvent parfois associées; mais ne voir dans l'esclavage qu'un régime de travail immoral et ignorer qu'il a produit une société spécifique, c'est tout bonnement capituler devant les assauts des révisionnistes.

La thèse de ces derniers, qui ne manque ni de force ni de simplicité, c'est que sans la surenchère morale des Nordistes, et sans les intrigues des politiciens dont la démagogie sévissait dans les deux camps, le temps et la bonne volonté auraient fini par triompher de l'esclavage. Tout ce que les traditionnalistes trouvent à répliquer, c'est que ce régime immoral était bien trop profitable pour que les Sudistes y renoncent. Piètre réponse ! Tout d'abord, il n'est pas évident que puissent être condamnées comme immorales les valeurs qui étaient alors celles de la classe dominante du Sud et qui ont été adoptées ensuite par le Sud tout entier. D'ailleurs la notion d'immoralité n'éclaire pas le débat et nous pouvons la laisser de côté. Si d'autre part rattachement des propriétaires d'esclaves à l'esclavage n'était qu'une question de gros sous, la nation aurait pu rémunérer leur retour à la vertu. Dira-t-on que le Nord, tout en regardant l'esclavage comme essentiellement immoral n'était pas en mesure de payer la libération des esclaves ? Au contraire, il en avait parfaitement les moyens ; mais la vérité, c'est qu'à l'exception d'une poignée d'abolitionnistes, les Nordistes ont rarement fait preuve d'une telle délicatesse de conscience. Ou bien les révisionnistes ont

raison sur le fond, ou bien le problème moral n'est qu'un aspect de quelque chose de beaucoup plus profond.

Pour moi, je pars de l'hypothèse qu'un conflit aussi violent entre des valeurs morales implique un conflit entre deux conceptions du monde, et qu'un conflit aussi violent entre deux conceptions du monde implique à son tour un conflit entre deux mondes, autrement dit entre deux classes sociales rivales, ou encore, entre deux sociétés dominées par des classes sociales rivales. J'ai été amené, en élaborant cette hypothèse, à rejeter la théorie à la mode qui réduit l'esclavage à un simple système de contraintes extra-économiques conçu pour arracher un surprofit aux travailleurs noirs : non que cet aspect ne soit réel, mais l'esclavage représente infiniment plus. Levain d'une société de planteurs qu'il faut comprendre comme un système social complexe, il a fait de celle-ci la base de la vie dans le Sud. Il a produit une classe de propriétaires d'esclaves douée d'une idéologie et d'une psychologie propres, et nantie des moyens politiques et économiques nécessaires pour imposer ses valeurs à toute la société. Le monde entier pouvait bien trouver l'esclavage immoral : ces hommes y voyaient de plus en plus, en dépit des doutes et des dissensions internes, le fondement même d'un ordre social authentique et, partant, l'essence de toute moralité dans les relations humaines. Sous l'effet des circonstances, le conflit entre le Nord et le Sud a pris la forme d'un conflit moral : point n'est besoin de nier la réalité du problème moral pour comprendre qu'il ne représente qu'un aspect d'un antagonisme plus complexe.

Respectons la philosophie de notre époque : je ne crois ni à la fatalité au sens vulgaire du terme, ni à un déterminisme mécaniste qui ne laisserait aucun rôle à la volonté de l'homme, ni enfin au péché. Pourtant j'affirme que le conflit entre le Nord et le Sud était inévitable. Dès l'instant que l'esclavage avait cessé de n'être qu'un régime de travail parmi d'autres pour devenir la base même de l'ordre social dans le Sud, le conflit matériel et idéologique avec le Nord était déclaré, et ne pouvait que s'aggraver<sup>2</sup>. Ce point admis, la question de l'inéluctabilité se pose dans les termes suivants : les propriétaires d'esclaves

{&}

2. Puis-je me permettre ici une remarque à propos de l'admirable livre de Leon P. Litwack, *North of Slavery* (Chicago, 1961) ? Je comprends mal<sup>2</sup> je l'avoue, sa thèse selon laquelle l'abolition de l'esclavage dans le Nord aurait résulté de facteurs d'ordre idéologique plutôt qu'économique. En fait, dans le Nord, les propriétaires d'esclaves ne constituaient pas une véritable classe des hommes d'affaires et des membres de professions libérales, qui possédaient quelques esclaves. Us n'étaient donc pas profondément attachés à l'esclavage ni idéologiquement ni économiquement ni, non plus, psychologiquement. Dès lors, il me paraît vain de chercher à évaluer l'importance relative des facteurs économiques et des facteurs idéologiques et il est normal que les bénéficiaires du système esclavagiste n'aient opposé qu'une faible résistance à la condamnation morale de l'esclavage, condamnation si naturelle dans le contexte du dix<sup>e</sup> siècle que c'est son absence qui aurait demandé des explications.

allaient-ils renoncer au monde qui était le leur et qu'ils identifiaient, à juste titre, avec l'esclavage, sans entreprendre une résistance armée ? Leur fierté, leur sens de l'honneur, rattachement qu'ils vouaient à leurs mœurs rend l'affrontement final tellement probable qu'on peut, en toute assurance, affirmer que le conflit était inévitable, sans avoir besoin de faire intervenir un déterminisme mécaniste contre lequel l'homme soit sans ressource.

Je me suis efforcé de démontrer que des pressions tant internes qu'externes ébranlaient les assises matérielles du pouvoir des propriétaires d'esclaves, que le système social était en butte à des contradictions qui lui étaient inhérentes, que l'économie était incapable de s'accommoder de réformes tant que l'esclavage subsisterait, que l'esclavage engendrait naturellement l'expansion territoriale et que, par conséquent, la guerre et la sécession étaient la tournure que les événements devaient logiquement prendre. Autrement dit, j'ai essayé de reconstituer les faits qui peuvent fonder une théorie matérialiste de l'inéluctabilité du conflit. Souvent, je m'en rends compte, je me suis borné à creuser et à affûter des arguments vieux d'un siècle, et je ne puis m'empêcher de penser que ce livre vérifie la définition de la sociologie proposée par Gonzâlez Prada : « l'art d'exposer les vieilles idées d'une manière nouvelle et la science de reconnaître les contradictions ».

Je suis bien conscient qu'en fin de compte les véritables problèmes sont d'ordre idéologique et psychologique. On ne meurt pas pour n'importe quel intérêt matériel, à supposer qu'aucun le mérite, ce qui n'est pas évident. Tout ce que je peux faire ici, c'est de proposer une base de discussion sur l'idéologie et la psychologie des propriétaires d'esclaves. Quand bien même je serais en mesure, moi ou quelqu'un de bien plus compétent, d'écrire un ouvrage sur la question, il serait objectivement impossible d'y produire suffisamment de preuves scientifiques pour mettre un terme au débat entre traditionnalistes et révisionnistes. Un bon révisionniste pourrait accepter toutes les découvertes concrètes présentées ici; il lui suffirait de remanier sa théorie en conséquence, de manière à proposer une explication plausible des faits nouveaux. On débouche donc, en dernier ressort, sur le problème de l'histoire comme processus social, et sur celui de la place que l'homme y occupe. Il est exclu que des recherches et des théories sur les origines de la guerre de Sécession, si considérables soient-elles, suffisent à provoquer la conversion de qui que ce soit sur l'un ou l'autre de ces deux problèmes. Mais si les révisionnistes, qui par leurs travaux ont souvent obligé leurs adversaires de bonne foi à revoir leurs positions et à élargir leurs analyses, recueillent ces essais le même fruit pour leur propre compte, l'auteur n'aura perdu ni son temps ni sa peine.

# I

## *Position du problème*

*La voix mortelle pour les fantômes qu'enfante inconsciemment notre imagination, la voix qui retient notre fantaisie égarée de se livrer à ses inventions frénétiques, c'est la voix qu'inspire la fureur de quelque imagination adverse. La nature en silence nous fait fous toute notre vie; jamais elle ne nous rappellerait à la raison. Meus les pires folies que conçoit notre esprit ont ce pouvoir lorsqu'elles se défient mutuellement et se heurtent. Ainsi l'esprit critique est-il le fruit des dogmatismes qui s'affrontent.*

GEORGE SANTAYANA.  
*Scepticism and Animal Faith.*

«



## **Le Sud esclavagiste : une interprétation**

### Le problème.

En dépit d'une singularité qui défie l'imagination, le vieux Sud demeure, aux yeux des Américains, caractérisé par le phénomène esclavagiste qui continue à les fasciner, malgré des efforts réels pour se libérer de cette obsession. Ils n'ont sans doute pas tort, car l'esclavage constitue bien le fondement sur lequel le Sud s'est édifié et développé. Les rapports de maître à esclave ont si profondément imprégné la vie du Sud qu'ils ont influé sur les rapports entre hommes libres et une étude exhaustive devrait analyser non seulement le comportement des blancs propriétaires d'esclaves mais encore celui des autres blancs et celui des esclaves. Toutefois dans une première approche du problème, il convient de s'en tenir à l'essentiel, c'est-à-dire aux propriétaires d'esclaves dont l'influence s'est exercée de manière plus directe sur les événements et sur les hommes.

C'est un fait que le Sud doit son caractère spécifique une hégémonie qui tient à la prépondérance sociale et économique des grands planteurs esclavagistes. Originaires de l'Europe où l'esclavage était inconnu, associés à la naissance d'une jeune République, ces hommes n'en ont pas moins, dans une contrée qui faisait partie d'un pays capitaliste, imprimé à la vie du Sud un caractère social, économique, politique, idéologique et psychologique particulier. Diluer cette spécificité dans un agrariânisme mal défini ou dans un vague capitalisme de plantation, c'est s'attacher à des phénomènes secondaires et transitoires et méconnaître l'essentiel.

L'esclavage et l'expansion du capitalisme.

Ceux qui soutiennent la thèse du capitalisme de plantation s'inspirent tous, avec plus ou moins de bonheur, de la théorie de Lewis C. Gray sur la genèse du système de plantation. Gray définit la plantation comme « une organisation agricole de type capitaliste employant une main-d'œuvre constituée par de nombreux esclaves qui concourent, sous une direction unifiée, à la culture d'un produit principal »<sup>2</sup>. Selon lui le système de plantation est indissolublement lié au développement international du capitalisme. La plantation exige d'importantes dépenses en capital; elle tend à la monoculture; enfin son but est la production marchande : tous traits qui font leur apparition avec la révolution industrielle. A l'époque moderne, la plantation se crée souvent à l'instigation du capitalisme, dans le dessein de procurer à l'industrie des matières premières peu coûteuses; il en résulte d'ailleurs parfois un désaccord avec la société capitaliste.

Au fond il s'agit d'un phénomène d'expansion coloniale. Celle-ci peut se faire sous trois formes, qui ne se distinguent d'ailleurs pas toujours nettement les unes des autres. Dans un premier type, les capitalistes des pays avancés se bornent à investir dans les colonies, comme cela se pratique encore à notre époque, témoin l'United Fruit Company dans les Caraïbes. Dans un second type, les planteurs des colonies dépendent étroitement des pays avancés; c'était par exemple le cas des Antilles Britanniques avant l'abolition de l'esclavage. Enfin il arrive que les planteurs parviennent à conquérir leur indépendance et à édifier une société dont ils assument la direction et c'est ce qui s'est passé dans le Sud des Etats-Unis.

Le Sud, sous la domination des planteurs, réussit, avec le concours du Nord à se rendre indépendant de l'Angleterre. Exploitant toutes les conditions politiques que lui offre la jeune République, il parvient à se développer en toute liberté. La société de plantation, qui n'est au début qu'un prolongement du capitalisme britannique, finit par devenir une civilisation puissante, jouissant d'une grande autonomie et nourrissant des prétentions aristocratiques — qu'elle a d'ailleurs les moyens de satisfaire — tout en demeurant attachée au monde capitaliste par les liens de la production marchande. Cette civilisation se caractérise essentiellement par la prédominance que confère aux propriétaires d'esclaves le contrôle qu'ils exercent sur la main-d'œuvre. Le Sud a certes ses problèmes propres et ses tensions particulières ; il se développe selon des lois spécifiques ; mais c'est sur l'esclavage que repose la vie économique et sociale.

<sup>2</sup> Lewis C. Gray, *History of Agriculture in the Southern United States to 1860* (2 vols; Gloucester, Mass., 1958) I, 302.

mais non la main-d'œuvre; le progrès économique est qualitatif. Dans le système esclavagiste, au contraire, pour des raisons économiques autant que pour des considérations de prestige social, le réinvestissement n'est qu'un accroissement en terres et en esclaves, de l'investissement originel; le progrès économique est quantitatif.

Il y a là une infériorité qui est fatale aux propriétaires d'esclaves du Sud. Ils se trouvent engagés dans un conflit de plus en plus aigu avec les agriculteurs et les hommes d'affaires du Nord, sur des questions telles que les tarifs douaniers, les concessions, l'aménagement intérieur et le problème crucial de l'équilibre des forces politiques au sein de l'Union. La disparité entre la lenteur du progrès économique dans le Sud et sa rapidité dans le Nord risque de provoquer une rupture d'équilibre, de remettre en cause l'égalité politique longtemps maintenue entre le Nord et le Sud et de consommer la défaite du Sud.

Au Nord, les sauts qualitatifs de l'économie se traduisent par l'accroissement rapide de la population, et l'expansion de la capacité de production, ainsi que par une audace croissante dans le domaine politique, idéologique et social. Au Sud, les propriétaires d'esclaves prennent conscience du danger et crient à l'agression et à l'exploitation nordistes : à mesure qu'ils prennent conscience de l'imminence du désastre, leur voix se fait plus âpre et plus pathétique.

Dès lors que le mode de réinvestissement condamne le Sud à la stagnation et réduit le volume des capitaux disponibles pour les diverses formes d'activité économique, il est inutile de ratiociner sur l'historique de la plantation, sur la monoculture ou sur l'esclavage. Il suffit de voir que le Sud était contraint, du fait de l'esclavage, au système de la plantation et à une économie assise sur un nombre restreint de produits agricoles; il devient tributaire du Nord, dont les ressources lui sont indispensables. D'où des frais croissants dus aux inévitables intermédiaires et, quoique moins apparent, l'exode des capitaux qui résulte de l'importation de biens industriels. Autre conséquence de la stagnation du marché intérieur, les industriels du Sud ne peuvent produire en quantité suffisante pour maintenir, face au Nord, des coûts et des prix compétitifs. Le Sud est donc obligé d'importer, ce qui a le double inconvénient de le rendre plus dépendant du Nord et de la Grande-Bretagne et d'intensifier la sortie de capitaux dont il aurait cruellement besoin. <sup>11</sup>

Il est évident que, pour la plupart, les éléments nationaux du système esclavagiste n'apparaissent comme tels que d'un point de vue capitaliste. Par exemple, la forte propension à consommer des articles de luxe remplit toujours une fonction sociale dans les sociétés aristocratiques, même si d'un point de vue écono-

mique elle est irrationnelle ; elle assure en effet à la classe dominante le prestige nécessaire pour maintenir sous son pouvoir la classe moyenne et la classe inférieure. C'est en toute connaissance de cause que Thomas R. Dew défend le niveau élevé des dépenses personnelles dans le Sud, où il voit une preuve de la supériorité du système esclavagiste<sup>5</sup>.

Certes il n'y a qu'un petit nombre d'hommes du Sud, un petit nombre de propriétaires d'esclaves à pouvoir se permettre de dépenser sans compter et de mener un train de vie aristocratique; mais ce petit nombre donne le ton à la société. Bien plus, un planteur, propriétaire d'une vaste demeure où il a la réputation de vivre et de recevoir avec magnificence, marque à lui seul une communauté, entretient le mythe des splendeurs de la plantation qui fascine les plus humbles, et contribue par là au maintien d'un certain idéal. Pascal a écrit : « La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur, font que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans-ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites qu'on y voit d'ordinaire jointes »<sup>6</sup>. Ainsi les rois apparaissent au vulgaire comme naturellement terrifiants. De même chaque dollar dépensé par les planteurs pour acheter de somptueuses toilettes, pour envoyer leurs enfants au collège, ou pour donner de coûteuses parties de campagne contribue à renforcer la domination économique et sociale exercée par leur classe. C'est donc seulement d'un point de vue strictement économique qu'il est permis de parler de l'irrationalité du système esclavagiste et encore uniquement sous l'angle de la concurrence que le Sud doit soutenir avec le capitalisme du Nord sur le terrain de ce dernier. Car tel est précisément le point pour les propriétaires d'esclaves, puisqu'ils luttent pour le pouvoir politique au sein d'une fédération essentiellement capitaliste.

### **Les traits capitalistes et pseudo-capitalistes de l'économie esclavagiste.**

L'économie esclavagiste se développe dans le cadre du marché capitaliste mondial qui, en un certain sens, l'exploite. Il n'est

5. Thomas R. Dew, *The Pro-Slavery Argument* (Charleston, S.C., 1852). P: 4.88.

6. *L'œuvre de Pascal*, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Paris, 1936 : *Pensées*, fragment 293, p. 900.

donc pas étonnant que ce système présente divers traits capitalistes : banque, commerce, crédit. Néanmoins leur rôle est fondamentalement différent dans le Nord et dans le Sud. Il est souvent arrivé que le capitalisme conserve et même favorise des systèmes sociaux de type pré-capitaliste : servage, esclavage, mode de production asiatique. Il introduit alors des institutions telles que le crédit, la finance, la banque, là où primitivement elles n'existaient pas, par exemple dans l'Inde du XIX<sup>e</sup> siècle ou l'Arabie Séoudite du XX<sup>e</sup> siècle qui, pour cette raison, sont à classer parmi les pays capitalistes. D'où la nécessité, si nous voulons apprécier les traits caractéristiques de la société originale et anachronique du Sud esclavagiste, d'en analyser les caractères capitalistes et pseudo-capitalistes, tout au moins les plus importants d'entre eux, et d'examiner notamment les obstacles auxquels se heurte l'industrialisation<sup>7</sup>.

Les historiens qui ont soutenu la thèse d'un « capitalisme de plantation » n'ont pas manqué de relever l'importance des liens commerciaux entre la plantation et le marché mondial ainsi que l'existence, dans le Sud, d'une bourgeoisie commerçante, à vrai dire restreinte. Ils en ont conclu que rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu antagonisme entre les producteurs et les marchands de coton. Leur argumentation fait justice du raisonnement par trop naïf des tenants de la thèse adverse, selon qui le conflit serait le résultat de l'opposition entre civilisation agricole et société industrielle. Mais il est abusif de conclure de l'existence d'un certain commerce à la prédominance du capitalisme dans le Sud<sup>8</sup>. Les systèmes économiques précapitalistes ont souvent eu une activité commerciale considérable. Qualifier de capitaliste n'importe quelle société marchande revient à vider le mot de son contenu. Les classes marchandes ont généralement soutenu le mode de production en vigueur. Comme le remarque Maurice Dobb<sup>9</sup>, leur sort est lié à celui des principaux producteurs; les marchands sont plus tentés d'accroître leur marge de bénéfice que de restructurer l'ordre économique.

. ©

7. L'abolition de l'esclavage n'a pas mis fin à cette dépendance coloniale à l'égard des marchés du Nord et de l'Angleterre. La petite propriété et le métayage l'ont au contraire entretenue. D'ailleurs l'abolition a été imposée par les fusils nordistes. Au lieu de se réaliser sous les auspices d'une bourgeoisie intérieure, elle a été décidée conformément au programme tracé par une bourgeoisie extérieure, victorieuse et rapace. Le Sud a donc perdu son indépendance politique, tandis que son économie était maintenue de force dans des liens de type colonial.

8. Thomas P. Govan, *JSH*, XXI (nov. 1955) p. 448.

9. Maurice Dobb *Studies in the Development of Capitalism* (New York, 1947), pp. 17-18. Quant à Gunnar Myrdal, il s'exprime en ces termes : a Par lui-même, le commerce... a plutôt des effets conservateurs, tendant à consolider les forces qui maintiennent la stagnation ou la régression. » *Rick Lands and Poor* (New York, 1957), p. 53.

probable qu'un tel déséquilibre ne se produit pas dans l'Ouest, où le crédit facile ouvre d'autres possibilités d'expansion agricole et industrielle, et où il permet de jeter, en dépit de crises aiguës, les bases d'une prospérité à long terme. Dans le Sud, au contraire, le crédit facile favorise une expansion de la production cotonnière qui provoque une surproduction et une chute des cours, tout en faisant monter le prix des esclaves.

Si les planteurs tiennent à avoir leurs banques, c'est uniquement pour faciliter l'expédition du coton, et pour conserver une monnaie saine. Comme leurs exportations ne suffisent pas à compenser leurs importations, ils achètent à l'Ouest une grande quantité de denrées alimentaires qu'ils doivent payer en billets de banque. Pendant les cinq années qui suivent les krachs de 1837, les billets de banque de la Nouvelle-Orléans perdent de 10 à 25 % par rapport à leur valeur nominale. Pour éviter le retour d'un tel désastre, les propriétaires d'esclaves, en tant que classe, en viennent à revendiquer une monnaie saine et une politique bancaire saine.

Le système bancaire du Sud lie les planteurs aux banques, mais il lie également, ce qui compte davantage, les banquiers à la plantation. Les banques jugent souvent nécessaire d'introduire de gros planteurs dans leurs conseils d'administration. Elles sont d'ailleurs étroitement contrôlées par les législatures des Etats, que les planteurs ont en mains. Dans ces conditions, les banquiers ne peuvent pas apparaître comme une classe moyenne capable de faire contre-poids à la classe des planteurs; ils sont nécessairement les auxiliaires de ces derniers.

Certes les banquiers des Etats qui ne pratiquent pas l'esclavage sont eux aussi étroitement liés aux principaux producteurs; mais la société et l'économie y revêtent un caractère capitaliste, qui tient à l'essor des industriels, des classes moyennes urbaines et des exploitants agricoles, ces derniers dépendant de plus en plus des marchés urbains. Dans l'Ouest, l'expansion du crédit sert à financer l'industrie, l'exploitation minière, les transports, la diversification de l'agriculture, bref elle favorise les différentes branches d'une économie capitaliste; dans le Sud, en revanche, elle a pour effet de consolider la position économique des planteurs, de paralyser l'essor de nouvelles activités économiques, de favoriser l'extension et le renforcement du système de la plantation.

Acceptons un instant de considérer les planteurs comme des capitalistes et le système esclavagiste comme une forme de capitalisme, et nous voilà face à une société capitaliste qui s'oppose au développement de tous les caractères propres au capitalisme. Les planteurs ne sont pas de simples capitalistes; ce sont des propriétaires fonciers de type précapitaliste et quasi aris-

ocratique, contraints d'adapter leur économie et leur façon de penser aux conditions du marché mondial qui est capitaliste. En dépit des nombreux compromis auxquels elle doit se résigner, leur société représente l'antithèse du capitalisme, tant par son esprit que par son orientation fondamentale. Le fait de posséder des esclaves est ici fondamental. Le fait en apparence formel que ceux qui détiennent les moyens de production sont les propriétaires de la main-d'œuvre au lieu d'acheter leur force de travail à des travailleurs libres est déterminant pour le mode de vie du Sud. C'est à la relation de maître à esclave qu'il faut rapporter aussi bien l'arriération du Sud que les traits marquants de sa spécificité.

«

### Les obstacles à l'industrialisation.

Si les planteurs perdent la guerre froide qui les oppose au capitalisme du Nord, leur défaite s'explique d'abord par l'éclatante incapacité du Sud à atteindre un niveau suffisant de développement industriel. On attribue généralement son impuissance à se doter des usines dont il a besoin au mauvais rendement de la main-d'œuvre. Il est certain que les esclaves s'adaptent mal au travail industriel et que le système esclavagiste met indirectement obstacle à l'emploi des blancs<sup>13</sup>. Certes, il arrive que des esclaves travaillent dans des usines de chanvre, de tabac, de fer ou de coton. Mais les conditions d'emploi dont ils bénéficient constituent un danger pour l'ordre social. Les nombreux privilèges dont ils jouissent leur confèrent un statut d'élite. Les planteurs sont généralement conscients des menaces que cette situation fait peser sur l'avenir du régime; ils ne tiennent pas à ce qu'elle se généralise.

L'esclavage favorise la concentration du pouvoir économique et politique entre les mains d'une classe de propriétaires d'esclaves qui sont hostiles à l'industrie. Ceux-ci redoutent en effet la formation d'une bourgeoisie urbaine vigoureuse, qui risquerait de faire cause commune avec la bourgeoisie du Nord. Ils redou-

13. L'esclavage décourageait l'immigration blanche en présentant aux Européens le tableau d'une société aristocratique dominée par une caste et qui ne dissimulait guère son mépris pour les classes laborieuses. Le Nord offrait à bien des égards des perspectives économiques plus intéressantes. Quand la main-d'œuvre blanche a été utilisée dans les usines du Sud, elle ne s'est pas toujours révélée supérieure à la main-d'œuvre servile. L'absence de stimulants économiques et sociaux équivalant à ceux qu'offrait le Nord se faisait cruellement sentir. Il était plus difficile d'acquérir une formation professionnelle. Enfin la productivité générale était très nettement inférieure à celle du Nord.

tent l'apparition d'une classe ouvrière blanche, et l'inconnu qu'elle risquerait d'apporter sur le plan social. En général, ils se méfient de la ville; elle leur paraît incompatible avec leur puissance locale et leur condition sociale<sup>14</sup>. Les petits propriétaires d'esclaves ne sont pas moins hostiles que les planteurs au principe d'une lourde charge fiscale dont le produit serait destiné à aider les industriels; or, à mesure que l'écart s'accroît entre le développement industriel du Nord et celui du Sud, l'aide de l'Etat est de plus en plus nécessaire à l'industrie du Sud pour compenser l'infériorité qui résulte d'une production à moindre échelle, à moindre rendement, avec de moindres possibilités de crédit et une moins bonne réputation que l'industrie du Nord.

L'esclavage, qui accélère la concentration des terres et des richesses, empêche l'expansion d'un marché intérieur. Au lieu de servir de base à la croissance industrielle, les régions rurales du Sud, qui sont économiquement aux mains d'une minorité de gros planteurs, ne fournissent qu'un marché relativement restreint ■ à l'industrie. Les données dont on dispose sur les usines textiles de coton montrent que la quasi totalité des producteurs du Sud bornent leurs ambitions à fabriquer les articles les plus grossiers et les moins coûteux, à l'usage exclusif des esclaves. Malgré cela, ils doivent compter avec la concurrence des entreprises du Nord qui, tantôt acheminent directement leurs produits, et tantôt implantent des succursales dans le Sud.

William Gregg, qui est le premier industriel du Sud, a conscience de l'étroitesse des débouchés locaux et met les industriels en garde contre les dangers d'une production uniquement orientée vers le marché régional. Sa propre entreprise, installée à Graniteville, en Caroline du Sud, produit des articles de coton de belle qualité, qui se vendent bien mieux dans le Nord que dans le Sud. Gregg est un homme d'une envergure exceptionnelle. Il faut une personnalité comme la sienne pour parvenir à s'imposer sur le marché du Nord. Cependant, quand il s'agit d'évaluer les perspectives générales qui s'offrent aux industriels du Sud, il n'hésite pas à mettre en jeu sa réputation et à parier qu'ils sont capables de soutenir la concurrence du Nord dans la production des « cotonnades grossières »<sup>16, 14\*</sup>

14. Richard C. Wade a apporté des arguments nouveaux à l'appui de cette thèse dans son récent ouvrage intitulé *Slavery in the Cities* (New York, 1964).

15. William Gregg, *Essays on Domestic Industry* (Ouvrage publié pour la première fois en 1845; Graniteville, S.C., 1941), p. 4. C'est Gregg lui-même qui a mis en relief l'expression « cotonnades grossières ».

Il arrive que des hommes d'affaires du Sud, notamment ceux qui sont installés dans les Etats limitrophes, réussissent dans le Nord. Les fabricants de Louisville, qui ont des manufactures de chanvre et de tabac, vendent une grande partie de leur production dans l'Ohio. Certains sidérurgistes, certains fabricants d'instruments agricoles écoulent leur production dans les villes du Nord les plus proches. Mais de tels débouchés restent précaires. A mesure que la concurrence du Nord devient plus vive et que le marché se rétrécit, les producteurs du Sud doivent se rabattre sur un marché local restreint et aléatoire <sup>16</sup>. Bien avant 1840, les entreprises de sidérurgie du Nord-Ouest assurent aux agriculteurs de la région un excellent débouché pour les céréales, les légumes, la mélasse, et les bêtes de somme. Durant la période qui précède la guerre de Sécession, et même ensuite, les producteurs de céréales trouvent en Amérique des débouchés suffisants. Le développement industriel accéléré de l'Amérique offre en effet aux agriculteurs un marché urbain en pleine expansion et ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils commenceront à dépendre nettement de l'exportation.

Le Sud retire quelque bénéfice de cette évolution. Aux environs de 1840, les manufactures de tabac commencent à absorber plus de tabac que l'exportation, et les quelques centres industriels du Sud fournissent des débouchés aux producteurs locaux de blé et de légumes. Mais comme le Sud ne peut pas se lancer dans une industrialisation générale, il ne compte qu'un petit nombre de centres urbains assez développés pour assurer un débouché suffisant aux agriculteurs et aux planteurs. Ceux des producteurs de céréales du Sud qui n'ont pas la chance\* de se trouver à proximité de villes d'Etats non-esclavagistes, en sont réduits à la clientèle des planteurs; ces derniers préfèrent en effet se spécialiser dans la culture du coton ou de la canne à sucre, et doivent par conséquent acheter les denrées alimentaires à l'extérieur de la plantation. Ce débouché, déjà limité du fait que les rations des esclaves sont peu abondantes, est encore restreint par l'insuffisance des moyens de transport. Les planteurs ne voient aucun intérêt à investir des fonds publics dans la construction d'un réseau de transport qui ouvrirait l'accès de l'arrière-pays; l'aristocratie de la Zone noire est au contraire convaincue qu'il serait politiquement dangereux de contribuer à accroître la puissance économique des agriculteurs de l'arrière-pays. Ces derniers res-

16. Voir l'expérience des producteurs de locomotives, de papier et de coton, analysée par Carol H. Quenzel in « The Manufacture of Locomotives and Cars in Alexandria in the 1850's », VMHB, LXII (avril 1954), pp. 182 sqq; par Ernest M. Lander Jr in « Paper Manufacturing in South Carolina before the Civil War », NCHR, XXIX (avril 1952), pp. 225 sqq; et par Adélaïde L. Fries in « One Hundred Years of Textiles in Salem », NCHR, XXVII (janvier 1950), p. 13.

tent donc à l'écart, confinés dans une économie de subsistance et prisonniers de leur retard politique, économique et social. Les seuls agriculteurs qui parviennent à concurrencer les producteurs de céréales du Haut-Sud et du Nord-Ouest, et à leur disputer la clientèle des planteurs sont ceux qui vivent dans la Zone noire. Mais rien n'oblige les planteurs à accorder leur clientèle à ces producteurs locaux et l'arbitrage qu'ils restent libres d'exercer leur confère un pouvoir économique qui contribue grandement à renforcer leur domination politique.

Le» grandes caractéristiques  
de l'agriculture du Sud.

La basse productivité de la main-d'œuvre est certainement la plus grande faiblesse de l'économie du Sud. Les esclaves ne s'intéressent pas à leur travail. Dans les cotonneries, une étroite surveillance est nécessaire pour obtenir d'eux un rendement satisfaisant; or, une telle surveillance atteint rapidement des coûts prohibitifs dès qu'elle doit s'appliquer simultanément à plus d'une ou deux activités. Seuls d'important progrès techniques permettraient d'élever sensiblement la productivité; mais l'esclavage s'oppose à leur réalisation. Les obstacles auxquels se heurte le progrès technique sont extrêmement importants et nuisent beaucoup à l'agriculture du Sud. Inversement, l'amélioration des instruments et des machines agricoles explique en grande partie la progression considérable d'un indice comme le rendement à l'acre dans les Etats du Nord au cours du xix<sup>a</sup> siècle.

L'esclavage et le système de la plantation imposent l'emploi de méthodes de culture qui épuisent le sol. On utilise certes, dans les Etats non esclavagistes des méthodes analogues et qui aboutissent à des résultats comparables lorsqu'il s'agit d'exploiter les nouvelles terres, à mesure que la frontière se déplace vers l'Ouest; mais ce qui différencie le Sud, c'est que l'esclavage le contraint de conserver ces méthodes, même sur les terres qui finissent par se trouver en deçà des anciennes frontières. Il empêche de restaurer les terres épuisées. Les plantations sont beaucoup trop vastes pour qu'il soit possible d'en amender le sol. Comme les éleveurs manquent de débouchés et que les esclaves ne soignent pas bien le bétail, il n'est pas possible de récolter l'engrais naturel en quantité suffisante. Le niveau d'accumulation du capital est d'autre part trop faible pour permettre l'achat d'engrais chimiques en quantité suffisante. Les planteurs ne peuvent pas pratiquer convenablement l'alternance des cultures. Ils se heurtent principalement à deux obstacles : d'une part, la pression qu'exerce sur eux le système de crédit, qui les incite à réserver leurs meilleures terres à la culture du coton ; d'autre part, les

frais de surveillance excessifs qu'entraîne presque obligatoirement l'affectation de la main-d'œuvre aux tâches exigées par l'alternance des cultures. La faiblesse générale de rendement de la main-d'œuvre fait avorter la plupart des tentatives d'amélioration des méthodes de culture.

Le Sud, incapable de subvenir à ses propres besoins alimentaires, se heurte à toute une série de contradictions lorsqu'il s'efforce d'étendre les cultures secondaires et d'améliorer le cheptel. Le fait que la main-d'œuvre n'atteint pas un niveau suffisant de productivité et que les gros planteurs ne se comportent pas en hommes d'affaires modernes constitue une gêne considérable. De plus, les planteurs qui parviennent malgré tout à produire eux-mêmes les denrées alimentaires dont ils ont besoin privent par là même de leur seule clientèle les éleveurs et les producteurs de céréales de la région. S'agit-il d'acheter des bêtes de meilleure race ? Les planteurs manquent de fonds, et ne sont pas en mesure d'assurer au bétail les soins nécessaires pour qu'un tel investissement soit rentable. Les éleveurs eux aussi manquent de fonds et ne peuvent d'ailleurs utiliser convenablement leurs ressources, faute de trouver suffisamment de débouchés dans les villes.

Sérieusement alarmés par la situation de l'agriculture, un certain nombre de Sudistes perspicaces essaient résolument d'y remédier. Ils obtiennent effectivement des progrès indéniables dans la diversification des cultures et réussissent à améliorer le cheptel, par exemple au Maryland et en Virginie; mais ces progrès sont liés à la possibilité d'écouler l'excédent de main-d'œuvre en vendant des esclaves aux propriétaires du Bas-Sud, le produit de ces ventes devant permettre de compenser les déficits de l'agriculture et d'acheter équipements, bétail et engrais. En outre, la réduction de la main-d'œuvre facilite la surveillance, augmente la productivité du travail et facilite le passage rapide des esclaves d'une tâche à une autre. En dépit de ces progrès la vente des esclaves continue à représenter une part importante du revenu brut des planteurs du Haut-Sud. La réforme demeure inachevée; elle ne parvient pas à libérer l'agriculture d'effets ruineux de l'utilisation persistante de la main-d'œuvre servile.

Le processus de la réforme n'est d'ailleurs pas exempt de contradictions. La principale tient à ce qu'il dépend de la vente des esclaves. Cette vente n'est possible que si, dans d'autres régions, se perpétuent les méthodes qui utilisent des équipes d'esclaves. Dans les années 50, les inconvénients de l'esclavage, qui ont provoqué les innovations introduites dans le Haut-Sud, commencent à se faire sentir dans le Bas-Sud; les planteurs du Bas-Sud s'intéressent de plus en plus aux possibilités de réforme. Si la situation de l'agriculture continuait de se détériorer dans les régions cotonnières, les planteurs ne pourraient pas continuer

à acheter des esclaves dans le Maryland et en Virginie ; ils seraient contraints de chercher un débouché pour écouler leur propre excédent de main-d'œuvre. D'où la nécessité d'acquérir de nouvelles terres pour réaliser dans le Sud la réforme générale de l'agriculture. Autrement dit, l'économie du Sud s'achemine progressivement vers une crise insoluble.

### L'idéologie de la classe des maîtres.

Les planteurs contrôlent la vie politique du Sud et donnent le ton à la vie sociale. Ils ont un esprit aristocratique et anti-bourgeois; selon leurs mœurs et leur hiérarchie des valeurs, ils mettent au premier plan la famille et le rang social; leur code de l'honneur est strict; ils aspirent au luxe, à l'aisance, à la perfection. Dans la société des planteurs, les relations humaines s'inspirent d'un esprit paternaliste; les responsabilités politiques et les charges de l'Etat incombent aux gentlemen. Le gentleman vit *pour* la politique, à la différence du politicien bourgeois qui vit *de* la politique.

Le planteur — c'est chez lui un trait caractéristique — refuse de regarder le profit comme le but de l'existence; de considérer que les méthodes de production et d'échange devraient être déduites de critères rationalité interne, sans interférence avec les valeurs sociales; d'estimer l'économie et le rude labeur comme de hautes vertus; de juger de la santé de la société par l'ardeur que ses membres apportent au développement de l'économie. Le planteur n'est pas moins âpre au gain que le bourgeois, mais le désir de s'enrichir est pour lui compatible avec des valeurs opposées au capitalisme. L'âpreté des planteurs s'intègre à leur esprit aristocratique et oriente leur activité vers des objectifs socialement souhaitables pour une société esclavagiste : accumulation de terres et d'esclaves; la recherche de distinctions politiques et militaires. Les gens du Nord, fascinés par les affaires et par l'argent, les recherchent comme une fin en soi. Ceux du Sud s'attachent à des formes de propriété bien déterminées qui sont des symboles de puissance, de prestige et d'honneur. Même les planteurs de la frontière du Sud-Ouest, gens grossiers et parvenus, ceux qu'on appelle les « yankees du Sud », s'efforcent de faire fortune en se conformant aux règles en usage dans la société de plantation. Seules, la rudesse de leurs manières et l'impudence de leur avarice les distinguent des gentilshommes de Virginie. Il leur faut encore une génération pour parvenir au degré de raffinement < qui accompagne la fortune acquise.

La condition et la puissance du planteur reposent sur l'esclavage. C'est la mesure de sa richesse, la marque de son rang, la source des loisirs qu'il consacre aux agréments de société et aux

obligations aristocratiques. La vieille bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre se donne bien, à sa manière, des airs aristocratiques; mais sa fortune repose sur des activités industrielles et commerciales qui sont passées au second plan depuis le récent essor de l'industrie lourde dans l'Ouest où les hommes nouveaux s'adonnent à des entreprises plus lucratives, telles que la sidérurgie. Le Sud n'offre que peu de perspectives de ce genre. Les parvenus ne se distinguent guère des planteurs de souche que par la rudesse de leurs manières et par une âpreté plus grande peut-être dans les relations d'affaires. Il faut passer par la plantation pour accéder au pouvoir. La vieille aristocratie maintient son hégémonie; s'il lui arrive de laisser place libre à d'autres, c'est invariablement à des hommes qui marchent sur ses traces. Le comportement aristocratique n'est pas, comme dans le Nord, une simple compensation au déclin de la puissance ; c'est l'âme et la substance d'une puissance naissante.

Les voyageurs ont souvent souligné la différence de condition matérielle d'une rive à l'autre de l'Ohio; mais nul n'a mieux perçu que Tocqueville la différence des sentiments. A l'époque où il écrivait, la question de l'esclavage ne passionnait pas encore le pays. Cependant, il avait remarqué que l'esclavage attaquait l'Union « indirectement dans ses mœurs ». L'habitant de l'Ohio « est tourmenté du désir des richesses » et capable de n'importe quelle entreprise, de n'importe quel effort pour faire fortune, tandis que l'habitant du Kentucky « poursuit moins la fortune que l'agitation et le plaisir; l'argent a perdu une partie de sa valeur à ses yeux<sup>17</sup> ».

»

Achille Murat partageait l'admiration de Tocqueville pour les mœurs du Sud. Les Sudistes se distinguaient des Nordistes par leur franchise, leur intelligence, leur charme, leur générosité, leur libéralité<sup>18</sup>. Cette supériorité leur coûtait cher. Si, comme le remarque un Sudiste, le Nord réussit presque toujours mieux que le Sud, c'est que les Yankees sont capables de fournir un effort soutenu et persévérant alors que les Sudistes, brillants et pleins de talent, répugnent à un travail de longue haleine; conçus avec la rapidité de l'éclair, leurs projets s'évanouissent aussi vite<sup>19</sup>. Les leaders du Sud, en dépit des critiques qui s'élèvent de leur sein, se cramponnent à leurs idéaux, à leurs défauts, au sentiment de leur supériorité. Selon Edmund Ruffin, les fermiers ne peuvent pas prétendre à un niveau culturel supérieur à celui des « rustres qui rentrent les riches moissons que porte la grasse

17. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 16<sup>e</sup> édition, Lévy Frères, Paris, 1874, tome I, p. 314.

18. Achille Murat, *America and the Americanis* (Buffalo, 1851), pp. 19, 75.

19. J.W.D. in the *Southern Eclectic*, II (sept. 1853), pp. 63-66.

terre de Belgique ». Dans les Etats du Nord, ajoute-t-il, non sans raison, un fermier peut rarement parvenir au niveau d'aisance, de culture, d'intelligence ou de raffinement que le système esclavagiste permet d'atteindre<sup>20</sup>. L'opinion que le Sud aristocratique se fait de lui-même, par comparaison avec le Nord, est fort bien résumée par William Henry Holcombe, de Natchez, quand il écrit : « Le Nordiste adore gagner de l'argent; le Sudiste adore le dépenser »<sup>21</sup>.

L'idéal du Sud, dans ce qu'il a de plus digne, est constitué par le refus de la grossièreté, de la vulgarité et de l'inhumanité inhérentes à la société capitaliste. Faire dépendre les relations humaines des rapports monétaires est, pour les propriétaires d'esclaves, une notion inacceptable. Même les vulgaires parvenus du Sud-Ouest adoptent les mythes de la plantation, refusent de faire de nécessité vertu et de chanter les louanges de la concurrence inhérente au régime esclavagiste comme s'il s'agissait d'une des plus hautes conquêtes de la civilisation. Les propriétaires d'esclaves, en général, et les planteurs en particulier, voient dans leurs propres idéaux l'essence même de la civilisation. Ils ont assez le sens de l'honneur pour être prêts à les défendre coûte que coûte.

Cette civilisation et ses idéaux sont anti-nationaux à deux titres. La plantation est en fait le seul débouché des petits fermiers qui pratiquent des cultures secondaires; c'est en même temps le centre où les petits producteurs de coton trouvent les services nécessaires. Le paternalisme dont les planteurs font preuve à l'égard de leurs esclaves se double donc d'un semi-paternalisme dans leurs relations avec leurs voisins. Les planteurs sont vraiment aussi proches des seigneurs féodaux qu'il est concevable dans une république bourgeoise du xix<sup>e</sup> siècle. Les protestations d'amour des planteurs à l'égard de l'Union sont inspirés moins par le désir d'utiliser l'Union au maintien de l'esclavage que par un attachement puissant au régionalisme, qui est à leurs yeux la plus haute forme de la liberté. Ils aiment sincèrement l'Union, pour autant que celle-ci est le seul grand Etat au monde à reconnaître des droits régionaux nombreux et variés. Ce dont les Sudistes s'enorgueillissent, ce n'est ni de l'Union ni du Sud, qui n'existe pas en tant que nation : c'est de la plantation qu'ils ont élevée au rang d'un principe politique.

20. *Address to the Virginia State Agricultural Society* (Richmond, Va., 1853), p. 9.

21. Le journal porte la date du 25 août 1855, mais l'observation est manifestement plus récente. Manuscrit appartenant à l'université de Caroline du Nord.

Le sens de la propriété esclavagiste.

Le propriétaire d'esclaves du Sud a « une force extraordinaire ». Au yeux d'un admirateur, son indépendance « ne résulte pas, comme c'est le cas du Nord, d'une pression trop vigoureuse exercée par la société; elle est le fruit légitime d'un violent amour de la liberté »<sup>22</sup>. Cette indépendance, si caractéristique de la psychologie des propriétaires d'esclaves les sépare politiquement de l'Ouest rural, comme de l'Est urbain. Les gens de l'époque qu'ils soient hostiles ou favorables au Sud, sont généralement d'accord pour reconnaître que le Sud se montre téméraire, instable, souvent irrationnel, et qu'il se détourne des manières bourgeoises pour affecter une allure aristocratique.

Partageant les préjugés de Jefferson, les Américains sont enclins à croire que cet état d'esprit est celui de toutes les catégories de ruraux; si étrange que cela puisse paraître, on peut dire qu'un fermier est « indépendant » dans la mesure où il travaille pour son propre compte et où il est propriétaire. Il a, comme un épicier ou comme un tailleur, le comportement d'un petit bourgeois. A l'époque de Jefferson, quand l'agriculture n'était pas entièrement soumise à la loi du marché, le fermier américain jouissait peut-être d'une grande indépendance, si l'on entend par là son isolement; mais par la suite il devient tout aussi dépendant du marché qu'un industriel, sinon davantage. Les industriels peuvent conclure des ententes pour défendre leurs intérêts économiques. De tels arrangements sont très difficiles à réaliser entre exploitants agricoles. Ils étaient même pratiquement impossibles jusqu'à une époque toute récente. En général, les capitalistes des villes semblent jouir d'une indépendance relativement grande que les agriculteurs. L'exploitant agricole est dans une sujétion constante à la nature, autrement dit à l'action directe d'une force extérieure, sans rapport avec sa valeur personnelle. La sphère de son indépendance est donc strictement circonscrite. Au contraire, l'activité du capitaliste n'a d'autre limite que la loi du marché qui opère de façon indirecte et sélective. Une crise peut être fatale à beaucoup de capitalistes, tandis que d'autres en sortiront plus forts et plus assurés de leur propre valeur. Ceux qui survivent à la catastrophe le doivent — du moins en ont-ils l'impression — à leur compétence, à leur puissance, à leur faculté d'organisation supérieures et non à l'action d'une puissance extérieure.

A la différence du fermier, le propriétaire d'esclaves puise son caractère et son mythe à une source spécifique : l'esclave.

22. William M. Sanford (?), *Southern Dial*, I (nov. 1857), p. 9.

Il a naturellement l'habitude de commander. Mais cette relation du maître à l'esclave ne se laisse pas réduire à une autorité purement despotique. L'esclave se trouve interposé entre son maître et l'objet désiré par son maître, et que lui-même produit. Le maître n'a donc qu'une relation médiée à l'objet, l'intermédiaire étant son esclave. Le propriétaire d'esclaves dispose des produits du travail d'autrui; mais, en vertu de ce processus même, il dépend nécessairement d'autrui.<sup>23</sup>

Des Sudistes perspicaces comme Ruffin, Fitzhugh et Hammond sont conscients de cette dépendance et comprennent qu'elle a sa source dans la relation générale du capital au travail, plutôt que dans la relation spécifique du maître à l'esclave. Ce qui leur échappe, c'est que la dépendance du capitaliste à l'égard de ses ouvriers est masquée par le processus de l'échange sur le marché capitaliste. Toutes les marchandises sont les produits de rapports sociaux et contiennent du travail humain, mais lorsqu'elles se rencontrent sur le marché, elles y apparaissent non comme des incarnations de qualités humaines, mais comme des entités, dont chacune possède une existence apparemment indépendante. De même, l'ouvrier vend sa force de travail comme le capitaliste vend ses biens, en la produisant sur le marché où elle subit les fluctuations de l'offre et de la demande. Les rapports sociaux entre le capital et le travail sont marqués par le « fétichisme de la marchandise », de sorte que le capitaliste et l'ouvrier apparaissent comme de simples observateurs d'un processus qu'ils ne peuvent guère maîtriser<sup>24</sup>. Les Sudistes ont raison de voir dans la relation du maître à l'esclave un mode particulier de la relation générale du capital au travail; mais ils ne comprennent pas que la dépendance du capitaliste à l'égard de ses ouvriers est cachée, alors que celle du maître à l'égard des esclaves est manifeste. Voyons ce qu'un planteur du Mississippi écrit à ce propos :

« J'ai l'intention de devenir regardant en ce qui concerne mes dépenses superflues, car on ne devrait pas gaspiller ce qu'un autre a accumulé en exposant sa santé et en épuisant sa force physique; or, n'est-ce pas ce qui arrive lorsqu'on dépense sans nécessité ce que le nègre a gagné au prix du plus dur labeur, et souvent en subissant ce que dans une situation analogue nous appellerions les privations les plus extrêmes... ?<sup>25</sup> »

23. Cf. Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, Aubier, I, 158 à 166.

24. Karl Marx, *Œuvres, Économie Politique*, Tome I. *Le Capital*, Livre premier, première section, La marchandise, pp. 604-619, IV, le caractère fétiche de la marchandise et son secret: Bibliothèque de la Pléiade. N.R.F., Gallimard, Paris, 1963.

25. Everard Green Baker Dary, 13 février 1849 (université de Caroline du Nord). Ces lignes sont achevées.

De cette coexistence de la dépendance et de l'indépendance résulte la combinaison de l'horrible et de l'admirable qui caractérise si bien la nature du planteur, sa force, sa grâce, sa noblesse, mais aussi son impulsivité, sa violence et son instabilité. La conscience de son indépendance, jointe à l'habitude de commander, produit la prestance, la grâce et la dignité; la conscience, moins manifeste, de sa dépendance à l'égard d'un autre que, pourtant, il méprise, le rend violemment intolérant à l'égard de tout ce qui, homme ou chose, menace de révéler au grand jour la pleine nature de sa relation avec son esclave. D'où ce conservatisme incomparablement plus profond que celui qu'on prête généralement aux ruraux. Son indépendance s'affirme avec éclat comme la plus prisée de ses facultés; mais, d'assise instable, elle lui donne un caractère emporté et tourne cet emportement contre tout ce qui menace de modifier le statu quo. Toute tentative de mettre en question le système esclavagiste, si bien intentionnée, si indirecte, si inoffensive qu'elle puisse être, lui fait l'effet non seulement d'une attaque dirigée contre ses intérêts matériels, mais aussi d'une blessure qui atteint son amour-propre au point le plus sensible. Douter de la valeur morale de l'esclavage, douter de sa valeur pratique, c'est découvrir dans l'indépendance du propriétaire d'esclaves, le fondement de sa dépendance.

### La crise générale du Sud esclavagiste.

La civilisation du Sud esclavagiste ne peut pas coexister éternellement avec le capitalisme du Nord, qui est de plus en plus hostile, de plus en plus puissant et de plus en plus agressif. D'un côté, le Sud entretient des liens de type colonial avec le marché mondial, en raison des conditions spécifiques de son économie qui dépend de la main-d'œuvre servile. La concentration de la propriété foncière et de la propriété des esclaves empêche la constitution de marchés urbains et la formation d'une classe d'agriculteurs prospères. L'impossibilité d'édifier des centres urbains restreint les débouchés des produits agricoles, affaiblit les producteurs ruraux et ruine tout espoir de diversifier l'agriculture. D'un autre côté, cette même concentration de la richesse, le caractère isolé et rural du système de la plantation, la psychologie spécifique créée par la possession d'esclaves et l'occasion politique que fournit la séparation d'avec l'Angleterre se sont conjugués pour conférer au Sud une indépendance politique et sociale considérable. Cette indépendance est due avant tout à la classe des propriétaires d'esclaves, et plus spécialement aux planteurs. L'esclavage, qui paralyse le Sud sur le plan de l'économie, lui assure en même temps le privilège de donner

naissance à une tradition aristocratique, à une classe dominante, à la fois unie et disciplinée, ayant sa mythologie propre.

La tradition et l'idéologie aristocratiques renforcent l'attachement du Sud pour le sous-développement économique. Le paternalisme et l'habitude du commandement font des propriétaires d'esclaves une race dure, résolue à défendre son patrimoine sudiste. Plus leur conception de la société affaiblit leur économie et plus ils s'y cramponnent. C'est cet aspect des choses, c'est l'hégémonie politique et l'idéologie aristocratique de la classe dominante, et non pas les facteurs d'ordre économique, qui empêchent le Sud de renoncer à l'esclavage.

A mesure que les Etats non esclavagistes accélèrent leur industrialisation et que la poussée vers l'Ouest va plus loin, le Sud voit diminuer le nombre des alliés qu'il avait dans le Nord sur les plans politique et économique. L'agitation en faveur de l'abolition de l'esclavage, en faveur du sol libre, qui dure depuis des années, porte ses fruits. D'ailleurs, la résistance opposée par le Sud aux mesures d'aménagement intérieur, de protection douanière et aux concessions de terre se heurte de plus en plus dangereusement aux nécessités économiques du Nord. Les propriétaires d'esclaves, qui tiennent à protéger leurs institutions et à conquérir leur indépendance économique en viennent à se heurter violemment aux intérêts et à l'idéologie du Nord. Les faiblesses de l'esclavagisme sur le plan économique menacent d'ébranler la richesse et la puissance des planteurs. Même de simples palliatifs, comme le rétablissement de la traite des nègres et l'expansion territoriale qui abaissent le prix du travail et procurent de nouvelles terres aux Etats esclavagistes, heurtent les besoins matériels, les aspirations et le sens moral du Nord<sup>26</sup>. Les planteurs assistent à la détérioration progressive de leur pouvoir économique et social. A supposer même que la prospérité relative des années 50 se poursuive indéfiniment, les Etats esclavagistes seraient quand même à la merci des Etats non esclavagistes, qui prennent régulièrement de l'avance dans tous les domaines : expansion démographique, accumulation du capital, développement économique. Toute crise économique est grosse de désastres politiques, car les propriétaires d'esclaves ne peuvent pas compter sur la loyauté éternelle des classes moyenne et inférieure<sup>27</sup>.

26. Ces mesures se sont heurtées, pour des raisons que je ne peux pas analyser ici, à l'opposition de puissants secteurs de la classe des propriétaires d'esclaves. L'indépendance du Sud n'aurait pu que mettre en lumière les conflits intérieurs de cette classe, qui existaient déjà, avant la guerre, à l'état latent.

27. La loyauté de ces classes était réelle mais fragile. Bornons-nous à remarquer, pour notre propos, que si les appréhensions du Sud étaient fondées, réfection de Lincoln et l'appui fédéral risquaient de provoquer la formation, dans le Sud, d'un parti hostile aux planteurs.

Si nous comprenons bien que le Sud esclavagiste n'a engendré ni une forme singulière de capitalisme, ni un agrarianisme indéfinissable, mais qu'il a produit une civilisation particulière fondée sur la relation de maître à esclave, nous saisissons la cause fondamentale de son conflit avec le Nord. Etant données les contradictions internes du Sud, étant donné d'autre part son conflit avec le Nord, les propriétaires d'esclaves n'ont rien à attendre d'une politique défensive qui les condamnerait à une lente asphyxie. Leur unique chance réside dans une tentative hardie pour parachever leur indépendance politique et mener, grâce à celle-ci, une politique d'expansion qui leur permette de résoudre leurs problèmes économiques et sociaux. L'idéologie et la psychologie de l'orgueilleuse classe des propriétaires d'esclaves sont telles qu'elle ne peut se résigner à aller de défaite en défaite jusqu'à la capitulation, car, à ses yeux du moins, son propre destin est lié au destin de tout ce qui compte dans la civilisation occidentale.



## II

### *Terre vierge et main-d'œuvre servile*

*Ces hommes au parler nonchalant, au maintien indolent, capables d'amitiés profondes et possédant un amour inné du pouvoir, qu'est-ce qu'ils défendent à Washington ? Uniquement l'esclavage ? Uniquement le riz, le coton, et la canne à sucre ? Uniquement l'agriculture ? Non : ce qu'ils veulent préserver, c'est tout un édifice social, c'est toute une civilisation...*

WILLIAM GARROTT BROWN.

*The Lower South in American History.*



## **La faible productivité de la main-d'œuvre servile : ses causes et ses conséquences**

La guerre de Sécession dure de 1861 à 1865. Le Sud est finalement vaincu. Sa défaite s'explique par son retard économique, lui-même imputable à la faible productivité de la main-d'œuvre. Cette faiblesse se traduit par divers traits, dont les moindres ne sont pas la négligence des esclaves et leur tendance au gaspillage. Asservi, le noir travaille mal et de mauvaise grâce, et cette manière de travailler défectueuse freine les progrès économiques et sociaux qui élèveraient le niveau général de la productivité. Elle a en outre pour effet de restreindre le développement de la main-d'œuvre libre, de retarder le progrès technique et de nuire à la division du travail.

Le débat sur la productivité de la main-d'œuvre servile ne date pas d'hier. Chose étrange, on a produit peu d'arguments nouveaux depuis un siècle. Il n'y a pas grand chose à ajouter à ceux d'auteurs comme John Elliott Cairnes ou Edmund Rÿffin qui vivent à cette époque. Cairnes a émis l'hypothèse très controversée que la seule manière d'utiliser la main-d'œuvre servile était d'enseigner aux esclaves une tâche, et une seule, et de les y maintenir, si grande était leur incapacité de passer d'un travail à l'autre. Si l'on sait faire la part de l'exagération, on doit admettre que la thèse de Cairnes est valable. La plupart des observateurs compétents s'accordent à reconnaître que les esclaves travaillent mal et qu'ils ne portent à leur tâche ni intérêt ni application.

Edmund Ruffin souligne, quoiqu'il lui arrive de se contredire sur ce point précis, qu'autant l'agriculture se passait aisément

de main-d'œuvre qualifiée à l'époque où la terre était fertile et coûtait peu, autant elle exige une main-d'œuvre intelligente et coopérante, une fois le sol épuisé<sup>1</sup>. Ruffin n'a pas développé cette idée, pas plus qu'il n'en a tiré la conclusion qui s'impose. La formation et l'éducation systématique des esclaves présenteraient un danger politique. L'emploi de travailleurs qualifiés entraînerait la réduction progressive de la main-d'œuvre servile. Cela supposerait l'élargissement des débouchés permettant d'écouler cet excédent de main-d'œuvre servile; en définitive une telle politique serait nécessairement inapplicable à l'ensemble du Sud. Certains Sudistes règlent la question de façon plus sommaire : la différence de productivité entre hommes libres et esclaves est, selon eux, l'indice que ces derniers bénéficient d'une situation privilégiée<sup>12</sup>.

Tout démontre que le travail des esclaves reste nettement au-dessous de leurs possibilités. On a fait à diverses reprises des expériences dans certaines localités du Mississippi. On a toujours constaté que les esclaves cueillent le coton trois fois plus vite que de coutume lorsqu'ils sont strictement surveillés. Les registres de la plantation Barrow, en Louisiane, démontrent que, dans deux cas sur trois, le mauvais rendement des esclaves et leur négligence sont la conséquence des châtements qu'on leur inflige. Les sources contemporaines abondent en faits qui confirment cette interprétation<sup>3</sup>.

Les esclaves ne travaillent donc pas à la mesure de leurs capacités. Mais là n'est pas la raison majeure de leur faible productivité. Le fait est que leurs conditions de vie diminuent beaucoup lesdites capacités. Le régime alimentaire auquel ils sont soumis a nécessairement des conséquences désastreuses, n'en déplaise aux observateurs contemporains et aux historiens ultérieurs qui prétendent que les esclaves sont bien nourris.

Il est vrai qu'en général ils mangent à leur faim. Leur alimentation, à base de maïs, de porc et de mélasse, est riche en calories et en féculents; mais elle provoque aussi des faims spécifiques, de dangereuses carences, et cette forme non identifiée de malnutrition, sur laquelle l'historien Richard H. Shryock, spécia-

1. Cairaës, *The Slave Power* (Londres, 1863), p. 46; Ruffin, *The Political Economy of Slavery* (Washington, D.C., 1857), p. 4; *Farmer's Register*, III (1863), pp. 748-749. La meilleure introduction à la question est aujourd'hui encore le livre, d'Ulrich B. Phillips, *American Negro Slavery* (New York, 1918), Chap. XVIII.

2. Cf. SQR, XIX (janvier 1851), p. 221. On trouve parfois le même argument chez Ruffin.

3. Charles Sackett Sydnor, *Slavery in Mississippi* (New York, 1933), p. 16; E.A. Davis (ed), *Plantation Life in the Florida Parishes of Louisiana : The Dktry of B JB. Barrow* (New York, 1943), pp. 86 sqq.

liste de questions médicales, a attiré notre attention<sup>4</sup> 5. A ce régime s'ajoutent parfois des patates douces ou des haricots; mais cela ne l'enrichit pas suffisamment. Les planteurs essaient bien de cultiver des fruits et des légumes; mais ils ne peuvent pas se permettre de soustraire trop de terrain à la culture des produits principaux et le rendement reste très faible<sup>6</sup>. Les céréales et notamment le maïs ne fournissent pas la ration de protéines nécessaire à l'organisme. Les esclaves souffrent donc d'une faim de protéines, qui réduit considérablement leur résistance aux maladies infectieuses. Il est d'ailleurs probable que cette faim spécifique persisterait, même s'ils consommaient davantage de légumes. En général, en effet, on ne trouve les acides aminés nécessaires à l'organisme que dans les aliments tels que les viandes maigres, le lait et les œufs. Les esclaves mangent beaucoup de viande de porc, mais ce sont des porcs très gras. Comme l'économie esclavagiste ne produit pas et ne peut pas produire un cheptel suffisant, il n'y a pas de solution<sup>6</sup>.

L'enquête effectuée en 1890 sur le régime alimentaire\* des nègres employés aux travaux des champs, dans l'Etat de l'Alabama, révèle que ceux-ci absorbaient plus de cinq livres de lard par semaine. Cela représente une consommation nettement supérieure à celle des esclaves avant la guerre de Sécession, qui était d'environ trois livres et demie par semaine; on estime néanmoins qu'une telle ration de protéines est encore inférieure de 40 % à la normale<sup>7</sup>. Des travaux récents montrent que chez les individus dont l'alimentation est riche en calories mais pauvre en protéines, le rapport entre la taille et le poids s'écarte de la normale: ces sujets sont enclins à l'obésité<sup>8</sup>. Les esclaves ne souffrent pas uniquement d'une faim de protéines. Ils manquent également de vitamines et de sels minéraux. « La carence de vitamines provoque des maladies comme la xérophtalmie, le béri-béri, la pellagre et le scorbut. » Elle entretient ce qu'une autorité

4. a Medical Practice in the Old South » SAQ; XXIX (avril 1930), pp. 160-161. Voir également Felice Swados, « Negro Health on Ante-Bellum Plantations », *Bulletin of the History of Medicine*, X (oct. 1941), pp. 460-461; et Eugene D. Genovese, « The Medical and Insurance Costs of Slaveholding in the Cotton Belt », JNH, XLV (juillet 1960), pp. 141-155.

5. John Hébron Moore écrit, dans *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi* (New York, 1958), p. 61: « Il est probable qu'avant la guerre civile la production de fruits et de légumes n'a jamais été suffisante pour permettre à la population d'avoir un régime alimentaire équilibré. » Ajoutons que les esclaves ne consommaient certainement qu'une part infime de cette production.

6. Cf. Chapitre V.

7. W.O. Atwater et Charles D. Woods, *Dietary Studies with Reference to the Negro in Alabama in 1895 and 1896* (Washington, D.C., 1897). Avec du maïs et une ration normale de protéines animales, on aurait pu certainement éviter les carences alimentaires. Cf. C.A. Elvehjem, « Corn in Human Nutrition », *Proceedings of the Fourth Annual Meeting of the Research Institute* (Washington, D.C., 1955), p. 83.

8. Cf. J. Masek, a Hunger and Disease », in Josué de Castro (ed), *Hunger and Food* (Londres, 1958).

en la matière caractérise comme : « des états<sup>9</sup> d'indisposition vague et de malaises obscurs et mal définis, qui traduisent une faim occulte ou latente »<sup>9</sup>.

Les esclaves paraissent bien portants. Rien d'étonnant à cela. Leur régime est tout à fait propre à entretenir l'apparence de la santé et à fournir l'énergie nécessaire pour les travaux auxquels ils se livrent ; mais il ne peut pas leur donner la vigueur physique et l'énergie nécessaires à un travail soutenu. William Dosité Postell démontre sans peine que les esclaves reçoivent une quantité de nourriture suffisante et qu'ils bénéficient d'une assez bonne surveillance médicale. Nous n'avons aucune raison de suspecter son témoignage. Mais ce qui nous intéresse, c'est la question, plus délicate, de l'équilibre diététique. Sur ce point Postell fournit des chiffres surprenants, qui confirment notre thèse. Il rapporte en effet que, sur un échantillon de plus de 8.500 esclaves adultes, c'est-à-dire âgés de plus de quinze ans, et choisis dans quatre Etats, — Géorgie, Mississippi, Alabama, Louisiane, — 7 % des sujets souffrent d'une mauvaise santé ou sont atteints de maladies chroniques<sup>10 11</sup>. On est tenté de leur appliquer ce que W. Arthur Lewis écrit aujourd'hui à propos des pays sous-développés: « La population... s'épuise facilement: cela s'explique principalement par la malnutrition et par l'asthénie dues à des maladies chroniques. D'où un cycle infernal difficile à rompre, car la malnutrition et la maladie entraînent une faible productivité, et la faible productivité entretient à son tour la maladie et la malnutrition »<sup>11</sup>.

On aurait tort de voir dans l'ignorance ou dans la mauvaise volonté des maîtres la principale raison de ce régime nettement insuffisant. Beaucoup de propriétaires savent qu'ils auraient intérêt à l'améliorer. Beaucoup le souhaitent sincèrement. Il s'agit avant tout d'un problème économique. Les frais de nourriture pèsent lourdement sur le budget des plantations. L'organisation du crédit et du marché interdisent de consacrer trop de terres à la culture de produits autres que le maïs et le coton. En outre, on affecte aux cultures secondaires le sol le moins riche, et la qualité des denrées ne peut pas ne pas s'en ressentir, par exemple la qualité de fer contenue dans cent laitues peut varier de 1 à 50 milligrammes selon les conditions pédologiques.

La faible productivité de la main-d'œuvre servile découle directement de certains facteurs bien connus : mauvais régime de vie,

9. Josué de Castro, *La géopolitique de la faim*, Les Editions Ouvrières, Paris, 1952, p. 70.

10. *The Health of Slaves on\*the Southern Plantations* (Bâton Rouge, La., 1951), notamment pp. 159 sqq.

11. W. Arthur Lewis, *La théorie de la croissance économique*, Paris, Payot, 1963, pp. 37-38.

absence ou insuffisance de stimulants économiques, médiocrité de la formation professionnelle, inefficacité de la surveillance, etc. Mais quel est exactement le niveau de la productivité ? En dehors de toute statistique, divers indices prouvent qu'il est très bas. La question est de savoir s'il est possible de le mesurer. On l'a tenté. L'expérience la plus récente et la plus sérieuse qui ait été faite nous rend sceptiques sur les chances de succès d'une telle tentative. Alfred H. Conrad et John R. Meyer ont entrepris d'étudier l'évolution, durant la période qui précède la guerre de Sécession, de l'indice que constitue « le rapport entre la valeur d'une récolte de coton et le prix pondéré de revient de la main-d'œuvre servile qui y est affectée » en s'appuyant sur des données telles que le volume de la récolte de coton, le cours moyen du coton, la valeur de la récolte, le nombre d'esclaves âgés de 10 à 44 ans, la valeur de la récolte par esclave, le produit net par esclave<sup>12</sup>. Cette méthode ne permet malheureusement pas de lever les principales difficultés, non plus que le procédé beaucoup plus sommaire utilisé par Algie M. Simons en 1911 et repris par Lewis C. Gray.

En premier lieu, elle ne permet pas de distinguer l'apport des esclaves de celui des agriculteurs blancs, que ceux-ci travaillent seuls ou avec l'aide de quelques esclaves. On pourrait à la rigueur évaluer, au prix de laborieuses recherches dans les données fournies par les recensements de 1850 et 1860, la production des agriculteurs qui ne possèdent pas d'esclaves. Mais la production des agriculteurs qui travaillent avec leurs esclaves ne peut guère donner lieu qu'à des conjectures assez hypothétiques. Nous n'avons d'ailleurs aucune raison de supposer que la quantité de coton cultivée par les esclaves soit la même en 1850 et en 1860. Sans doute y a-t-il des fluctuations. Mais nous ignorons pratiquement quel facteur les détermine.

En second lieu, nous n'avons pas le droit de supposer que la proportion d'esclaves affectés aux champs de coton est la même en 1860 qu'en 1850. Les propriétaires d'esclaves cherchent au contraire à employer une partie de leurs esclaves à la culture de produits alimentaires lorsqu'ils prévoient une chute des cours du coton. Il est hors de doute que la quantité d'hommes-heures affectée à la culture du coton varie. Mais nous sommes incapables d'évaluer cette fluctuation. Conrad et Meyer notamment produisent à cet égard des résultats incertains et contradictoires. Ils indiquent un accroissement substantiel de la productivité avant la guerre civile ; mais il ne faut pas perdre de vue que les années

12. « *The Economics of Slavery in the Ante-Bellum South* », JPE, LXVI (avril 1958), pp. 95-130, notamment le tableau 17. Reproduit dans l'ouvrage de Conrad et Meyer, *The Economics of Slavery and Other Econometric Studies* (Chicago, 1964).

50 sont des années prospères au cours desquelles ont dû être affectés à la culture du coton des esclaves qui, précédemment, travaillaient à des cultures secondaires. Dans cette hypothèse, l'accroissement de la récolte doit être imputé, non seulement à l'amélioration éventuelle de la productivité, mais aussi et surtout à l'augmentation de la main-d'œuvre. Il est donc vraisemblable que Conrad et Meyer ont surestimé la productivité de celle-ci. On peut évidemment tourner l'obstacle en calculant la productivité pour la production agricole globale, et non pas seulement pour le coton. Mais alors on se heurte à de nouvelles difficultés, encore plus sérieuses. Comment évaluera-t-on par exemple la récolte des produits alimentaires destinés à l'autoconsommation ?<sup>18</sup>

Il n'y a donc pas que les effets immédiats de l'esclavage qui soient fâcheux pour la productivité. Les détracteurs du système esclavagiste invoquent souvent le discrédit que celui-ci jette sur le travail manuel. Leurs adversaires répliquent au contraire que le petit fermier du Sud est tenu en haute estime. En fait on est bien obligé de chanter les louanges de l'industriel fermier puisqu'il est électeur. Mais cela n'empêche point de nourrir en secret à son égard un certain mépris dont on ne se départira jamais. Samuel Cartwright, un médecin du Sud, qui allie le sens des valeurs sociales au franc-parler, n'a que mépris pour ces blancs « qui se ravalent au rang des nègres » à travailler dans les champs de canne et de coton<sup>13 14</sup>. Travailler dur n'est-ce pas « travailler comme un nègre ? » D'ailleurs, si l'on fait tant de cas du travail, on est fondé à se demander pourquoi tant de personnalités se croient obligées d'affirmer publiquement que nul ne doit rougir de travailler<sup>15</sup>. Il est certain que les fermiers blancs peuvent concilier travail et dignité. Ils ne manquent ni de témoi-

13. Les données de Conrad et Meyer sur les prix soulèvent encore d'autres difficultés. Les statistiques concernant le coton ne sont pas assez précises pour servir de base à une analyse serrée. Les auteurs ne sont pas arrivés à démontrer qu'il y ait eu un accroissement significatif de la productivité. Ils prétendent bien que celle-ci est restée stationnaire de 1840 à 1850 et qu'elle s'est accrue de 20 % de 1850 à 1860. Mais ils arrondissent les chiffres avec une certaine désinvolture pour parvenir à ce résultat. Ils tablent en effet sur les chiffres suivants pour le calcul de l'indice de productivité utilisé par eux, dont il a été question p. 65 : 1840 : 0,05; 1850 : 0,05; 1860 : 0,06. Mais si au lieu d'arrondir on ajoute deux décimales, on obtient les chiffres suivants : 1840 : 0,0494; 1850 : 0,0538; 1860 : 0,0562. Les calculs établis sur cette base font apparaître un accroissement de productivité de 9 % entre 1840 et 1850, c'est-à-dire au beau milieu de la période de dépression, et de 4 % seulement entre 1850 et 1860. Je reconnais que ces résultats sont peu vraisemblables. Tout ce qu'on peut en retenir c'est que les chiffres invoqués par Conrad et Meyer à l'appui de leur thèse la contredisent.

14. J.D.B. De Bow, *Industrial Resources of the Southern and Western States* (3 volumes; La Nouvelle Orléans, 1852-1853), III, p. 62.

15. « Nul ne doit rougir de travailler; nul ne doit rougir d'avoir les mains calleuses et le visage hâlé par le soleil. » William. W. Holden, *Address Delivered Before the Duplin County Agricultural Society* (Raleigh, N.C., 1857), p. 7.

gnages d'estime ni de stimulants économiques. Ce sont les paysans sans terre qui souffrent le plus du mépris que l'esclavage fait jaillir sur le travail. Toute la honte est pour ceux qui, à l'instar des esclaves, sont obligés de travailler pour autrui. A la ville comme à la campagne les propriétaires sont des hommes libres et des blancs, par conséquent, des êtres supérieurs à ceux qui ont la malchance de naître noirs et esclaves ; mais la distance devient infime lorsque les prolétaires, qui travaillent déjà pour autrui, doivent travailler côte à côte avec des nègres. Ils sont tellement démoralisés que les planteurs en quête de main-d'œuvre préfèrent louer des esclaves<sup>16</sup>. Que peut-on attendre de la main-d'œuvre blanche dans une société, où, pour reprendre les termes d'un directeur de revue alarmé<sup>0</sup>, on considère le travail manuel comme une tâche « servile et révoltante ? »<sup>17</sup>.

L'attitude à l'égard du travail en général est donc faite d'un mépris inavoué à l'égard de toute espèce de travail, doublé d'un mépris ouvert et probablement plus pernicieux à l'égard du travail exécuté pour autrui, surtout lorsqu'il s'agit de tâches réputées de caractère servile. Ces sentiments nuisent évidemment à la productivité des travailleurs libres, dont l'appoint périodique pourrait être précieux; ils contribuent par là même à abaisser sérieusement le niveau de la productivité dans l'ensemble de la vie économique. Aujourd'hui encore on observe une tendance à ne pas épargner et à travailler juste assez dans les pays sous-développés dominés par des structures sociales et des idéologies pré-capitalistes pour subvenir aux besoins élémentaires<sup>18</sup>.

### Le retard technologique.

Il n'y a désormais plus beaucoup d'historiens pour douter que la structure sociale ne joue un rôle important dans l'histoire de la science et de la technique, et que les plus grands progrès accomplis dans ce domaine ne soient dus au capitalisme. En Amérique, par exemple, il est probable que ce sont les artisans, les ouvriers qualifiés et les petits producteurs, tous préoccupés de réduire le temps de travail et de diminuer les coûts, qui ont le plus contribué à l'essor de la technique. Si nous voulions être tout à fait précis nous dirions que les grands progrès de l'époque

16. Cornélius O. Cathey, *Agricultural Developments in North Carolina, 1783-1860* (Chapel Hill, N.C., 1956), pp. 54-55.

17. *Southern Cultivat or*, V (janvier 1847), p. 141.

18. Cf. S. Daniel Neumark, « Economic Development and Economic Incentives », *South African Journal of Economics*, mars 1958, pp. 55-63. D'autre part Karl Polanyi a étudié la question à propos de l'esclavage en Grèce, dans son brillant essai sur Aristote, *Trade and Market in the Early Empires* (Glencoe, ILL, 1957), p. 77.

actuelle sont les fruits d'une économie où la main-d'œuvre est libre et qui encourage le producteur à améliorer méthodes et techniques<sup>19</sup>. McCormick, qui fait autorité en la matière, écrit : « En Amérique, au xviii<sup>e</sup> siècle, ce sont les exploitants agricoles... qui ont inspiré et dirigé les efforts des inventeurs, des ingénieurs et des industriels, qui tentaient de résoudre leurs problèmes et de répondre à leurs besoins... (et) les premiers modèles d'instruments ont souvent été inventés et mis au point par les cultivateurs eux-mêmes »<sup>20</sup>.

Là contribution des travailleurs au progrès technique est d'autant plus grande que l'économie favorise et stimule davantage une division croissante du travail, car les ouvriers qualifiés sont d'autant plus à même d'améliorer méthodes et instruments qu'ils ont à exécuter un nombre plus restreint de tâches. A partir d'une accumulation donnée du capital, la division du travail doit normalement entraîner un nouvel accroissement de l'accumulation et un nouvel accroissement de la division du travail. Mais il n'est pas possible de pousser aussi loin la division du travail dans une économie esclavagiste. Dans un tel cadre, l'accumulation du capital se heurte à divers obstacles dont les principaux sont le haut degré de capitalisation du travail, la forte propension à consommer et le développement insuffisant du marché intérieur. Le progrès technique et la division du travail tendent à réduire la main-d'œuvre. Or il est essentiel à l'esclavage que tous les travailleurs soient constamment occupés. Le capitalisme a résolu la question grâce à une prodigieuse expansion économique orientée dans des directions multiples — c'est la croissance qualitative —, mais l'esclavage, en paralysant l'industrialisation, interdit une solution de ce type.

Le Sud esclavagiste parvient à rattraper une partie de son retard en s'inspirant des progrès techniques accomplis dans les régions les plus développées. Au cours de la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle le Nord des Etats-Unis copie énormément l'Europe. Mais le Sud n'a pas cette ressource. Il ne peut pas copier n'importe quoi; surtout il lui est difficile d'améliorer les techniques nouvelles une fois que celles-ci sont implantées. L'introduction de techniques nouvelles donne toujours les meilleurs résultats dans les régions qui se caractérisent à la fois par la richesse des ressources naturelles et par une forte densité d'ouvriers habiles<sup>21</sup>. Dans le Nord, la pénurie de main-d'œuvre non qualifiée et le

19. Edgar Zilsel, a *The Sociological Roots of Science* », *American Journal of Sociology*, XLVII (janvier 1942), pp. 557 sqq.

20. Fowler McCormick, *Technological Progress in American Farming* (Washington, D.C., 1940) p. 9.

21. H. J. Habakkuk, a *The Historical Experience on the Basic Conditions Of Economic Progress* », in Léon H. Dupriez (ed), *Economie Progress* (Louvain, 1955), pp. 149-169.

souci d'utiliser des machines permettant de diminuer la quantité de travail incorporée dans le produit, favorisent l'assimilation des techniques les plus évoluées et l'invention de techniques nouvelles. Le Sud remédie à la pénurie de main-d'œuvre en important des esclaves, ce qui entrave du même coup le travail libre. L'emploi de machines permettant de diminuer la quantité de travail incorporé dans le produit est dénué d'intérêt pour le Sud qui peut utiliser « une main-d'œuvre rurale à peu près dépourvue d'influence politique, pratiquement inculte et prisonnière de la routine », qu'il s'agisse de noirs ou de blancs<sup>22 23 24</sup>.

L'esclavage des nègres oppose un grand nombre d'obstacles au progrès technique : il paralyse l'expansion industrielle et urbaine; il retarde la division du travail qui pourrait stimuler la création de techniques nouvelles; il empêche les travailleurs de participer à la production avec cet intérêt intelligent qui a rendu possible l'amélioration continue et régulière des instruments et des machines; enfin il favorise des attitudes de pensée incompatibles avec l'esprit de la science moderne. Il est certain que tous ces obstacles nuisent à l'agriculture du Sud. L'amélioration de l'équipement entre pour beaucoup dans l'accroissement impressionnant du rendement à l'acre enregistré dans les Etats du Nord au cours du xix<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Nous savons maintenant que ce sont les conditions créées par la culture marchande qui expliquent la détérioration du sol américain. A l'origine cet inconvénient est compensé par l'accroissement des bénéfices dû à l'accroissement des investissements destinés à introduire des améliorations techniques. Des travaux récents ont établi que l'amélioration rapide des instruments, des machines et des engrais a suffi à doubler le rendement par homme-heure entre 1910 et 1950 <sup>u</sup>. Ce sont les fermiers du Sud qui souffrent le plus du retard technique. Les planteurs ont du moins les avantages de la production de masse. Pour compenser cette infériorité il faudrait aux fermiers une nette supériorité technique. Mais il ne leur est pas facile d'y parvenir. D'une part, en effet, les machines coûtent très cher puisque le Sud doit importer une grande partie de son équipement; d'autre part, la pression sociale incite plutôt à acheter des esclaves qu'à acquérir du matériel.

Le planteur bénéficie donc des avantages de la production de masse par rapport à ses petits concurrents du Sud; mais les rendements de la plantation ne sont pas supérieurs à ceux des

22. James H. Street, *The New Revolution in the Cotton Economy* (Chapel Hill, N.G., 1957), p. 34.

23. Léo Rogin, *The Introduction of Farm Machinery in its Relation to the Productivity of Labor in the Agriculture of the United States during the Nineteenth Century* (Berkeley, Cal., 1931), Chap. I.

24. Cité par Ronald L. Mighell, *American Agriculture : its Structure and Place in the Economy* (New York, 1955), pp. 7-8.

petites exploitations familiales des Etats libres qui fonctionnent dans le cadre de l'économie capitaliste. A l'époque moderne, la production de masse ne donne son plein d'efficacité que si elle fournit l'équivalent des stimulants économiques dont bénéficient les petits exploitants agricoles. L'expérience soviétique d'une agriculture collectivisée, résultat d'une décision politique, a démontré une fois de plus qu'en agriculture la production de masse sera vouée à l'inefficacité tant que la technique industrielle n'aura pas un niveau comparable à celui que les pays les plus avancés commencent seulement à atteindre<sup>25</sup>.

### La division du travail.

Les spécialistes soutiennent rarement que la plantation esclavagiste soit en mesure de subvenir à tous ses besoins par sa seule production. Cependant il leur arrive souvent de supposer une division du travail assez poussée au sein de la main-d'œuvre. La plupart d'entre eux oublient que les planteurs emploient couramment des artisans. Il suffit de parcourir les registres des plantations et les résultats des recensements pour constater que les planteurs consacrent des sommes considérables à rémunérer les services des artisans auxquels ils font appel, et que la production domestique n'est pas très développée.

Comme le démontre Tryon, il n'est pas possible que la Confédération renouvelle l'exploit des colonies durant la guerre d'indépendance où l'industrie familiale subvenait à la fois aux besoins du front et à ceux de l'intérieur. Certes l'industrie domestique persiste plus longtemps dans les Etats esclavagistes que dans le reste du pays. Mais les planteurs préférèrent y renon-

25. Dans *VEconomie politique de la croissance*, Paul Baran justifie la collectivisation de l'agriculture soviétique en montrant que, dans un pays où le pouvoir d'achat de la population urbaine était trop faible pour que les produits alimentaires se vendent à des prix élevés, toute autre solution aurait eu pour effet d'amener un accroissement de la consommation paysanne et par conséquent de tarir l'accumulation du capital dans les régions rurales. Baran montre en outre que T.U.R.S.S. a dû accélérer le rythme de son industrialisation pour des raisons politiques et militaires, et qu'il était dès lors indispensable de garantir l'approvisionnement des villes en céréales. (*Economie politique de la croissance*, François Maspero — Economie et socialisme — 7, Paris, 1967, Chapitre VIII, sections III et IV). Maurice Dobb avance des arguments analogues dans *Soviet Economic Development Since 1917* (New York, 1948). Ces arguments sont des plus valables. Il n'empêche que la collectivisation a eu pour effet de supprimer la plupart des stimulants économiques jusque là accordés aux paysans, sans mettre à leur disposition les instruments et les machines nécessaires. L'intérêt du régime exigeait peut-être une collectivisation rapide de l'agriculture ; il n'en reste pas moins que l'U.R.S.S. a payé très cher cette politique. Lewis analyse diverses autres tentatives d'agriculture à grande échelle dans son livre : *La théorie de la croissance économique*, Paris, Payot, 1963, p. 142.

cer, tant le rendement de la main-d'œuvre servile est déplorable. L'exemple de la confection vestimentaire est significatif à cet égard. On assiste donc, à partir de 1840, au déclin rapide de l'industrie domestique dans les régions du Sud où l'esclavage est prédominant, tandis qu'elle ne réussit pas à s'implanter dans les Etats esclavagistes de création plus récente, Floride, Louisiane, Texas<sup>20</sup>. Dans le Nord la disparition de l'industrie domestique est due au développement de procédés de fabrication beaucoup plus évolués. Dans le Sud au contraire ce phénomène n'est qu'un aspect de la dégradation générale des techniques et des métiers.

L'examen des résultats du recensement de 1860 pour un certain nombre de comtés confirme ce que nous venons d'inférer. Il montre également que les grandes plantations, où la production agricole est en général supérieure à celle des petites exploitations, ont une production artisanale médiocre. Dans les comtés cotonniers du Mississippi, la valeur annuelle de la production artisanale domestique ne dépasse pas en moyenne 76 dollars pour les gros planteurs possédant au moins 31 esclaves. Elle est nettement inférieure pour les autres catégories de planteurs et pour les petits exploitants. Dans les comtés cotonniers de Géorgie, les petits planteurs — possédant de 21 à 30 esclaves — viennent en tête avec 127 dollars, soit deux fois plus que les gros planteurs. La production domestique artisanale, toujours d'après la même source, paraît inexistante chez la plupart des petits exploitants de Géorgie et dans 58 % des grosses plantations du Mississippi. En Virginie les résultats sont à peu près analogues : dans les comtés producteurs de tabac, les gros planteurs viennent en tête avec une production artisanale d'une valeur moyenne de 56 dollars; dans les comtés à blé du Nord et dans les Basses-terres\*, ce sont encore les gros planteurs qui viennent en tête, mais la valeur moyenne de leur production ne dépasse pas 35 dollars<sup>26 27</sup>.

D'après la *Richmond Dispatch*, le Sud achèterait en moyenne au Nord, dans les années 50, pour plus de cinq millions de dollars par an.<sup>28</sup> Ces chiffres sont invérifiables, mais il ne fait aucun doute que les Sudistes s'approvisionnent dans le Nord. L'exemple du juge Cameron est édifiant. Il s'agit de l'un des plus gros planteurs de la Caroline du Nord. Possédant en 1834 cinq

26. Rolla M. Tryon, *Household Manufactures in the United States, 1640-1860* (Chicago, 1917), pp. 5, 184 sqq., 295-298, et 371.

\* Tidewater : terres côtières périodiquement recouvertes par les marées. (N.d.T.)

27. Les spécialistes qui désirent connaître les méthodes d'échantillonnage et d'évaluation que j'utilise ici peuvent se reporter à ma thèse inédite : « The Limits of Agrarian Reform in the Slave South », Columbia University, 1959, appendices.

28. De Bow, *Industrial Resources*, II, p. 130.

n'est pas tant d'être dépourvu d'usines capables de produire en quantité voulue vêtements ou chaussures, déposséder une agriculture trop peu diversifiée, ou de n'avoir qu'une industrie insuffisamment développée dans l'ensemble des secteurs; c'est de cumuler les trois inconvénients. La faible division du travail dans chaque plantation, la faible division sociale dans l'ensemble de la région aggravent la dépendance des planteurs à l'égard du Nord. Les coûts de production du coton ont donc tendance à monter aussi bien lorsque les cours de ce produit sont élevés qu'en période de dépression. Même durant les années exceptionnelles de la guerre civile, la tentative des Sudistes pour se donner une industrie indépendante n'aboutit qu'à des résultats insignifiants. Pourtant à cette époque les Etats du Sud accomplissent des efforts incroyables pour subvenir à leurs propres besoins alimentaires<sup>38</sup> <sup>39</sup>. Ces observations nous ramènent au problème de la division du travail dans le Sud esclavagiste : le faible niveau de la productivité, dû au mauvais rendement des esclaves et à l'état d'arriération générale de la société, renforce la tendance du Sud à se spécialiser dans la monoculture, et cela dans des conditions quasi coloniales.

#### Instruments et machines agricoles.

L'United States Agricultural Society proclame en 1853 qu'« il n'y a rien de plus encourageant dans le progrès de l'agriculture que le développement et l'extension rapide du machinisme, qui permet d'économiser la main-d'œuvre » . Le Sud, qui ne contribue guère au progrès technique, n'en tire pas non plus grand profit<sup>40</sup>.

Il est clair que les esclaves constituent l'obstacle principal à l'utilisation d'un meilleur outillage<sup>41</sup>. En 1843, le directeur d'une revue du Sud critique vivement les planteurs et les surveillants qui accusent les nègres de ne pas savoir se servir de

38. Mary Elizabeth Massey, *Ersatz in the Confederacy* (Columbia, S.C., 1952), Chap. I et *passim*.

39. *Journal of the United States Agricultural Society*, I (1853), p. 132.

40. n y a eu en Caroline du Nord, durant les années 50, une campagne en faveur de l'amélioration de l'outillage. Cathey observe que, curieusement, les instruments préconisés n'étaient pas produits à grande échelle dans l'Etat, et que le mouvement ne semble pas avoir stimulé les inventeurs locaux. Cf. *Agricultural Developments*, p. 68. En fait, cela n'a rien de bien étonnant si l'on songe à l'étroitesse des débouchés locaux. On aurait tort, en effet, de se fier aux déclarations optimistes des partisans de la réforme de l'agriculture, ou aux évaluations parfois fantaisistes recueillies lors du recensement.

41. L'ouvrage récent de Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi*, (voir p. 41), ne fait que confirmer la thèse selon laquelle les esclaves mal-traitaient tellement le matériel que les planteurs n'étaient guère disposés à acheter des outils de bonne qualité.

leurs outils et considère ces plaintes comme un aveu de leur propre incapacité. Si les esclaves étaient convenablement encadrés, écrit-il, ils seraient parfaitement aptes à se servir de leurs outils<sup>42</sup>. Ce journaliste me paraît injuste. Les esclaves noirs travaillent à contre-cœur. Un encadrement convenable exigerait plus de surveillants que les planteurs ne peuvent généralement se permettre d'en engager, à moins de réduire la main-d'œuvre servile et de se priver ainsi des avantages de la production de masse. Les contemporains et notamment les voyageurs sont souvent choqués de voir à quel point les esclaves malmènent leurs outils. La dégradation de matériel est d'ailleurs un des motifs de punition les plus fréquents<sup>43</sup>. En 1855, un planteur de Caroline du Sud écrit, exaspéré :

« La rapidité avec laquelle les esclaves détériorent les outils est un véritable casse-tête pour tous les planteurs qui n'ont pas la chance d'avoir un bon ouvrier sous la main tous les jours que Dieu fait. Ce ne sont que charrues cassées, bêches perdues, harnais à réparer. Il faut constamment faire venir le forgeron, le charpentier, le tanneur et le bourrelier »<sup>44</sup>.

Aussi les planteurs se rabattent-ils sur des instruments plus lourds, évidemment moins fragiles, mais qui ralentissent considérablement le travail. Même dans un Etat relativement évolué comme la Virginie, les « bêches de nègres » sont incomparablement plus lourdes que les « bêches d'Américains », trop fragiles pour être confiées aux esclaves. Les bêches utilisées dans le Sud-Ouest pèsent trois fois plus lourd que celles qui se fabriquent dans le Nord à l'usage des cultivateurs du Nord<sup>45</sup>. Il arrive inversement que les outils soient trop légers pour faire du bon travail. La plupart du temps, en effet, les planteurs achètent des outils extrêmement lourds dans l'espoir qu'ils résisteront à la brutalité des nègres; mais parfois ils se découragent et se rabattent sur les articles les moins chers<sup>46</sup>.

Nous ignorons dans quelle proportion les outils utilisés dans le Sud y étaient fabriqués; mais la différence de qualité entre les articles produits par les forgerons locaux et les articles fabriqués dans le Nord est sans doute moindre qu'on ne serait tenté de

42. *Southern Planter* (Richmond, Va), III (septembre 1843), pp. 205-206..

43. Voir « Instructions to Overseer », James H. Hammond Plantation Books, 1832-39.

44. *Farmer and Planter*, VI (février 1855), p. 43.

45. C.G. Parsons, *Inside View of Slavery* (Boston, 1855), p. 94; Clarence H. Danhof, « Agriculture » in Harold F. Williamson (ed.), *The Growth of the American Economy* (2<sup>e</sup> édition, New York, 1957), pp. 133-153.

46. Aujourd'hui encore, le manque chronique de capitaux oblige les agriculteurs de la plaine côtière du Sud-Est à se contenter de herses et de charrues généralement trop légères pour l'usage qu'ils en font.

le croire. Certes les forgerons fabriquent des articles de qualité médiocre, mais les industriels du Nord fabriquent spécialement pour le Sud des outils d'une qualité nettement inférieure que pour le reste du pays. Le directeur de la revue *Southern Cabinet*, J.D. Legare, raconte sa visite à une usine du Nord qui fabriquait des outils et déclare qu'il a été « frappé » par la qualité nettement inférieure des articles expédiés dans le Sud. Les matériaux et la façon étaient très au-dessous des normes applicables aux articles destinés aux marchés du Nord. Il reconnaît d'ailleurs que, s'il y a deux qualités c'est parce que les planteurs exigent des articles bon marché<sup>47</sup>. Nous manquons de renseignements sur les outils fabriqués dans le Nord à l'intention du Sud. John Hébron Moore pense que les agissements frauduleux et immoraux d'une poignée d'industriels sans scrupules ont fait rejaillir sur l'ensemble des producteurs du Nord une mauvaise réputation en fait imméritée<sup>48</sup>. L'hypothèse est tout à fait plausible mais elle n'explique pas tout. Même si l'on tient compte de ces agissements condamnables, il ne reste pas moins que les Sudistes se plaignent souvent d'avoir des instruments de moins bonne qualité que les cultivateurs du Nord. M.W. Philips calcule que les charrues du Nord durent trois fois plus longtemps que les charrues produites dans le Mississippi<sup>49 50</sup>. Là n'est pas la question. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas la qualité de l'outillage employé dans le Nord, c'est la qualité des articles que les Sudistes peuvent et veulent acheter.

En 1857 une revue d'agriculture publie un reportage d'un ancien journaliste qui, visitant la foire organisée par la Caroline du Sud, y avait examiné les charrues fabriquées par les industriels du Sud. Ses conclusions sont formelles : les instruments sont mauvais, leur qualité médiocre, leur fabrication grossière. En général, les charrues fabriquées par les industriels du Sud ne sont pas moins rudimentaires que la charrue conçue en 1740 par James Small de Berkshire<sup>60</sup>.

En 1857, une bonne charrue vaut de 15 à 20 dollars, quoi qu'on puisse parfois s'en procurer une de qualité passable pour 5 à 10 dollars. « On estime, qu'en moyenne l'exploitation d'une ferme dans le Nord exige un investissement minimal de 500 dollars en frais d'outillage »<sup>51</sup>. Un cultivateur ou une herse coûte de 5 à 20 dollars; une meule à blé de 15 à 30 dollars; un semoir 60 dollars ; une moissonneuse-faucheuse 135 dollars. M.W. Philips constate que les planteurs n'acceptent généralement

47. *Southern Cabinet*, I (septembre 1840), pp. 531-536.

48. Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi*, p. 168.

49. *Ibidem*, p. 166.

50. *Farmer and Planter*, VIII (novembre 1857), p. 245.

51. Danhof, in Williamson : *Growth of the American Economy*, p. 150.

d'acheter que les instruments indispensables et qu'ils choisissent les modèles les moins coûteux. « C'est à croire que nous, les gens du Sud, nous avons la jaunisse. Nous avons toujours l'impression de tout payer à prix d'or »<sup>52 53</sup>.

Les charrues les plus couramment employées dans l'Arkansas valent 5 dollars et, chiffre plus significatif, on estime que l'investissement en matériel autre que les charrues ne dépasse pas 15 dollars pour cent acres de terre d'une fertilité moyenne<sup>58</sup>. Un planteur du Mississippi estime que ses 30 charrues, qu'il qualifie lui-même de médiocres, représentent une valeur de 75 dollars; même si l'on suppose que<sup>0</sup> cette évaluation tient largement compte de l'usure subie par le matériel, il est clair: que ce matériel est de très mauvaise qualité<sup>54</sup>. On se fera une idée de ce que vaut le travail des forgerons locaux si l'on songe qu'en 1853 un planteur achète 10 charrues pour la modique somme de 5 dollars<sup>55</sup>. Gray affirme d'ailleurs que la plupart des charrues utilisées dans le Sud ne valent pas plus de 53 à 55 dollars. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute ses assertions lorsqu'il donne ce prix ou qu'il estime que ces charrues ne doivent guère durer plus d'une année<sup>56</sup>.

La plupart des planteurs du Mississippi, écrit Philips, pensent qu'une seule et même charrue peut servir aux usages les plus divers<sup>57</sup>. C'est une erreur d'autant plus grande que ladite charrue est généralement d'un modèle extrêmement médiocre. La variété de charrue la plus répandue dans le Bas-Sud — tout au moins jusqu'en 1860 — ne laboure le sol qu'en surface : le soc ne s'enfonce pas à trois pouces de profondeur<sup>58</sup>. Fait en fer forgé, c'est « un instrument grossier et peu efficace qui, sous sa forme la plus répandue, n'a reçu aucune amélioration au cours de sa longue carrière »<sup>59</sup>. Cette charrue est si légère qu'une jeune fille peut la porter sans peine; c'est un bon exemple de ces instruments trop légers utilisés dans les plantations.

Au cours des années 50, cette charrue est progressivement remplacée par une variété de charrues légères qui, au moins, est de quelque utilité pour détruire et supprimer les mauvaises herbes. Si elle était de bonne qualité elle présenterait d'autres avantages; elle pourrait par exemple servir à enfouir le fumier.

52. *Farmer and Planter*, II (mars 1851), p. 19.

53. DBR, Xn (janvier 1852), p. 72.

54. Évaluations fournies pour 1847, Sheppard Papers.

55. Dépenses de février à mai 1855, Graves Papers, XV.

56. Gray, *History of Agriculture*, II, p. 796.

57. *American Cotton Planter*, II (mars 1854), p. 244.

58. *Southern Cabinet*, I (avril 1840), p. 199; Danhof, in Williamson, *Growth of the American Economy*, pp. 141-142.

59. Léo Rogin, *The Introduction of Farm Machinery in i/s, Relation to the Productivity of Labor in the Agriculture of the United States during the Nineteenth Century*, p. 54.

Mais les modèles utilisés dans le Sud sont nettement moins efficaces que ceux qu'on emploie dans le Nôrd<sup>60</sup>. En 1830, les industriels du Connecticut commencent à produire en série des charrues Cary, exclusivement destinées aux agriculteurs du Sud. Ces légères charrues de bois au soc de fer forgé sont considérées comme des articles de bonne qualité. Malheureusement elles demandent à être manipulées avec précaution car elles se cassent facilement. Elles ont aussi l'inconvénient de ne pas labourer à plus de trois ou quatre pouces de profondeur. Au cours des années 20, les fermiers du Nord adoptent les charrues de faite qui permettent de labourer deux fois plus de terrain avec deux fois moins de travailleurs et d'animaux<sup>61 62</sup>. Ces charrues finissent par se répandre dans le Sud, mais elles y sont moins utiles que dans le Nord, car il faudrait de bons forgerons pour les réparer quand elles se cassent, ce qui arrive fréquemment <sup>®</sup>2.

Le cultivateur fait son apparition en 1920. Vingt ans après, les fermiers du Nord le considèrent comme un instrument nécessaire, surtout pour la culture du maïs. Il a une grande valeur. Mais les planteurs le trouvent généralement trop léger pour le confier à leurs esclaves. Comme on cultive peu de blé au Sud de la Virginie, l'absence de moissonneuses ne surprend pas outre mesure; mais on ne peut s'empêcher d'être choqué par l'état incroyablement retardataire des outils utilisés pour la culture du coton. La machine à planter le coton est un semoir modifié. Un homme suffit à le conduire. Il remplace à lui seul quatre hommes

60. A propos des avantages de cet instrument pour le sarclage et pour l'enfouissage du fumier, consulter : E. John Russell, *Soil Conditions and Plant Growth* (8<sup>e</sup> édition, revue par E.W. Russell; Londres, 1950), pp. 578 sqq. Cf. *Les conditions du sol et la croissance des plantes*. Traduit sur la 4<sup>e</sup> édition anglaise par Georges Matisse. Paris, E. Flammarion. Ces charrues sont d'un emploi courant dans toute la Nouvelle Angleterre, dès 1840. M.H. Chevalier, « Les charrues anciennes de l'Amérique et de l'Océanie », Société des Ingénieurs Civils de France, *Mémoires et compte rendu des travaux*, LXXIII (1920), p. 71. Récemment certains agronomes ont émis des doutes quant à l'utilité du labourage en profondeur, qui ferait plus de mal que de bien. La question fait l'objet d'une abondante littérature, mais elle n'a pas encore été tranchée. Il faut donc attendre pour conclure en toute certitude sur la valeur des méthodes employées par les planteurs avant la guerre de Sécession. Notons toutefois que si les planteurs n'ont pas pratiqué le labourage en profondeur, c'est uniquement parce qu'ils ne disposaient pas des instruments nécessaires, et non en raison d'une expérience ou d'un savoir spécial.

61. Léo Rogin, *The Introduction of Farm Machinery in its Relation to the Productivity of Labor in the Agriculture of the United States during the Nineteenth Century*, pp. 8-9, et 30-31. La charrue Cary est parfois aussi désignée sous le nom de charrue Dagon, Degen, Connecticut, etc.

62. Avery O. Craven affirme qu'à partir de 1840 les fermiers et les planteurs du Maryland et de la Virginie emploient un outillage excellent. Cf. *Soil Exhaustion as a Factor in the Agricultural History of Virginia and Maryland, 1606-1860* (Urbana, IL, 1926), p. 152. Il est certes excellent en comparaison de celui qu'on emploie plus au Sud, mais il s'agit là d'une excellence toute relative.

et deux mulets. Pourtant on ne l'emploie pas beaucoup<sup>63</sup>. Les machines à semer et notamment le modèle inventé en 1853 par George Brown, permettent d'économiser une grande quantité de main-d'œuvre. Mais il s'agit d'instruments coûteux et qui demandent à être maniés avec précaution. Autre inconvénient, il rendrait une partie de la main-d'œuvre superflue. Or le rang qu'un homme occupe dans la société du Sud, le prestige dont il jouit, dépendent directement du nombre d'esclaves qu'il possède. En outre les planteurs ont besoin de tous leurs esclaves au moment de la cueillette du coton. D'où leur peu d'intérêt pour l'instrument en question<sup>64</sup>.

L'utilisation de la machine à cueillir le coton présente des difficultés particulières d'ordre à la fois économique et technique. Tant qu'il n'existait pas de machine, la cueillette exigeait une main-d'œuvre considérable. En 1850, Samuel S. Rembert et Jedediah Prescott, de Memphis, font breveter une machine tirée par des mulets qui n'est que le « prototype du moderne *Spindle picker* »<sup>65</sup>.

Ce modèle initial ne recevra pratiquement aucun perfectionnement durant les quatre années qui suivront... Puis il faudra attendre encore un laps de temps égal pour obtenir de nouveaux progrès. Pendant de longues années on n'enregistrera donc aucune amélioration. Ce phénomène s'explique sans doute par des raisons d'ordre technique. Mais il résulte également des pressions économiques imposées par l'esclavage et le métayage. Il est évident qu'en ce domaine on n'est jamais sûr de rien. Néanmoins, les preuves accumulées par les spécialistes de l'histoire scientifique et technique suggèrent que les obstacles qui paralysent le plus le progrès technique sont d'ordre économique et social plus souvent que technique. L'introduction d'une machine à cueillir entraînerait la mécanisation générale de l'agriculture du coton; cette évolution provoquerait nécessairement un bouleversement des structures sociales. Ce n'est certainement pas un hasard si, au xx<sup>e</sup> siècle, la machine commence par s'implanter dans le Sud-Ouest où le métayage n'a jamais été très pratiqué, pour gagner lentement l'Est, à mesure que la société rurale change de struc-

m

63. Danhof, in Williamson, *Growth of the American Economy*, p. 143; *American Cotton Planter*, XII (avril 1858), p. 115. Les semoirs se vendaient environ 100 dollars dans le Sud, d'après *Farmer and Planter*, II (novembre 1851), p. 161. Cf. également DBR, VI (février 1848), p. 133.

64. George F. Lemmer dit que si les cultivateurs de tabac et de chanvre du Missouri avaient fait moins de progrès que les producteurs de céréales dans l'utilisation d'instruments et de machines agricoles de meilleure qualité, c'est qu'en fait on n'avait pas apporté grande amélioration aux machines destinées à la culture du tabac et du chanvre. Cf. son article « *Farm Machinery in Ante-Bellum Missouri* », in MHR, XL (juillet 1946), pp. 469 et 479. A mon avis, ce n'est pas un hasard si le tabac et le chanvre étaient cultivés par des esclaves tandis que les céréales étaient cultivées par des hommes libres. Le besoin de machines permettant d'économiser la main-d'œuvre ne se faisait guère sentir dans les régions productrices de tabac et de chanvre.

ture. Mais laissons de côté cette question. Au moins les plantations auraient-elles pu utiliser de bons outils, qui leur auraient permis de réduire la main-d'œuvre, quitte à embaucher des travailleurs saisonniers au moment de la moisson. En 1951 les travailleurs temporaires employés dans les champs de coton de Californie comprenaient 50 % d'Américains, dont 90 % de Californiens. Cette main-d'œuvre temporaire se composait de ménagères, de jeunes, et de saisonniers venus des villes ou de la campagne et désireux d'augmenter leurs gains<sup>65</sup> <sup>66</sup>. Il y a tout lieu de croire qu'un siècle plus tôt le Sud aurait eu la même ressource en cas d'abolition de l'esclavage.

Un petit nombre d'exemples — on pourrait les multiplier à l'infini — suffit à illustrer le faible niveau technique des plantations. Une plantation du comté de Stewart, en Géorgie, avec un capital fixe de 42.660 dollars, n'avait que 300 dollars d'outils et de machines. Une autre plantation de Géorgie, la plantation Tooke, possède des outils et des machines d'une valeur de 195 dollars, dont une égreneuse estimée à 110 dollars. Les plantations ont des charrues, parfois quelques hersees ou, voire un cultivateur, plus rarement un hache-paille. Les fermiers et les planteurs "ont tous de petits outils servant à des usages divers. S'ils en avaient les moyens ils achèteraient une égreneuse<sup>67</sup>.

Les données sur les outils et les machines agricoles fournies par les recensements sont sujettes à caution. Il faut les manier avec prudence. Nous manquons de renseignements sur les fluctuations des prix et les valeurs déclarées aux employés chargés du recensement ne sont pas toujours rigoureusement conformes aux prix réels. Le même type de charrue peut être évalué à 5 dollars en 1850 et à 10 dollars en 1860; ce *phénomène* doit être assez fréquent, étant donnée la hausse générale des prix survenus au cours de la période en question <sup>68</sup>.

Même si l'on néglige ces difficultés et qu'on se fie aux inves-

65. Street, *New Révolution*, p. 92.

66. *Ibidem*, p. 197.

67. David Hillhouse Memorandum Book, p. 25; Alexander Robert LaW-ton Papers, Université de Caroline du Nord. Pour la plantation de Tooke\* voir Ralph B. Flanders, « Two Plantations and a County in Ante-Bellum Georgia », GHQ, XII (mars 1928), p. 4. Voir également les Cameron Papers, CXIII; Hairston Plantation Book, 1857, Université de Caroline du Nord; 1849 inventory in Killock Plantation Books, VII, et Newstead Plantation Diary, 1861 qui se trouvent l'un et l'autre à l'université de Caroline du Nord; Andrew Flinn Plantation Book, 1840, Université de Caroline du Sud; Plantation and Account Book, 1851, pp. 1 et 83 dans les Eli J. CapeU and Family Papers, université d'Etat de la Louisiane; Joseph M. JayneS Plantation Account Books, p. 15, Duke University.

68. Entre 1849 et 1857, les prix ont augmenté de 23 à 35 % ; puis ils se sont effondrés à la suite de la crise. En\* 1859, les prix étaient supérieurs de 10 à 16 % à ceux de 1849. Voir les indices de Snyder et Tucker d'une part de Warren et Pearson d'autre part, au Bureau du recensement, (comp\*) *Historical Statistics of the United States* (Washington, D.C., 1949), pp. 232-233.

d'améliorer le cheptel. Mais d'emblée ils se heurtent à un obstacle de taille : l'incapacité de la main-d'œuvre à passer d'une besogne à l'autre, et à accroître sérieusement sa productivité. Il faudrait encore énumérer d'autres facteurs pour expliquer l'échec au moins partiel du mouvement en faveur d'une réforme de l'agriculture. Mais les effets directs de l'emploi d'une main-d'œuvre servile suffisent à faire comprendre pourquoi une telle tentative était nécessairement vouée à ne donner que des résultats insignifiants.

TABLEAU I

Valeur moyenne en dollars des outils et machines agricoles calculée d'après les résultats du recensement de 1860 dans un certain nombre de comtés représentatifs, cf. n. 27.

MOMIES	Nombre d'esclaves par plantation ou par exploitation agricole <sup>a</sup>							
	0	1-4	5-9	10-20	21-30	31-60	61-100	100 et au-dessus
Terres à tabac de Virginie (comtés d'Amelia et Buckingham)	40	50	50	100	150	320	925	
Basses terres de Virginie (comtés de Gloucester et Charles City)	30	35	70	150	200	500	725	
Terres à blé du Nord de la Virginie (comtés de Fauquier et Prince William)	60	100	150	300	425	1200	1350	
Hautes terres de Géorgie (comtés de Walker et Gordon)	10	75	100	215	450	300		
Terres à coton de Géorgie (comtés de Dougherty et Thomas)	25	75	135	200	350	400	500	
Terres à coton du Mississippi (comtés de De Soto et Marshall)	50	100	150	300	500	700	1000	1200

<sup>a</sup> Nombre de personnes — planteurs ou exploitants agricoles — comprises dans chaque groupe :

Terres à tabac de Virginie	67	45	45	52	23	20
Basses terres de Virginie	41	26	31	24	12	9
Terres à blé du Nord de la Virginie	175	59	62	62	19	7
Hautes terres de Géorgie	364	37	27	17	4	3
Terres à coton de Géorgie	43	19	18	21	13	22
Terres à coton du Mississippi	204	83	89	92	47	45

## 3

## Le travailleur noir en Afrique et dans le Sud esclavagiste

Le livre de Kenneth M. Stampp, *The Peculiar Institution* \*, porte un coup sérieux à la thèse selon laquelle l'asservissement des noirs en Amérique aurait élevé ceux-ci de l'état sauvage à la civilisation<sup>1</sup>. Stampp démontre, en s'appuyant sur des données anthropologiques, que les nègres amenés comme esclaves aux Etats-Unis ont été arrachés à des sociétés beaucoup plus évoluées que la plupart de nos historiens ne le supposaient. Malheureusement, il ne fait qu'effleurer au passage la partie de la thèse traditionnelle qui concerne directement l'économie esclavagiste en général, et la productivité de la main-d'œuvre noire en particulier.

Selon certains historiens, et non des moindres, si l'esclave noir travaille mal, c'est parce qu'il est noir, et non parce qu'il est esclave. Cette assertion revêt deux aspects. D'une part, le nègre est présenté comme un être biologiquement inférieur, à l'instinct nomade et qui affecte à l'égard de tout une aimable indolence<sup>8</sup>. D'autre part, le nègre africain en particulier serait le produit d'une culture inférieure et seule la discipline pourrait l'astreindre au travail<sup>8</sup>. Nous n'avons pas à réfuter ici le premier point; \* 1 2 3 \*\*

\* L'Institution particulière du Sud : l'esclavage. (N.d.T.)

1. Stampp, *The Peculiar Institution*, Chap. I.

2. Alfred Holt Stone, *Studies in the American Race Problem* (New York, 1908), pp> 145, 790.93.

3. Gray, *History of Agriculture*, VoL I, Chapi XX; Phillips, *American Negro Slavery*, pp. 278 sqq, 344; et *Life and Labor in the Old South* (Boston, 1948), pp. 188 sqq; Craven, *Soit Exhaustion*, p. 163\*.

les généticiens et les anthropologues s'en sont chargés, et d'une manière décisive<sup>4</sup> <sup>5</sup>. Quant au second point, il pose de sérieuses questions économiques et sociales. Citons Lewis C. Gray :

« Les nègres qui sont venus en Amérique constituent une masse de sauvages ignorants. Il faut prendre des précautions pour les empêcher de se blesser avec les instruments qui leur sont confiés. Il est nécessaire de leur indiquer les gestes les plus simples dans le maniement des outils et de leur apprendre à coudre, à s'habiller, à tenir leur maison : bref, il faut leur enseigner les rudiments de la vie quotidienne... Placés sous le contrôle de surveillants qualifiés, les nègres deviennent particulièrement habiles à exécuter les besognes simples et routinières du travail des champs, notamment le sarclage et la cueillette du coton <sup>6</sup>. »

Ulrich B. Phillips prend la défense de l'esclavage en le présentant comme une institution qui correspond à un progrès historique, puisqu'elle soumet la population laborieuse à un type d'organisation plus productif que le précédent. Il en déduit que l'asservissement auquel les nègres ont été soumis en Amérique les a civilisés et pliés à la discipline du travail. Il est probable que, dans l'antiquité, l'esclavage a souvent joué le rôle que lui prête Phillips. Mais, de toute façon, ce principe ne s'applique pas nécessairement à l'esclavage des noirs d'Amérique. Phillips ne fournit aucune preuve à l'appui de sa théorie. Il se borne à renvoyer son lecteur à la sociologie de Gabriel Tarde qui, nous dit-il, a lui-même repris et développé l'idée de Thomas R. Dew, d'après laquelle les hommes auraient été domestiqués par l'esclavage, à peu près comme les animaux l'avaient été autrefois par l'homme <sup>6</sup>.

Il suffit de se reporter à l'analyse de Tarde pour se convaincre qu'elle n'était guère la thèse de Phillips. Il est probable, dit Tarde, que ce sont les succès obtenus dans la domestication des animaux qui ont suggéré l'idée de réduire les hommes à l'esclavage : dans les deux cas, l'être soumis à la servitude est transformé en bête de somme, et astreint à produire pour d'autres. Il faut étudier cette idée de Tarde à la lumière de sa théorie de l'imitation, d'après laquelle un peuple asservi s'instruit à l'école de ses vainqueurs, alors que le conquérant ne daigne pas

4. Cf. par exemple, Otto Klineberg, *Race Differences* (New York, 1935). Les travaux plus récents n'ont pas ébranlé l'essentiel de ses conclusions, qui reposent sur des données de Sordre psychologique, génétique, et autres.

5. Gray, *History of Agriculture*, 1, 467.

6. Phillips, *American Negro Slavery*, p. 344 et note 1; et, d'une manière générale, les chapitres I et XVIII.

assimiler le mode de vie de ses victimes<sup>7</sup>. Cette idée n'a pas grande valeur en soit. Hegel fait une analyse incomparablement plus riche des rapports de « domination-servitude » dans la *Phénoménologie de l'Esprit* \*\*, où il décrit si brillamment la dialectique du maître et de l'esclave. De plus on ne voit pas le rapport entre les théories de Tarde et le problème qui nous intéresse. Tout au plus pouvons-nous retenir l'idée qu'en Amérique le nègre s'est trouvé en contact avec une culture supérieure; seuls les tenants les plus acharnés et les plus dogmatiques du relativisme culturel se risqueraient à contester de telles généralités. Mais en ce qui concerne la question clé de la productivité du travail, la thèse de Tarde n'a aucune valeur, à moins de prétendre qu'il fallait que les nègres vinsent en Amérique pour apprendre à cultiver la terre avec méthode et régularité. Phillips lui-même ne va jamais jusque-là et pourtant, sans cette idée implicite, son analyse s'effondre.

L'interprétation de la vie africaine par Phillips a beaucoup influencé les historiens qui ont étudié après lui l'esclavage du noir américain; mais elle s'appuie sur l'œuvre aujourd'hui discréditée de Joseph Alexander Tillinghast et de Jerome Dowd. D'après Tillinghast, les nègres d'Afrique sont des « sauvages » soumis à « l'insondable... et mystérieux pouvoir » de l'hérédité. Il s'imagine que les populations de l'Afrique Occidentale ignoraient la culture des céréales avant l'arrivée des conquérants européens et qu'elles en étaient réduites à se nourrir de racines pour subsister. Tillinghast, Dowd et d'autres auteurs sur lesquels s'appuie Phillips ont recours à des méthodes inadmissibles : leurs hypothèses sont douteuses, et les anthropologues actuels tiennent leurs ouvrages pour pratiquement dénués de valeur<sup>8</sup>. Oh serait tenté d'excuser Phillips et ses successeurs d'avoir ajouté, foi aux opinions des anthropologues de leur temps n'était que leur argumentation contient parfois des contradictions insolubles. En outre, dès le xix<sup>e</sup> siècle, certains savants ont été assez perspicaces pour montrer que les spécialistes des sciences sociales, et notamment les anthropologues, étaient souvent victimes des préjugés raciaux des Européens et des Américains<sup>9</sup>. A l'épo-

#

7. Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation, étude sociologique* (Paris, Alcan., 1890), pp. 240, 242 et *passim*.

\*\* Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, Aubier, I, pp. 158-166. (N.d.T.)

8. Joseph Alexander Tillinghast, *The Negro in Africa and America* (a Publications of the American Economic Association), 3<sup>e</sup> série, III, N<sup>o</sup> 2; New York, 1902), pp. 2-3, 18-19; Cf. Jerome Dowd, *The Negro Races* (New York, 1907), Vol. I. On trouvera une critique approfondie et convaincante de ces travaux dans le livre de Melville J. Herskovits intitulé *The Myth of the Negro Past* (New York, 1941), Chapitres I et II, notamment pp. 55-61.

9. Voir, par exemple, les critiques cinglantes que N.G. Tchemychevski adresse aux savants occidentaux dans son magnifique essai intitulé « An Essay on the Scientific Conception of Certain Problems of World History » :

que où Phillips meurt, où Craven et Gray écrivent, on publie sur la société africaine des travaux originaux et marquants. La première contradiction que je relèverai dans l'œuvre de Tillinghast et de Phillips a trait au phénomène de la traite des nègres. A quoi bon importer des Africains s'ils n'ont aucune expérience de l'agriculture ? Ce n'est pas chose facile que de « domestiquer » des sauvages. Peu d'hommes survivent en général à l'asservissement. Si les Européens ont entrepris la traite des nègres, c'est précisément parce que les noirs d'Afrique avaient l'habitude de l'agriculture, à l'inverse des Indiens qui, asservis les premiers, ont été rapidement écrasés sous le joug\*<sup>10 11</sup>.

Seconde contradiction : Tillinghast et Phillips, qui veulent démontrer l'arriération de la civilisation africaine, rappellent le fait que l'esclavage était chose courante en Afrique, en quoi ils ont raison<sup>12</sup>. Mais n'est-ce pas la meilleure preuve que la société africaine avait su « domestiquer » elle-même sa population, bien avant que l'homme blanc ne s'offrît comme volontaire pour assumer cette responsabilité ? Chez des peuples de l'Afrique Occidentale, comme les Achantis et les Dahoméens, on trouve un système efficace d'organisation du travail, un appareil militaire, un droit coutumier et des structures commerciales<sup>12 13</sup>. Il y aurait donc lieu de reprendre l'étude de la structure économique de l'Afrique Occidentale et d'en examiner les répercussions sur l'esclavage en Amérique.

La thèse de Phillips soulève d'autres objections. Il suppose qu'une fois transplantés en Amérique les nègres conservent de nombreux traits africains, qui nuisent à leur productivité : un éminent anthropologue, comme Melville J. Herskovits, qui ne partage certainement ni les préjugés de Phillips, ni l'ensemble de ses vues, tente néanmoins de démontrer que les nègres ont préservé jusqu'à maintenant une grande partie de l'héritage africain<sup>15</sup>. Il s'est attiré une riposte vigoureuse et décisive de la

Part One — Races », reproduit dans les *Selected Philosophical Essays* (Moscou, 1953), pp. 199-220. L'essai a été écrit en 1887 et publié en Russie l'année suivante.

10. On connaît les tentatives faites avec les Indiens qui vivaient sur Factuel territoire des Etats-Unis. L'expérience tentée en Amérique latine est encore plus concluante. Là, en effet, on ne put réduire en esclavage que les Indiens qui étaient auparavant parvenus à s'organiser en société agricole. Dans tous les autres cas, on aboutit à des résultats analogues à ceux de Bahia, au Brésil, où, sur 40.000 Indiens réduits en esclavage en 1563, on ne comptait vingt ans plus tard que 3.000 survivants. Cf. João Domas Filho, *A. Escravidão no Brasil* (Rio de Janeiro, 1939), p. 40.

11. Nous ne sommes guère renseignés sur l'esclavage indigène en Afrique; mais la plupart des bons ouvrages d'histoire et d'anthropologie mentionnent l'existence de cette institution.

12. C. G. Seligman, *Races of Africa* (3<sup>e</sup> édition; Londres, 1957), p. 58.

13. Voir son *Myth of the Negro Past*, notamment p. 16.

part de E. Franklin Frazier, qui montre que les arguments de Herskovits s'appliquent mieux à l'expérience brésilienne qu'à l'expérience nord-américaine. Les nègres d'Amérique méprisent les Africains importés de fraîche date et se mettent en devoir de les « américaniser » sans délai. Comme le dit Frazier, cette manière de mettre en relief les rares survivances africaines fait d'autant mieux ressortir combien l'esclavage a éliminé en Amérique tous les traits caractéristiques de l'organisation sociale, des mœurs et des modes de pensée propres à l'Afrique <sup>14</sup>. Si nous voulons éviter de tomber dans des préjugés mystiques ou racistes dénués de fondement, il est indispensable de savoir exactement quels caractères les nègres auraient apportés d'Afrique, puis conservés pendant des générations, et de quelle manière ces caractères auraient affecté leur productivité. Or nous manquons de renseignements là-dessus et l'œuvre de Herskovits, qui traite de problèmes différents, n'apporte aucun appui aux théories de Phillips, Craven et Gray. Force nous est donc de convenir que la thèse qui prête aux nègres des caractères spécifiques revient à présenter ceux-ci comme des êtres incapables de se plier à la discipline des travaux agricoles jusqu'à leur arrivée en Amérique.

Phillips est contraint d'attribuer les mauvaises habitudes de travail des esclaves à leur négligence, voire à leur stupidité; or, elles reflètent souvent un sens particulier des valeurs économiques et un penchant certain au sabotage. La fainéantise et l'incurie ne rendent pas compte des gaspillages, des retards intentionnels, des maladies simulées, des mutilations que les esclaves s'infligent à eux-mêmes, sans parler de leur brutalité bien connue à l'égard du bétail et du matériel, qui relève sans doute d'une psychologie complexe <sup>15</sup>. Ces considérations réduisent à néant la thèse facile de Phillips, qui présente les nègres comme des sauvages ignares et incapables.

Il est probable que la plupart des nègres importés en Amériques du Nord étaient originaires d'Afrique Occidentale. Les Dahoméens, célèbres chasseurs d'esclaves, s'aventureraient rarement à plus de 300 kilomètres à l'intérieur des terres. Ils accomplissaient plutôt leurs raids parmi des populations plus proches de la côte<sup>16</sup>. Il est hors de doute que les peuples d'Afrique Occidentale avaient des systèmes d'agriculture très développés. Les Dahoméens connaissaient même le système de la plantation. Chez tous ces peuples, Dahoméens, Achantis et Yoroubas, pour ne citer

14. E. Franklin Frazier, *The Negro in the United States* (New York, 1949), pp. 6-11. A mon avis, Frazier va trop loin. Certaines influences ont persisté. Ce n'est pas ici le lieu de les examiner. Elles n'apporteraient d'ailleurs aucun appui à la thèse de Phillips.

15. Cf. Raymond et Alice Bauer, *A Day to Day Resistance to Slavery* », JNH, XXVII (oct. 1942), pp. 401-402, 407.

16. Melville J. Herskovits, *The Myth of the Negro Past*, pp. 61 sqq.

que les plus importants, on trouve une division du travail assez poussée, une organisation commerciale soigneusement réglementée, des corps de métier bien établis et l'ébauche d'une structure de classe<sup>17</sup>.

Les Yoroubas, les Noupés et les Peuls avaient assimilé la culture islamique ; quand les Peuls ont envahi le nord du Nigéria, ils ont emmené à leur suite des lettrés musulmans. Dès avant la conquête peule, une civilisation urbaine, partiellement imprégnée d'islamisme, s'était développée chez les Noupés du Nigéria<sup>18</sup>. Il y a là une influence dont s'est ressentie la vie économique et technique des nègres; mais la plupart des peuples indigènes n'avaient pas besoin que des étrangers vinssent leur enseigner les rudiments de l'agriculture. John Spencer Trimmingham, grand expert de la civilisation islamique en Afrique, écrit que « les sociétés de l'Afrique Occidentale avaient déjà une organisation économique et des techniques très au point avant que l'Islam ne fit son apparition. L'influence de l'Islam s'est surtout fait sentir sur le secteur commercial; dans la région du Soudan, les musulmans ont entièrement pris en main le commerce<sup>19</sup>.

Le niveau économique atteint par l'Afrique Occidentale s'explique en partie par le développement de l'exploitation minière. Dès le xiv<sup>e</sup> siècle, l'extraction de l'or et du minerai de fer était florissante. La région fournissait aux Arabes l'or dont ils avaient besoin. Ce sont les récits vantant les métaux et les orfèvreries fabuleuses de l'Afrique qui ont attiré les Portugais et les ont guidés dans leurs premières explorations. Les peuples du Ghana et du Nigéria se servaient d'outils agricoles, particulièrement de hoes de fer; les Yoroubas du Sud du Nigéria étaient réputés pour leur habileté à travailler le cuivre et l'étain<sup>20</sup>. Diamond écrit : « les hoes de fer étaient évidemment indispensables à l'économie dahoméenne. C'était peut-être le produit manufacturé le plus important de ce jeune Etat. Aussi les forgerons étaient-ils révéérés par le peuple, ainsi d'ailleurs que tous les artisans qui faisaient œuvre utile »<sup>21</sup>.

Nous voilà loin de l'indigène paresseux se nourrissant exclusivement des baies qu'il cueille, tel que l' imagine Tillinghast.

17. Seligman, *Races of Africa*, pp. 51-54; Melville J. Herskovits, *Economic Anthropology* (New York, 1952), notamment les chapitres VI et VIII; Rosemary Arnold, « A Port of Trade; Whydah on the Guinea Coast », in Polanyi et al., *Trade and Market in the Early Empires*, chap. VIII.

18. S.F. Nadel, *A Black Byzantium : The Kingdom of the Nupe in Nigeria* (Londres, 1946), pp. 76-85.

19. J. Spencer Trimmingham, *Islam in West Africa* (Oxford, 1959), p. 185.

20. Walter Cline, *Mining and Metallurgy in Negro Africa* (Menasha, Wis, 1937), pp. 11-17.

21. Stanley Diamond, *a Dahomey : A Proto — State in West Africa*, unpublished doctoral dissertation, Columbia University, 1951, p. 52.

Tout indique au contraire — proverbes, aphorismes, mœurs — que les peuples de l'Afrique Occidentale étaient habitués à travailler dur. Voici quelques-uns de leurs dictons : « La misère est la fille aînée de la paresse », « Tel qui reste au lit quand il peut travailler devra se lever quand il ne le pourra plus », « Mieux vaut avoir de la poussière aux pieds qu'aux fesses »<sup>22</sup>. Le prestige dont jouissaient ceux qui travaillaient dur, vite et bien, était une motivation puissante pour détourner de la paresse. Tous ces faits sont maintenant admis par les anthropologues. Ils n'ont d'ailleurs rien d'étonnant si l'on songe qu'il faut toujours travailler dur, même dans les sociétés les plus primitives. Comme le dit Herskovits, on travaille parce que tout le monde travaille, parce qu'il faut travailler pour vivre, et parce que le travail est une tradition. Les Dahoméens, qui comptent parmi les peuples africains les plus évolués, étaient réputés pour leur ardeur au travail ; ils tenaient les rudes besognes en haute estime ; ils pratiquaient l'alternance et la diversification des cultures<sup>23</sup>.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Phillips connaissait l'existence de l'esclavage chez les peuples de l'Afrique Occidentale. Il remarque en effet que l'esclavage était « en général très répandu » ; il ajoute même que, d'après Mungo Park, il y avait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la vallée du Niger, trois esclaves pour un homme libre<sup>24</sup>. Phillips n'a pas l'air de comprendre que l'existence de l'esclavage en Afrique ruine la thèse qu'il soutient avec insistance et selon laquelle les nègres n'étaient pas habitués à travailler la terre. Quant à Tillinghast et à Dowd, ils se contredisent fâcheusement ; ils écrivent, en effet, que les nègres sont de fieffés paresseux, vivent des baies qu'ils cueillent, pour exposer quelques pages plus loin que ces mêmes nègres pratiquent l'esclavage, le servage pour dettes, et connaissent la propriété privée<sup>25</sup>.

Les Dahoméens avaient de vastes plantations, qui étaient propriété de la couronne, et où des équipes d'esclaves travaillaient sous le contrôle de surveillants, dont le rôle était d'obtenir d'eux le maximum de rendement. Le servage pour dettes était une institution bien établie<sup>26</sup>. Chez les Noupés, les esclaves faisaient une grande partie du travail agricole. A l'époque de la conquête anglaise, ils se comptaient par milliers. Les Noupés ont conquis et asservi les tribus plus primitives du Nord du Nigéria avant le

22. Melville J. Herskovits, *Economie Anthropology*, p. 118.

23. Melville J. Herskovits, *Dahomey, An Ancient West African Kingdom* (2 vols: New York, 1938), I, pp. 33-34.

24. Phillips, *American Negro Slavery*, pp. 6, 27; *Life and Labor*, pp. 188 sqq.

25. Tillinghast, *The Negro*, pp. 25, 38; Dowd, *The Negro Races*, I, pp. 91-99.

26. Melville J. Herskovits, *Dahomey*, I, pp. 82-83, 99, 102; II, p. 97.

Certains peuples qui habitaient les régions côtières ne connais-  
«saient aucune forme d'esclavage. Cela ne signifie pas qu'ils aient  
eu une agriculture moins développée ou qu'ils n'aient pas su  
travailler dur. C'est ainsi que les Bobos, qui ont dû représenter  
une importante source d'esclaves pour les Etats-Unis, refusaient  
d'avoir des esclaves, mais avaient la réputation d'être des tra-  
vailleurs consciencieux<sup>82</sup>.

Les Angolais et les Congolais ont fourni beaucoup d'esclaves  
à l'Amérique du Sud. On en trouve également, quoique en moins  
grande quantité, en Amérique du Nord. Eux aussi provenaient de  
sociétés essentiellement agricoles. Les peuples de langue bantoue,  
du Sud-Ouest de l'Afrique, pratiquaient aussi l'esclavage, quoique  
nous ignorions l'importance que ce phénomène y revêtait.  
Les peuples les plus primitifs et les moins évolués, y compris  
certaines tribus anthropophages, capturaient des esclaves pour les  
Européens, mais ils ne livraient jamais leurs propres esclaves<sup>83</sup>.

Si nous voulons nous faire une idée générale du niveau éco-  
nomique atteint par l'Afrique Occidentale avant la colonisation,  
nous devons nous tourner vers l'ancien Premier ministre du Sénégal,  
autorité incontestée en matière d'histoire et de culture africaines.  
M. Mamadou Dia écrit, dans son essai sur *L'économie  
africaine avant l'intervention européenne* :

« L'économie traditionnelle de l'Afrique ne mérite pas  
d'être traitée dédaigneusement comme une économie primi-  
tative, fondée sur une agriculture statique, aux structures  
figées, avec des techniques de routine incapable de se ré-  
adapter à des situations nouvelles. Tout prouve au contraire  
que cette économie agricole a présenté les signes d'une  
forte vitalité grâce à des possibilités de création ou d'assi-  
milation de techniques propres à assurer sa survie<sup>84</sup>. »

Quoi qu'il en soit, l'économie africaine était très en retard sur  
celle de l'Europe et il y a tout lieu de croire que la productivité des  
nègres était très inférieure à celle des blancs de l'Europe Occiden-  
tale. Mais n'allons pas donner dans les exagérations dont notre  
littérature regorge et qui présentent une image grotesque du niveau  
des civilisations de l'Afrique Occidentale. Sinon on risque de  
mal comprendre comment l'émancipation aurait réussi le miracle<sup>32 33 34</sup>

32. H.J. Nieboer, *Slavery as an Industrial System : Ethnological Researches* (La Haye, 1900), p. 154. Phillips, qui avait lu ce livre, s'y réfère.

33. *Ibid.*, pp. 145-149; H.P. Smit, *The Native Tribes of South-West Africa* (<Le Cap, 1928), pp. 33-34, 41; L. Marquard et T.L. Standing, *The Southern Bantu* (Londres, 1939), p. 50. Il y a une abondante littérature sur l'Angola et le Congo. On trouvera une excellente introduction bibliographique dans l'admirable livre de C.R. Boxer, *Salvador de Sâ and the Struggle for Brazil and Angola, 1602-1686* au chapitre intitulé « Angola — The Black Mother » (Londres, 1952).

34. Mamadou Dia, *Réflexions sur l'économie de l'Afrique noire*, Nouvelle édition, Paris, 1961, Présence Africaine, p. 23.

d'élever soudainement la productivité des nègres du Sud à un niveau comparable par exemple à celui des fermiers du Nord. Puisque les nègres étaient habitués au travail de la terre, en Afrique aussi bien que dans le Sud, l'amélioration de leur productivité n'aurait pas dû présenter de grandes difficultés. Dans une société accueillante, il aurait certainement suffi d'employer des stimulants économiques adéquats pour élever rapidement la capacité professionnelle des travailleurs noirs. Rien, scientifiquement parlant, ne nous autorise à supposer le contraire.

Cela dit, on a beau admettre que, dans le contexte de l'agriculture africaine, les nègres travaillaient dur, cela ne prouve pas que leurs aptitudes économiques n'ont pas baissé une fois qu'ils se sont trouvés séparés de la mère patrie. Frank Wesley Pitman écrit que les nègres importés dans les Antilles britanniques savaient s'occuper du bétail et cultiver un jardin, mais qu'ils n'étaient absolument pas préparés à la tâche qu'on attendait d'eux dans les champs de canne à sucre<sup>85</sup>. On serait tenté de se demander de quelle manière un homme peut se préparer à être traîné de force dans une équipe d'esclaves. Nous savons cependant que le système de la plantation esclavagiste existait déjà en Afrique, et Herskovits a montré que la forme américaine de l'esclavage était en quelque sorte un prolongement — déformé évidemment — de divers types de travail collectif connus en Afrique<sup>88</sup>.

La brutalité de l'esclavage américain fut quelque chose d'entièrement nouveau pour tous les Africains, y compris pour ceux qui étaient déjà des esclaves dans leur pays natal. L'esclavage tel qu'il s'est pratiqué dans le Sud devait être incomparablement plus dur que son pendant africain, même si l'on n'en considère que les formes les plus atténuées. En règle générale, l'esclavage revêtait en Afrique une forme patriarcale. Il n'y a guère que le Dahomey qui faisait exception, et encore partiellement. Il arrivait même que les esclaves d'une tribu conquise fussent intégrés à la collectivité victorieuse. Un esclave pouvait racheter sa liberté et devenir, dans sa nouvelle patrie, un homme libre. Il y avait bien une certaine hostilité entre les différentes races, mais elle n'était guère violente. Dans le Sud, au contraire, les nègres ont connu toute une série de maux. Contraints de travailler dans des conditions beaucoup plus pénibles qu'auparavant, après avoir été arrachés à leur civilisation, à leur vie familiale, à leur système de valeurs, ils n'ont trouvé, dans la société où ils avaient été transplantés, aucun substitut approprié. Si les nègres se sont montrés « socialement » inadaptés à un dur labeur, il faut en imputer la responsabilité à la dégradation de leur condition et non à leur milieu d'origine.<sup>35 36</sup>

35. a Slavery on the British West India Plantations in the Eighteenth Century », JNH, XI (oct. 1926), p. 594.

36. Melville J. Herskovits, *The Myth of the Negro Past*, p. 161.

Dire que les nègres ont été démoralisés par le bouleversement des valeurs sociales, ce qui a pu affecter leur comportement économique, et dire que les esclaves noirs travaillaient mal parce qu'ils étaient des noirs, sont deux choses totalement différentes. L'esclavage à lui seul provoque de tels bouleversements surtout lorsque le peuple asservi est considéré comme de race inférieure et, partant, comme inassimilable. A mesure que l'esclavage s'écarte de la forme patriarcale et atténuée, les travailleurs sont regardés de moins en moins comme des êtres humains, de plus en plus comme des bêtes de somme. Cela est particulièrement vrai quand il s'agit d'étrangers qu'il est permis de traiter comme des êtres biologiquement inférieurs. D'ailleurs, même dans les sociétés patriarcales, le développement de la production de masse, fruit de l'esclavage, détruit peu à peu l'ancienne camaraderie qui, autrefois, liait le maître à l'esclave. La pratique de l'esclavage prépare et appelle une telle évolution, surtout lorsque tombent les barrières institutionnelles apportées à la commercialisation et qu'apparaît une économie de marché. Je ne prétends pas, qu'une telle évolution soit fatale, mais l'esclavage favorise puissamment l'exploitation intensive des hommes et des ressources naturelles. Je n'en veux pour preuve que l'apparition du système de la plantation au Dahomey, encore qu'il se soit agi là d'une structure économique particulière, et qu'on ne puisse pas parler d'un système esclavagiste évolué orienté vers la production marchande. Ainsi l'esclavage, si patriarcal soit-il à ses débuts, tend-il, si rien n'entrave son développement naturel, à renier ses modestes origines et à engendrer une économie qui coupera le travailleur de sa culture, de sa civilisation, sans être à même de lui proposer un substitut authentique.

Même si nous admettons que le gros handicap du Sud est d'utiliser une main-d'œuvre désorientée par le bouleversement de ses valeurs sociales, cela ne nous autorise en aucun cas à déclarer que ces difficultés sont inhérentes aux nègres' en tant que nègres. C'est au contraire l'esclavage lui-même qui a provoqué ce bouleversement et détérioré les habitudes de travail des nègres. Dès lors que l'esclavage se pratique à grande échelle, il cesse d'être un système de travail productif, il dégrade le travailleur asservi, il détruit sa culture, sa dignité, sa valeur et jusqu'à son humanité.

## 4

# Le coton, l'esclavage et l'épuisement du sol

Le problème historique  
de répuisement du sol. \* II

Le Sud, en tant que civilisation, est engagé dans une lutte inégale et sans merci contre la civilisation capitaliste, plus moderne et plus puissante, des États non esclavagistes. La concentration de la fortune dans les mains d'une classe aristocratique qui détient le pouvoir, freine l'accumulation du capital et fait obstacle à la constitution d'un marché intérieur, vouant à l'échec tous les efforts du Sud pour concurrencer le rythme d'expansion industrielle du Nord. Paradoxalement, le Sud, qui est essentiellement axé sur l'agriculture, se laisse distancer même en ce domaine. Il tente vainement de s'arracher à la monoculture et de libérer son économie d'une dépendance de type colonial à l'égard des exportations. Son impuissance à combattre l'épuisement du sol est l'un des aspects économiques les plus graves de sa crise général<sup>^</sup>.

Depuis longtemps, les historiens imputent cet épuisement du sol à l'esclavage et au système de la plantation. Cependant, certains auteurs de tendance révisionniste ont émis des doutes et proposé d'autres explications. Heureusement pour nous, l'étude d'autres régions et d'autres époques a déjà fait l'objet de débats analogues qui peuvent nous éclairer sur un grand nombre de problèmes importants.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, des spécialistes européens de l'histoire économique ont eu un débat animé et clarificateur, même s'il n'a pas toujours été concluant, sur le rôle joué par l'épuisement du

sol dans les changements sociaux. V.G. Simkhovitch a ouvert la controverse en affirmant que la décadence de l'Empire romain et le déclin social de l'Angleterre à la fin du moyen âge furent essentiellement provoqués par l'épuisement du sol. Il n'a pas seulement développé ses idées, mais une de ses élèves les plus brillantes, Harriet Bradley, a écrit une excellente monographie sur l'Angleterre<sup>1</sup>. Simkhovitch et Miss Bradley ont tenté d'appliquer leur méthode d'explication à des époques entières. En dépit d'arguments séduisants, ils se sont attiré des critiques acerbes. Miss Bradley conteste que les premières « enclosures » et le développement de l'élevage du mouton s'expliquent par l'accroissement de la demande et par l'augmentation du prix de la laine. Elle fait valoir que ces prix se sont au contraire effondrés au cours du xv<sup>e</sup> siècle, et qu'au xvi<sup>e</sup>, ils se sont relevés moins vite que ceux du blé. Elle constate que la conversion des terres arables en pâturages n'a pas cessé au xvii<sup>e</sup> siècle, où la production de la laine devenait pourtant de moins en moins rémunératrice.

La raison de ce phénomène est, selon elle, que la culture parcellaire \* qui empêchait la pratique individuelle de l'assolement a épuisé le sol des terrains communaux.

C'est une thèse plausible ; mais elle comporte de graves faiblesses. D'abord, les salaires étaient si élevés dans l'agriculture qu'il est fort possible que, malgré la différence des prix, l'élevage du mouton ait été en fin de compte plus rémunérateur. En outre, Miss Bradley puise ses renseignements sur les prix dans l'ouvrage de Thorold Rogers, qui avertit lui-même ses lecteurs \* — et Miss Bradley le reconnaît d'ailleurs — que les indications relatives aux prix de la laine sont rares et peu sûres<sup>3</sup>.

Reginald Lennard contre-attaque en invoquant les « faits de l'histoire économique générale ». Il rappelle notamment que le développement d'entreprises telles que les manufactures de vêtements stimulait la demande de produits alimentaires. Il signale également que le rendement d'un sol soumis année après année à la même culture ne peut pas, comme nous l'enseigne l'agronomie, tomber au-dessous d'un certain seuil<sup>4</sup>. Les remarques

1. « Rome s Fall Reconsidered », PSQ, XXXI (juin 1916), pp. 201-243; ainsi qu'un article plus ancien intitulé : « Hay and History », PSO, XXVIII (sept. 1913), pp. 385-403.

2. Harriet Bradley, *The Enclosures in England : An Economic Reconstruction* (New York, 1918).

\* Il s'agit de parcelles en lanières (strip System). (N.d.T.)

3. On trouvera une critique plus complète des données de Rogers concernant les prix de la laine dans l'ouvrage de R.H. Tawney, *The Agrarian Problem in the Sixteenth Century* (Londres, 1912), p. 196.

4. « The Alleged Exhaustion of the Soil of Médiéval England », *Economic Journal*, XXXII (mars 1922), pp. 12-27.

générale des conséquences sociales de l'épuisement du sol doit être assez souple pour rendre compte des particularités de chaque époque historique. Si l'on veut expliquer l'essor du capitalisme, il faut tenir compte de l'impossibilité de restituer au sol une fertilité suffisante pour que la production soit en mesure de soutenir la concurrence. En fait, ce qui est décisif, c'est moins la détérioration naturelle du sol que les difficultés d'adaptation des structures sociales. C'est ainsi que le vieux Sud devrait, pour faire face à l'expansion spectaculaire du capitalisme dans le Nord, réaliser à son tour des progrès économiques; mais l'institution sur laquelle il repose, l'esclavage, condamne à l'avance toute tentative d'enrayer l'épuisement du sol et le marasme économique.

### Le rôle de l'esclavage.

La Zone noire est l'une des meilleures terres du monde, et la culture du coton n'est pas spécialement épuisante pour le sol. Néanmoins, celui-ci s'épuise si rapidement que les esprits clairvoyants s'alarment et cherchent à enrayer le mal. Beaucoup de principes pédologiques n'ont été découverts que tout récemment, et les idées qui avaient cours au xix<sup>e</sup> siècle étaient souvent fausses. Cependant plusieurs principes importants sont déjà établis aux environs de 1855. On sait que les cultures ont besoin de phosphates et de sels d'alcali, que les plantes non légumineuses réclament des engrais azotés, que les engrais artificiels peuvent conserver au sol sa fertilité durant de longues périodes, et que la mise en jachère augmente la teneur du sol en composés azotés. Certains Sudistes partisans de réformer l'agriculture — Edmund Ruffin est l'un des plus brillants — ont découvert cela pour leur propre compte et se préoccupent tout particulièrement de combattre l'acidité du sol<sup>10 11</sup>. Les revues agricoles du Sud et les rapports des géologues officiels reviennent sans arrêt sur la nécessité de labourer en profondeur, d'alterner les cultures, d'employer les légumes, de fumer les terres, etc...

Or, ce mouvement en faveur d'une réforme de l'agriculture produit des résultats dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inégaux. D'ailleurs, John Taylor, de Caroline, le premier des grands réformistes, déclare que l'esclavage est « un mal sans remède pour l'agriculture »<sup>11</sup>. Pourtant, certains agricul-

10. Cf. Ruffin, *An Essay on Calcareous Manures* (5<sup>e</sup> édition; Richmond, Va., 1852; 1<sup>re</sup> édition, 1832); Cf. aussi Avery O. Craven, *Edmund Ruffin, Southerner* (New York, 1932), pp. 56 sqq.

11. *Axator; Seing a Series of Agricultural Essays, Practical and Poitical* (2<sup>e</sup> édition; Georgetown, D.C., 1814), p. 57.

teurs nieront plus tard que l'esclavage ait contribué à détériorer le sol. Ruffin impute, par exemple, l'épuisement du sol à l'évolution normale de l'agriculture dans un pays dont les frontières reculent, et pense que les pressions économiques obligeront les planteurs et les exploitants agricoles à adopter de nouvelles méthodes<sup>12 13</sup>. Par la suite, de nombreux historiens donneront raison à Ruffin et reprendront ses arguments. Selon eux, l'amélioration des méthodes de culture n'a pas été entravée par l'esclavage; c'est en fait la guerre civile qui a interrompu la réforme générale de l'agriculture<sup>15</sup>. Telle est aussi la position de Lewis C. Gray, qui ajoute cependant cette précision importante, à savoir que le Nord a réussi à combattre les effets de l'épuisement du sol par la diversification de la production agricole et industrielle, alors que le Sud a eu de la peine à lutter contre les conséquences de la monoculture<sup>14</sup>.

L'esclavage contribue à l'épuisement du sol, parce qu'il empêche le Sud de s'attaquer à ce problème une fois que la frontière s'est déplacée. D'après Bagley, « l'esclavage condamne le propriétaire d'esclaves à rendre le sol stérile »<sup>16</sup>. Il a surtout le grand inconvénient d'empêcher, sur des terres naturellement épuisées par le déplacement continu de la frontière, une régénération qui serait nécessaire pour rendre l'agriculture compétitive. Le système de la monoculture, perpétué par l'esclavage, s'oppose à la pratique de l'assolement; la pénurie d'argent liquide rend l'achat d'engrais difficile. Le peu d'habileté des esclaves oblige les planteurs à ne confier aux esclaves que des instruments très médiocres, qui ne leur permettent pas de tirer un bon parti des engrais dont ils disposent; enfin, l'incurie des esclaves rend aléatoires toutes les tentatives en vue de restaurer le sol et d'améliorer la culture<sup>16</sup>.

12. *Address on the Opposite Results of Exhausting and Fertilizing Systems of Agriculture* (Charleston, S.C., 1853), p. 6. A partir de 1830, quelques voix s'élèvent pour dénoncer dans l'esclavage le principal obstacle à la réforme, mais elles sont rares. Voir, par exemple, Cassius Marcellus Clay, *Writings... Including Speeches and Addresses* (New York, 1848), p. 74.

13. Cf. Craven, *Soit Exhaustion*; Robert R. Russel, « The General Effects of Slavery Upon Southern Economic Progress », *JSH*, IV (février 1938), pp. 34-56; James C. Bonner « The Genesis of Agricultural Reform in the Cotton Belt », *JSH*, IX (novembre 1943), pp. 475-500. ç

14. Gray, *History of Agriculture*, I, p. 445.

15. *Soit Exhaustion*, p. 84.

16. Simkhovitch trouve plein de sagesse et de bon sens le conseil de Columella qui exhortait les fermiers romains à fumer leurs terres; quant à savoir s'ils avaient ou non la possibilité de suivre ce conseil, c'est, ajoute-t-il « une toute autre question ». *PSQ*, XXXI (juin 1916), p. 211. Tenney Frank critique également Simkhovitch en évoquant l'habileté bien connue des fermiers romains à manier le fumage, la culture des légumineuses, la rotation des cultures, etc. Pitirim Sorokin ajoute qu'il ne voit pas pourquoi les fermiers romains n'auraient pas pu amender leurs terres puisque les fermiers chinois savaient déjà le faire. Reste à savoir s'ils en avaient les moyens, et ça, comme dit Simkhovitch, a c'est une toute autre question », & laisse d'ailleurs passer une belle occasion de poursuivre l'argument de manière à

## L'utilisation des engrais.

Directement comme indirectement, l'esclave limite beaucoup l'utilisation des engrais. Pour le coton et le maïs, il vaut beaucoup mieux appliquer les engrais par rangées que de les étaler. C'est un travail qui demande beaucoup de soin si l'on ne veut pas qu'il soit fait en pure perte\* 17. Pour obtenir un minimum de résultats, il faut donc une surveillance très attentive. Les planteurs n'ont pas l'équipement nécessaire pour enfouir les engrais par un labourage en profondeur. Dans les grands domaines, que développe nécessairement une économie esclavagiste, la fertilisation se heurte à des difficultés économiques et matérielles pratiquement insurmontables. En certaines régions du Haut-Sud, les planteurs règlent la question en vendant une partie de leurs esclaves et en achetant des engrais artificiels avec l'argent ainsi dégagé. Moins il y a d'esclaves, plus les équipes sont restreintes, et plus la surveillance peut être étroite. Encore faut-il trouver à vendre ces esclaves aux planteurs du Bas-Sud à des conditions avantageuses, ce qui n'est possible que dans une petite partie de la Zone noire. Dans le Sud-Est, la réforme piétine et l'emploi des engrais est peu répandu. Malgré les adjurations des réformistes, malgré les rapports officiels des géologues, malgré les efforts des sociétés d'agriculture d'Etat et des sociétés locales, les comtés informent les uns après les autres le Fédéral Patent Office, alors chargé des affaires agricoles, que l'emploi de l'engrais est pratiquement inexistant<sup>18</sup>.

Dans les années 50, les planteurs utilisent souvent pour la culture du maïs les graines de coton qui constituent un engrais excellent. Ils n'ont pas la même ressource pour la culture du coton, qui demande surtout du fumier. Ce n'est d'ailleurs pas nécessairement une mauvaise chose, car il est probable que le fumier fournit aux plantes le fer dont elles ont besoin; mais les planteurs n'ont pas un bétail assez nombreux et assez bien nourri pour que cette pratique donne de très bons résultats. Le fumier

réfuter les critiques de ses adversaires, car il aurait pu relever qu'il y a une différence entre les fermiers romains de Frank, les fermiers chinois de Sorokin, et les esclaves qui travaillent sur des latifundia. Cf. Frank, « Recent Work on the Economic History of Ancient Rome », JEBH, I (novembre 1928), p. 110; Sorokin, *Les théories sociologiques contemporaines*, Paris, Payot, 1938, pp. 415-418.

17. Cf. Robert M. Salter, « Methods of Applying Fertilizers », U.S. Department of Agriculture, *Yearbook of Agriculture, 1938 : Soils & Men* (Washington, D.C., 1938), pp. 558 sqq.

18. Voir, par exemple, U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1847*, p. 387; *1849*, pp. 144, 170; *1851*, p. 329; *1854*, pp. 114 sqq; et il serait facile d'allonger la liste.

n'est utile que s'il est recueilli, conservé et appliqué avec beaucoup de précautions. Aujourd'hui encore, on en laisse perdre une grande quantité. En 1938, les experts du Département de l'Agriculture ont calculé que la moitié du temps les excréments tombent sur des terres incultes et que, lorsqu'on recueille le fumier, on laisse souvent se perdre le purin, qui est pourtant tellement précieux. Le reste est souvent gâché faute d'être employé à bon escient. Il faut en effet répandre l'engrais à une époque déterminée, qui varie en fonction des conditions pédologiques et climatiques. Cet engrais requiert des fermiers tout le temps, tout le soin, toute la surveillance et toute l'attention dont ils sont capables, et que des esclaves ne veulent ni ne peuvent y consacrer. Les surveillants, les planteurs mêmes acceptent rarement de surveiller les esclaves avec cette vigilance infatigable qui serait pourtant indispensable.

Le cheptel est médiocre, et traité avec négligence. En 1856, le géologue Oscar M. Lieber, employé par l'État de la Caroline du Sud note qu'« avec les procédés actuels on n'a pratiquement plus de véritable fumier »<sup>19</sup> <sup>20</sup>. En 1857, J.M. Gallant expose à la Société d'Agriculture du Comté d'Amite, dans le Mississippi, que les méthodes employées pour conserver le peu de fumier qu'on recueille lui font perdre les deux tiers de sa valeur<sup>21</sup>.

Même dans les Etats où l'élevage est plus important, comme le Kentucky, il est difficile de recueillir suffisamment de fumier. L'élevage est une activité en grande partie indépendante et souvent les producteurs de tabac et de chanvre n'élèvent pas suffisamment de bétail. Les Etats exportant de plus en plus de bêtes, la difficulté ne fait que s'accroître. Au cours des années 50, le fumier coûte environ 2 dollars la tonne et le géologue officiel estime qu'il en faut environ 400 tonnes pour restaurer un acre de sol. Dans ces conditions, le fumier accumulé par les éleveurs ne profite pas nécessairement aux planteurs et aux exploitants agricoles de l'Etat<sup>22</sup>. Le géologue du Mississippi a de bonnes raisons de se moquer de ceux qui réclament une grande expansion de l'élevage pour augmenter la production de fumier. Il est

19. Robert M. Salter et C.J. Schoenberger, « Farm Manure in U.S. Department of Agriculture, *Soils & Men*, p. 445.

20. South Carolina Mineralogical, Geological, and Agricultural Survey, *Annual Report on the Survey of South Carolina, 1856*, par Oscar M. Lieber (Columbia, S.C., 1856), p. 128.

21. *The Mississippi Planter and Mechanic*, I (décembre 1857), p. 286. Cf. Maryland, *Annual Report of the State Agricultural Chemist to the House of Delegates, 1850*, par J. Higgins (Annapolis, Md, 1850-1856), p. 16; *Report... 1851*, p. 25. D'après Karl Kautsky, l'expansion des latifundia romains, « qui amène à confier l'élevage aux esclaves, explique la chute de la production de fumier, qui contribue à accélérer l'épuisement du sol. *Foundations of Christianity*, tr. Henry F. Mins (New York, 1953), p. 53.

22. Kentucky Geological Survey, *Annual Report of the State Geologist, 1857*, par David Dale Owen (Frankfort, Ky., 1857), pp. 25 et 48.

ridicule, souligne-t-il, de s'imaginer qu'il soit rémunérateur d'élever des bêtes uniquement pour le fumier qu'elles produisent. De plus, ajoute-t-il, il faudrait mobiliser la moitié des esclaves pour dispenser aux animaux les soins nécessaires<sup>23 24 25</sup>. Tant que les villes ne prennent pas plus d'expansion dans les Etats esclavagistes, les débouchés sont insuffisants pour que l'élevage soit rentable.

La difficulté de recueillir suffisamment de fumier amène les planteurs à s'intéresser de plus en plus à la marne, que Ruffin recommande très énergiquement pour sa capacité à combattre l'acidité de la terre et à « approfondir le sol » en abaissant le niveau de la bonne terre<sup>24</sup>. En 1853, il assure qu'un bon marnage a permis de doubler la valeur de certaines terres en Virginie<sup>25</sup>. Mais Craven démontre, dans son livre, que le guano est pour beaucoup dans l'amélioration des terres de la Virginie et du Maryland et que le marnage ne donne pas toujours de bons résultats<sup>26</sup>. Aujourd'hui, les experts du Département de l'Agriculture partagent cette opinion sur l'utilisation de la marne comme engrais<sup>27</sup>. Comme il est facile de se procurer de la marne et que le guano coûte cher, les géologues du Sud concentrent leurs efforts sur la recherche de dépôts de marne et formulent des recommandations sur la manière de les exploiter<sup>28</sup>. Le géologue du Mississippi, L. Harper, soutient même que la marne est supérieure au guano, puisque ses bienfaits durent plusieurs années, alors que le guano ne permet d'obtenir qu'une seule récolte. Cela dit, il reconnaît que peu d'agriculteurs mississippiens ont les moyens d'acheter du guano. Il est bien compréhensible, dès lors, qu'il prône l'engrais qui est à la portée de ses lecteurs. D'ailleurs, en 1860, rares sont les agriculteurs qui emploient de la marne ou du guano. Peut-être avec le temps l'usage de ces engrais se serait-il répandu, mais peu de planteurs peuvent assumer les

23. Mississippi Geological Survey, *Report on the Geology and Agriculture of the State of Mississippi*, par Eugene W. Hügard, (Jackson, Miss., 1860), pp. 250-251.

24. *Calcareous Manures*, p. 169.

25. Virginia State Agricultural Society, *Journal of Transactions*, I (1853),

26. *Soil Exhaustion*, pp. 148 sqq.

27. Oswald Schreiner, Albert Merz et B.E. Brown, a *Fertilizer Materials* », in U.S. Department of Agriculture, *Soils & Men*, p. 517.

28. South Carolina Agricultural Survey, *Report on the Commencement and Progress of the Agricultural Survey of South Carolina for 1843*, par Edmund Ruffin (Columbia, S.C., 1843); Missouri Geological Survey, *Second Annual Report* par G.C. Swallow (Jefferson City, Mo., 1855), pp. 146 sqq; Kentucky Geological Survey, *Report for 1854*, p. 19; Delaware Geological Survey, *Memoir on the Geological Survey of the State of Delaware, 1837-1838*, par James C. Booth (Dover, DeL., 1841), p. vm; North Carolina Geological Survey, *Report of Professor Emmons* (Raleigh, N.C., 1852), p. 53; Tennessee Geological Survey *Seventh Geological Report to the General Assembly, 1843*, par G. Troost (Nashville, Tenn., 1843), pp. 32 sqq; J.H. Allen, a *Some Facts Respecting the Geology of Tampa Bay* », *American Journal of Science and Art, Série 2*, I (janvier 1846), p. 41.

frais de transport qu'entraînerait le marnage de leurs immenses domaines et, à plus forte raison, financer l'achat et le transport de guano en quantité suffisante. Avant 1850, les planteurs et les fermiers de l'Alabama n'utilisent guère de marne et il est douteux que la situation ait beaucoup changé au cours des années 50<sup>29</sup> 30 31 32 33. D'ailleurs, quand il utilisent la marne, ils l'emploient si mal que Ruffin désespère de jamais leur apprendre à marnier correctement. Le comble, c'est que ces planteurs ignorants finissent par se convaincre qu'après tout Ruffin n'a jamais été cultivateur que sur le papier<sup>80</sup>.

Les planteurs et les exploitants agricoles dont la terre s'est épuisée en viennent à mettre tout leur espoir dans le guano péruvien. La demande de guano atteint des proportions considérables à partir des années 40, puis surtout durant les années 50. Les importations de guano, inférieures à 1.000 tonnes pour la campagne 1847-1848, dépassent 163.000 tonnes pour la campagne 1853-1854<sup>81</sup>. En une seule année, la population blanche du comté de Kent, dans le Delaware, soit 17.000 personnes, aurait officiellement acheté pour 175.000 dollars de guano<sup>82</sup>. Les cultivateurs du Maryland et de la Virginie s'en servent aussi beaucoup pour amender leurs terres épuisées. Le guano convient parfaitement au blé et les planteurs des Basses Terres obtiennent grâce à lui d'excellents résultats. En revanche, il est d'un emploi nettement moins avantageux pour les planteurs et les exploitants agricoles de l'intérieur, car ceux-ci cherchent surtout à produire un tabac de meilleure qualité; or le guano rend le tabac plus grossier. D'ailleurs, ils possèdent peu d'esclaves et n'ont donc pas la ressource de vendre un surplus de main-d'œuvre pour se procurer l'argent nécessaire à l'achat d'engrais artificiels<sup>85</sup>.

Le guano, comme les autres engrais, demande à être utilisé avec beaucoup de précautions. Employé sans clairvoyance, il

29. Mississippi Geological Survey, *Preliminary Report on the Geology and Agriculture of the State of Mississippi* (Jackson, Miss., 1857), pp. 17 et 172; Alabama Geological Survey, *First Biennial Report on the Geology of Alabama*, par M. Tuomey (Tuscaloosa, Alabama, 1850), pp. 165 sqq; voir également les remarques du gouverneur de Géorgie, Crawford, in *Southern Cultivat or*, V (janvier 1847), p. 3.

30. Voir le rapport sur l'inexpérience de Ruffin, in Alabama Geological Survey, *First Biennial Report, 1850*, p. 166.

31. U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1854*, p. 93. En 1860, le *Southern Planter* a fait paraître un supplément spécial composé d'annonces publicitaires : huit pages sur vingt sont consacrées au guano. Cf. XX (a Advertising Sheet », n° 8).

32. Gouverneur Emerson, *Address Delivered before the Agricultural Society of Kent County Delaware* (Philadelphia, 1851), P. 8.

33. Cf. DBR, XIII (décembre 1852), pp. 627-630; U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1851*; p. 286.

risque d'être nuisible pour le sol. Le guano américain coûte moins cher que le guano péruvien ; mais il demande "davantage de précautions. Il contient notamment des blocs très durs, qu'il faut soigneusement pulvériser<sup>34 35 36 37 38</sup>.

Rosser H. Taylor et Weymouth T. Jordan, deux brillants historiens de la vie économique dans le Sud, affirment que, dans les années 50, le Bas-Sud utilise d'importantes quantités de guano. Taylor assure que, dans le Sud, l'offre est toujours inférieure à la demande. Mais il reconnaît que cet engrais est surtout employé dans les régions côtières, tout au moins en Caroline du Sud<sup>85</sup>. Jordan affirme avec insistance que la Caroline du Nord fait une grande consommation de guano, mais ses sources d'information sont limitées et les renseignements qu'il tire d'un article paru dans une revue d'agriculture demanderaient à être vérifiés. Il se borne à mentionner l'« important » commerce qui se fait à Charleston et à Savannah, sans fournir de chiffres concernant les importations qui passent par la Nouvelle-Orléans et par Mobile<sup>86</sup>. Comme rien ne vient étayer ces indications plutôt vagues, on est en droit de penser qu'en dépit de leur précision habituelle, ces historiens se sont laissé aller à une généralisation hâtive et erronée.

Quand l'usage du guano commence à se répandre dans le Bas-Sud, il semble que les principaux utilisateurs en soient de riches planteurs de la côte, dont les terres sont très appauvries<sup>87</sup>. Il est vrai que, grâce aux efforts d'hommes comme Thomas Affleck, le guano fait également son apparition dans la région du coton; mais les revues d'agriculture, qui abondent pourtant en renseignements sur les innovations de toute sorte, ne sont pas en mesure d'indiquer les quantités vendues<sup>88</sup>. La plupart des comtés du Bas-Sud omettent de répondre aux questions sur les engrais, en retournant les questionnaires que leur envoie le Patent Office au début des années 50; il est plus que probable que c'est parce qu'ils n'ont rien à en dire. Les comtés et les localités qui répondent — Habersham et Harris, en Géorgie, Laurensville, en Caroline du Sud, Edwards, dans le Mississippi, Jackson en Alabama, etc...

34. Joseph Jones, *First Report to the Cotton Planter? Convention of Georgia on the Agricultural Resources of Georgia* (Augusta, Ga., 1860), pp. 64 sqq; HMM, VIII (mai 1843), p. 485; Frederick Law Olmsted, *Journey in the Seaboard Slave States* (New York, 1856), p. 303.

35. « The Sale and Application of Commercial Fertilizers in the South Atlantic States to 1900 », *Agr. Hist* XXI (janvier 1947), pp. 46-52; et a Commercial Fertilizers in South Carolina », SAQ, XXIX (avril 1930) pp. 179-189.

36. « The Peruvian Guano Gospel in the Old South », *Agr. Hist.*, XXIV (octobre 1950), pp. 218-219.

37. Voir, à ce propos, le journal de John Berkley Grimball, III, p. 95, université de Caroline du NoEd; et Capell Diary, 1849-1850, dernière page, Université d'Etat de la Louisiane.

38. Cf. *American Cotton Planter*, I (février 1853), p. 51. Je n'ai pas trouvé trace de résultats positifs.

signalent que les engrais sont généralement peu utilisés et que l'usage des engrais artificiels semble ignoré<sup>39</sup>.

On lit dans le *Report of Agriculture*, présenté par le Commissioner of Patents, en 1854, qu'il faut répandre environ 300 livres de guano péruvien pour régénérer un acre de sol épuisé; pour les grandes cultures du Sud, il est recommandé d'appliquer une seconde couche, de 100 à 200 livres<sup>40</sup>. Le coton demande environ 450 livres de guano par acre<sup>41</sup>. L'American Guano Company assure évidemment que 200 à 350 livres de sa marchandise feraient l'affaire. De Bow, plus objectif, insiste dans *Industrial Resources* sur la nécessité d'employer 900 livres de ce guano qui est passable, quoique<sup>9</sup> de moins bonne qualité que le guano péruvien<sup>42</sup> <sup>43</sup>. A 40 dollars la tonne, un planteur possédant 250 acres devrait dépenser de 500 à 2.500 dollars pour ce guano de deuxième qualité, et comme les effets n'en sont pas durables, il faudrait renouveler régulièrement cette dépense. Le guano américain a beau être relativement bon marché, très peu de planteurs ont assez d'argent disponible pour en acheter. On peut évidemment se procurer certaines catégories de guano, par exemple le guano du Venezuela, pour la modique somme de 30 dollars la tonne. Mais c'est encore trop cher pour la plupart des planteurs. En outre, c'est un produit de qualité douteuse <sup>45</sup>. Au cours des années 50, le guano péruvien se vend de 45 à 50 dollars la tonne ; mais les frais de transport sont si élevés que les planteurs du Mississippi le paient 65 dollars et ceux du Sud-Est près de 60 dollars<sup>44</sup>.

Examinons le cas du capitaine A.H. Boykin, du district de Sumter, eq Caroline du Sud, pendant les années 50. La première année, il utilise 9 tonnes de guano, et les années suivantes des quantités nettement inférieures. Comme il possède 4.314 acres et qu'avec 9 tonnes, il n'est possible de fumer que de 40 à 60 acres, approximativement, ce n'est qu'une infime partie de son domaine qu'il peut amender. Il ne lui en aura cependant pas coûté moins de 450 dollars <sup>45</sup>. Il eût payé au moins 505 dollars

39. U.S. Commissioner of Patents, *Reports on Agriculture*, 1851, pp. 318, 322 et 336; 1852, pp. 73, 82 et 89.

40. Pages 100-101.

41. Tout dépend évidemment des conditions locales; certaines expériences ont donné d'excellents résultats avec 200 livres. Voir, par exemple, *American Co-tton Planter*, I (février 1853), p. 61.

42. American Guano Company, *Report of Experiments with American Guano* (New York, 1860), p. 9; De Bow, *Industrial Resources*, I, p. 66.

43. HMM, XXXIV (mars 1856), p. 440. Souvent d'ailleurs ces guanos de qualité inférieure sont vendus pour du guano péruvien, donc au prix fort. Cf. Maryland, *Annual Reports of the State Agricultural Chemist*, 1853, pp. 36-37; 1855, pp. 84 sqq.

44. Mississippi Geological Survey, *Preliminary Report*, 1857, p. 24; Rosser H. Taylor, *Agr. Hist.*, XXI (janvier 1947), p. 47.

45. Boykin Papers, Dépenses pour 1852-1859, université de la Caroline du Nord.

dans le Mississippi et 540 à l'intérieur de la Caroline du Sud. Quand on songe à l'étendue des plantations dans la région du coton, à la négligence des esclaves, au gaspillage dont ils se rendent coupables, on ne saurait blâmer les planteurs de ne pas suivre l'exemple donné par une poignée d'hommes exceptionnels comme un David Dickson, de Géorgie, un Noah B. Cloud, d'Alabama, dont les expériences, conduites avec beaucoup de soin, ont remarquablement réussi. James S. Peacocke, de Redwood, en Louisiane, résume ainsi les problèmes des planteurs :

« Je n'apprécie guère que des gens gaspillent leur encre et leur papier pour inviter le planteur du Sud à fumer ses terres épuisées. C'est un conseil qu'on peut donner aux fermiers du Nord; ils peuvent se payer le luxe de mettre de l'engrais sur leurs petites parcelles, de 10 à 12 acres; mais, dans le Sud, pour une plantation de 500 à 600 acres, il faudrait tout le fumier et toute la main-d'œuvre de la paroisse...

« ... Encore une fois, le temps nous manque pour porter aux champs de grandes quantités d'engrais. Généralement, la récolte du coton n'est pas terminée avant janvier, et à ce moment-là nous devons nous hâter de faire les réparations nécessaires avant d'entreprendre les labours pour préparer la prochaine récolte »<sup>46</sup>.

Peacocke parle uniquement du fumier. Pour les autres engrais, il lui suffirait de rappeler que bien peu de planteurs, et moins encore de fermiers, ont les moyens d'en acheter<sup>47</sup>.

### L'alternance des cultures.

La culture alternée des produits principaux et des légumineuses, comme la luzerne ou le trèfle, permettrait de préserver et de restaurer les sols du Sud. L'alternance contribue à contre-carrer les effets du lessivage et de l'érosion, et si l'engrais vert n'est sans doute pas aussi actif que le fumier, il a du moins l'avantage d'accroître la teneur du sol en azote.

Ebenezer Emmons, le géologue de la Caroline du Nord, met en garde contre les dangers d'un marnage abusif et suggère de combattre l'excès de chaux par un assolement judicieux et un labourage en profondeur<sup>48</sup>.

46. *American Agricultural Hist*, V (septembre 1846), p. 273.

47. -Les Mississippiens admettaient généralement qu'aucune fengf^ ni aucune plantation n'avaient les moyens d'acheter du guano. C/. Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi*, pp. 194 sqq.

48. North Carolina Geological Survey, *Report, 1852*, p. 45.

Le Sud n'a pas les meilleurs herbages des Etats-Unis, encore que, depuis quelques années, il détienne un pourcentage nettement plus élevé des-terres fourragères du pays. Aucun obstacle naturel ne l'empêche pourtant au xix<sup>e</sup> siècle de cultiver davantage de luzerne, d'avoine, de seigle, de dolique, de trèfle, de vesce et d'autres plantes qui amendent les sols.

L'emploi d'engrais azotés développe la paille des céréales, au détriment du grain, alors que, pour le coton, il produit un effet inverse, ainsi d'ailleurs que pour le maïs. Quoi qu'il en soit, la part du Bas-Sud dans la faible production d'herbe et de trèfle des Etats esclavagistes est insignifiante : John Hébron Moore note que la production de dolique du Mississippi est supérieure aux évaluations des historiens, ceux-ci ayant méconnu qu'on laissait la plante sur pied pour y faire paître le bétail, au lieu de la récolter. Il admet donc que son analyse statistique repose en grande partie sur des conjectures. Sans doute a-t-il entièrement raison d'affirmer que le Mississippi produit nettement plus de dolique qu'on ne l'admet en général; mais il est le premier à reconnaître que la culture alternée du coton, du maïs et du dolique est loin de restituer au sol suffisamment d'éléments de reconstitution et d'en empêcher l'épuisement progressif<sup>49 50</sup>.

L'assolement est rarement pratiqué. Ruffin applique un excellent système avec alternance des cultures. Un Virginien, le colonel TuUey, alterne le blé avec le trèfle, ce qui donne d'excellents résultats. Mais la plupart des planteurs, surtout dans la région du coton, neveuient pas soustraire de terres à la monoculture ; le plus souvent d'ailleurs ils n'en ont pas les moyens. L'esclavage empêche le développement du cheptel, d'une part en freinant l'expansion de débouchés urbains pour les denrées alimentaires et, d'autre part, en empêchant d'accumuler assez de capitaux pour acheter de meilleures races. Il crée ainsi un obstacle à l'alternance des cultures dans la mesure où il diminue les chances de réaliser la valeur du fourrage, autrement dit de le convertir en argent liquide. Les esclaves donnent les meilleurs rendements quand ils travaillent en équipes dans les champs de coton; en revanche, lorsqu'ils s'occupent du bétail, ils ne lui donnent jias le minimum de soins nécessaires.

Même des planteurs aussi éclairés que M.W. Philips ignorent généralement le rôle des légumineuses et se bornent à alterner le coton et le maïs, en réservant quelques acres à la culture de l'avoine et des légumes. Alexander Mc Donald, d'Eüfala, en Alabama, s'enorgueillit d'un système d'alternance qui réserve 267 acres aux cultures autres que le coton, dont 200 au maïs.

49. Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi*, pp. 60, 176, et 234.

50. Craven, *Ruffin*, p. 86; *Nile's Weekly Register*, LXIX (11 octobre 1845), p. 92.

George Noble Jones, de Floride, qui exploite quelque 900 acres de terre dans son domaine, ne cultive que 150 acres d'avoine, et ne produit pas de trèfle<sup>51 52 53</sup>. En 1861, Eugène W. Hilgard, géologue du Mississippi, écrit que la seule alternance pratiquée sur une large échelle est celle du coton et du maïs, et les renseignements que nous possédons montrent qu'il en est ainsi dans tout le Bas-Sud.

### L'épuisement des sols dans le Bas-Sud.

Charles Sackett Sydnor calcule les frais découlant de la dévaluation de la terre dans le Mississippi au cours des années 50. Il estime qu'ils s'élèvent à 3 % par an de la valeur de la terre<sup>68</sup>. Thomas P. Govan, dans une critique qui reçoit un accueil très favorable, conteste cette évaluation en objectant qu'il n'y a aucune raison d'assigner une durée de vie de 33 ans à la terre du Mississippi. Cette terre fournit toujours du coton, fait-il observer, et les frais d'engrais auraient pu être compensés par l'accroissement des récoltes dû aux améliorations<sup>54</sup>. Nous avons vu le genre de mesures qu'on prend pour restaurer le sol; en outre, tout ce que nous savons de la détérioration rapide du sol dans le Mississippi infirme l'hypothèse d'une augmentation notable des récoltes. Daniel Lee, le directeur de la revue *Southern Cultivator*, estime en 1858 que 40 % de la terre du Sud consacrée à la culture du coton est déjà épuisée et divers observateurs compétents confirment ses dires<sup>55</sup>.

51. *American Agriculturalist*, V (janvier 1846), p. 22, pour ce qui est de McDonald. Pour Phillips, voir F.L. Riley (ed.), a *Diary of a Mississippi Planter* : M.W. Phillips, Jan. 1. 1840 to April 1863 », *Publications of the Mississippi Historical Society*, X (1909), pp. 339 et 445-446. En ce qui concerne Jones, voir J.D. Glunt et Ulrich B. Phillips, eds., *Florida Plantation Records from the Papers of George Noble Jones* (a *Publications of the Missouri Historical Society* », St. Louis, Mo., 1927), documents relatifs à l'année 1855-1856. On trouvera également dans Hopeton Plantation Record Books, 1820-1828, à la bibliothèque du Congrès, la description d'un procédé analogue utilisé à une époque antérieure.

52. Mississippi Geological Survey, *Report, 1860*, p. 241; The St John's Colleton Agricultural Society (S.C.), *Report of the Spécial Committee on Professor Shephard's Analysis of the Soils of Edisto Island* (Charleston, S.C., 1840), pp. 9 et 13; U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1852*, p. 94; *Report, 1860*, pp. 224-238, notamment pp. 226-227. La guerre pour l'indépendance du Sud n'a guère amélioré la situation. On trouvera une analyse des obstacles spécifiques auxquels se heurtent le métayer et le colon partiaire désireux de pratiquer l'assolement, in U.S. Department of Agriculture, *Soils & Men*, pp. 406-430, et notamment p. 423.

53. *Slavery in Mississippi*, pp. 196 sqq.

54. « Was Plantatiofl Slavery Profitable ? », JSH, VIII (novembre 1942), p. 522.

55. *Southern Cultivator*, XVI (août 1858), p. 233; discours de Garnett Andrews de Géorgie, à la Southern Central Agricultural Society, *Transactions, 1851*, (Maçon, Ga., 1852); De Bow, *Industrial Resources*, II, p. 111.

Il suffit au reste, pour dissiper les derniers doutes, de lire le rapport rédigé par une équipe de géologues et d'agronomes de valeur que l'Etat du Mississippi a chargés d'étudier le problème. En 1857, Harper note que les régions non-alluviales de l'Etat, notamment les prairies, s'épuisent à une allure rapide. « Le Mississippi est un Etat neuf », écrit-il. Sa création ne date que de 1818; or, en dépit de toute sa fertilité, une grande partie de la terre y est déjà épuisée; on y remarque quantité d'anciens champs abandonnés<sup>56</sup>. En 1860, Hilgard, le successeur de Harper, note que la terre de l'Etat est à bout après 30 ans de culture. Certaines régions du Mississippi Uii rappellent les descriptions de l'Europe après la guerre de Trente Ans<sup>57</sup>. Dès 1842, le *Southern Planter* signale des terre épuisées à l'intérieur du Mississippi et, depuis lors, le sol continue à se détériorer graduellement<sup>58</sup>. Des observations similaires sont faites dans des régions plus anciennes, comme le Sud-Est, où une bonne partie de la terre semble déjà épuisée<sup>59</sup>. Le mal n'épargne même pas les régions occidentales du Haut-Sud, qui sont profondément atteintes. En 1841, le Président Chitwopd Allen déclare à la Société d'Agriculture de l'Etat du Kentucky que les meilleurs districts de l'Etat se détériorent avec une rapidité alarmante<sup>56 57 58 59 60</sup>. En 1854, le géologue officiel exprime les mêmes craintes à propos du riche sol de cet Etat, qu'on a pourtant surnommé le pays de l'herbe bleue \* <sup>61</sup>. Govan se montre pour sa part sceptique quant au degré d'épuisement du sol avant la guerre civile. Il est vrai qu'il est encore plus déconcertant quand il croit devoir observer que de nos jours le Mississippi continue à produire du coton. Certes, le Mississippi continue à produire du coton; mais il ne faut pas oublier qu'en 1930, le Sud, c'est-à-dire les Etats esclavagistes, exception faite du Missouri, du Maryland, du Delaware et du Texas, consomment les deux tiers des engrais utilisés dans le pays tout entier pour un sixième seulement de la surface cultivée. Les engrais y absorbent 41 % des frais des entreprises agricoles, contre 5 % dans le reste du pays. Ils absorbent plus de 7 % des revenus agricoles, contre 1 % dans le reste du pays, et cela pour un rendement qui ne dépasse pas 15 boisseaux de maïs à l'acre, alors qu'il atteint en moyenne 43 boisseaux dans la Nouvelle-Angleterre et 36 dans les Etats du Centre en bordure

56. Mississippi Geological Survey, *Preliminary Report, 1857*, p. 171, ainsi que pp. 19 et 25.

57. Mississippi Geological Survey, *Report, 1860*, pp. 238-239.

58. *Southern Planter* (Natchez, Miss.), I (janvier 1842), p. 13.

59. Voir, par exemple, Jones, *First Report, ...*, Chap. XX.

60. *Presidential Report* (Lexington, Ky., 1841), pp. 3-8.

61. Kentucky Geological Survey, *Annual Report, 1854*, pp. 276 sqq. et 374. Même les champs de chanvre s'épuisaient, avec le système de la monoculture, et pourtant, le chanvre est une plante qui ne fatigue pratiquement pas le sol. Cf. James F. Hopkins, *A History of the Hemp Industry in Kentucky* (Lexington, Ky., 1951), p. 23.

\* Nom vulgaire du pâtun des prés. (N.d.T.)

de l'Atlantique \*\* \* 62. En 1920, certaines régions cotonnières de la Caroline du Sud demandent 1.000 livres d'engrais à l'acre; les besoins du Mississippi varient de 200 à 1.000 livres<sup>63</sup>. Si le Sud continue à produire du coton, c'est uniquement parce qu'il dépense des sommes considérables pour acheter les engrais nécessaires à la restauration d'un sol épuisé.

L'esclavage et le système de la plantation entraînent des méthodes d'agriculture qui ruinent le sol. A cet égard, les résultats ressemblent assez à ceux qu'on peut observer à la frontière occidentale des Etats du Nord; mais l'esclavage contraint le Sud à maintenir ces méthodes après le déplacement de la frontière. Pire, il empêche de restaurer la plus grande partie du sol épuisé. Les planteurs cultivent trop de terres; ils manquent de bétail; ils se heurtent à des difficultés quand ils veulent pratiquer l'alternance des cultures; enfin ils doivent compter avec une main-d'œuvre plus que médiocre. Dans ces conditions, et malgré les succès enregistrés ici et là, le système est incapable de s'amender. Quand les réformes atteignent le Maryland, la Virginie et certains comtés du Bas-Sud, ou bien elles s'accomplissent aux dépens de l'esclavage même, ou bien elles obligent les planteurs à réduire le nombre des esclaves et à convertir l'excédent de main-d'œuvre en argent liquide. Le Sud est enfermé dans un dilemme dont le problème de l'épuisement du sol n'est qu'un aspect. Si le Sud ne parvient pas à développer son économie au même rythme que les Etats non esclavagistes, l'orgueilleuse classe des propriétaires d'esclaves sait qu'elle ne pourra pas maintenir son hégémonie. Mais si les réformes réussissent, c'en est fini de l'esclavage, qui est la base même de ce pouvoir que les planteurs s'efforcent de préserver.

\*\* Middle Atlantic States. (*N.d.T.*)

62. Howard. W. Odum, *Southern Regions of the United States* (Chapel Hill, N.C., 1936), pp. 65-68; Rupert Vance, *Human Geography of the South* (Chapel Hill, N.C., 1932), p. 97.

63. Hugh Hammond Bennett, *Soils and Agriculture of the Southern States* (New York, 1921), pp. 38, 80.

# 5

## Le cheptel dans l'économie esclavagiste

### Excédent de bétail — Pénurie de viande.

Notre raisonnement s'appuie à plusieurs reprises sur un argument qui peut sembler dogmatique à ceux qui connaissent bien l'économie du Sud esclavagiste. Il se trouvera sans doute des historiens pour invoquer la prospérité remarquable de l'élevage dans le Sud. Certains se sont en effet laissé induire en erreur par un auteur généralement digne de confiance, Lewis C. Gray, qui tient uniquement compte du nombre de bêtes, sans se préoccuper de la qualité. Gray note que le Sud possède la moitié du cheptel des États-Unis, dont 60 % des bovins et 90 % des mulets ; il souligne en outre que le Bas-Sud supporte avantageusement la comparaison avec le Haut-Sud<sup>1</sup>. Il aurait pu ajouter qu'en 1850 le cheptel du Bas-Sud a une valeur supérieure à celui du Haut-Sud et que cette supériorité est encore plus grande au cours de la décennie suivante<sup>1 2</sup>.

Le Sud se trouve donc dans la situation paradoxale d'avoir du bétail en abondance, alors qu'il manque de viande et d'animaux de trait. Les contemporains qui s'intéressent à la situation de

1. Lewis C. Gray, *History of Agriculture*, II, pp. 831-832, et 1042.

2. Catfaey utilise une démarche analogue à celle-ci quand, partant de la constatation que la Caroline du Nord avait assez de porcs pour suffire à sa consommation, il en conclut qu'elle subvenait effectivement à ses besoins. Comme il prend soin de noter que les vaches étaient de qualité plus que médiocre, on peut s'étonner qu'il ne se soit pas posé de questions sur la qualité des porcs. *Agricultural Developments*, pp. 175-178.

l'agriculture ne cessent d'appeler l'attention sur cette anomalie®. La Société d'agriculture des Etats-Unis signale, eh 1853, que, loin d'être une source d'enrichissement, des milliers de vaches laitières sont une charge pour leurs propriétaires<sup>3 4 5</sup>. Il en est ainsi tout particulièrement dans le Sud.

Reportons-nous aux travaux de Frank L. Owsley et de ses étudiants sur le Bas-Sud. Owsley estime que l'élevage est prospère dans cette région. Il soutient, d'autre part, que les éleveurs de la région préfèrent expédier leur viande de boucherie à La Nouvelle-Orléans, à Mobile, à Savannah et à Charleston, d'où elle est ensuite exportée vers les Antilles Britanniques ou expédiée vers les Etats du Nord-Est de l'Union, plutôt que de la garder pour la clientèle locale des planteurs, dans la crainte qu'elle ne s'avarie durant l'hiver tiède et humide du Sud<sup>6</sup>. Ce raisonnement se fonde sur les résultats statistiques des enquêtes effectuées par le groupe d'Owsley sur la structure de classe de la société sudiste. Il en ressort, en effet, que les petits propriétaires du Sud forment une classe prospère et en pleine expansion ; il convient donc d'expliquer le fondement économique de leur prospérité. Mais la brillante réfutation de Fabian Linden a totalement discrédité le matériel statistique sur lequel reposent les travaux d'Owsley<sup>6</sup>. D'autre part, l'explication que celui-ci nous propose, et qui, elle, ne relève pas de la statistique, ne nous permet pas de comprendre pourquoi les éleveurs préfèrent exporter leur bétail plutôt que de le vendre sur pied aux planteurs du voisinage, alors que ceux-ci sont obligés d'acheter un grand nombre de bêtes aux propriétaires du Nord-Ouest et des Etats limitrophes.

Durant toute la période qui précède la guerre, le Kentucky et le Missouri expédient une quantité considérable de bestiaux vers le Sud. En 1835, la Caroline du Sud leur en achète pour près de 1.700.000 dollars. En 1838, les bêtes qui passent par le Cumberland Ford — chevaux, mulets, porcs et moutons — repré-

3. John Taylor, *Arator*, p. 165; *Southern Agriculturalist* (Charleston, S.C.), VIII (mars 1835), p. 244; *Farmer and Planter*, IX (Janvier 1858), p. 5; *American Cotton Planter*, II (juin 1854), p. 181 ; U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1851*, p. 315. Cette situation a persisté jusqu'à une époque assez avancée du vingtième siècle, dans de vastes régions du Sud, notamment dans celles où prédominait le fermage. James Westfall Thompson a même avancé l'hypothèse que le Sud achetait la plupart des bêtes au Kentucky et aux Etats libres. Il n'y a pas moyen de prouver une telle assertion, qui semble d'ailleurs excessive. Mais elle mérite quelque intérêt dans la mesure où elle indique à quel point il paraît évident que le Sud ait dû acheter des animaux. Voir *A History of Livestock Raising in the United States, 1607-1860*, U.S. Department of Agriculture, *Agricultural History Series N° 5* (novembre 1942), p. 140.

4. *Journal of the United States Agricultural Society*, I, Numéros 3 et 4 (1853), p. 133.

5. Owsley, *Plain Folk of the Old South*, (New York, 1949), pp. 34-50, et 135 sqq.

6. Linden, JNH, XXXI (avril 1946), pp. 140-189.

sentent une somme encore supérieure<sup>7</sup>. En 1836, les achats de la Caroline du Sud aux éleveurs de chevaux et de porcs du Kentucky, du Missouri et des Etats voisins, s'élèvent à 2 millions. En 1839, le seul Etat du Kentucky retire une somme équivalente de son commerce avec le Sud<sup>8</sup>. Ce commerce, notamment celui du porc, se fait parfois par voie ferrée. En 1849-1850, 185.000 porcs sont acheminés du Kentucky et du Tennessee vers le Sud; les producteurs de tabac et de coton, fermiers et planteurs de la Caroline du Nord et des autres Etats esclavagistes continuent à acheter un grand nombre de bêtes sur pied<sup>9</sup>.

Owsley ne produit aucun chiffre à l'appui de sa théorie, selon laquelle le Sud expédiait de la viande vers le Nord-Est et les Antilles Britanniques. Aucune des études consacrées au développement économique du Nord-Est ne fait état d'un important commerce de viande avec le Sud. Robert G. Albion, dont on connaît les excellents travaux sur le commerce côtier, ne signale pas d'arrivages importants de viande ou de bétail en provenance des ports du Sud. S'il n'a pas trouvé trace de ce commerce au cours de ses recherches minutieuses, on est fondé à supposer que c'est parce qu'il n'y en avait point<sup>10 11</sup>. On ne trouve rien non plus dans deux travaux qui font également autorité : le livre de Bidwell : *Rural Economy in New England at the Beginning of the Nineteenth Century* (l'Economie rurale en Nouvelle-Angleterre au début du XIX<sup>e</sup> siècle), qui concerne la période antérieure, et l'article de L.B. Schmidt sur le « Commerce intérieur et le développement de l'économie nationale avant 1860 » qui porte, précisément sur la période qui nous intéresse<sup>11</sup>.

La thèse d'Owsley se heurte encore à une autre difficulté : dans les années 50, le Middle West commence à expédier de la viande par wagons frigorifiques, ce qui porte un coup sérieux à

7. John Ashton, *A History of Hogs and Pork Production in Missouri*, The Missouri State Board of Agriculture, *Monthly Bulletin*, XXI, N° 1 (Jefferson City, Mo., janvier 1923), p. 53; Mary Verhoeff, *The Kentucky Mountains*, Filson Club Publications, N° 25 (Louisville, Kentucky, 1911), p. 123.

8. Verhoeff, *The Kentucky Mountains*, p. 99, note a; T.D. Clark, a Livestock Trade Between Kentucky and the South, 1840-1860 », *Kentucky Historical Society Register*, XXVII (mai 1929), p. 570; J.S. Buckingham, & *Slave States of America* (2 volumes; Londres, 1842), II, pp. 203-204; Elizabeth L. Pair, « Kentucky's Overland Trade with the Ante-Bellum South », *Filson Club History Quarterly*, II (janvier 1928), pp. 71-81.

9. U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1850*, p. 563; *Report, 1853*, pp. 56 sqq; Rosser H. Taylor, *Slaveholding in North Carolina; An Economic View* (Chapel Hill, N.C., 1926), pp. 36-37.

10. *Square-Riggers on Schedule* (Princeton, N.J., 1938), notamment p. 71; Robert G. Albion, *The Rise of New York Port, 1815-1860* (New York, 1939), *passim*.

11. Percy Wells Bidwell, *Rural Economy in New England at the Beginning of the Nineteenth Century*, Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences, avril 1916, pp. 352-353; Louis Bernard Schmidt, a *Internal Commerce and the Development of the National Economy before 1860* », *JPE*, XLVII (décembre 1939), pp. 80 sqq.

l'élevage de la Nouvelle-Angleterre. Des^ éleveurs réputés, comme ceux du Vermont, sont obligés de se tourner vers d'autres types de production<sup>u</sup>. On a peine à imaginer que le beurre et la viande du Sud aient pu supplanter les produits de la Nouvelle-Angleterre ou concurrencer ceux de l'Ouest sur les marchés du Nord-Est. D'après les statistiques du commerce extérieur pour la période du 30 juin 1855 au 30 juin 1856, qui sont les premières auxquelles on puisse se fier, le montant des exportations de viande et de produits animaux à partir des ports de Savannah, de Mobile et de Charleston, ne dépasse pas le chiffre insignifiant de 25.000 dollars. Les choses sont un peu différentes pour La Nouvelle-Orléans, par où passent toutes les exportations de la vallée du Mississippi<sup>12 13 14 15</sup>.

Si la thèse d'Owsley était fondée, le Sud devrait avoir une petite industrie de conservation de la viande. La clientèle des planteurs lui offre un débouché limité, mais suffisant. Il n'était donc nullement nécessaire d'exporter le bétail. En fait, c'est la matière première, la viande, qui fait défaut. Durant la guerre, la pénurie de viande est chronique dans l'Est de la Confédération, qui s'efforce d'élever un plus grand nombre de bêtes de bonne qualité. Faute de temps, d'expérience et de fourrage, étant données aussi les difficultés auxquelles l'élevage se heurte depuis longtemps dans le Sud, on n'enregistre pas de progrès notables<sup>14</sup>.

D'autre part, si l'on se réfère à des données qui n'ont plus rien à voir avec la statistique, il devient tout à fait évident qu'on ne peut pas accepter tels quels les renseignements sur le nombre et la valeur du bétail. Prenons le cas de la Géorgie et du Texas, qui sont à la pointe de la production de bétail pour le Bas-Sud. Owsley attache beaucoup d'importance au nombre de bêtes recensées dans les landes de Géorgie. Or, De Bow note, dans *Industrial Resources*, que cet Etat ne produit pas de viande de bœuf<sup>15</sup>. Il ressort des enquêtes menées au cours des années 40 et des années 50 que, durant l'hiver, des milliers de bêtes errent à l'abandon, livrées à elles-mêmes pour se procurer leur subsistance et qu'elles sont dans un état lamentable. Il faut importer des Etats non esclavagistes, non seulement le porc de première qualité qui est réservé à la table des planteurs, mais également une grande partie des porcs de qualité inférieure destinés aux

12. T.D. Seymour Bassett, « A Case Study of Urban Impact on Rural Society : Vermont, 1840-1880 », *Agr. Hist.*, XXX (janvier 1956), p. 30.

13. U.S. Treasury Department, *Report of the Secretary of the Treasury Transmitting a Report of the Register of the Treasury of the Commerce and Navigation of the United States for the Year Ending June 30, 1856*, pp. 304-311.

14. Massey, *Ersatz in the Confederacy*, p. 61.

15. Owsley, *Plain Folk of the Old South*, pp. 44-45; De Bow, *Industrial Resources*, I, p. 539.

esclaves. Les vaches laitières et les bœufs de boucherie sont de qualité exécrable et, en dépit d'efforts soutenus, il faut importer au moins la moitié des animaux de trait<sup>16</sup>. Les travailleurs des mines d'or de Géorgie sont obligés d'acheter des porcs aux éleveurs du Tennessee<sup>17</sup>. Lorsqu'en 1851, la Société centrale d'agriculture du Sud (en Géorgie) décerne des récompenses aux éleveurs, rares sont les Géorgiens qui figurent au palmarès. Dans certaines catégories, il ne s'en trouve aucun<sup>18</sup>.

La grande affaire est la qualité du bétail. Le Texas, qui vient en tête pour l'importance numérique du cheptel, n'atteint même pas la qualité moyenne des autres États du Sud. En 1860, une grande partie du cheptel du Texas est à demi-sauvage et la valeur des bêtes ne doit pas même atteindre la moitié de la valeur des animaux des autres États. Si l'on tient compte en outre des transports, il n'y a rien d'étonnant à ce que seule une proportion minimale du bœuf commercialisable prenne le chemin du marché<sup>19</sup>. Dans son ouvrage sur l'agriculture en Caroline du Sud, Miss Mendenhall établit que les chiffres du recensement relatifs au bétail ne sauraient témoigner d'un intérêt réel pour l'élevage, étant donné qu'une grande partie des animaux croissent en liberté, pratiquement sans aucun soin<sup>20</sup>. Situation que l'on peut comparer à celle de l'Inde d'aujourd'hui qui revendique la moitié du cheptel mondial, mais où, note Josué de Castro « le bétail est mal nourri, sous-alimenté et ne produit presque pas de lait »<sup>21</sup>. On impute volontiers le mauvais état du bétail au climat dont on prétend qu'il ne convient ni aux herbages, ni au bétail. Cette opinion est partagée par Edmund Ruffin, qui suggère aux Sudistes de renoncer à l'amélioration du cheptel pour concentrer leurs efforts sur d'autres réformes. Pourtant, après avoir surmonté au départ quelques difficultés, Ruffin arrive à améliorer suffisamment son propre cheptel pour répondre

16. *American Agriculturalist*, III (avril 1844), p. 117; VI (juin 1845), p. 176; U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1849*, pp. 145-146; *Report, 1851*, p. 325; *Arator*, II (octobre 1856), pp. 577 sqq.

17. Fletcher M. Green, *Georgia's Forgotten Industry : Gold Mining*, GHQ, XIX (septembre 1935), pp. 211-212.

18. *Transactions, 1851*.

19. Lewis F. Allen, *American Cattle : Their History, Breeding and Management* (New York, 1868), p. 12; Edward Everett Dale, *Cow Country* (Norman, Oklahoma, 1942), pp. 80-81; et *The Range Cattle Industry* (Norman Oklahoma, 1930), p. 24; J. Frank Dobie, *The First Cattle in Texas and the Southwest Progenitors of the Longhorns*, SHQ, XLII (janvier 1939), pp. 184 et 189; T.J. Cauley, « Early Meat Packing Plants in Texas », *Southwestern Political and Social Science Quarterly*, IX (mars 1929), pp. 466-467.

20. Marjorie Stafford Mendenhall, « A History of Agriculture in South Carolina, 1790 to 1860 : An Economic and Social Study », thèse de doctorat mérite, université de Caroline du Nord, 1940, p. 298.

21. Josué de Castro, *Géopolitique de la faim*, traduit du portugais par Viviane Izambard, les Éditions ouvrières, Paris, 1952, p. 195.

aux besoin de sa plantation<sup>22 23 24</sup>. En 1868, Lewis F. Allen déclare sans ambages dans son étude sur le bétail américain que le sol et le climat du Sud conviennent parfaitement aux animaux et que les affirmations contraires sont de mauvaises excuses pour les planteurs, qui préfèrent se livrer à la culture du coton<sup>25</sup>. Allen a certainement raison, et il est probable que beaucoup de Sudistes en sont conscients. Au xx<sup>e</sup> siècle, les Sudistes ont appris à produire des denrées alimentaires. Leur cheptel s'est considérablement amélioré en quantité et en qualité. Après la première guerre mondiale, la production de luzerne et de bétail a fait un grand bond en Alabama ; la Caroline du Sud a triplé sa production entre 1930 et 1940 et, d'une manière générale, dans tous les Etats du Sud le cheptel a considérablement progressé<sup>26</sup>.

En fait, les conditions atmosphériques n'ont pratiquement pas d'influence sur l'élevage du porc, encore que la douceur du climat du Sud constitue un léger avantage, car les froides températures du début du printemps risquent de faire mourir un certain nombre de porcelets récemment mis bas<sup>26</sup>. Au reste, ce sont toujours les exploitations les moins bien équipées pour l'élevage des porcelets qui subissent les pertes les plus lourdes. Les plantations esclavagistes sont particulièrement vulnérables. Les principales difficultés proviennent moins de la nature du sol ou du climat que d'un manque de soins jointe à l'absence de centres commerciaux aisément accessibles qui auraient stimulé l'élevage à grande échelle.

Il n'est pas de voyageurs un peu avertis qui ne soient sidérés par la brutalité et la négligence avec lesquelles les esclaves traitent le bétail. James Redpath décrit par exemple une scène où un esclave essaie de faire avancer un cheval sur un terrain difficile à coups de pierres dans les jambes, « Cela est typique de la manière dont les esclaves traitent le bétail », ajoute-t-il en guise de commentaire<sup>26</sup>. Ce sont souvent des esclaves trop vieux pour travailler aux champs ou des infirmes qui sont chargés de veiller sur les bêtes. Quand, par hasard, on s'occupe sérieusement des animaux, on estime que les esclaves ne sont pratiquement bons

22. Edmund Ruffin, a *Incidents of My Life* », II, pp. 15-16; III, pp. 226-227 (autobiographie médite), Ruffin Papers, université de Caroline du Nord.

23. *American Cattle*, p. 23. Cf. *American Farmer*, XI (mai 1830), p. 299; voir également les commentaires de De Bow in U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1848*, p. 516.

24. Glenn N. Sisk, « Agricultural Diversification in Alabama Black Belt », *Agr. Hist.*, XXVI (avril 1952), p. 43. Cf. Odum, *Southern Regions*, p. 597.

25. Sur les conditions dimatiques et l'élevage du porc, voir G.C. Haas, et Mordecai Ezekiel, *Factors Affecting the Price of Hogs*, U.S. Department of Agriculture, Department Bulletin N° 1440 (novembre 1926), p. 25.

26. James Redpath, *The Roving Edit or; Or, Talks with the Slaves in the Southern States* (New York, 1859), p. 241.

à rien dans ce genre de travail<sup>27</sup>. Sans parler de leur incurie et de leur négligence, les esclaves sont soupçonnés de saboter délibérément la production de viande des plantations en volant des porcs et en pillant les fumoirs. Peut-être ces vols s'expliquent-ils par la faim ; peut-être faut-il les imputer à un esprit de révolte\*  
Toujours est-il qu'ils semblent assez courants<sup>28</sup>.

Conscients de ces inconvénients, les partisans de la réforme de l'agriculture rabâchent inlassablement les mêmes conseils : l'esclavage, déclarent-ils, exige une surveillance appropriée et une organisation méticuleuse<sup>29 30 31</sup>. Si la nourriture destinée aux animaux est souvent gaspillée, c'est que les esclaves, même ceux en qui on peut avoir le plus confiance, ne savent pas doser les rations. Ou bien les planteurs laissent leur bétail à l'abandon, ou bien ils le confient à des esclaves qui n'ont pas la compétence nécessaire. Peuvent-ils faire autrement ? Un auteur avance cependant une autre explication, à savoir qu'« un bon élevage exige une attention dont seuls des fermiers sont capables et qu'il est exclu de trouver chez des planteurs »<sup>80</sup>.

Tantôt donc le bétail est traité sans précautions, tantôt il est laissé à l'abandon ce qui diminue sérieusement le cheptel. Mais certains dégâts sont dûs à des causes moins directes. Les animaux qui survivent sont faibles et résistent mal à la maladie. Certes l'ensemble des Etats-Unis s'inquiète alors des épizooties qui menacent les troupeaux ; mais l'ampleur et la fréquence de celles qui sont mortelles dans le Sud démontrent que le problème y est particulièrement préoccupant. D'ailleurs, la plupart du temps, on enregistre ces épizooties dans les régions où le bétail est notoirement maltraité et sous-alimenté<sup>81</sup>. Le Sud est donc obligé d'importer des animaux, et c'est là une nouvelle source de difficultés. Les chevaux et les mulets doivent parcourir un

27. *Southern Agriculturalist*, VIII (janvier 1835), p. 18. Charles William Ramsdell, « The Frontier and Sécession », *Studies in Southern History and Politics Inscribed to William A. Dunning* (New York, 1915), p. 65.

28. Voir, par exemple, le Journal de John Houston Bills, de 1843 à 1866, à la date du 31 mai 1853, université de Caroline du Nord ; voir également les commentaires d'Affleck in U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1849*, p. 162.

29. *Farmer and Planter*, VI (janvier 1855), p. 3 ; *Arator*, I (juillet 1855), p\* 115 ; II (décembre 1855), pp. 267-268 ; *Formels Journal*, II (juin 1853), p. 83 ; *American Cotton Planter*, II (juin 1854), p. 181 ; et Dr. Walter Wade's Plantation Diary, à la date du 4 février 1850, au Mississippi State Department of History and Archives, Jackson.

30. *American Agriculturalist*, VI (juin 1845), p. 253.

31. *American Cotton Planter*, XIII (septembre 1859), p. 272 ; *Farmer and Planter*, IX (août 1858), *passim* ; Jewel Lynn De Grummönd, « A Social History of St. Mary's Parish, 1845-1860 », *LHQ*, XXXII (janvier 1949), p. 49 ; Everard Green Baker Ms., II, pp. 20 et 39 ; Francis Terry Leake Diary, II, pp. 109, 111, 274 ; Louis M. De Saussure Plantation Book, 1835-1864, pp. 8, 21, 35, université de Caroline du Nord.

long trajet depuis le Kentucky et le Missouri jusqu'aux régions des plantations. Même s'ils sont bien portants au départ, ils arrivent souvent à destination en mauvais état<sup>32</sup>. En outre, les animaux acheminés vers le Bas-Sud doivent s'habituer au changement de climat. Beaucoup d'entre eux ne s'acclimatent pas bien; d'autres pas du tout<sup>33</sup>.

Mais ce n'est pas seulement parce que les esclaves soignent mal les animaux qui leur sont confiés que l'esclavage fait périlcliter l'élevage dans le Sud. C'est aussi parce que le système de l'esclavage et des plantations, sur lequel repose l'économie du Sud, absorbe l'immense majorité des capitaux. Or il faudrait pouvoir investir de grosses sommes pour améliorer les races, créer des moyens de transport adéquats, et mettre sur pied une industrie de conserve du porc. Cette industrie n'a vraiment démarré dans le Middle West qu'à partir de 1818, quand l'expansion du marché a commencé à attirer sérieusement les capitaux de l'Est. Par une ironie du sort, ce sont les plantations du Sud qui ont fourni les premiers débouchés pour la viande et les produits animaux, en attendant que les grands centres urbains du Nord prennent la relève et les distancent nettement<sup>34</sup> <sup>35</sup>. Les transports dans le Sud sont principalement conçus pour acheminer le coton des plantations jusqu'à la côte. Quant au marché urbain, il reste terriblement limité <sup>36</sup>.

Partout où l'économie est dominée par les grandes plantations, les conséquences sont identiques : les esclaves maltraitent et négligent les animaux des plantations et l'élevage en général ne suscite guère d'intérêt, faute de capitaux, de moyens de transport et de débouchés urbains suffisants.

### Animaux de trait.

Les esclaves semblent prendre un malin plaisir à maltraiter les chevaux, les bœufs et les mulets, qui sont pourtant indispensables à l'exécution des besognes quotidiennes dans les plan-

32. Edmund F. Noël in U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1851*, p. 278.

33. *Farmer and Planter*, VI (Ganvier 1855), p. 1; E.D. Fenner, *Southern Medical Reports* (2 volumes; La Nouvelle Orléans, 1849-1850), I, pp. 32-33.

34. Charles T. Leavitt, « Attempts to Improve Cattle Breeds in the United States, 1790-1860 », *Agr. Hist.*, VII (avril 1933), pp. 51 sqq, et a *Transportation and the Livestock Industry of the Middle West to 1860* », *Agr. Hist.*, VIII (Ganvier 1934), p. 22.

35. Cf. Ulrich B. Phillips, *A History of Transportation in the Eastern Cotton Belt to 1860* (New York, 1908); U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1852*, p. 73 ; *Afftecks\*s Rural Almanack, 1852*, p. 61 ; Cassius M. Clay, *Writings*, p. 179.

tâtons. A la rigueur, si on s'occupe mal des porcs, on a toujours la ressource d'acheter de la viande de porc. Mais les animaux de trait, rien ne peut les remplacer.

A partir de -1830, le cheval commence à se substituer au bœuf, moins efficace, mais qui a été l'animal de trait de prédilection des fermiers américains depuis deux siècles. Au cours des années 50, le nombre des bœufs n'augmente que de 32 %, tandis que celui des chevaux et des mulets double. Mais les choses n'évoluent pas de la même manière dans le Nord et dans le Sud. Les Sudistes utilisent des mulets et les Nordistes des chevaux. Au cours de cette décennie, la proportion des Chevaux par rapport à l'ensemble des animaux de trait passe de 73,3 à 75,5 % dans les Etats non esclavagistes, tandis qu'elle tombe de 58 à 54 % dans les Etats esclavagistes. Dans les Etats les plus représentatifs du système de la plantation, l'Alabama, le Mississippi et la Louisiane, la proportion des chevaux tombe même de 48 à 36 %, tandis que celle des mulets s'élève de 23 à 35 %<sup>86</sup>. Certains historiens ont voulu interpréter la nette préférence des Sudistes pour les mulets comme l'indice d'un progrès de l'agriculture<sup>87</sup>. En fait, les contemporains ne faisaient aucune difficulté pour avouer qu'ils employaient les mulets moins parce qu'ils étaient d'un meilleur rendement que parce qu'ils résistaient mieux aux mauvais traitements que leur infligeaient les esclaves<sup>88</sup>. La proportion des mulets par rapport aux chevaux augmente à mesure que le système de la plantation se développe. Partout où l'on a recours à la main-d'œuvre servile, les mulets sont de plus en plus nombreux. Telle est bien, en effet, la tendance que révèle l'étude (voir figure I). Plus il y a d'esclaves, plus on emploie les mulets et les bœufs qui certes travaillent moins et sont moins rapides que les chevaux, mais qui sont plus faciles à guider, qui exigent moins de soins et qui endurent mieux les coups.

### Les porcs.

Les chiffres relatifs au cheptel porcin sont ceux qui ont <sup>%</sup> provoqué le plus d'erreurs. Le Sud consomme principalement de la viande de porc. On sait que le Kentucky, le Tennessee et le Nord-Ouest vendent des animaux au Bas-Sud, encore qu'on ignore<sup>36 37 38</sup>

36. Calculé d'après les données recueillies à l'occasion des recensements décennaux de 1850 et 1860. Cf. *Eighth Census of the U.S., Agriculture*, p. cs.

37. Phillips, *American Negro Slavery*, p. 219; Francis Butler Simkins, *A History of the South* (New York, 1953), p. 121.

38. Cf., par exemple, *American Cotton Planter*, XII (août 1858), p. 238, *Parmer and Planter*, II (novembre 1851), p. 151; (décembre 1851), p. 164.

exactement en quelle quantité. Il en résulte que l'accroissement du cheptel ne signifie pas nécessairement un accroissement de l'élevage dans le Sud. Fait plus important, les porcs du Sud sont d'une qualité nettement inférieure à ceux du Middle West, qui sont à la fois mieux nourris, mieux tenus et mieux soignés. Dans le Sud, on laisse fréquemment les porcs vagabonder dans les bois en quête de nourriture. Il n'est pas rare qu'on ne leur donne pas de grain à aucune époque de l'année. Les témoignages contemporains mentionnent couramment des pratiques de ce genre. Il est même fait allusion à des porcs devenus tellement sauvages qu'il serait impossible de les engraisser, à supposer qu'on arrive à les capturer<sup>39</sup>. Les porcs nourris de glands peuvent engraisser ; mais leur chair est tout juste bonne pour les esclaves. Ces animaux n'atteignent en général qu'un poids bien inférieur à celui des porcs dont l'alimentation comporte tant soit peu de maïs. Bref, le bétail est tellement mal soigné que les bêtes de bonne qualité importées dans le Bas-Sud ne tardent pas à y dégénérer, au lieu de contribuer à améliorer l'état du troupeau<sup>40</sup>.

Durant la période coloniale, les porcs de la Nouvelle-Angleterre pesaient en moyenne 200 livres. Aux environs de 1860, ceux du marché de Chicago atteignaient 228 livres, et ceux qu'on amenait à Cincinnati au moins 200 livres<sup>41 42</sup>. Or il ressort de l'examen des registres de 24 plantations prises dans huit Etats du Sud que le poids moyen de 4.000 porcs abattus ne dépasse guère 140 livres. Bien mieux ! ces registres sont ceux d'excellentes plantations, dont certaines sont situées dans le Haut-Sud, et la moyenne se trouve encore artificiellement gonflée du fait qu'entrent en ligne de compte des porcs achetés à des éleveurs et égorgés dès leur arrivée à la plantation. D'ailleurs certains planteurs qui s'intéressent uniquement aux jambons ne se préoccupent pas de la petite taille de leurs porcs et se résignent à l'idée qu'il n'est pas possible d'élever suffisamment de porcs pour nourrir les esclaves. En définitive, il semble bien que le poids moyen des porcs élevés dans le Sud se situe très au-dessous de 140 livres. Aussi le Sud est-il obligé d'importer des porcs ou de la viande

39. Theodora Britton Marshall et Gladys Crail Evans (ed.), « Plantation Report from the Papers of Levin R. Marshall, of " Richmond " Natchez, Mississippi », JMH, III (janvier 1941), p. 51.

40. U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1852*, pp. 74 et 82.

41. Percy Wells Bidwell et John I. Falconer, *History of Agriculture in the Northern United States, 1620-1860* (New York, 1941), p. 44; Thomas Senior Berry, *Western Prices before 1861 : A Study of the Cincinnati Market* (Cambridge, Massachusetts, 1943), pp. 231 sqq; De Bow, *Industrial Resources*, I, p. 378. Le poids moyen des porcs atteint presque 200 livres à St. Louis, cf. Ashton, *History of Hogs*, p. 56.

42. Voir la lettre d'Almira Coffin à Mme J.G. Osgood, du 19 mai 1851, citée par Katharine M. Jones, in *The Plantation South* (Indianapolis, 1957), pp. 186-191.

de porc en quantité considérable, malgré l'importance numérique du cheptel recensé<sup>43 44</sup>.

### Cheptel bovin.

Il en va des bovins comme des porcs. Dans le Nord, l'importation de bêtes de bonne race améliore l'ensemble du cheptel; dans le Sud les animaux importés dégèrent. Aussi faut-il souvenant importer la viande de bœuf destinée à la table du planteur. Les troupes des Confédérés se plaignent<sup>0</sup> qu'il faille maintenir les bœufs debout lors de l'abattage. C'est une remarque dont la portée va plus loin que les conditions de vie en temps de guerre<sup>4</sup>. On peut admettre en effet que la substitution de la production alimentaire à la culture du coton était de nature à compenser la pénurie et la désorganisation provoquées par la guerre, et il n'y a aucune raison de croire que le bétail se trouvait dans de meilleures conditions avant la guerre. Par exemple, dans le centre et l'ouest de la Virginie, le gros bétail est nombreux mais de qualité médiocre<sup>45</sup>. Ces tristes considérations sur les conditions de vie imposées par la guerre sont-elles tellement différentes des propos amers que tient, en 1845, le Révérend G. Lewis : En Géorgie, le gros bétail est « dans un état pitoyable. Les bêtes sont affamées. Qui songerait à les manger ? L'hiver, elles errent à l'abandon. Les os leur trouent la peau. C'est un spectacle hallucinant »<sup>46</sup>.

L'état des vaches laitières n'est pas sensiblement meilleur. Dans les Etats du Bas-Sud, il n'y a guère que la Louisiane où les vaches produisent plus de 20 livres de beurre; en Caroline du Sud, en Géorgie, au Texas et en Floride, la production ne dépasse pas 15 livres. Dans le Haut-Sud, la production varie de 33 livres dans le Tennessee à 43 dans le Maryland; quant au

43. William N. Parker, professeur à l'université de Yale, m'a signalé que mes chiffres risquaient d'être inférieurs à la réalité, étant donné la méthode employée pour peser les porcs. D'après lui, les traitements qu'ils subissaient entre le moment où on les préparait pour l'abattage et celui où ils pesaient leur faisait certainement perdre du poids. Espérons que M. Parker voudra bien, le moment venu, publier ses propres estimations concernant le poids atteint par les porcs dans les différentes régions. Je serais étonné si elles s'écartaient beaucoup des miennes. En tout cas, je ne vois pas qu'elles doivent ébranler l'essentiel de mes conclusions. Néanmoins je mets en garde ceux qui seraient tentés d'utiliser ces estimations comme base d'une étude quantitative précise. Il faudra faire encore beaucoup de recherches avant de parvenir au niveau de la précision.

44. Bell Irvin Wiley, *The Plain People of the Confederacy* (Chicago, 1963),

p. 6.

45. Emmett B. Fields, *The Agricultural Population of Virginia, 1850-1860*, thèse de doctorat inédite, Vanderbilt University, 1953, pp. 64-65.

46. Cité in Gates, *Formels Age*, p. 201.

Delaware, à supposer qu'on puisse le considérer comme un Etat esclavagiste, il atteint une production de 50 livres. Les Etats non esclavagistes dépassent tous les 50 livres, sauf le plus pauvre d'entré eux, le Rhode Island, qui ne dépasse pas 34 livres. L'Etat de New-York vient en tête, avec 85 livres<sup>47</sup>.

Il n'y a rien, dans les maigres renseignements dont nous disposons relativement aux Etats esclavagistes, qui nous autorise à supposer que les planteurs préfèrent le lait au beurre. Il ressort au contraire de divers indices que les planteurs voudraient davantage de beurre et qu'ils en importent souvent<sup>48</sup>. Encore qu'on manque de chiffres précis, on sait que dans les Etats qui produisent le plus, le Delaware, le Maryland et la Virginie, la consommation de lait et de produits laitiers est inférieure de 25 % à celle des Etats non-esclavagistes<sup>49</sup>. Certes, toutes les races laitières ne peuvent pas s'adapter aux conditions climatiques et pédologiques du Sud; mais certaines le peuvent, comme l'expérience le montrera par la suite. Une fois de plus nous retrouvons l'interdépendance des divers projets de réforme de l'agriculture : pour que l'élevage se développe de façon satisfaisante, il faudrait mener avec plus d'ampleur la lutte contre l'épuisement du sol. « Dans les sols pauvres en phosphore ou même dans ceux qui contiennent du phosphore en abondance mais sous une forme non utilisable... l'élevage du bétail est rendu précaire ou même impossible »<sup>50</sup>.

### Vue d'ensemble.

Les tentatives pour diversifier l'agriculture et pour améliorer le cheptel rencontrent donc d'énormes difficultés. La main-d'œuvre n'est pas à la hauteur de sa tâche; les circuits commerciaux et les méthodes d'organisation sont rétrogrades. Dans ces conditions, les planteurs ne peuvent guère progresser, sauf cas excep-

47. *Journal of the United States Agricultural Society*, I (1853), pp. 140-141. En général, ce qui vaut pour la production de beurre vaut également pour la production lainière. Cf. De Bow, *Industrial Resources*, I, p. 359; Jones, *Plantation South*, p. 190; Thomas L. Clingman, *Sélections from the Speeches and Writings of...* (Raleigh, N.C., 1877), pp. 114-115.

48. *New Orleans Price-Current*, 17 octobre 1849; 2 février 1850; *Farmer and Planter*, VIII (février 1857), p. 36; *Southern Planter* (Richmond, Virginie), DI (août 1843), pp. 177-178; Mrs. Hilliard's Diary 19 janvier 1850, Université de Tulane; Duncan G. McCall Plantation Record and Diary, Vol. I, accounts for Oct.-Dec. 1851.

49. HMM, XLVII (novembre 1862), p. 444. Les Etats qui produisaient le plus de beurre étaient apparemment ceux qui utilisaient le lait le plus fluide. Cf. *F armeras Journal*, III (avril 1854), pp. 26-27.

50. JosUé de Castro, *Géopolitique de la faim*. Les Editions ouvrières, Paris, 1952, pp. 65-66.

tionnels. D'ailleurs, s'ils parviennent à produire les aliments nécessaires à la plantation, ils diminuent d'autant les débouchés des producteurs locaux. Les éleveurs de l'arrière-pays ne peuvent accéder au marché du Nord : les frais de transport sont prohibitifs. Or les planteurs refusent de voter les impôts qui permettraient d'améliorer les communications avec l'arrière-pays. Ils préfèrent adhérer le bétail sur pied aux éleveurs de l'Ouest ou s'adresser à des intermédiaires.

D'ailleurs les planteurs n'ont pas beaucoup de capitaux disponibles à consacrer à l'achat d'animaux de bonne race. En outre, il faudrait, pour que l'investissement soit rentable, un minimum de soins qu'ils sont incapables d'assurer. Les éleveurs non plus n'ont pas les capitaux nécessaires. A supposer qu'ils parviennent à se les procurer, l'absence de marchés urbains suffisants rend leurs investissements aléatoires.

Certains planteurs possèdent bien les capitaux et les moyens de résoudre les problèmes d'organisation et de gestion. Malheureusement ceux-là sont prisonniers du mythe de la plantation et s'intéressent exclusivement à la culture du coton. Ce schéma admet évidemment des exceptions remarquables. Il arrive que des planteurs, joignant à l'avantage d'être riches celui de posséder un esprit pratique et des talents exceptionnels d'organisation, se signalent par de brillantes réussites. Nous avons dit que l'esclavage ralentissait le progrès; mais cela ne doit pas s'entendre en un sens absolu et ne signifie pas que le destin voue tous les planteurs à l'échec. Simplement, l'esclavage crée des conditions telles que toute amélioration sensible de l'agriculture\* en général, et de l'élevage en particulier, exige des efforts considérables et des hommes exceptionnels.

%

## FIGURE I

POURCENTAGE DE CHEVAUX  
 PAR RAPPORT A L'ENSEMBLE DES ANIMAUX DE TRAIT,  
 CALCULÉ D'APRÈS LES RÉSULTATS  
 DU RECENSEMENT DE 1860  
 DANS UN CERTAIN NOMBRE DE COMTÉS REPRÉSENTATIFS (a)

**nombre d'esclaves par plantation ou par exploitation agricole**

va) Les comtés qui constituent cet échantillon ont été «choisis d'après les indications de Lewis C. Gray. Leur liste s'établit comme suit : Mississippi } Terres à coton : De Soto, Marshall. Géorgie : 1) Terres à coton : Dougherty, Thomas; 2) Région de polyculture : Walker, Gordon. Virginie : X) Terres à blé du Nord : Fauquier, Prince William; 2) Basses terres : Charles City, Gloucester; 3) Terres à tabac : Amelia, Buckingham. On trouvera une analyse détaillée de la méthode de sélection utilisée in : Eugène D. Genovese, a The Limits of Agrarian Reform in the Slave South », unpublished doctoral dissertation, Columbia University, 1959, pp. 193 sqq.

## 6

### Les limites de la réforme de l'agriculture

Depuis l'étude de Craven sur l'épuisement du sol dans le Maryland et la Virginie, qui date de 1926 et où l'auteur fait œuvre de précurseur \ la plupart des historiens inclinent à croire que le Sud, durant la période qui précède la guerre de Sécession, s'acheminait vers une réforme de l'agriculture et une diversification de l'économie, et que c'est la guerre de Sécession qui a interrompu ce processus. Beaucoup sont en outre convaincus que le progrès aurait été plus rapide si les cours du coton n'avaient pas atteint un niveau aussi élevé durant les années 50. Selon eux, en effet, l'économie aurait progressé normalement dans le cadre du système esclavagiste, et l'une des causes essentielles de l'antagonisme entre le Nord et le Sud aurait disparu d'elle-même avec le temps. L'équilibre rétabli et la croissance économique assurée, le Sud aurait fini par se libérer de la dépendance où il se trouvait pour un petit nombre de produits et par se doter d'une économie raisonnablement diversifiée et intégrée. Bien des sujets de plainte et des motifs d'appréhension auraient été ainsi dissipés et l'atmosphère détendue aurait permis la discussion des problèmes politiques et sociaux les plus importants.

La thèse d'une réforme spontanée de l'agriculture s'appuie sur des suppositions douteuses. En premier lieu, s'il ressort de nom-<sup>1</sup>

1. Avery O. Craven, *Soil Exhaustion as a Factor in the Agricultural History of Virginia and Maryland, 1606-1860* (New York, 1926). Ce petit livre est bien connu et très apprécié des spécialistes de l'histoire économique, mais je ne suis pas sûr qu'on en ait toujours pleinement mesuré l'importance. Il marque à bien des égards un tournant décisif dans l'histoire économique et politique du Sud.

breux travaux d'historiens, livres et articles publiés depuis une quarantaine d'années, qu'il a bien existé un mouvement de réforme, force est de constater que ce mouvement n'a guère remporté de succès notable au Sud de la Virginie, si ce n'est en quelques cas exceptionnels. En outre, la thèse repose sur une contradiction interne, car la vente des esclaves, qui était la condition du progrès, vouait en même temps la réforme à être incomplète et géographiquement limitée. Enfin, certaines contradictions étaient inhérentes au processus même de la réforme, qui ne pouvait pas faire un pas en avant sans être immédiatement obligée de faire un pas en arrière.

### Campagne pour la réforme.

Les Sudistes les plus perspicaces, qui ont été ébranlés par la terrible dépression des années 40, refusent de se laisser leurrer par la prospérité de la décennie suivante. Ils ont pris conscience des faiblesses de leur économie. Des hommes, comme Edmund Ruffin, M.W. Philips, Noah B. Cloud, Thomas Affleck, David Dickson, et tant d'autres moins connus prennent résolument le contre-pied de la vantardise des politiciens et de l'optimisme complaisant affiché par le planteur et le fermier moyens. Imitant la tradition d'un John Taylor, de Caroline, ils s'efforcent de persuader fermiers et planteurs de renoncer aux pernicieuses méthodes de frontière et de donner au progrès et à la prospérité des bases solides. En dépit d'efforts sincères et désintéressés, auxquels les historiens ont rendu un juste hommage, leur tentative se solde cependant par un échec. Convaincus que la situation évoluerait de manière normale si l'on adoptait de meilleures méthodes de culture, ils pensaient qu'il suffirait de mieux informer les intéressés. Ils tenaient pour, assuré que le système esclavagiste n'était pas incompatible avec une réforme en profondeur<sup>2</sup>. Durant l'ère de prospérité qui commence en 1850, certains réformateurs renoncent tout à fait à l'espoir d'introduire la polyculture. Ils mettent alors l'accent sur les moyens propres à intensifier la productivité du travail dans les champs de coton et à accroître le cheptel. De telles mesures peuvent tout au plus alléger la dépendance du Sud à l'égard de l'industrie extérieure. Il est exclu qu'elles apportent aux difficultés économiques une solution capable de rétablir la bonne entente avec les Etats libres.

2. Les exemples sont innombrables. Citons Pétude de Charles W. Turner. « Virginia State Agricultural Societies, 1811-1860 », *Agr. Hist.*, XXXVIII (juillet 1964), pp. 164-177. Turner cite le président de la société d'agriculture de l'Etat qui déclarait en 1852 qu'il fallait agir de manière à « (1) encourager les jeunes à pratiquer une agriculture scientifique ; (2) préserver l'institution de l'esclavage ; (3) appeler l'attention de l'Assemblée générale sur la nécessité d'adopter un programme d'exploitation agricole » (p. 170).

Or même ce modeste programme se heurte à des difficultés insurmontables<sup>8</sup>.

A partir des années 30, l'histoire des Chambres de commerce est une suite de déceptions et d'échecs : revendications d'échanges directs avec l'Europe, campagnes pour le développement de l'industrie et des chemins de fer dans le Sud, propositions tendant à la régulation de la production et du marché du coton, ainsi que quelques mouvements visant à une reprise de la traite des nègres. Or les débats des Chambres de commerce et des assemblées de producteurs de coton<sup>3 4 5</sup> révèlent deux soucis majeurs : d'une part, le refus d'admettre que les difficultés du Sud tiennent à la structure économique et sociale et ne peuvent être aplanies par de simples mesures d'application facile et rapide; d'autre part, une préférence marquée pour les questions politiques. Phillips souligne que les Chambres de commerce et d'agriculture s'occupent essentiellement d'entretenir l'agitation politique et d'ancrer dans le Sud a une destinée à part<sup>6</sup>.

Ruffin, en homme pratique, se borne à des projets modestes et réalisables. Il demande par exemple que l'Etat vienne en aide aux groupements d'agriculteurs. Tout en admettant que le Sud ait pour politique de s'en tenir à une stricte interprétation de la Constitution nationale, il déclare que l'Etat doit aider les écoles d'agronomie et les associations d'agriculteurs. Il est très hostile à la doctrine du *laissez-faire* \*, alors en honneur; c'est par elle, selon lui, que s'explique l'impuissance de la Virginie à venir en aide à l'agriculture. La campagne de revendication pour une aide de l'Etat a une longue histoire en Virginie. En 1820, la Société d'agriculture d'Albermarle, un des groupements les plus anciens et les plus solides, demande la création d'une chaire d'agronomie à l'Université de Virginie, ainsi que des mesures d'aide en faveur des fermiers et des planteurs<sup>7</sup>. En 1837, une

3. Voir, à titre de documentation, les études précédentes sur la productivité, l'épuisement du sol, et le cheptel. Dans la présente étude, je m'intéresse surtout au mouvement en faveur d'une réforme générale de l'agriculture, et, plus particulièrement, au mouvement en faveur de la polyculture.

4. Herbert Wender, *Southern Commercial Conventions, 1737-1859* (Baltimore, 1930), pp. 10-11, 15-16, 25, 35 sqq; voir également DB R, I (janvier 1846), pp. 7-21; XI (juillet 1851), pp. 30 sqq; De Bow, *Industrial Resources*, I, p. 132; HMM, XXXIV (mars 1856), pp. 392-393; Weymouth T. Jordan, « Cotton Planters' Conventions in the Old South », JSH, XIX (août 1953), pp. 321 sqq.

5. Ulrich B. Phillips, « The Central Theme of Southern History », AHR, XXXIV (octobre 1928), p. 35.

6. *Farmer's Register*, I, N° 11 (1834), pp. 690 sqq; V, N° 7 (1837), pp. 429-430; VI, N° 11 (1838), pp. 695-699.

\* En français dans le texte. (N.d.T.)

7. Rodney H. True, « The Early Days of The Albermarle (Va.) Agricultural Society », et True (ed.), « The Minute Book of the Albermarle (Va.) Agricultural Society », dans *Y American Historical Association Report for 1918*, Vol. I.

Chambre d'agriculture de Virginie demande à la législature de l'Etat une aide et un crédit de 1.000 dollars, pour la création d'un Conseil consultatif de l'agriculture. En 1841, la création de ce Conseil apparaît comme un grand succès de la campagne menée par les réformateurs depuis de longues années. Mais la législature refuse tout crédit. Les membres du Conseil recevront uniquement une indemnité de déplacement, fixée à 3 dollars, ce qui est notoirement insuffisant. Ruffin et ses collègues du Conseil ont d'abord essayé de s'acquitter de leur tâche, qui consiste essentiellement à s'informer et à informer; mais quand la législature refuse de prendre en charge les dépenses de fonctionnement, le Conseil met fin à ses activités<sup>8</sup>. Faute de fonds, la Virginie connaît le même sort que les autres Etats esclavagistes. Certains ont toutefois plus de succès durant la période de prospérité des années 50. En 1855, la législature de la Caroline du Sud vote un crédit de 5.000 dollars pour les frais de fonctionnement de la Société d'agriculture de l'Etat. En 1857, la législature du Mississippi institue un Bureau d'Etat de l'agriculture qui, il est vrai, semble surtout servir de centre de propagande pour les partisans de la sécession<sup>9</sup>.

Les Sudistes qui prônent la réforme de l'agriculture et militent pour l'organisation des sociétés d'agriculture au niveau des localités ou des Etats remportent donc de modestes succès vers la fin des années 40 et durant les années 50. Au total cependant, les résultats obtenus sont décourageants. En 1858, il existe aux Etats-Unis 912 sociétés d'agriculture, d'horticulture ou d'agriculture et d'artisanat; il n'y en a que 76 dans les Etats cotonniers<sup>10 11</sup>. Sur 14 Etats qui organisent des expositions agricoles, on ne compte que deux Etats esclavagistes<sup>11</sup>. On peut évidemment déduire de l'existence de ces sociétés que le Sud est de plus en plus conscient de leur nécessité. De fait, quelques petits progrès se produisent; mais aucun indice ne permet de supposer que ces sociétés jouissent de quelque influence. Dans les années 30, Ruffin tourne en ridicule les sociétés locales et leurs programmes. « La publication de leurs statuts n'a souvent été que le prélude de leur dissolution », écrit-il<sup>12</sup>. Quand, dix ans plus tard, une assemblée préparatoire est convoquée à Richmond pour

8. Rodney H. True. « The Virginia Board of Agriculture, 1841-1843 », *Agr. Hist.*, XIV (juillet 1940), pp. 97-103; *Farmer's Register*, IV, N° 1 (1837), pp. 55-63; IX, N° 5 (1841), pp. 239 et 323; X (1842), pp. 232, 241, 257, 298, 335, 383 et 512; *Southern Planter* (Richmond, Va.), II (janvier 1842), p. 39.

9. Mendenhall, *A History of Agriculture in South Carolina, 1790-1860*, p. 305.

10. Calculé sur la base des données fournies par TU.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture*, 1858, p. 91.

11. *Kentucky Farmer*, I (juillet 1858), p. 8. L'une de ces expositions agricoles eut lieu dans le Kentucky, l'autre en Alabama.

12. *Farmer's Register*, III, N° 9 (1838), p. 575.

la constitution d'une Société d'agriculture de l'Etat, il ne se trouve guère que des politiciens pour se déranger. On ébauche, comme toujours, des plans grandioses. Ruffin, qui a refusé de participer aux travaux de l'assemblée, convaincu qu'il n'en sortirait rien, est élu président. Il décline la charge, et ne tarde pas à voir se réaliser ses prédictions sur l'inutilité d'une telle société<sup>13</sup>.

Les rares sociétés qui réussissent à voir le jour connaissent souvent le même sort que l'éphémère Société d'agriculture et d'artisanat du comté d'Anderson, dans le Tennessee : dix-huit personnes assistent à la réunion préparatoire chargée de constituer la nouvelle société dont huit sont élues membres du bureau<sup>14</sup>. D'après De Bow, l'unique société de la Louisiane a une activité insignifiante et ses réunions sont peu fréquentées<sup>15</sup>. Au cours des années 50, les sociétés d'agriculture connaissent un regain d'activité au Mississippi et ailleurs; mais elles se confinent trop souvent dans le rôle de clubs sécessionnistes<sup>16</sup>. Les sociétés d'agriculture sont en général aux mains d'une majorité de planteurs, qui s'intéressent plus aux affaires sociales qu'aux questions pratiques et qui préfèrent élever des chevaux de course plutôt que des animaux de trait.

En 1858, le Patent Office décide que les sociétés d'agriculture des Etats-Unis seront désormais tenues de l'informer de leur importance et de leur efficacité. A la suite de quoi 247 sociétés, sur 715 dans les Etats non esclavagistes et les territoires lui font parvenir des renseignements, 13 sur 76 dans les Etats cotonniers et 27 sur 121 dans le Haut-Sud. La proportion des réponses est donc respectivement de 35, 17 et 22 %. On peut supposer que les sociétés qui n'ont pas répondu sont relativement faibles. Les autres totalisent 91.480 adhérents dans les Etats non esclavagistes, contre 8.689 dans les Etats esclavagistes, dont 2.474 seulement dans les Etats cotonniers. Quatre Etats non esclavagistes, l'Etat de New-York, l'Illinois, l'Ohio et la Pennsylvanie peuvent se vanter de compter chacun plus d'adhérents que le Sud tout entier. Trois autres, le Massachusetts, le Michigan et l'Iridiana ont chacun plus de 7.500 adhérents<sup>17</sup>.

— • —

13. « Incidents of My Life », autobiographie inédite. Ruffin Papers, III, p. 223, Université de Caroline du Nord. Voir également l'expérience de James Mallory de Talladega, Alabama, journal du 5 août 1850, documents appartenant à la même bibliothèque.

14. Constitution, et procès-verbaux de 1856, pp. 7 et 13 in David K. Young Papers, université de Caroline du Nord.

15. De Bow, *Industrial Resources*, I, pp. 62-63.

16. Un nombre croissant d'historiens sont amenés à cette conclusion par leurs travaux personnels. Voir les études de Moore (Mississippi), Jordan (Alabama), et Smith (Caroline du Sud), *op. cit.*

17. Calculé d'après les données publiées par l'U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture*, 1858. pp. 91-220.

Certains Sudistes pensent qu'il n'est pas possible de demander aux planteurs, qui sont isolés, d'adhérer à des organisations agricoles<sup>13</sup>. Comme en outre il s'y rencontre des éléments urbains, on a nettement l'impression de sociétés aristocratiques qui s'occupent des grands problèmes sociaux. En 1855, A.G. Sumner, de la Caroline du Sud, écrit avec une exaspération visible :

(( La vieille Société d'agriculture de notre Etat a péri-clité. L'ambition l'a conduite à sa perte... Comme tant d'organismes éphémères elle n'a pas survécu aux circonstances qui l'avaient vue naître n<sup>18</sup> n<sup>19</sup> n<sup>20</sup>.

Il me semble que les planteurs, et ceci est à mettre au compte de leurs goûts aristocratiques, s'intéressent nettement plus à la politique qu'à l'agriculture. En 1836, le *Southern Agriculturalist* constate que, dans 9 cas sur 10, les Sudistes s'abonnent de préférence à un journal politique. Vingt ans plus tard, le *Southern Planter* fait la même constatation<sup>21</sup>. Le fameux journal de De Bow, *Industrial Resources of the Southern and Western States*, destiné en principe au public sudiste et spécialement consacré aux problèmes économiques et agricoles du Sud, se vend six fois mieux dans les Etats non esclavagistes; dans les autres sa diffusion est très limitée<sup>22</sup>. Prenons deux exemples individuels : Henry Marston, un planteur d'East Feliciana, en Louisiane, qui est « avide de lecture », s'abonne à *Prices Current*, aux *Merchants Exchange Reports*, au *Scientific American*, à quatre journaux et à diverses revues sur la religion et la tempérance. Il n'est pas abonné à une seule revue agricole. Le juge Thomas Butler, un gros planteur de la Louisiane, est abonné à neuf publications, dont deux journaux commerciaux. Il ne s'abonne, lui non plus,

18. Voir, par exemple, le discours de Stephen Elliot Jr. à la Southern Central Agricultural Society, *Transactions*, 1851; cf. également les remarques perspicaces de W.J. Cash, in *The Mind of the South* (Garden City, N.Y., 1954), p. 45. Les mêmes problèmes se sont posés dans les colonies esclavagistes des Antilles britanniques; voir, à ce propos Joseph Lowell Ragatz, *The Fate of the Planter Class in the British Caribbean, 1763-1833* (New York, 1928), pp. 12, et 68 sqq.

19. Voir également Chalmers S. Muray, *This our Land : The Story of the Agricultural Society of South Carolina* (Charleston, S.C., 1949), pp. 70-71.

20. DBR, XIX (août 1855), p. 223.

21. *Southern Agriculturalist*, IX (août 1836), p. 411; \* *Southern Planter* (Richmond Va.), XV (janvier 1855), p. 81. Cf. le discours de Gamett Andrews au Club des planteurs de Hancock, Ga. dans *The American Agriculturalist*, I (mars 1843), p. 367; et Robert W. Williams, « Thomas Affleck; Missionary to the Planter, the Farmer and the Gardener », *Agr. Hist.*, XXXI (juillet 1957), pp. 45 sqq.

22. DBR, XIV (juin 1853), p. 532.

à aucune revue agricole<sup>23 24</sup>. Les revues politiques s'efforcent bien d'informer leurs lecteurs sur les problèmes agricoles, mais elles ne peuvent pas remplacer des revues spécialisées.

En 1853, il s'imprime aux Etats-Unis 41 périodiques agricoles. Neuf seulement sont publiés dans le Sud. Il s'agit d'ailleurs de mensuels, alors que ceux des Etats non esclavagistes sont des hebdomadaires ou des bi-hebdomadaires \*\*. Beaucoup de Sudistes préfèrent d'ailleurs les publications du Nord. Ruffin reproche au *Farmer's Register* d'avoir cédé à la concurrence du Nord<sup>25</sup>. Il constate que les journaux du Nord ont un grand tirage et peuvent se vendre bien moins cher que ceux du Sud. En 1852, le *Southern Star* s'indigne contre les Sudistes qui fondent des clubs pour soutenir les journaux du Nord, auxquels vont leurs préférences. Il aurait peut-être fallu comprendre les raisons de cette préférence. Les revues agricoles du Sud s'intéressent surtout à l'exploitation des plantations, aux récoltes et aux divers problèmes qui concernent les planteurs. Mais les fermiers trouvent davantage de renseignements utiles dans les journaux du Nord, comme en témoigne cette remarque de Paul W. Gates : « Les journaux du Sud sont écrits pour les planteurs. On y trouve rarement des articles intéressants les petits cultivateurs. Moins demandés que certains journaux du Nord, comme le *Country Gentleman* et *The American Agriculturalist*, ils n'ont généralement qu'un rédacteur, de sorte que la plupart des articles sont de seconde main »<sup>26</sup>.

Mais la faiblesse des sociétés agricoles du Sud ne s'explique pas seulement par les goûts aristocratiques des planteurs ou par la faiblesse des revues agricoles. Un planteur écrit, en 1847, que les sociétés agricoles auraient plus de succès si elles distribuaient des charrues au lieu de décerner des coupes<sup>27</sup>. Il met le doigt sur la plaie du Sud : le manque de crédits qui voue tant d'entreprises à l'échec. En 1855, la Société d'agriculture du Massachusetts offre 1.000 dollars pour la meilleure moissonneuse et affecte une somme de 50.000 dollars à la production et à la distribution d'équipements de qualité<sup>28</sup>. Or, les fermiers allemands

23. Jacob Edward Pulwers, « Henry Marston, Ante-Bellum Planter and Businessman of East Feliciana », thèse présentée en vue de l'obtention du grade de maître ès-arts, Université d'Etat de la Louisiane, 1955, p. 187; Emma Louise McLin Dawes, « Judge Thomas Butler, of Louisiana, A. Biographical Study of an Ante-Bellum Jurist and Planter », thèse inédite présentée en vue de l'obtention du grade de maître ès-arts, Université d'Etat de la Louisiane, 1953, pp. 77-78.

24. *Journal of the United States Agricultural Society*, I (1853), p. 263.

25. Ruffin, « Incidents of My Life », II, p. 47. *loc. cit.*

26. *Southern Star*, cité in *South-Western Monthly*, I (juin 1852), p. 373; Gates, *Former's Age*, p. 347.

27. *Southern Cultivator*, V (janvier 1847), p. 77.

28. D.M. Dunham, *The History of Agricultural Implements* (a Eighteenth Report to the Maine Board of Agriculture, 1873), pp. 370-371.

du Texas ont créé un bon nombre de sociétés dont Chacune peut consacrer 12.000 dollars par an à seule fin de favoriser de nouvelles variétés d'arbres et de plantes<sup>29 30</sup>. Rien ne prouve que les planteurs du Sud seraient en mesure de collecter de telles sommes, même si l'on admet que les futurs historiens pourront avoir à réviser l'évaluation actuellement admise de leurs profits. Leur propension % consommer et leur style de vie aristocratique, si caractéristiques aujourd'hui encore de la classe des planteurs, leur interdit l'emploi rationnel des revenus de leur économie.

Les réformateurs du Sud font pourtant ce qu'ils peuvent. Dans certaines régions, ils obtiennent d'ailleurs des résultats spectaculaires. Inutile de rappeler ici le grand redressement agricole de la Virginie et du Maryland., au cours de la période qui va de 1820 à 1860<sup>80</sup>. Il a souvent retenu l'attention des historiens. Le même phénomène se manifeste dans d'autres régions. On a décrit les années 50 comme l'âge d'or de la Société d'agriculture de l'Alabama<sup>31</sup>. Pourtant il ne reste plus en 1858 que sept sociétés d'agriculture en Alabama. La Société d'agriculture de l'Etat, qui a été constituée en 1855, se borne à répondre au questionnaire du Patent Office qu'elle a compté 182 adhérents depuis sa fondation, sans indiquer les chiffres annuels. La Société d'agriculture du comte de Lowndes, fondée en 1858, fait état de 50 adhérents seulement; les cinq autres sociétés ne répondent pas au questionnaire<sup>32</sup>. Tout au long des années 50, on relève un nombre accablant de preuves que le Sud s'en tient au système de la monoculture et ne fait pratiquement aucun progrès dans la voie de la diversification<sup>33</sup>.

Au Sud de la Virginie, les tentatives de polyculture ont plutôt pour objectif de réduire les importations de denrées alimentaires que de supprimer la dépendance de l'économie du Sud à l'égard d'un ou deux produits principaux. Dans son dernier livre, intitulé *Agricultural Developments in North Carolina*, Cornélius O. Cathey accorde un peu plus d'importance au mouvement réformiste. Il refuse d'imputer le retard de l'Etat à l'esclavage et

29. Ella Lonn, *Foreigners in the Confederacy* (Chapel Hill, N.C., 1940), p. 17.

30. L'ouvrage le plus important est celui de Craven sur l'épuisement du sol (cf. note 1). Voir également Kathleen Bruce, a Virginian Agricultural Decline to 1860; A Fallacy », *Agr. Hist.*, VI (janvier 1932), pp. 5-13; et Charles W. Turner, « Virginia Agricultural Reform, 1815-1860 », *Agr. Hist.*, XXVI (juillet 1952), pp. 80-89.

31. Weymouth T. Jordan, « Agricultural Societies in Ante-Bellum Alabama », *Alabama Review*, IV (octobre 1951), p. 241; Cf. le rapport de J.A. Whitten, de Géorgie, à l'U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1847*, pp. 386 sqq.

32. U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1858*, p. 92.

33. Voir, par exemple, Thomas Affleck, in *Afflecks Southern Rural Almanach, 1856*, p. 15; South Carolina Mineralogical and Geological Survey, *Report of 1857*, pp. 113-114.

fait preuve de sympathie et de compréhension envers les fermiers et les planteurs aux prises avec les problèmes de leur époque. Mais il convient en même temps que l'évolution se fait avec une lenteur désolante<sup>84</sup>. Dans le même ordre d'idées, John Hébron Moore explique que le niveau élevé du prix du coton dans les années 50 affaiblit le mouvement de réforme dans le Mississippi. En dépit de quelques cultivateurs qui poursuivent des efforts louables, en dépit de quelques activités organisées, notamment d'expositions agricoles, qui apportent des améliorations notables, quoique limitées, on ne peut qu'enregistrer la disparition du mouvement organisé qui avait commencé à se manifester dans les années 40 en faveur de la réforme<sup>85</sup>.

### Les problèmes de la diversification.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les résultats du mouvement en faveur de la diversification pour se convaincre que les succès sont d'une portée limitée. De 1850 à 1860 la production de maïs par habitant baisse légèrement dans les Etats esclavagistes. La production d'orge reste très inférieure à celle de 1840; enfin la production d'avoine continue à baisser de façon aussi spectaculaire qu'au cours de la décennie précédente<sup>86</sup>. Dans le Bas-Sud, la production par habitant baisse pour toutes les céréales, excepté le blé qu'on produit en quantité négligeable.

Les réformistes insistent pour que les planteurs produisent la nourriture dont ils ont besoin, quel que soit le cours des cultures principales. Ils ne sont guère écoutés que dans les régions où le déclin du système esclavagiste est assez prononcé pour que le marché urbain se développe ou dans celles qui sont assez proches des Etats non esclavagistes pour pouvoir écouler leurs denrées alimentaires dans les villes du Nord. Mais ils ont les plus grandes difficultés à se faire entendre là où le système de la plantation reste pleinement en vigueur.

Le cas du Mississippi est particulièrement instructif. On a prétendu que la production de maïs s'y développé considérablement<sup>34 35 36</sup>

34. *Passim*. Cette conscience de la lenteur du processus suffit à elle seule à mettre en garde contre le jugement d'un critique qui a déclaré que cet ouvrage, dont il reconnaissait d'ailleurs l'intérêt, ne contiendrait rien de neuf. Lorsque Cathey insiste sur le rythme auquel s'effectuent les changements, il rompt en effet avec la manière dont les révisionnistes présentaient jusque là les choses. On trouvera une analyse également valable, plus ancienne, mais toujours utile, dans l'étude de W.H. Yarbrough, *Economic Aspects of Slavery in Relation to Southern and Southwestern Migration* (Nashville, Tenu., 1932), pp. 54-55.

35. Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi*, p. 91.

36. Calculé d'après les recensements de 1840, 1850 et 1860.

ment au cours des années 50. Herbert Weaver rapporte que, dans certains comtés, elle augmente de 38% entre 1850 et 1860<sup>37</sup>. Mais si nous considérons le développement de la culture du maïs pour l'ensemble du Sud et que nous tenions compte de l'accroissement de la population, nous aboutissons à des résultats nettement différents : la production par habitant apparaît alors stationnaire<sup>38</sup>. Il est probable que le climat de prospérité qui règne à cette époque incite les habitants du Mississippi à améliorer leur propre alimentation, comme celle du bétail. En outre, les Etats non esclavagistes qui utilisent des machines et des instruments perfectionnés, sont en mesure de produire davantage de maïs. Nous serions donc en droit de nous attendre à une hausse de la production par habitant. Erreur ! Weaver, qui s'appuie sur des statistiques concernant les terres bonifiées, prétend que, dans les grandes plantations, il y a au moins la moitié des terres où l'on cultive désormais autre chose que du coton. Mais Fabian Linden infirme cette constatation en observant que, pour le recensement, les terres transformées en herbages, en pacages et en jachères sont considérées comme terres bonifiées<sup>39</sup>. Il faudrait en outre connaître la qualité de la terre, mais là encore on manque de renseignements. B.L.C. Wailes, géologue de l'Etat et expert agronome écrit, en 1854, que si la production globale de maïs était correctement répartie, elle fournirait à peine « une maigre subsistance » aux fermiers et aux planteurs, tout en ajoutant que des zones entières de l'Etat, notamment les comtés producteurs de coton du Nord dépendent de leurs importations en provenance du Tennessee et du Kentucky<sup>37 38 39 40</sup>.

Le système esclavagiste empêche le développement des cultures secondaires. La bonne volonté des planteurs n'est d'ailleurs pas le principal obstacle à la diversification. Si l'on employait les esclaves d'un domaine à la production de diverses denrées commercialisables, le régisseur aurait soit à contrôler simultanément des tâches différentes, soit à s'en remettre à des surveillants d'une compétence et d'une efficacité douteuses. Les esclaves auraient vite fait de profiter de l'occasion pour travailler avec si possible encore moins d'ardeur et de soin que d'habitude. Les planteurs désespèrent donc de rendre la polyculture rémunératrice. John D. Ashmore, un planteur de coton du district de Sumter, en Caroline du Sud, écrit :

37. *Mississippi Farmers* (Nashville, Tenn., 1945), pp. 100 sqq.

38. Calculé d'après *Statistical View of the United States, 1850; Compendium of the Seventh Census*, pp. 171 sqq; *Eighth Census of the United States, 1860, Agriculture*, pp. 184, sqq.

39. Weaver, *Mississippi Farmers*, p. 49. Linden, JNH, XXXI (avril 1946), p. 169. Linden relève lui aussi de graves erreurs dans les calculs de Weaver.

40. *Mississippi Agricultural and Geological Survey, Report, 1854*, p. 186.

« Quand on plante le maïs, il est impossible que le maître — ou le surveillant — contrôle à la fois les esclaves, qui mettent le grain dans la terre, et ceux qui passent ensuite pour recouvrir chaque rangée. A mon avis, la solution est de choisir dans la seconde équipe une femme de confiance — puisqu'au moment des semailles les hommes sont occupés à des travaux plus pénibles —; comme elle participe à la tâche, elle est tout le temps sur place. On lui confie la responsabilité du travail des deux équipes. Bref, elle fait office de surveillant pendant toute la durée des opérations »<sup>41</sup>.

Ashmore est un homme avisé. Mais comment peut-il juger si l'ouvrage est bien fait. Et que signifie au juste, dans un cas de ce genre « lui confier la responsabilité » ?

Pour ce qui est du blé, les propriétaires d'esclaves qui en cultivent, notamment ceux du Bas-Sud, supportent mal la concurrence des agriculteurs du Nord. La mauvaise qualité de la préparation et du conditionnement diminue encore la valeur de la farine<sup>42</sup> <sup>43</sup>. Jonathan N. Herndon, un planteur du district de Newberry, en Caroline du Sud, explique comment lui-même ainsi que d'autres agriculteurs sont parvenus, dans les régions céréalières, à améliorer la production en réduisant des deux tiers la superficie emblavée, et en pratiquant le fumage et la culture intensive<sup>48</sup>. Ce procédé implique une main-d'œuvre servile réduite et une surveillance accrue.

Des travaux récents montrent que l'on obtient de bons résultats avec des engrais azotés, et à condition de planter le maïs serré. Il est extrêmement important que le maïs soit planté dans des rangées distantes de 42 pouces et de semer les grains tous les 11 à 15 pouces<sup>44</sup>. Les Américains savaient tout cela dès avant la guerre de Sécession. Les fermiers du Nord prennent grand soin de faire leurs semis dans des carrés de 2 à 3 pieds de côté. Les Sudistes s'en donnent rarement la peine. Ils font leurs plantations dans des carrés qui ont faiblement de 8 à 15 pieds, quand

41. *Plantation Journal*, 1853-1857, p. 72. Exemple dactylographié appartenant à l'université de Caroline du Nord.

42. *South Carolina Agriculturalist*, I (août 1856), p. 97. Ceint de Virginie ou du Maryland s'en plaignent rarement; la main-d'œuvre, plus restreinte, y est plus facile à surveiller. La farine du Sud était très cotée, quand elle avait été correctement traitée. Cf. le rapport du professeur L.C. Beck de Rutgers University dans l'U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture*, 1848, pp. 267-268.

43. *Southern Agriculturalist* (Laurensville), I (août 1853), p. 226.

44. E. John Russel, *Soil Conditions and Plant Growth*, p. 65. *Les conditions du sol et la croissance des plantes*, traduit sur la quatrième édition anglaise, par Georges Matisse, Paris, E. Flammarion» 1942.

ce n'est pas plus. Il est possible que ce soit en partie par ignorance ou par incurie. Mais cela tient surtout à la médiocre qualité des terres, les meilleures étant réservées à la culture du coton<sup>45 46</sup>.

Ce sont en effet les moins bonnes terres que les planteurs affectent au maïs et aux autres cultures secondaires. C.G. Parsons a vu beaucoup de champs de maïs dont le rendement à l'acre ne dépasse pas 4 boisseaux, et il semble que la moyenne se situe autour de 11 boisseaux en Caroline du Sud<sup>46</sup>. La plantation Capell, dans le comté d'Amite, au Mississippi, qui est une plantation assez moderne, produit de 13 à 18 boisseaux par acre. Les planteurs et les fermiers qui tiennent des registres, — et ce sont sûrement les meilleurs cultivateurs —, obtiennent des résultats aussi faibles, sinon pires<sup>47 48</sup>. Dans la plus grande partie de la Géorgie, on ne récolte guère plus de 15 à 20 boisseaux; la moyenne est plus proche de 12 dans les comtés cotonniers; elle se situe aux alentours de 18 dans ceux où la culture est diversifiée<sup>49</sup>.

Quant au blé, au Sud de la Virginie, on lui réserve des terres encore pires qu'au maïs. En Virginie, les comtés cotonniers ne produisent que 8 boisseaux par acre, et les régions de polyculture que de 10 à 12 boisseaux<sup>50 51</sup>. On relève des résultats analogues dans les autres Etats ; pourtant le volume des importations indique que le Sud a de gros besoins<sup>61</sup>. Le rendement des terres consacrées aux cultures fourragères n'est pas meilleur. D'après Olms-

45. *Arator*, I (novembre 1855), p. 235; *Farmer and Planter*, II (mars 1851), p. 30; Southern Central Agricultural Society, Transactions, p. 205; Moore, *Agriculture in Ante-Bettum Mississippi*, p. 116.

46. Parsons, *Inside View of Slavery*, p. 81; Hinton R. Helper, *The Impending Crisis of the South : How to Meet It* (New York, 1857), pp. 69 sqq; *Carolina Planter*, I (5 février 1840), pp. 25-26.

47. Capell Diary, p. 124; Account Book, dos de la couverture; John Houston Bills Diary, III (20 juillet et 15 septembre 1859); Columbus Morrison Journal and Accounts, 1845-1862 à la date du 31 décembre 1845, université de Caroline du Nord.

48. Voir le rapport de J.A. Whitten du comté de Hancock, Ga., à l'American Institute of the City of New York, *Annual Report, 1847*.

49. Les données relatives au rendement des producteurs de maïs figurent dans l'annexe IV (« statistiques sociales ») du recensement. Elles auraient normalement dû figurer dans les annexes relatives à l'agriculture; il semble que les historiens les aient de ce fait ignorées. D'après Gray, les comtés représentatifs de la région productrice de coton à fibres courtes étaient ceux de Coweta, Hancock, Newton, Thomas, Dougherty, Houston, Monroe et Suinter; ceux de Gordon, Floyd et Chatooga représentant les régions de polyculture. Voir *History of Agriculture*, I, pp. 531-535.

50. Cf. note 49. Les comtés cotonniers étaient ceux de Troup, Monroe, Hancock, Newton, Stewart; les comtés agricoles, ceux de Gordon, Walker, Floyd, Chatooga, Cobb et Hall.

51. U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1852*, p. 73. D'après Emerson David Fite, les Etats esclavagistes importaient 10 millions de boisseaux de blé par an. S'il en était ainsi, ces importations auraient coûté au Sud plus de 11 millions de dollars par an. Cf. *Social and Industrial Conditions in the North During the Civil War* (New York, 1910), p. 18, n. 1.

ted, la Virginie, qui a l'un des meilleurs rendements des Etats du Sud, n'atteint pas le 1/8<sup>e</sup> de la production à l'acre des Etats de New-York ou du Massachusetts<sup>52 53</sup>.

En théorie, les plantations devraient pourtant produire la nourriture dont elles ont besoin, quels que soient les obstacles qui découlent de l'improductivité de la main-d'œuvre et du système de crédit. Le fait qu'ils n'y parviennent pas révèle à quel point la tendance du système esclavagiste à la monoculture est forte<sup>55</sup>. Les partisans d'une réforme de l'agriculture prennent un ton alarmé pour déplorer que les planteurs n'arrivent même pas à produire la nourriture qui leur est nécessaire. Cependant, les plus perspicaces d'entre eux les avertissent également du danger qu'il y aurait à produire au-delà des besoins de la plantation, en l'absence d'un marché capable d'absorber le surplus<sup>54</sup>. Si les planteurs désirent produire assez de céréales pour nourrir les gens qui vivent dans la plantation, il leur faut donc prendre bien garde de ne pas produire trop, car l'excédent serait perdu, et rendrait toute l'opération trop coûteuse.

Les Etats les plus septentrionaux bénéficient dans une certaine mesure de la proximité des marchés du Nord. Le Tennessee, le Kentucky et la Virginie produisent beaucoup de blé. Tant que le système esclavagiste domine le Sud, le marché régional reste limité et les capitaux manquent pour relier les Etats esclavagistes aux villes non esclavagistes du Nord-Est. Certaines parties du Haut-Sud produisent effectivement du maïs et des porcs pour la région cotonnière, qui n'a pas grand-chose à échanger contre les denrées alimentaires mais les Etats septentrionaux s'intéressent de plus en plus au développement du marché des Etats non esclavagistes.

52. Olmsted, *Journey in the Seaboard Slave States*, pp. 44 et 166; Ashmore Plantation Journal, 27 avril 1857; William Massie Papers, 27 juin 1841, Duke University; *Farmer and Planter*, II (février 1841), p. 4.

53. Voir par exemple, à propos de Rome, l'ouvrage de Tenney Frank intitulé *An Economic Survey of Ancient Rome* (5 volumes; Baltimore, 1933-1940), I, pp. 68-69, 162-163. A propos des Antilles Britannique, voir Frank Wesley Pitman, JNH, XI (octobre 1926), p. 585. Les colonies des Jésuites du Brésil et du Paraguay ne doivent pas passer pour une exception : elles étaient plutôt de type féodal que de type esclavagiste. Cf. João Domas Filho, *A Escravidão no Brasil*, pp. 28-29; Oreste Popescu, *El Sistem Económico en las Misiones Jesuíticas* (Bahia Blanca, 1952), pp. 11-12, 41, 57 et 114.

54. Voir chapitre VII.

55. Voir les ouvrages cités plus haut de Craven, Jordan, BrUce, et Smith, ainsi que les deux importants articles de James C. Bonner : « Advancing Tmnds in Southern Agriculture », *Agr. Hist.*, XXII (octobre 1948), pp. 248-259, et « Profile of a Late Ante-Bellum Community », AHR, XLIX (juillet 1944), pp. 663-680.

On trouvera une critique des travaux de Cathey, Smith, Moore et Jordan in Eugene D. Genovese, « Recent Contributions to the Economic Historiography of the Slave South », *Science & Society*, XXIV (hiver 1960), pp\* 53-66.

Par conséquent, lorsque les réformateurs prêchent la diversification de l'agriculture, leurs plaidoyers ne sont guère autre chose que des exhortations visant à arracher le Sud au marché mondial, pour le pousser dans la voie de l'autarcie. Le marché régional étant restreint, la production alimentaire est vouée à la stagnation. Si les réformateurs avaient multiplié leurs efforts et bénéficié d'appuis plus considérables, ils seraient peut-être parvenus à donner au Sud son autonomie alimentaire; mais cela n'aurait que légèrement modifié le système de la monoculture et ses fâcheuses répercussions sur le sol et sur l'économie. L'application des mesures préconisées par eux n'aurait permis ni de diminuer l'écart croissant entre la puissance économique des Etats non esclavagistes et celle des Etats esclavagistes, ni de concilier le maintien du système esclavagiste avec la défense tant de la capacité de production que du pouvoir politique du Sud. La diversification impliquait la création de nouveaux marchés, qui impliquait à son tour l'urbanisation. Paradoxalement, les partisans de la réforme prêchent le développement de la production alimentaire dans le dessein de renforcer le système esclavagiste et de stopper les sorties de capitaux. Mais privés du marché des \* plantations, les Etats esclavagistes septentrionaux auraient été contraints d'ajuster plus étroitement encore leur économie à celle des Etats non esclavagistes et probablement de vendre leurs esclaves au Sud pour financer cet ajustement. Le programme conçu pour sauvegarder l'esclavage risquait donc de hâter sa destruction dans le Haut-Sud, sans autre effet qu'un allègement temporaire pour les propriétaires d'esclaves du Bas-Sud.

### La pénurie de main-d'œuvre en Virginie.

Supposer que le processus de réforme pouvait se dérouler tranquillement et suivre le cours d'une évolution naturelle si la guerre n'était pas venue l'interrompre, c'est ignorer ses contradictions internes. L'esclavage avait des conséquences funestes, qui vouaient pratiquement au néant les efforts des réformistes, ses effets les plus pernicieux étant la formation ralentie du capital, le manque de productivité de la main-d'œuvre et l'impossibilité de créer un marché intérieur. Tant que la main-d'œuvre servile ne serait pas libérée, il était inévitable que toutes les réformes entreprises dans une région aient pour effet d'intensifier les difficultés éprouvées dans les autres.<sup>56</sup>

56. A propos des problèmes de marché, voir chapitre VII; on peut également se reporter à la critique qu'en donnent Alfred H. Conrad et John R. Meyer dans leur post-face polémique à leur ouvrage intitulé *The Economics of Slavery*, pp. 223-236.

Pour que le mouvement de réforme se réalise avec succès et sur une grande échelle, il fallait que les planteurs remplissent deux conditions : qu'ils soient en mesure, d'une part, d'accumuler les capitaux nécessaires pour financer l'application des réformes et, d'autre part, d'assurer une surveillance plus étroite de la main-d'œuvre. Un moyen tout indiqué de satisfaire simultanément à ces conditions consiste à vendre les esclaves en sur-nombre. La vente des esclaves dégage des sommes d'argent considérables, en même temps qu'elle réduit la main-d'œuvre à la dimension la plus appropriée à l'état du sol, à la nature de la récolte et aux conditions d'organisation de la plantation. Craven estime que la renaissance de l'agriculture en Virginie et dans le Maryland a commencé en 1820<sup>57</sup> ; c'est une date importante, car à partir de là, on assiste à un accroissement constant et régulier de la demande d'esclaves pour la culture du coton dans le Bas-Sud.

Vendre des esclaves est un moyen sûr de se procurer rapidement des sommes considérables. Dans les années qui précèdent la guerre, le Kentucky et le Missouri écoulent régulièrement leur excédent de main-d'œuvre servile; et dès avant 1830 les deux Caroline et la Géorgie imitent l'exemple du Maryland et de la Virginie en exportant régulièrement des esclaves<sup>58</sup>. Cela n'empêche d'ailleurs pas l'accroissement en valeur absolue de la population servile de ces Etats au cours de cette période. James C. Bonner n'est pas tout à fait dans le vrai lorsqu'il écrit dans son excellente étude du mouvement de réforme dans le comté de Hancock, en Géorgie, que le nombre des esclaves y augmente entre 1850 et 1860<sup>59</sup>. En fait, il s'accroît en valeur absolue, mais non en valeur relative. La population servile passe en effet de 7.306 à 8.137 esclaves, alors qu'avec le taux naturel de croissance démographique elle aurait dû s'élever à 9.016 esclaves. Cela signifie très exactement qu'on a vendu ou emmené hors du comté 879 esclaves, contre 182 seulement au cours de la décennie précédente. Trois mille esclaves sont exportés de 1830 à 1840; ensuite on enregistre une baisse des exportations, qui ne reprennent

e

57. *Soil Exhaustion*, pp. 122-123.

58. Gray se trompe quand il prétend que la Caroline du Sud n'a commencé à exporter des esclaves qu'en 1850. (*History of Agriculture*, II, p. 651, *op. cit.*). Alfred Glaze Smith Jr. indique au contraire que l'on trouve trace d'importantes exportations dès 1830; on pourra confirmer cette assertion en s'appuyant sur une reconstruction statistique qui repose sur la méthode indiquée au dernier chapitre du livre de Frédéric Bancroft, *Slave Trading in the Old South* (New York, 1959). Cf. Smith, *Economie Readjustment of an Old Cotton State : South Carolina, 1820-1860* (Columbia, S.C., 1958). Pour le Haut Sud-Ouest, voir H.A. Trexler, *Slavery in Missouri, 1804-1865* (Baltimore 1914), pp. 47-48, et Ivan McDougale, *Slavery in Kentucky, 1792-1865* (Lancaster, Kentucky, 1918), pp. 15-19.

59. AHR, XLIX (juillet 1944), p. 666.

qu'avec le retour de la prospérité <sup>60</sup>. Ces ventes fournissent des capitaux pour l'achat d'engrais, de meilleurs outils et de meilleurs races de bétail.

Lès écrits de J.D.B. De Bow illustrent clairement le dilemme dans lequel le Sud esclavagiste se trouve enfermé. Pendant des années De Bow met ses lecteurs en garde contre le danger d'avoir trop d'esclaves, et insiste sur la nécessité d'envoyer la main-d'œuvre excédentaire travailler en usine. A partir de 1850, il change d'attitude. Au cours de la période de prospérité qui s'instaure en 1850, il se fait le champion de la reprise de la traite des nègres, convaincu qu'il faut importer des esclaves d'Afrique pour accroître la main-d'œuvre et pour permettre ainsi au Sud d'atteindre un niveau qui lui assure l'égalité politique avec les Etats non esclavagistes<sup>61</sup>. Cette attitude qui lui fait adopter successivement deux thèses contradictoires démontre la vanité des efforts faits par les économistes du Sud pour sortir d'une situation caractérisée à la fois par une pénurie et par un excédent de main-d'œuvre.

Nathaniel A. Ware écrit, en 1844, qu'un tiers des esclaves employés à la production des denrées alimentaires dans le Haut-Sud pourrait être retiré à l'agriculture sans que la production globale en souffre <sup>62</sup>. Ware est là au cœur du problème. Le Sud est en effet en proie à un chômage latent, chronique et qui ne cesse de s'aggraver. D'un côté, le Sud est surpeuplé, et il est évident que le revenu par habitant y serait plus élevé si la population agricole était moins nombreuse, mais mieux organisée. D'un autre côté, il souffre de sous-peuplement, en ce sens que le rythme de la croissance démographique n'est pas assez rapide pour répondre aux exigences du pouvoir économique et politique.

Au départ, l'esclavage favorise le Sud, l'importation de la main-d'œuvre bon marché compensant avantageusement la pénu-

60. La méthode utilisée dans ces calculs est exposée dans le dernier chapitre du livre de Bancroft, *Slave Trading...*

61. Robert F. Durden a retracé l'évolution de De Bow dans une étude intitulée « *J.D.B. De Bow : Convulsions of a Slavery Expansionist* », JSH, XVII (novembre 1951), pp. 441-461. Voir également Joseph Dorfman, *The Economic Mind in American Civilization* (Londres, 1947), II, p. 950. Aucun de ces auteurs n'essaye d'approfondir la portée de cette contradiction. Cf. De Bow, *Industrial Resources*, II, p. 314. L'unique biographie de De Bow > *J.D.B. De Bow : Magaziner of the Old South* de Ottis C. Skipper (Athens, Ga., 1958) n'aborde même pas le problème.

62. *Notes on Political Economy as Applicable to the United States « Southern Planter »* (New York, 1844), p. 30. Si Ware n'a pas développé ses vues sur la faiblesse du Sud, peut-être faut-il en chercher la raison dans sa conception nationale de l'économie. Son analyse de l'intensité du travail avait une portée nationale; elle n'était pas centrée sur un Etat ou une région particulière. Cf. William Diamond, a Nathaniel A. Ware, *National Economist*, JSH, V (novembre 1939), pp. 501-526, et notamment pp. 514-

rie de main-d'œuvre blanche; tant que la main-d'œuvre reste aussi abondante que peu coûteuse, la méthode de production la plus économique consiste à l'utiliser sans compter. Mais cette méthode comporte deux inconvénients, à savoir la faiblesse de la productivité marginale et l'existence d'un chômage latent; or, ces inconvénients, négligeables au départ, deviennent de plus en plus graves à mesure que la force de travail enchérit. Il y a du vrai dans la remarque d'un Sudiste anonyme, qui écrit en 1852 que la supériorité de l'agriculture du Nord s'explique moins par l'emploi d'une main-d'œuvre libre, que par une pénurie de main-d'œuvre qui impose la mise au point de méthodes permettant d'économiser celle-ci<sup>68</sup>. ◇

L'élimination du chômage latent doit précéder l'industrialisation ou aller de pair avec elle, même s'il n'est guère possible d'améliorer la productivité dans l'agriculture tant que le développement industriel n'est pas suffisant pour permettre d'améliorer les techniques agricoles. L'élimination de l'esclavage est la condition première de toute réorganisation de l'agriculture\* tendant à favoriser la constitution d'une classe de petits propriétaires prospères appelée à se substituer aux travailleurs indépendants et aux fermiers marginaux, dont le pouvoir d'achat est infime. Les Etats-Unis ont la chance de bénéficier d'une situation géographique remarquablement favorable et de disposer de terres vierges propres à attirer les capitaux et la main-d'œuvre qualifiée. Mais le Sud, une fois l'esclavage enraciné, trouve un concurrent redoutable à l'intérieur même des frontières nationales," et voit ses terres rapidement absorbées par les vastes propriétés esclavagistes. Dès lors, il faudrait autre chose que des réformes modestes et graduelles pour empêcher le Sud d'être de plus en plus distancé. ~ i

En 1856, un Virginien, A.L. Scott, signale que cet Etat connaît une pénurie croissante de main-d'œuvre et que la réforme de l'agriculture risque de tourner court si l'on ne reprend pas la traite des nègres<sup>63 64 65</sup>. C'est l'argument qu'invoquent, depuis quelques années, quoiqu'avec moins de clarté, des hommes dont le plllis représentatif est James H. Hammond. Gray Inutilisé en partie. Il estime que le prix élevé des esclaves empêche de poursuivre la réforme de l'agriculture, qu'il serait long et coûteux de substituer la main-d'œuvre libre à la main-d'œuvre servile, et que la période de transition s'accompagnerait nécessairement d'une stagnation marquée par de dures épreuves<sup>66</sup>. Ce dernier

63. U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture*, 1852, p. 379.

64. *Proceedings of the Southern Convention Held in Savannah, Georgia, Décembre 1856*, Supplément à la *De Bow's Review* (La Nouvelle Orléans, 1857), p. 211.

65. *History of Agriculture*, II, pp. 691, 931-932.

point est douteux, car au Maryland, où la transition s'opère régulièrement et progressivement, les progrès "de l'agriculture sont bien plus rapides qu'en Virginie. Partout où les mouvements de réforme gagnent du terrain, on a de plus en plus recours à la main-d'œuvre libre, ne serait-ce que comme appoint à la main-d'œuvre servile<sup>66</sup>.

En 1859, Ruffin souligne que, sans les ventes d'esclaves, la principale source d'accumulation de capital tarirait et que le mouvement de réforme serait stoppé. Mais il redoute en même temps que ces ventes perpétuelles ne finissent par ébranler le système esclavagiste dans le Haut-Sud<sup>67</sup>. La pénurie de main-d'œuvre, due à la baisse de l'offre, est le grand obstacle à la réforme; mais en même temps l'arrêt des ventes d'esclaves signifierait la fin de tout espoir de progrès.

Cette notion de pénurie de main-d'œuvre appelle des éclaircissements. En Virginie, la pénurie de main-d'œuvre consiste essentiellement dans l'absence de travailleurs possédant un niveau de productivité supérieur à celui de la moyenne des esclaves. L'économie ne permet qu'à un petit nombre de propriétés de subsister avec peu d'esclaves. On a vite fait d'atteindre la limite au-delà de laquelle on ne peut plus réduire la main-d'œuvre servile. La Virginie a besoin de travailleurs qualifiés et semi-qualifiés, capables de travailler dans les secteurs agricole et industriel d'une économie en voie d'expansion et de diversification. Si elle cessait d'écouler des esclaves dans le Bas-Sud, elle verrait instantanément s'arrêter l'accumulation de capital nécessaire à l'application de réformes ultérieures; on assisterait à un renversement du courant qui avait entraîné la réduction de la main-d'œuvre servile, dans le dessein d'intensifier les réformes, et à une reprise du mouvement qui tend à accroître le nombre des esclaves employés dans les plantations et dans les autres exploitations agricoles. Dans les années 50, la concentration de la main-d'œuvre servile s'accroît dans certaines régions de la Virginie. Dans le comté de Fauquier, les planteurs, c'est-à-dire les propriétaires qui possèdent au moins 20 esclaves, détiennent une part accrue de la main-d'œuvre servile, part qui passe de 67 à 75 %. On observe une tendance à la concentration des terres dans les plaines côtières de la Virginie<sup>68</sup>.

Les Virginiens sont donc perdus, soit qu'ils poursuivent, soit qu'ils interrompent les exportations d'esclaves. La première

66. Cf. Craven, *Soil Exhaustion*, p. 158; Bonner, AHR, XLIX (juillet 1944), pp. 667 sqq; Cornélius O. Cathey, « Sidney WeUer : Ante-Bellum Promoter of Agricultural Reform », NCHR, XXI (janvier 1954), pp. 16-17.

67. DBR, XXVI (juin 1859), p. 650.

68. Cf. Fields, « *The Agricultural Population of Virginia, 1850-1860* », pp. 11, et *passim*.

contradiction inhérente au processus de la réforme, c'est que le progrès en système esclavagiste est nécessairement limité : ou bien l'économie suit l'exemple du Maryland, où la main-d'œuvre servile cède de plus en plus la place aux travailleurs libres, ou bien les vieilles faiblesses et les anciennes difficultés de la plantation esclavagiste réapparaissent pires que jamais.

Les partisans d'une réforme de l'agriculture mettent en pratique et recommandent des améliorations dans les méthodes de travail, voyant là une voie de salut pour le système esclavagiste. En un sens, l'expérience du Maryland leur donne tort puisqu'elle ébranle l'esclavage, et il serait logique que la poussée du développement économique amène la classe<sup>0</sup> dominante à réviser sa manière de voir; mais cette classe est tellement imbue de l'esclavage et de tout ce qui s'y rattache qu'elle aimerait sans doute mieux s'opposer à tout programme de réforme agricole de peur qu'il n'entraîne une véritable révolution de l'agriculture pleine de risques pour les structures sociales d'un pays qui est le cœur même du Sud.

Il est facile d'imaginer les réactions suscitées par des méthodes comme celles de C.C. Baldwin, de Rockbridge, en Virginie. Baldwin, qui veut expliquer la prospérité de sa modeste petite ferme de 60 acres, l'impute à son refus délibéré d'imposer « des restrictions domestiques ». Ses esclaves mangent autant qu'ils le veulent, ont accès à tout et vivent aussi bien que la richesse de la ferme le permet<sup>69</sup>. Ces esclaves sont à moitié libres et l'on voit mal comment les propriétaires d'esclaves, en tant que classe, pourraient approuver de tels principes. Si les sombres pressentiments des réformistes quant à l'évolution de l'agriculture dans le Sud venaient à se réaliser, si le Sud se trouvait dans une situation critique, il y aurait selon eux d'autres issues que la réforme de l'agriculture. Il est clair que le Sud est perpétuellement tenté par les avantages économiques qu'il ne manquerait pas de retirer de la Sécession et de l'indépendance politique.

L'autre contradiction, inhérente à la réforme de l'agriculture, réside dans les rapports entre les ventes d'esclaves et les exigences idéologiques du système esclavagiste. Même si les planteurs pratiquent délibérément l'élevage des esclaves en vue de la vente, il n'en reste pas moins que la réduction systématique de la main-d'œuvre servile ébranle le prestige que confère aux propriétaires d'esclaves la possession de nombreux esclaves, prestige qui est absolument essentiel à l'idéologie du système esclavagiste. Les fermiers qui n'ont pas d'esclaves ou qui en ont peu, et les autres blancs de la classe moyenne et de la basse classe, dont le loyalisme à l'égard du système esclavagiste est indispensable à

69. *Southern Planter*, XII (août 1852), p. 243.

Thégémonie des planteurs, ne seront plus fascinés par la puissance et le prestige que confère la possession d'esclaves. Ils comprendront qu'on peut accéder à la considération et à la puissance par l'acquisition d'une fortune personnelle, recherchée en tant que telle, et obtenue grâce à un mode de production rationnel tout comme dans les Etats non esclavagistes. Les Basses Terres de Virginie sont assez attachées à la tradition pour repousser l'intrusion des valeurs bourgeoises, qui sont absolument incompatibles avec la société de plantation. Mais il est clair qu'à l'échelle du Sud tout entier ces valeurs constituent une grave menace pour les bases mêmes de la société esclavagiste et pour la domination exercée par la classe des propriétaires d'esclaves<sup>70</sup>.

#### Etude de certains comtés.

Au début des années 40, G.W. Featherstonhaugh écrit que l'annexion du Texas transformerait les plus anciens des Etats esclavagistes en une « répugnante pouponnière », adonnée à la production d'esclaves pour la vente<sup>71</sup>. Mis à part un Frédéric Bancroft, qui écrit occasionnellement, les historiens commencent seulement à considérer cette opinion d'un œil favorable. La publication de l'ouvrage de Conrad et Meyer sur la rentabilité de l'esclavage<sup>72</sup> a contribué à séparer nettement la question économique, qui est de déterminer dans quelle mesure l'économie des Etats les plus anciens reposait sur les ventes d'esclaves, de la question sociale qui consiste à se demander dans quelle mesure l'élevage des esclaves était délibéré. Seule la première de ces questions intéresse notre étude. Les analyses de Conrad et Meyer ne sont pas exemptes d'assertions douteuses, notamment lorsqu'ils écrivent que les propriétaires qui possédaient peu d'esclaves et dont les cultures n'étaient pas rentables, avaient la possibilité de vendre des esclaves pour assurer la régularité de leurs revenus, ce qu'ils ne se privaient pas de faire, ou lorsqu'ils avancent que

70. Ces derniers paragraphes impliquent un certain nombre de thèses sur la nature de la société esclavagiste avant la guerre de Sécession, qu'il serait difficile de démontrer ici. On en trouvera l'exposé préliminaire au chapitre I.

71. *Excursion Through the Slave States* (2 volumes; Londres, 1844), H, p. 189.

72. *Economies of Slavery*, pp. 43-92. Matthew B. Hammond, écrit dans *The Cotton Industry. An essay in American Economic History* (New York, 1897), p. 634 : « En Virginie et au Maryland, on n'avait pas des esclaves pour cultiver, on cultivait pour avoir des esclaves », affirmation que beaucoup trouvent exagérée, mais qui si l'on sait faire la part de l'effet de style, est fondée. Les propriétaires brésiliens d'esclaves disaient, avec une franchise désarmante : « La partie la plus productive de la propriété esclave est le ventre qui donne les enfants »; cité par Gilberto Freyre, in *Maîtres et esclaves* (Casa Grande et senzala), traduit du portugais par Roger Bastide, Paris, Gallimard, 1952, p. 265.

les Etats septentrionaux du Sud ne vendent que le produit de la croissance démographique naturelle de la population servile. D'abord il n'est pas prouvé qu'il y ait équilibre économique entre les petits et les gros propriétaires d'esclaves du Sud. En effet, comme Conrad et Meyer le démontrent eux-mêmes, l'achat et la vente des esclaves constituent essentiellement un commerce inter-régional. En outre, de 1830 à 1860, la population blanche du Maryland s'accroît de 77 %, alors que la population servile diminue de 15 %. La population blanche du Delaware augmente de 57 %, alors que la population servile baisse de 45 %. Dans le nord-est du Sud, il n'y a guère que la Virginie où la population servile augmente légèrement; encore n'augmente-t-elle que de 4 %, alors que la population blanche grimpe de 51 %. Il est clair que, comparé au taux d'expansion de la population blanche, celui de la population servile est relativement bas.

Il serait évidemment utile de connaître la proportion entre le revenu net de l'agriculture et celui de la vente des esclaves dans les comtés du Sud-Est, qui connaissent une certaine prospérité. Cette analyse statistique est malheureusement impossible. Certes, il existe plusieurs méthodes, notamment celle de Bancroft, pour évaluer les exportations d'esclaves réalisées dans certains comtés ; mais nous n'avons aucun moyen de distinguer entre les esclaves vendus et ceux qui se déplacent avec leurs maîtres. Bancroft avance des chiffres pour les différentes années. Il n'est pas exclu du tout qu'il touche juste dans ses analyses d'ensemble; mais lorsqu'il s'agit d'évaluations quantitatives, jouer aux devinettes n'est ni valable ni convaincant. L'évaluation du revenu net, qui se heurte aux mêmes difficultés que l'évaluation des bénéfices dans la région du coton, soulève encore maintes autres difficultés. Comme les régions les plus anciennes ont une économie plus complexe, une telle évaluation est irréalisable, tout au moins dans l'état actuel des choses.

Pour se faire une idée un peu plus précise de la situation dans les comtés où l'on enregistre quelques progrès, nous devons donc renoncer à attaquer la difficulté de face, et essayer de contourner l'obstacle. Nous pouvons calculer le revenu agricole brut d'après les recensements de 1850 et de 1860, dont les chiffres sont sûrs<sup>78</sup>. Retenons 23 comtés, choisis dans le Maryland, la Virginie

73. Il s'agit des comtés suivants : Maryland : Dorchester, Queen Anne, Somerset, Worcester, Prince George, Anne Arundel, Calvert, Charles, et St. Mary. Virginie : Fairfax, James City, Hanover, Prince George, Charles City, Amelia, Fauquier, et Prince William. Géorgie : Baldwin, Clarke, Hancock, Oglethorpe, Putnam et Wilkes. Us sont connus comme des comtés où s'appliquait la réforme. Cf. Craven, *Soil Exhaustion*, pp. 143, 151, et *passim*; Bancroft, *Slave Trading*, p. 129; Paul Murray, « Agriculture in the interior of Georgia, 1830-1860 », GHQ, XIX (décembre 1935), p. 295; tJ,S\*

et la Géorgie, en fonction de leur réputation au xix<sup>e</sup> siècle et de l'opinion que s'en font les historiens de l'agriculture du Sud. De 1850 à 1860, on enregistre une baisse du revenu agricole brut dans 5 comtés, une amélioration faible ou modérée dans 11 d'entre eux et une augmentation nettement marquée dans 7 seulement.

Nous pouvons aussi essayer de nous faire une idée de l'importance de la main-d'œuvre servile employée dans les plantations et de son influence sur le revenu agricole d'après les chiffres relatifs à la population blanche et à la population servile de 1830 à 1860, autrement dit durant la période de réforme. Si nous calculons le pourcentage d'esclaves par rapport à la population totale, nous nous apercevons que dans le Maryland ce pourcentage baisse dans 6 des 9 comtés retenus, qu'il reste pratiquement stationnaire dans les 3 autres (Calvert, Charles et Saint Mary). En Virginie, il baisse dans 4 comtés (Fairfax, Hanover, James City et Prince William) et il reste stationnaire dans les 2 autres (Amelia et Prince George). En Géorgie, au contraire, il ne baisse que dans le comté de Baldwin ; dans tous les autres, il monte. Il est significatif de voir que sur les 5 comtés où le revenu agricole brut baisse de 1850 à 1860, le pourcentage des esclaves par rapport à la population totale augmente dans trois d'entre eux — les comtés de Clarke, de Wilkes et d'Oglethorpe, tous situés en Géorgie — et reste stationnaire dans un quatrième (Il s'agit du comté de Charles, en Géorgie).

Il ressort de ces données que, dans les régions où le mouvement de réforme est le plus ancien et le plus profond, les revenus dépendent davantage de la monoculture et moins des ventes d'esclaves. La productivité accrue de l'agriculture amène l'ins-tallation d'un nombre croissant de familles blanches, désireuses d'y participer. Au contraire, dans les régions de Géorgie où la réforme est plus récente ou moins profonde, la vente des esclaves continue à s'intensifier, et la faiblesse des revenus agricoles continue à chasser de la terre un grand nombre de fermiers blancs.

Le grand mouvement de réforme n'a donc pas réussi à produire une économie agricole prospère fondée sur le travail des esclaves. Tout au plus a-t-il permis aux propriétaires d'esclaves de vivre assez confortablement de leurs revenus agricoles, surtout grâce à l'appoint des ventes périodiques d'esclaves. Ce n'est que dans les régions où la transformation est en cours depuis une trentaine d'années déjà que la production agricole redevient une entreprise rentable. Mais là aussi on assiste à une hémorragie

Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1851*, pp. 274-275. Pour la conversion des quantités indiquées dans le recensement, en valeur, voir ma thèse de doctorat inédite, « The Limits of Agrarian Reform in the Slave South », Columbia University, 1959, Appendice III.

assez spectaculaire de la main-d'œuvre servile. Il nous est malheureusement impossible de pousser l'analyse aussi loin que nous le souhaiterions, faute de statistiques précises sur des phénomènes aussi intéressants que le développement incontestable du métayage et du colonat partiaire.

Cela nous amène à la troisième contradiction inhérente au processus de réforme, qui est aussi la plus grave. La clé d'un progrès stable est dans la permanence de débouchés constants pour l'écoulement de la main-d'œuvre servile excédentaire. Mais le progrès même de la réforme contribue à supprimer ces débouchés. Tant que le Sud-Ouest a suffisamment de terres fertiles pour se permettre de conserver les méthodes d'exploitation si pernicieuses qui consistent à utiliser les équipes d'esclaves, le mouvement de réforme né dans le Haut-Sud peut se propager en direction du Midi. Mais lorsque le Bas-Sud se préoccupe à son tour de reconstituer son agriculture, il devient impossible de maintenir le marché d'esclaves, et c'est tout le processus de la réforme qui est dès lors voué à l'échec. Dans la mesure où le succès de la réforme dans une région implique le maintien et le développement des vieilles méthodes pernicieuses dans d'autres régions, une réforme générale de l'agriculture du Sud est incompatible avec le maintien de l'esclavage.

74. Cf. Fields, « Agricultural Population », pp. 58-59 et 181; Mendenhall, « History of Agriculture in South Carolina », pp. 224 sqq; Bonner, AHR, XLIX (juillet 1944), *passim*; et Richard B. Moins, « The Mesuré pf Sondage in the Slave States », MVHR, XLI (septembre 1954), pp. 219-240.



# III

## *Dépendance de la ville à Végard des campagnes*

*« Il faut penser qu'il n'y a chose à traiter plus pénible, à réussir plus douteuse, ni à manier plus dangereuse que de s'aventurer à introduire de nouvelles institutions; car celui qui les introduit a pour ennemis tous ceux qui profitent de l'ordre ancien, et n'a que des défenseurs bien tièdes en ceux qui profiteraient du nouveau. Laquelle tièdeur vient en partie de la peur des adversaires qui ont les lois pour eux. en partie aussi de l'incrédulité des hommes qui ne croient point véritablement aux choses nouvelles s'ils n'en voient déjà réalisée une expérience sûre. »*

MACHIAVEL \*.

©

\* *Le Prince*, Œuvres complètes, bibliothèque de la Pléiade, NRF, Paris, 1952, p. 305.



## **L'importance de la plantation esclavagiste dans le développement économique du Sud**

Les travaux des révisionnistes ont ébranlé la conviction . des historiens, qui imputaient traditionnellement le marasme économique de l'ancien Sud au système de la plantation esclavagiste, c'est cependant la théorie traditionnaliste qui est juste, et les arguments des révisionnistes ne résistent pas à l'examen. Selon eux, en effet, le travail servile aurait pu donner de bons résultats s'il avait été appliqué à d'autres fins qu'à la grande culture des produits principaux des plantations; il n'est d'ailleurs pas sûr que d'autres types d'activité économique puissent procurer un taux de profit supérieur à celui de l'agriculture esclavagiste; dès lors, on ne saurait tenir celle-ci pour responsable du peu d'enthousiasme des Sudistes à chercher un meilleur emploi de leurs capitaux. Leur premier argument confond le travail servile et ses conséquences immédiates avec le système esclavagiste et ses conséquences globales ; le dernier est problématique, étant donnée la difficulté de faire passer les esclaves d'un type de travail à un autre. Quant au second, il implique que l'on considère la relation de maître à esclave comme un type de relation strictement économique, analogue au fond à la relation de patron à ouvrier. Mais à regarder les choses en face, comment nier que l'esclavage engendre une politique, une idéologie et un comportement social dont les conséquences économiques sont incalculables ?

Nous n'avons pas à examiner ici la nature exacte des relations entre l'esclavage et la plantation. Les économies de plantation reposent indiscutablement sur une contrainte très grande, même s'il ne s'agit que d'une contrainte de fait, comme celle que l'on

observe aujourd'hui dans certaines parties de l'Amérique latine. L'objet de notre étude est un phénomène historique : l'économie du Sud avant la guerre de Sécession, économie de plantation fondée sur l'esclavage. Reconnaissons cependant que certains facteurs de retard dus à l'esclavage subsistent durant la période de reconstruction.

Ces facteurs sont trop nombreux pour que nous puissions les indiquer tous, même de façon sommaire. Rappelons pour l'essentiel le faible niveau de l'accumulation du capital, la forte propension des planteurs à consommer des objets de luxe, la pénurie de liquidités encore aggravée par l'hémorragie chronique des capitaux, la nécessité de concentrer la culture sur un petit nombre de produits principaux, l'idéologie résolument anti-industrielle et anti-urbaine des planteurs qui constituent la classe dominante, le rôle de simples auxiliaires auxquels la banque, l'industrie et le commerce sont réduits dans l'économie de plantation. Ces traits, si familiers soient-ils, demandent à être repensés à la lumière des grands travaux actuels sur l'économie des régions sous-développées. Soulignons toutefois comme un autre facteur de retard, pour expliquer l'impuissance du Sud à s'industrialiser, l'insuffisance du marché intérieur, qui prive de débouchés les produits industriels et les produits agricoles.

Il y a trente ans, Elizabeth W. Gilboy déplorait que les spécialistes de l'histoire économique s'intéressent exclusivement à l'offre et négligent l'étude de la demande<sup>1 2 3</sup>. En dépit de brillants travaux consacrés à des problèmes de marché par des auteurs de tout premier plan, comme Karl Marx, Paul Mantoux et R.H. Tawney, la plainte était fondée. Depuis lors, on a consacré plus d'attention à la demande, moins peut-être pourtant que le sujet ne l'exige. Les travaux importants d'économistes comme Maurice Dobb, Simon Kuznets, H.J. Habakkuk et Gunnar Myrdal ont contribué à combler cette lacune<sup>4</sup>; ainsi que les recherches récentes concernant l'industrialisation de l'Europe et l'économie

1. Cf., par exemple, Robert R. Russel, *JSH*, IV (février 1938), pp. 34-54, ou la thèse plus récente de Conrad et Meyer, *JPE*, LXXVI (avril 1958), pp. 95-130. Curieusement, Russel a été l'un des premiers à contester le bien-fondé de l'hypothèse avancée par des historiens comme T.P. Kettell, qui estiment que le Sud importait autant que le Nord. Son *Economic Aspects of Southern Sectionalism, 1840-1861* (New York, 1960; éditée pour la première fois en 1924), contient beaucoup de matériel intéressant, et donne souvent un excellent aperçu de la faiblesse du marché intérieur du Sud.

2. « Demand as a Factor in the Industrial Revolution », in *Facts and Factors in Economic History : Articles by the Former Students of Edw. F. Gay* (Cambridge, Mass., 1932), pp. 620-639.

3. Dobb, *Studies*, pp. 6 sqq, 87 sqq, et 290-296; Kuznets, « Toward a Theory of Economic Growth », in Robert Lekachman (ed), *National Policy for Economic Welfare at Home and Abroad* (New York, 1955), pp. 12-77; Habakkuk, in Dupriez (ed), *Economic Progress*, pp. 149-169; Myrdal, *Rich Lands and Poor*, notamment pp. 23-38.

des pays sous-développés. La grande leçon à retenir de l'évolution des pays développés et de celle des pays sous-développés, c'est que l'industrialisation est inconcevable sans une révolution agraire qui fasse voler en éclats les structures de l'ancien régime à la campagne. Tant que les paysans restent attachés à la terre, tant qu'ils sont accablés de dettes et que leur pouvoir d'achat est réduit au minimum, le recrutement de la main-d'œuvre et la formation des conditions de marché nécessaires à une vaste industrialisation sont impossibles. « La réforme de la terre », autrement dit la révolution agraire, constitue donc la première étape vers la création d'une classe ouvrière urbaine, vers une réorganisation de l'agriculture qui rende celle-ci capable de nourrir des villes en pleine expansion, vers le développement du marché intérieur, et cette étape est indispensable.

La réorganisation de l'agriculture peut créer des débouchés industriels de diverses façons. Envisageons-en deux. Dans un premier cas, les travailleurs qui sont arrachés à la terre, comme ce fut le cas en Angleterre au moment des « enclosures », accroissent nécessairement la demande de vêtements et d'autres articles indispensables qu'auparavant ils fabriquaient eux-mêmes. Paradoxalement, cette expansion du marché n'empêche pas une baisse sensible du niveau de vie des travailleurs. Dans un second cas, les fermiers restés à la campagne pour assurer l'approvisionnement des marchés urbains en pleine expansion, accroissent la demande de textiles, d'équipement agricole et d'autres biens.

Le Nord s'est élevé, grâce à la rapide expansion du marché rural, tandis que le Sud est resté sous la domination des plantations esclavagistes jusqu'au jour où l'âpreté d'un adversaire qui avait intérêt à changer le système d'exploitation rurale, lui en a imposé, de l'extérieur, la réorganisation. La formation d'un marché intérieur suffisant était impossible dans le Sud avant la guerre de Sécession. Après cette guerre, l'évolution a été lente et pénible tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### La nature du marché. \* II

En 1860, le Sud exporte près des trois quarts de sa récolte, alors qu'avant la guerre de Sécession il n'est jamais arrivé aux Etats-Unis d'exporter plus de 5 % de leur récolte de céréales. Il est clair que les profits tirés de la culture du coton servent à financer la croissance économique des Etats-Unis; mais la question est de savoir si le Nord ne les a pas drainés pour développer sa propre économie. Les mécanismes du crédit y ont certainement beaucoup contribué. L'opposition entre le Sud, qui dépend du commerce extérieur, et le Nord, qui s'appuie principalement sur son marché intérieur, révèle non seulement une certaine

division sociale du travail, mais aussi une véritable exploitation du Sud exportateur par le Nord.

Robert G. Albion, qui a magistralement dépeint l'emprise coloniale du Nord sur le Sud, déclare qu'il est tout à fait irrationnel que le Sud ne commerce pas directement avec l'Europe, et que cette situation lui est cyniquement imposée par la politique agressive des hommes d'affaires new-yorkais. Accordons-lui qu'il n'y aurait eu aucune raison pour que les exportations de coton du Sud et ses importations de marchandises européennes passent par New-York si le Sud avait été un aussi gros importateur que le Nord et l'Ouest. C'est bien précisément ce que croient Albion ainsi que d'autres auteurs contemporains, comme George McDuffie et T.P. Kettell mais ils sont complètement dans l'erreur. Le Sud est loin d'avoir un marché industriel comparable à celui des États non esclavagistes. Comme le Nord, il est tributaire de l'industrie européenne, mais ses importations sont inférieures en valeur à celles du Nord et de l'Ouest, et en volume à ses propres exportations. Si les navires qui transportaient le coton s'étaient rendus directement des ports du Sud dans ceux d'Europe, ils auraient dû revenir sur lest<sup>4</sup>. Ce n'est donc pas un hasard que New-York ait maîtrisé le marché du Sud. Si la part du Sud dans les importations américaines avait été aussi grande que le suppose Albion, et le commerce côtier aussi important qu'il se l'imagine, le trafic entre La Nouvelle-Orléans et les régions de plantation aurait été constitué pour l'essentiel par des marchandises venant d'Europe via New-York, alors qu'il s'agissait, nous le savons très bien, de marchandises en provenance de l'Ouest<sup>5</sup>.

4. Albion, *Rise of New York Port et Square-Riggers on Schedule*. On trouve déjà ces arguments chez des hommes de l'époque, comme De Bow; cf. *Industrial Resources*, I, pp. 125, et 365; et DBR, IV, (1847), pp. 208-225, 339, et 351. Si l'on veut connaître le point de vue des Nordistes sur la question, on peut se référer à l'exposé intéressant de Daniel Lord dans *The Effects of Secession upon the Commercial Relations Between the North and South and upon Each Section* (New York, 1861), p. 15. On se fera une idée du faible niveau des importations du Sud en lisant George Rogers Taylor, *The Transportation Revolution, 1815-1860* (New York, 1951), p. 198; Pm-Kp S. Foner, *Business & Slavery* (Chapel Hill, N.C., 1941), pp. 6-7; et Samuel Eliot Morison, *The Maritime History of Massachusetts, 1783-1860* (Boston, 1921), pp. 298-299. Les compagnies de navigation qui assuraient l'exportation du coton à partir des ports du Nord participaient activement au transport des émigrants européens, pour n'avoir pas à ramener leurs bateaux sur lest John G. B. Hutchins, *The American Maritime Industries and Public Policy, 1789-1914* (Cambridge, Mass., 1941), pp. 262-263.

5. Emory R. Johnson et al., *History of the Domestic and Foreign Commerce of the United States* (2 vol.; Washington, D.C., 1915), I, p. 242; R.B. Way, « The Commerce of the Lower Mississippi in the Period 1830-1860 », *Mississippi Valley Historical Association, Proceedings*, X (1918-1919) p. 62; Louis Bernard Schmidt, a The Internat Grain Trade of the United States, 1850-1860 », *Iowa Journal of History and Politics*, XVIII (janvier 1920), pp. 110-111.

L'erreur commise par Albion, quand il suppose que les importations du Sud étaient à peu de chose près équivalentes à celles du Nord, est d'autant plus surprenante que la demande du Sud était indiscutablement très faible. Le Sud n'encourage guère l'industrie et les différents secteurs industriels qui se dressent contre cette passivité, ceux du coton, du fer, du papier, de la laine, des chemins de fer, se heurtent tous aux mêmes obstacles. Les effets de l'esclavage sur le marché intérieur constituent d'ailleurs un des thèmes principaux du réquisitoire prononcé contre l'esclavage par certains leaders abolitionnistes, comme Henry Ruffner et Cassius M. Clay. De leur côté, les partisans les plus clairvoyants de l'esclavage mettent souvent l'accent sur les problèmes de marché. Le directeur du *Southern Agriculturalist* souligne en 1828, que le Sud n'a pas suffisamment de consommateurs pour soutenir une grande industrie, constatation qui revient comme un leit-motiv durant toute la période antérieure à la guerre de Sécession. On la retrouve par exemple en 1855 dans une allocution du colonel Andrew P. Calhoun, à l'Association des fermiers de Pendleton, en Caroline du Sud. À l'inverse, il est vrai, on rencontre parfois dans Beverley Tucker l'idée que jamais les Nordistes ne se lanceront dans une guerre « qui, tant qu'elle durerait, les couperait du meilleur marché du monde » <sup>6</sup>. On a d'ailleurs peine à croire que tant de gens aient pu admettre un argument si manifestement faux, même si certains d'entre eux y ont été poussés par des motifs politiques.

Alfred Glaze Smith Jr. et Douglas C. North ont en partie imputé le faible niveau de la demande dans le Sud au caractère autarcique de la plantation. Les renseignements recueillis dans la région du coton à l'occasion du recensement décennal ne confirment pas cette hypothèse. Ils révèlent au contraire que la production industrielle est insignifiante, même dans les plus grosses plantations, ce qui confirme les thèses de Rolla M. Tryon et de Mary Elizabeth Massey sur la faiblesse de l'industrie domestique dans le Sud<sup>7</sup>. En 1860, dans les comtés de De Soto et de Marshall, au Mississippi, la valeur moyenne de la production industrielle ne dépasse pas 76 dollars pour les gros planteurs, c'est-à-dire les propriétaires qui possèdent au moins 31 esclaves<sup>^</sup> elle se situe à un niveau nettement inférieur pour les petits planteurs et les autres exploitants agricoles. Dans les comtés de

6\* *Southern Agriculturalist* (Charleston, S.C.), I, (septembre 1828), p. 404; *Farmer and Planter*, VI (décembre 1855), pp. 270-271; SQR, XVIII (septembre 1850), p. 218.

7. A.G. Smith, *Economie Readjustment, of an Old Cotton State : South Carolina, 1820-1860*, Columbia, S.C., 1958, p. 134; North, *The Economie Growth of the United States, 1790-1860* (Englewood Cliffs, NJ., 1961), pp. 132-133; Tryon, *Household Manufactures in the United States; Massey, Ersatz in the Confederacy*, pp. 80 et 98.

Dougherty et de Thomas, en Géorgie, les petits planteurs, ceux qui possèdent de 21 à 30 esclaves, viennent en tête avec 127 dollars, devant les gros planteurs dont la production est moitié moindre. La plupart des planteurs, de ces quatre comtés ne déclarent aucune activité industrielle domestique<sup>8</sup>. Des conclusions similaires se dégagent d'études faites sur des comtés témoins des Basses Terres, des terres à tabac et des terres à blé de Virginie. En revanche, les registres des plantations mentionnent des commandes artisanales d'une fréquence étonnante et d'une grande importance, et font ressortir que le degré d'autarcie et de division du travail atteint dans ces plantations est nettement moindre qu'on ne le suppose généralement<sup>9</sup>. La faiblesse de la demande s'explique donc principalement par la pauvreté de la grande majorité de la population rurale, composée d'esclaves, de fermiers qui subviennent tout juste à leurs besoins et de pauvres blancs.

Au dix-neuvième siècle, les Etats-Unis souffrent d'une pénurie de capitaux et de main-d'œuvre. Les fermiers, qui constituent d'importants débouchés pour les biens de consommation et les biens de production, stimulent le développement industriel. C'est cette demande rurale qui sert de point de départ à l'industrialisation. Les industriels de l'Est prennent peu à peu conscience de leur dépendance à l'égard du marché rural. Vers 1854, ils se montrent favorables aux mesures législatives relatives au homestead \*, non

8. J'ai pris cinq comtés cotonniers de Géorgie et cinq du Mississippi, que Gray cite comme étant représentatifs dans son ouvrage intitulé : *History of Agriculture* (I, pp. 334 et 335; II, pp. 918-921). J'ai choisi dans cet échantillon les deux comtés mississippiens et les deux comtés géorgiens où le nombre d'esclaves par propriétaire — qui est la seule variable pour laquelle nous disposions de données précises —, était le plus proche de la moyenne. D'après ce que nous savons des conditions économiques et naturelles du Sud, il semble que ces quatre comtés soient assez représentatifs de la région cotonnière. J'ai commencé par y étudier le pouvoir d'achat, afin d'avoir les éléments de base nécessaires pour apprécier la structure générale du marché. J'ai constaté que les dépenses étaient tellement minimes que, même en admettant une certaine marge d'erreur dans les déclarations faites lors du recensement, et en supposant, de surcroît, que le niveau des dépenses était de 50 % plus élevé dans les autres comtés, on n'arrive pas à imaginer comment on aurait pu obtenir des résultats vraiment différents. J'ai ensuite constitué un échantillon au hasard en prenant les dix premiers noms inscrits en tête de chaque page de l'U.S. Census, 1860, Georgia, Schedule 4, Productions of Agriculture, Dougherty and Thomas counties (bibliothèque de la Duke university, Durham, M.C.) et de l'U.S. Census, 1860, Mississippi, Schedule 4, De Soto and Marshall counties (archives de l'Etat, du Mississippi, Jackson). J'ai déterminé le nombre d'esclaves que possédait chaque propriétaire de mon échantillon en me reportant à l'U.S. Census, 1860, Georgia, Schedule 2, Slave Inhabitants, Dougherty and Marshall counties (Archives nationales\*, Washington). J'ai établi une grille pour convertir les quantités en dollars quand l'Annexe 4 indiquait seulement le volume de la récolte sans en indiquer la valeur. On trouvera l'exposé détaillé de la méthode utilisée dans ma thèse de doctorat, inédite : « The Limits of Agrarian Reform in the Slave South », Columbia University, 1959, appendices.

9. Cf. Chapitre II.

\* Concession statutaire de 160 acres de terre. (N.d.T.)

seulement parce qu'ils ont besoin d'appui pour augmenter les tarifs douaniers, et parce qu'ils entrevoient des possibilités de spéculation, mais aussi parce qu'ils entendent élargir leurs débouchés. Les agriculteurs de la Nouvelle-Angleterre comprennent que leur avenir est lié au développement de l'industrie. Leur hostilité, si elle va aux intermédiaires commerciaux, épargne en général les industriels<sup>10</sup>. Il en est de même dans l'Ouest. Dans les années 30, Achille Murat remarque avec perspicacité que l'intérêt que l'Ouest porte à l'industrie « s'applique moins aux usines actuelles qu'aux usines à venir »<sup>11</sup>. Seul le Sud professe un agrarianisme irrévocablement hostile à l'industrie en tant que système et à l'urbanisation, et cette aversion est due à l'influence idéologique des planteurs propriétaires d'esclaves. °Même là, ceux qui s'intéressent au progrès de l'économie comprennent que l'industrialisation est liée à la réforme de l'agriculture et s'efforcent de mettre au point des formules propres à développer l'industrie, sans pour autant déplaire à leurs amis les propriétaires d'esclaves<sup>12</sup>.

Ce qui donne à l'Ouest la possibilité d'importer des capitaux, c'est que les industriels de l'Est et les prêteurs européens ont confiance dans ses possibilités de croissance et de prospérité. Or, à cette époque, l'afflux des capitaux extérieurs est nécessaire pour compenser les sorties de devises qu'entraînent l'importation de marchandises et le déficit chronique de la balance commerciale. Jusqu'en 1850, l'énorme marché intérieur de l'Ouest lui permet de faire face à l'excédent des importations. Ensuite, son insatiable demande de produits manufacturés contribue à déséquilibrer la balance commerciale des Etats-Unis, sans poser, en fin de compte, de graves problèmes. Les importateurs américains sont assez puissants pour obtenir des crédits à long terme à des conditions avantageuses. En outre, au cours des années 50, les profits de la marine marchande, ainsi que d'autres recettes invi-

10. Roy M. Robbins, *Our Landed Heritage* (New York, 1950), p. 177; Joseph Brennan, *Social Conditions in Industrial Rhode Island, 1820\*1860* (Washington, D.C., 1940), p. 18; Samuel Reznick, « The Rise and Early Development of Industrial Consciousness in the United States, 1760-1830 », *JEBH*, IV (août 1932), Supplément, pp. 784-811; Isaac Lippincott, *History of Manufactures in the Ohio Valley to the Year 1860* (New York, 1914), pp. 63-65; Grace Pierpont Fuller, *An Introduction to the History of Connecticut as a Manufacturing State* (Northampton, Mass., 1915), p. 45; James Neal Primm, *Economic Policy in the Development of a Western State : Missouri, 1820-1860* (Cambridge, Mass., 1954), pp. 56-59; Frank W. Taussig, *The Tariff History of the United States* (7<sup>e</sup> édition, Cambridge, Mass., 1923), pp. 6&-108; et Bray Hammond, *Banks and Politics in America* (Princeton, NJ., 1957).

11. Murat, *America and the Americans*, p. 19.

12. Voir, par exemple, les remarques de M.W. Philips et John J. Williams, in *Mississippi Planter and Mechanic*, II (mai 1858), pp. 157-158; de Thomas J. Lemay, in *Arator*, I (novembre 1855), p. 237; et d'Andrew Johnson, in *Congressional Globe*, XXII, p. 312.

sibles, contribuent largement à redresser la balance extérieure ". Ainsi, d'un côté, l'économie nationale a suffisamment de ressources pour surmonter les conséquences les plus graves du déficit de la balance commerciale et, de l'autre côté, l'Ouest agricole est en mesure d'obtenir les crédits nécessaires à son développement industriel. Le même mécanisme ne joue pas au bénéfice du Sud. Si l'excédent exportable qu'il fournit contribue dans une large mesure à compenser les exportations des Etats-Unis, c'est, en dernière analyse, le capital du Nord qui en tire profit. C'est donc en partie aux dépens du Sud que la nature réalise ces gains invisibles si importants pour sa croissance.

Les statistiques démographiques pour 1860 permettent de saisir la structure du marché. Si nous laissons de côté le Maryland, où l'esclavage est en déclin, et le Delaware, qui n'a guère d'esclavagiste que le nom, nous constatons que les Etats où subsiste l'esclavage ont une population moyenne de 18 habitants au mille carré. Le Kentucky atteint une densité exceptionnelle pour le Sud avec ses 31 habitants au mille carré, contre 158 dans le Massachusetts, 138 dans le Rhode Island, 98 dans le Connecticut, 84 dans l'Etat de New-York, 81 dans le New Jersey et, si nous passons à l'Ouest, 59 dans l'Ohio, 40 dans l'Indiana et 31 dans l'Illinois.

Encore ces chiffres ne rendent-ils pas compte d'un fait particulièrement significatif. Un pays faiblement peuplé peut avoir du point de vue économique une forte densité de population, si les transports et la production primaire sont bien développés et bien intégrés. C'est ainsi qu'en 1860 les Etats du Nord ont, du point de vue économique, une densité de population bien supérieure aux pays de l'Asie, qui sont pourtant beaucoup plus peuplés. Or le Nord est supérieur au Sud dans le domaine des transports et de l'intégration économique, de sorte que l'écart entre les dimensions de leurs marchés respectifs est en réalité plus grand que ne le font apparaître les données démographiques.

Depuis les recherches d'Ulrich B. Phillips, qui a fait œuvre de précurseur, les historiens admettent que les transports dans le Sud sont conçus en vue de relier les zones de monoculture aux ports, cette liaison étant la plus avantageuse pour les planteurs. Ces derniers, dominant les législatures des divers Etats, s'intéressent notamment aux domaines où la participation de l'Etat est décisive. Qu'on pense à la construction des chemins de fer ! Ils repoussent généralement les impôts dont le produit permettrait d'ouvrir l'accès à l'arrière-pays, convaincus que cette ouverture bénéficierait à des agriculteurs dont les sentiments politiques leur <sup>13</sup>

13. Cf. Simon Kuznets, *Economie Change* (New York, 1933), pp. 307 sqq; et Charles F. Dunbar, *Economie Essaye* (New York, 1904), p. 268.

sont suspects et dont la puissance se trouverait ainsi accrue. Or, sans un réseau ferroviaire très développé, le Sud ne peut ni constituer une unité économique, ni intégrer dans une économie de marché — si ce n'est indirectement et dans des proportions négligeables — les producteurs qui ne pratiquent pas la monoculture. L'insuffisance des transports explique ainsi, pour ne prendre que cet exemple, le retard de l'industrie du coton<sup>14</sup>.

Aussi les Sudistes les plus clairvoyants ont-ils de bonnes raisons pour souligner qu'il existe des liens certains entre le réseau ferroviaire, les marchés, la polyculture et l'industrie. James Robb déclare explicitement que l'unification du « Sud est irréalisable si l'on n'y développe pas les transports et la grande industrie. Oscar M. Lieber observe que, sans un réseau de transports adéquat, les fermiers de la Caroline du Sud producteurs de maïs n'auront jamais accès au marché. Quand John Bell, sénateur du Tennessee, prend chaudement parti en faveur des concessions fédérales de terres aux chemins de fer, c'est qu'il songe à l'intégration de la production primaire<sup>15</sup>. Mais le Sud ne peut guère accueillir de telles prises de position que par un silence exaspéré. Parfois, cependant, la leçon est entendue et retenue dans le Sud ; par exemple dans ce qui deviendra la Virginie Occidentale. On y construit des routes et des voies ferrées pour faciliter l'accès aux marchés existants, politique qui a pour effet de renforcer les liens entre le Haut-Sud et les Etats non esclavagistes et de l'arracher à l'emprise des propriétaires d'esclaves. Le marché intérieur du Sud esclavagiste est constitué principalement des plantations qui achètent des denrées alimentaires à l'Ouest et des articles industriels à l'Est. Les planteurs ont certes intérêt à ce que l'industrie du Sud se développe, mais seulement dans une certaine limite. Ils ont besoin d'articles, tels que des vêtements bon marché pour les esclaves, des égreneuses de coton, des instruments agricoles sommaires, de la corde pour les sacs à coton. Ce marché étriqué ne peut en rien se comparer à celui de l'Ouest, où la demande de biens industriels de toutes sorte est importante, du fait notamment des fermes les plus riches qui font des investissements considérables et achètent beaucoup d'instruments et de machines agricoles. Le Nord-Est possède suffisamment de capital et de main-d'œuvre qualifiée pour assurer une production

14. Cf. Milton S. Heath, *Constructive Liberalism : The Rôle of the State in Economic Development in Georgia to 1860* (Cambridge, Mass., 1954), pp. 290-291; et Seth Hammond, « Location Theory and the Cotton Industry », JEH, II (1942, Supplément), pp. 101-117. L'opposition résolue des cuisses de propriétaires fonciers au développement des transports est un phénomène général dans les colonies et les pays sous-développés. Cf. George Wythe, *Industry in Latin America* (New York, 1945), p. 4.

15. De Bow, *Industrial Resources*, II, p. 154; Oscar M. Lieber, *Report on the Survey of South Carolina...*, 1857 (Columbia, S.C., 1858), p. 106; *Congressional Globe*, XXI, Pt. I, pp. 867-868.

à grande échelle, de sorte qu'il contrôle les marchés du Nord et de l'Ouest. Les industriels du Sud ne peuvent\* pas espérer concurrencer le Nord hors de chez eux. En outre, les conditions grâce auxquelles le Nord a acquis la maîtrise de son propre marché lui assurent la possibilité de s'imposer sur le marché du Sud, en dépit des frais de transport.

Le Sud se trouve alors enfermé dans un dilemme qui se pose aujourd'hui à maints pays sous-développés. S'il représente en effet un marché pour l'industrie extérieure, ce marché est trop restreint pour soutenir l'industrie locale contre la concurrence extérieure d'industriels qui s'appuient sur des marchés plus vastes et qui, par conséquent, produisent à plus grande échelle. Il ne se trouve au Sud qu'un cinquième des usines américaines; encore ne disposent-elles que de capitaux incomparablement moindres que celles des Etats non esclavagistes. Prenons deux industries particulièrement importantes pour le Sud : le coton et les instruments agricoles. En 1860, la Nouvelle-Angleterre compte à elle seule trois fois plus d'usines de coton que le Sud tout entier et ces usines ont pratiquement deux fois plus de capitaux. La concentration est si poussée dans ce secteur que, dès 1850, alors qu'il y a plus d'un millier d'usines dans l'ensemble du pays, 41 d'entre elles détiennent la moitié des capitaux investis dans l'industrie cotonnière. Dans le secteur des instruments et des machines agricoles, l'Etat de New-York, l'Ohio, la Pennsylvanie et l'Illinois ont chacun un niveau d'investissement plus élevé que celui du Sud tout entier; quant à la capitalisation, elle est en moyenne de deux ou trois fois et demie supérieure à celle du Sud<sup>16</sup>. Devant cette supériorité du Nord, des hommes comme Edmund Ruffin et Thomas L. Clingman en viennent à souhaiter une Confédération du Sud protégée par des tarifs douaniers élevés contre les produits du Nord<sup>17</sup>.

Les renseignements dont nous disposons sur l'industrie textile du coton montrent que les producteurs du Sud concentrent en général leurs efforts sur la production de cotonnades très grossières et très bon marché, destinées à confectionner les vêtements

16. U.S. Census Office, *Manufactures of the United States in 1860...* (Washington, D.C., 1865), pp. cxi, ccxvii, lxxiii, pp. 729-730; Evelyn H. Knowlton, *Pepperell's Progress : History of a Cotton Textile Company, 1844-1945* (Cambridge, Mass., 1948), p. 32. En 1850, la moyenne de capitalisation des entreprises industrielles est de 25 % plus élevée dans les Etats sans esclaves et les territoires que dans les Etats à esclaves, et l'écart ne cesse de s'accroître durant la décennie suivante, la moyenne s'élevant de 68 % dans le premier cas, contre 51 % seulement dans le second. Le Bas-Sud, y compris la Caroline du Nord, mais sans le Tennessee, est encore plus défavorisé, avec, par rapport aux Etats sans esclaves, un écart de 38 % en 1850 et de 47 % en 1860. En outre, le nombre des entreprises industrielles s'élève beaucoup plus vite au Nord qu'au Sud, de 1850 à 1860.

17. Ruffin, « Incidents of My Life », pp. 19-20, Ruffin Papers; Clingman, *Speeches*, pp. 233-254, et notamment p. 250.

des esclaves<sup>18 19</sup>. Encore doivent-ils disputer ce marché aux industriels du Nord qui peuvent soit expédier directement leurs marchandises, soit créer des filiales dans le Sud et qui pratiquent en outre la récupération et la remise en état des vêtements d'occasion. La Nouvelle-Angleterre ne fournit pas seulement au Sud la plus grande partie des « vêtements de nègres », elle lui procure également un important contingent de bottes et de chaussures. La Maison Batchellor Brothers, de Brookfield, dans le Massachusetts, fabrique, par exemple, des chaussures bon marché spécialement conçues pour le Sud et ouvre, dès 1837, une filiale à Mobile pour consolider sa clientèle sudiste<sup>20</sup>.

Les industriels qui produisent des cotonnades de meilleure qualité ne trouvent guère de débouchés dans le Sud. Exceptionnellement, un homme comme William Gregg réussit à s'imposer sur les marchés du Nord, mais la demande du Sud pour des produits de qualité reste si faible qu'elle ne peut servir de base à une véritable industrie de cette sorte. Des firmes du Nord, comme la Pepperell Manufacturing Company ou l'A.A. Lawrence Company n'ont dans le Sud qu'une faible clientèle, tandis que, depuis 1814, l'accroissement de la demande de textiles dans l'Ouest agricole influence très favorablement l'industrie cotonnière de la Nouvelle-Angleterre<sup>21</sup>.

L'industrie sidérurgique du Sud, entravée par le développement insuffisant du réseau ferré, se heurte elle aussi à des difficultés. Evidemment l'obligation d'importer en grande quantité le fer nécessaire à la construction des voies ferrées constitue un handicap pour l'ensemble des sidérurgistes américains; comme ils produisent à petite échelle, les coûts s'en ressentent. Mais cet inconvénient est particulièrement grave pour les sidérurgistes du Sud; liés à un marché local insuffisant, ils ont peine à se maintenir, même durant la période de prospérité des années 50.

Il n'est pas surprenant que la Chambre de commerce d'Augusta, en Géorgie, qui recommande aux Sudistes d'acheter les produits du Sud, ajoute « à moins que vous ne trouviez à meilleur compte dans le Nord »; il n'est pas davantage surprenant que le conseil soit raillé et comparé au vieux dicton : « Si tu peux avoir la maîtresse, ne touche pas à la bonne, sauf si tu la préfères »<sup>22</sup>.

18. U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture*, 1857, pp. 308-309; et 318; et Richard H. Shryock, a 'The Early Industrial Révolution in the Empire State ». GHQ, XI (juin 1927), p. 128.

19. Jesse Eliphalet Pope, *The Clothing industry in New York* (New York, 1905), pp. 6-7.

20. Hazard, *Boot and Shoe Industry*, pp. 57-58.

21. Knowlton, *Pepperell's Progress*, pp. 83-84; Caroline F. Ware, *The Early New England Cotton Manufacture* (Boston, 1931), pp. 48 et 55.

22. Wender, *Southern Commercial Conventions*, p. 25.

## Dimension du marché rural.

Il est difficile d'évaluer avec précision l'importance du marché du Sud. Il n'est guère plus facile d'établir une comparaison quantitative globale digne de foi avec celui de l'Ouest. Du moins pouvons-nous glaner ici et là de quoi nous faire une idée de l'écart qui les sépare, et qui est considérable. Une firme importante, la Phelps, Dodge & C<sup>o</sup>, qui transporte le coton et fait le commerce des métaux, outils, machines, vêtements et autres marchandises, signale qu'au début de la guerre civile, elle ne fait que 5 % de ses affaires avec le Sud; encore est-ce principalement avec les Etats non producteurs de coton. Nous ignorons la part exacte de cette firme dans les exportations de coton, mais nous savons qu'elle est considérable. Elle est donc admirablement placée pour fournir au Sud, en échange du coton, des produits industriels. Mais les exportations, de coton, en valeur comme en volume, dépassent sans comparaison les importations de produits étrangers. Les agriculteurs et les citoyens de l'Ouest constituent au contraire un marché intéressant et en pleine expansion. L'Ohio est, après l'Etat de New-York, le premier client de la firme <sup>25</sup>.

Le recensement de 1860 et diverses informations de première main, relatives aux dépenses des planteurs et des agriculteurs dans deux comtés représentatifs des régions cotonnières du Mississippi et deux comtés de Géorgie, nous donnent des éléments d'où nous pouvons tirer une évaluation approximative de l'importance du marché dans la région cotonnière. (Voir note 8, page 144.) Il s'agit là d'indications très favorables au Sud et qui l'avantagent doublement par rapport à l'Ouest car, d'une part, la fraction de la population rurale ne jouissant que d'un pouvoir d'achat faible ou inexistant est incomparablement plus grande dans le Sud et, d'autre part, la concentration foncière y est beaucoup plus poussée que dans l'Ouest. Ainsi, quand bien même les dépenses des planteurs et des fermiers du Sud dépasseraient, à nombre égal, celles de leurs homologues de l'Ouest, les achats des comtés du Sud seraient au total inférieurs à ceux d'une région équivalente de l'Ouest. Comme en outre le Sud achète surtout des denrées alimentaires, le marché industriel y est encore plus réduit qu'il ne paraît.

La concentration de la terre et des esclaves est telle que dans le Mississippi, 6 % des propriétaires gagnent un tiers du revenu brut et une proportion sans doute beaucoup plus forte du revenu <sup>23</sup>

23. Richard Lowitt, *A Merchant Prince of the Nineteenth Century: William E. Dodge* (New York, 1954), pp. 31 sqq, et p. 37.

net. Autrement dit, la grande majorité des propriétaires ne reçoivent qu'une portion anormalement faible du revenu global de l'économie cotonnière.

Seuls les plus gros planteurs qui représentent 10 % des propriétaires fonciers, dépensent plus de 1.000 dollars par an pour l'achat de nourriture et de produits divers. Ce montant, rarement dépassé, couvre les achats de toutes sortes faits pour les esclaves. Les fermes et les plantations du Mississippi qui possèdent des esclaves dépensent environ de 30 à 35 dollars par personne et par an; les autres, qui ne possèdent pas d'esclaves, environ 25 dollars. En Géorgie, les propriétaires d'esclaves dépensent environ 25 dollars par personne; les autres arrivent à peine à subvenir à leurs besoins<sup>24</sup>. Philip S. Foner, se reportant à diverses sources y compris les journaux de l'époque, compte que les petits agriculteurs, qui constituent en grande majorité la population rurale de l'Ouest, accumulent des traites pour un montant de 100 à 600 dollars<sup>25</sup>. A supposer même que ces évaluations soient, excessives et que les plus faibles soient les plus proches de la réalité, il n'en reste pas moins que le pouvoir d'achat dans les campagnes de l'Ouest est relativement élevé, d'autant plus que ces chiffres laissent de côté les achats au comptant, les achats par correspondance et les commandes passées aux représentants.

Si imprécises que soient d'autre part les données dont nous disposons sur le Sud, elles suffisent à montrer que la population rurale de la région cotonnière ne jouit au contraire que d'un pouvoir d'achat très faible et que la situation est toute différente de celle de l'Ouest. Avec un tel marché intérieur, l'économie esclavagiste est vouée à un très bas niveau de production, exception faite pour quelques produits de base. Sans doute pourrait-on objecter que la réussite de William Gregg dans l'industrie textile de la Caroline du Sud — d'où le professeur John Hébron Moore a cru pouvoir conclure non seulement que l'industrie du coton était possible, mais encore qu'elle existait bel et bien au Mississippi avant la guerre — contredit cette assertion. Mais il ne faut pas oublier que si Gregg, conscient des modestes possibilités du marché intérieur, montre aux industriels du Sud le danger qu'ils courent à limiter leur production aux besoins locaux, s'il leur

----- m

24. On a calculé que la dépense s'élevait à 316.500 \$ pour un échantillon de 584 exploitations comptant 7.289 esclaves et environ 2.480 blancs, au Mississippi; et à 73.300 \$ pour un échantillon de 100 exploitations comptant 2.354 esclaves et environ 710 blancs.

25. *Business & Slavery*, p. 143. Dans l'Ouest, les chiffres s'appliquent aux familles, ce qui explique qu'ils soient inférieurs aux chiffres les plus faibles de la région cotonnière; mais ils n'indiquent pas la totalité des dépenses. Us laissent donc supposer qu'il existait une disparité considérable entre les deux régions comparées, même s'ils ne permettent pas de l'apprécier de façon très exacte. Je remercie Robert W. Fogel de m'avoir signalé ce manque de précision. Apparemment ma première rédaction prêtait à malentendu.

conseille de prendre pour objectif le marché national et s'il prêche d'exemple, puisque sa propre compagnie de Granitéville, en Caroline du Sud, produit des articles de coton de très bonne qualité, qui s'écoulent nettement mieux dans l'Etat de New-York que dans le Sud, sa réussite n'en demeure pas moins un cas exceptionnel. Au reste, lorsque Gregg étudie le marché du Sud, il est bien obligé, comme le font B.L.C. Wailes et d'autres observateurs, de recommander la production d'articles bon marché destinés aux plantations<sup>26</sup>. Moore voit dans ces faits la preuve que l'industrie pouvait s'adapter dans le Bas-Sud ; mais quelques cas de réussite individuelle, si impressionnants soient-ils, ne suffisent pas à étayer sa thèse<sup>27</sup>. Il faudrait encore démontrer que les producteurs du Sud auraient été assez forts pour vaincre la concurrence du Nord et surtout que le marché était de taille à absorber la production d'un plus grand nombre d'entreprises.

Le système de plantation offre certes quelques compensations à l'industrie. C'est ainsi que le goût des planteurs pour les objets de luxe est mis à profit par l'industrie sidérurgique de Petersburg, en Virginie, qui fabrique à leur intention divers articles décoratifs, tels que grilles, ornements de parterre, balcons, etc...<sup>28</sup>. Une industrie de la soie fait même son apparition, mais le climat et la pénurie de capitaux en ont vite raison<sup>29</sup>. Quant à l'industrie du chanvre, qui fournit la corde nécessaire pour les sacs à coton, elle dépend étroitement de la clientèle des planteurs.

Il se trouve aussi au Sud, notamment dans les Etats voisins du Nord, des industriels qui font de bonnes affaires avec le Nord. Les manufactures de chanvre et de tabac de Louisville écoulent une grande partie de leur production dans l'Ohio. La Société Botts et Burfoot, de Richmond, en Virginie, réussit à vendre en un semestre pour 1.000 dollars de hache-paille au Nord. Les plus grandes entreprises sidérurgiques sont installées dans le Haut-Sud, et leur clientèle se situe hors des Etats esclavagistes. Dans les années 50, Smith et Perkins, d'Alexandria, en Virginie, commencent à fabriquer des locomotives et des wagons, et reçoivent beaucoup de commandes du Nord. Si finalement l'affaire

26. Gregg, *Essays on Domestic Industry*, p. 4; Wailes, *Address Deivered before the Agricultural, Horticultural and Botanical Society of Jefferson CoU lege* (Natchez, Miss., 1841), pp. 22-23; DBR, XXIX (octobre 1860), pp. 496-497; Broadus Mitchell, *William Gregg, Factory Master of the Old South* (Chapel Hill, N.C., 1928), p. 106.

27. John Hébron Moore, « Mississippi's Ante-Bellum Textile Industry », *JMH*, XVI (avril 1954), p. 81.

28. Edward A. Wyatt IV, « Rise of Industry in Ante-Bellum Petersburg », *William and Mary College Quarterly*, XVII (janvier 1937), p. 32.

29. Les Sudistes s'intéressaient vivement à la culture et à l'industrie de la soie et entretenaient des débouchés prometteurs. Cf. Parsons, *Inside View*, pp. 71 sqq; Cathey, *NCHR*, XXI (janvier 1954), p. 6; Spalding Traf-ton, « Silk Culture in Henderson County, Kentucky », *Filson Club History Quarterly*, IV (octobre 1930), pp. 184-189.

échoue, c'est que les frais de transport, en majorant les coûts, l'empêchent de consolider son marché dans le Nord, alors que les commandes du Sud ne suffisent pas à enrayer la récession. Même situation dans l'industrie du papier en Caroline du Sud. Prospère jusque vers 1850, elle se trouve en difficulté lorsque le Nord cesse ses commandes, car la demande du Sud, là encore, est incapable de compenser cette perte de clientèle<sup>80</sup>.

Les propriétaires d'esclaves n'ignorent pas que ces liens avec les Etats non esclavagistes comportent un danger politique. La Chambre de commerce de Virginie signale que la Virginie Occidentale, par ses relations économiques, est en train de se couper du Sud<sup>81</sup>. William Henry Holcombe, un médecin perspicace qui habite Natchez et qui tient son journal durant la guerre civile, énumère les raisons qui poussent ceux des Etats confédérés qui sont voisins du Nord à se rallier à l'Union et cite en bonne place les liens commerciaux. Il y a là toute autre chose qu'une lucidité tardive. Les Sudistes avertis n'ont pas attendu 1861 pour prévoir le danger. Mais qu'y pouvaient-ils ?

### Le marché urbain des denrées alimentaires.

L'impuissance à créer un marché rural suffisant freine l'industrialisation et l'urbanisation, ce qui a pour effet de restreindre en retour le marché des produits agricoles et de vouer à l'échec toutes les tentatives de polyculture. A part La Nouvelle-Orléans et Baltimore, qui sont les seules grandes villes du Sud, les Etats esclavagistes ont peu de villes qui atteignent 15.000 habitants. Pour ce qui est de la population urbaine, le Sud ne supporte la comparaison ni avec le Nord-Est, comme on n'a pas manqué de le relever, ni même, ce qui nous intéresse davantage, avec l'Ouest agricole. En 1860, il n'y a que 7 % de citadins dans le Bas-Sud et l'on observe même, durant la période qui va de 1840 à 1860, une baisse relative de la population urbaine, dans la partie occidentale de cette région, où se concentre pratiquement toute la culture du coton. A la même époque on compte 37 % de citadins dans la Nouvelle-Angleterre, 35 % dans les Etats du Centre situés en bordure de l'Atlantique, y compris l'Ohio et,

80; Lippincott, *Manufactures in the Ohio Valley*, p. 64; *Southern Planter*, IH (avril 1843), l'annonce au dos de la couverture; Lester J. Cappon, a *Trend of the Southern Iron Industry under the Plantation Régime* », JEBH, II (février 1930), pp. 361, 371, et 376; Quenzel, VMHB, LXH (avril 1954), pp. 182 sqq; Lander, NCHR, XXIX (avril 1952), pp. 225 sqq.

81. De Bow, *Industrial Resources*, III, p. 465.

82. Holcombe *Diary*, journal en date du 6 septembre 1855, encore que manifestement rédigé en 1861.

fait plus significatif peut-être, 14 % dans l'Indiana, l'Illinois, le Michigan et le Wisconsin<sup>85</sup>.

Encore ces données ne révèlent-elles pas dans toute son ampleur le sous-développement du marché urbain dans le Sud. Mis à part le cas particulier de La Nouvelle-Orléans, il n'existe dans le Bas-Sud que trois villes dont la population atteigne au moins 15.000 habitants : Mobile, Charleston et Savannah, qui comptent à elles trois 92.000 habitants. Trente-sept pour cent de ces habitants sont d'ailleurs des esclaves ou des nègres affranchis, dont le pouvoir d'achat est vraisemblablement très faible. Dans les années 50, les familles américaines consacrent au moins 40 % de leurs ressources à leur nourriture. On mesure par là quelle serait l'importance d'un vaste marché urbain<sup>84</sup>.

Des auteurs sudistes qui font autorité signalent d'ailleurs à maintes reprises les effets pernicieux d'un marché intérieur trop restreint pour l'agriculture. Eugène W. Hilgard, le géologue du Mississippi, estime que l'absence de marchés locaux explique en grande partie l'échec de l'élevage dans son Etat. Oscar M. Lieber, qui occupe des fonctions analogues en Caroline du Nord, conseille aux fermiers de ne pas produire plus de maïs qu'ils ne peuvent en consommer, quoique la production de l'Etat n'ait jamais tout à fait suffisante à couvrir ses besoins; il sait pertinemment qu'ils manqueraient de débouchés pour le surplus. Charles Yancey, du comté de Buckingham, en Virginie, écrit que les fermiers et les planteurs ne veulent pas cultiver d'avoine, parce que le seul moyen de l'écouler est le troc<sup>86</sup>.

L'absence d'un marché qui offrirait des débouchés suffisants aux produits agricoles a, pour le Sud, de fâcheux inconvénients. Bornons-nous à en indiquer deux. Trouvant des débouchés dans les villes du Nord, les régions sudistes qui en sont proches tombent progressivement dans l'orbite économique et politique des Etats non esclavagistes, au moment où les Etats esclavagistes auraient plus que jamais besoin d'une solidarité sans faille pour défendre leur système. D'autre part, la faiblesse du marché local<sup>33 34 \*</sup>

33. Et par zones urbaines on entend toute agglomération qui atteint le chiffre de deux mille cinq cents habitants. Cf. U.S. Bureau of the Census, *Urban Population in the U.S. from the First Census (1790) to the Fifteenth Census (1930)*.

34. Le chiffre est d'Edgar W. Martin, in *The Standard of Living in 1860* (Chicago, 1942), pp. 11-12; il risque d'être très inférieur à la réalité pour les ménages urbains. Richard O. Cummings estime que les ouvriers du Massachusetts devaient dépenser environ les trois quarts de leur paye hebdomadaire pour leur nourriture. Cf. *The American and His Food* (Chicago, 1941), p. 266.

33. Hilgard, *Report on the Geology and Agriculture of the State of Mississippi*, pp. 250-251; Lieber, *Report*, p. 106; Cf. également l'U.S. Commissioner of Patents, *Report on Agriculture, 1849*, p. 137.

condamne par avance les espoirs des réformistes, dont les appels en faveur de la polyculture font figure de vœux rétrogrades pour un retour à une économie rurale.

Lorsque les historiens accorderont enfin au grand abolitionniste du Kentucky, Cassius M. Clay, toute la considération et l'attention qu'il mérite, ils découvriront sûrement en lui l'un des plus profonds commentateurs de l'économie politique de l'esclavage. A preuve son analyse du problème des marchés qui nous intéresse ici :

« Juristes, commerçants, artisans, travailleurs, quelle est votre clientèle ? Les 200 esclaves de Robert Wickliffe ? Combien avez-vous de clients ? Combien leur vendez-vous de marchandises ? Combien produisez-vous de chapeaux, de manteaux, de selles et de coffres pour ces 200 esclaves ? Croyez-vous que M. Wickliffe dépense autant pour lui et ses 200 esclaves que le feraient 200 hommes libres ?... Toutes nos villes se dépeuplent. Nos fermiers perdent donc tous les marchés intérieurs. Chaque fois que le système esclavagiste chasse un fermier de ses terres, les industriels de la ville perdent un client. Quand la clientèle part, l'artisan ne tarde pas à en faire autant... Il ne peut pas y avoir de marché intérieur dans un Etat esclavagiste®\*. »

Limité par la plantation esclavagiste, le pouvoir d'achat ne peut guère soutenir d'industries dans le Sud. Là où une industrie serait possible, l'étroitesse du marché lui interdit de produire grande échelle; il en résulte souvent des coûts de production si élevés que les produits locaux ne peuvent soutenir la concurrence des firmes du Nord, qui s'appuient sur un marché incomparablement plus vaste. Le retard industriel freine l'urbanisation et empêche par contre-coup la création d'une agriculture largement diversifiée. Sans doute une analyse complète devrait-elle tenir compte d'autres facteurs; mais il n'en reste pas moins que le faible niveau de la demande dans cette société esclavagiste fondée sur la plantation, suffit à expliquer le retard du développement économique dans le Sud.<sup>36</sup>

36. Clay, *Writings*, pp. 179-227. Depuis lors, nous avons l'excellente biographie de David L. Smiley. *Lion of White Hall : The Life of Cassius M. Clay* (Madison, Wisconsin, 1962).

## 8

### Les industriels et le régime esclavagiste

Partisans et adversaires  
du développement industriel

Les historiens, après avoir ignoré pendant des générations les capitalistes urbains du Sud esclavagiste, commencent à leur prêter attention. Du coup, ils sont trop souvent enclins à surestimer leurs réalisations économiques, leur influence politique et leur valeur morale. Sans doute l'étude des classes urbaines exigerait-elle de longues recherches; mais il est douteux qu'elles ébranlent la sage conception classique d'un Sud dominé par l'exploitation esclavagiste. Charles Grier Sellers, s'il a raison d'attirer notre attention sur la composante urbaine du mouvement libéral dans le Sud a tort, en revanche, de croire que le parti whig était dominé par des intérêts urbains, car les rapports économiques, politiques et sociaux entre la ville et la campagne ne sont pas, comme il l'imagine, en faveur de la ville<sup>1</sup>. Bien au contraire. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier le capitalisme industriel, dont les représentants passent pour avoir été plus hardis et plus indépendants que les banquiers et les commerçants.

La prédominance des planteurs n'apparaît pas seulement dans la composition sociale du parti whig. Les industriels du Sud font beaucoup moins d'efforts qu'on ne le suppose en général pour renverser le régime établi par les propriétaires d'esclaves. Nous <sup>1</sup>

1. « Who Were the Southern Whigs ? », AHR, LIX (janvier 1954), pp. 335-346.

devons notamment, si étrange que cela puisse paraître, nous demander si les industriels contribuent de manière vraiment efficace à industrialiser le Sud. L'esclavage oppose maints obstacles au développement de l'industrie; il immobilise notamment une grande partie des capitaux du Sud dans la main-d'œuvre et bloque le pouvoir d'achat de la population rurale, ce qui restreint considérablement le marché intérieur. La disparition de l'esclavage est donc indispensable à l'industrialisation du Sud. D'un autre côté, les industriels installés dans le Sud ont souvent intérêt, à titre individuel, à soutenir le régime esclavagiste. Les planteurs sont en effet leur meilleure clientèle; ils investissent des capitaux dans l'industrie et ils contrôlent l'appareil politique qui garantit aux industriels la production nécessaire. Ce conflit entre les intérêts individuels et les intérêts de classe des industriels ne fait que refléter un des nombreux paradoxes du régime esclavagiste. La classe rurale des propriétaires d'esclaves, classe dominante, a besoin d'une certaine expansion industrielle pour soutenir son économie de plantation et sa puissance politique; mais elle n'a ni les moyens économiques de promouvoir une industrialisation générale, ni la possibilité politique de la tolérer. Les industriels, dont le Sud admet l'activité, sont donc contraints d'accepter le système social en vigueur, malgré les limites qu'il impose au développement de leur richesse et de leur puissance en tant que classe.

Au cours de la période qui s'étend de 1840 au début de la guerre, beaucoup de Sudistes cessent de s'opposer à l'expansion industrielle, mais la plupart restent hostiles aux « usines en tant que système »<sup>2 3</sup>. Durant la guerre, de nouvelles usines se créent. L'opinion publique accueille d'abord la chose avec enthousiasme, mais l'enthousiasme est de courte durée. Les industriels deviennent rapidement l'objet d'une haine incroyable<sup>8</sup>. Qu'est-ce donc que les propriétaires d'esclaves ont à redouter? Ils redoutent la constitution d'une bourgeoisie urbaine ayant ses intérêts particuliers et disposant de l'argent nécessaire pour les défendre; ils redoutent l'apparition d'un prolétariat urbain aux réactions imprévisibles; ils redoutent que la semi-liberté accordée à la main-d'œuvre servile employée dans les usines n'ébranle la discipline imposée aux esclaves qui travaillent sur les plantations. Tels sont les principaux sujets de crainte, qui d'ailleurs ne s'arrêtent pas là. Les propriétaires d'esclaves opposent donc à l'indus\*

2. Cf. Chauncey Samuel Boucher, *The Ante-Bellum Attitude of South Carolina Towards Manufacturing and Agriculture*, a Washington University Studies », Part II : Humanistic Series ni (avril 1916), p. 256, et *passim*; Heath, *Constructive Liberalism*, p. 358, et *passim*; Alfred Glaze Smith, Jr., *Economic Readjustment*, Chap. IV.

3. Cf. E. Merton Coulter, *The Confederate States of America, 1861-1865* (Bâton Rouge, La., 1950), pp. 218, 223, 229-230, et 239.

rialisation une hostilité acharnée et persistante. Tantôt ce sont des mises en garde contre les usines, accusées de favoriser des idées incompatibles avec le mode de vie du Sud. Tantôt ce sont des éloges de la vie rurale, présentée comme un rempart contre les passions et l'indiscipline des classes parasites des villes<sup>4</sup>. A la longue, cependant, les esprits les plus critiques et les plus alarmistes sont bien obligés de se rendre à l'évidence. Il faut d'ailleurs d'usines. Dès lors leur opposition prend un tour différent. Samuel Walker, un riche planteur de sucre de la Louisiane\* exprime admirablement cette hostilité mitigée lorsqu'il écrit dans son journal, en 1856 :

« De par sa nature même, l'esclavage est éminemment patriarcal en même temps qu'agricole. Cela ne vaut rien, ni pour le maître, ni pour l'esclave, de se transplanter à la ville avec tout ce ramassis d'indigents, avec tous ces blancs sans principes, surtout quand il s'y mêle une foule d'étrangers qui sont venus là pour gagner ou pour voler leur subsistance, qui ne considèrent pas le nègre comme une créature inférieure, et auxquels les esclaves s'imaginent souvent être supérieurs avec l'insolence confortable et épanouie des laquais dépravés...

« Je ne suis donc pas du tout partisan de l'introduction généralisée de l'industrie comme système dans le Sud. Rassembler un trop grand nombre de blancs et de nègres, ou même uniquement des nègres et les atteler à des tâches sédentaires, ne peut que détériorer l'animal et le rendre impropre aux travaux des champs.

« L'industrie telle qu'elle se pratique dans nos villages et dans nos petites villes offre de moindres inconvénients. C'est plutôt de cette sorte d'industrie que j'accepterais l'expansion. Son développement devrait répondre aux vœux et aux besoins des planteurs, pour commencer, puis de ceux qui bénéficient de moyens plus modestes »<sup>5</sup>.

Les arguments employés par les partisans de l'industrialisation ne diffèrent pas essentiellement de ceux qu'utilisent ses adversaires. Entre les uns et les autres, c'est plutôt une différence

4. *Southern Agriculturalist*, I (août 1928), p. 357; *Farmer and Planter*, VI (décembre 1855), pp. 270-271; DBR, XXVI (mars 1859), p. 314, avec citation de J. Lynchburg Virginian; Address of William C. Daniell to the Agricultural Association of the Slaveholding States, in *American Cotton Planter*, U (mars 1854), p. 66; discours du représentant de la Géorgie, HoweU Cobb, *Congressional Globe*, XIII, 1st Session, 28th Congress, Appendix, pp. 594-598; Fabian Linden, a Repercussion of Manufacturing in the Ante-Bellum South », NCHR, XVII (octobre 1940), pp. 324-326.

5. Samuel Walker of Elia Plantation, Louisiana, Diary, 1856-1878, pp. 28-29, exemplaire dactylographié appartenant à l'Université de Tulane.

d'éclairage. Les premiers insistent sur les limites dans lesquelles il faut contenir l'expansion industrielle et les seconds mettent l'accent sur la nécessité de cette expansion. Rares sont ceux qui se posent en défenseurs de l'industrie en tant que telle; il ne peut s'agir que d'individus dénués de bon sens, estiment les propriétaires d'esclaves, en quoi je ne suis pas sûr qu'ils aient tort. Si aujourd'hui certains historiens se montrent pleins d'estime et d'admiration pour ces partisans de l'industrie, c'est surtout parce qu'ils pensent que l'expansion industrielle pouvait renverser le régime esclavagiste. On voit mal, dans ces conditions, pourquoi ils n'ont pas plus de considération pour l'attitude nuancée des propriétaires d'esclaves qui, conscients des dangers que l'industrialisation fait courir à leur système,<sup>6</sup> insistent sur la nécessité de contrôler avec une vigilante attention les changements qui peuvent survenir.

Les prises de position les plus enthousiastes demandent à être examinées de plus près si l'on veut en connaître la nature et la portée. Le professeur Russel, a, en effet, démontré qu'elles ont leur origine dans la campagne en faveur de la nullification et le mouvement de Ruffton, de la Caroline du Sud<sup>6</sup>. En 1844, la Société d'agriculture de l'Etat de la Caroline du Sud, l'un des bastions de l'extrémisme politique, prend position en faveur de l'industrie locale et le gouvernement de l'Etat charge son géologue officiel de faire un rapport sur les possibilités existantes<sup>7</sup>.

Au cours des années 50, la campagne prend dans tout le Sud une allure nettement politique et fréquemment sécessionniste<sup>8</sup>. Le soutien économique et politique dont bénéficie l'industrie s'explique par les besoins des propriétaires d'esclaves de la campagne. L'empire du coton s'étendant, les producteurs de coton ont notamment besoin de blé, de farine, de scieries, d'usines, pour la confection de grossiers vêtements de coton, afin d'accroître leur indépendance à l'égard des producteurs étrangers. Mais les besoins des planteurs ont des limites qui fixent à l'avance les

6. Robert R. Russel, *Economie Aspects*, Chap. II, notamment p. 37; Richard W. Griffin, « Poor White Laborers in Southern Cotton Factories », SCHGM, LXI (janvier 1960), pp. 26-40. Le parti Whig a lui-même réclamé le développement de l'industrie comme une condition préalable à la réalisation de l'indépendance du Sud, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Union. Cf. Arthur C. Cole, *The Whig Party in the South* (Washington, D.C., 1913), pp. 201-211.

7. *Nile's Register*, LXVII (26 octobre 1844), p. 116; South Carolina Geological and Agricultural Survey, *Report on the Geology of South Carolina*, par Michael Tuomey (Columbia, S.C., 1848), pp. 20 sqq.

8. Cette campagne avait son côté comique. C'est ainsi que le *New Orleans Bulletin* commente, en 1839, l'ouverture d'une nouvelle usine d'huile de graissage par ces mots : « Nous pouvons en toute sérénité féliciter le Sud tout entier : il vient en effet d'acquiescer une nouvelle aide puissante pour se défendre contre l'agression du Nord ». Cité in DBR, XXVI (mars 1859), p. 17.

bornes que l'expansion industrielle, dont on reconnaît la nécessité, ne devra franchir en aucun cas <sup>9</sup>.

Telles étant d'une part les intentions politiques des partisans influents de l'industrie et, d'autre part, les limites que le système esclavagiste impose à l'industrie, il est exclu de considérer les progrès économiques du Sud avant la guerre comme l'amorce logique des réalisations postérieures à la guerre, et notamment des progrès accomplis au xx<sup>e</sup> siècle <sup>10 11</sup>. Ces intentions et ces limites économiques expliquent qu'on assiste, au cours des années 50, à la stabilisation des réalisations et des revendications industrielles, en dépit de la nécessité accrue et pressante d'assurer l'indépendance économique. Les niveaux élevés qu'atteignent alors les cours du coton ne sont certes pas étrangers au phénomène, mais je doute qu'ils en soient la cause unique ou même principale. Et quand cela serait, on comprendrait mal la profonde ambivalence qui caractérisera les années de guerre.

Lorsque les Sudistes réclament le développement de l'industrie, ils sont profondément convaincus : 1° qu'ils ne laisseront jamais les intérêts industriels prendre le pas sur les intérêts agricoles et, 2° que l'industrialisation contribuera plus à consolider qu'à ébranler le régime esclavagiste à la campagne. James H. Hammond exprime très clairement cette double conviction<sup>n</sup>. Deux capitalistes du Bas-Sud, Gregg et Pratt, partisans convaincus de l'industrie, s'inclinent néanmoins devant les propriétaires d'esclaves et acceptent leurs conditions. En Caroline du Sud, Gregg donne l'assurance qu'il ne réclame ni ne souhaite une industrialisation générale de l'Etat<sup>12</sup>.

9. Cf. par exemple, Thomas J. Lemay, *Arator*, I (novembre 1855), p. 237; J-H. Lumpkin de Géorgie, in DBR, XII (janvier 1852), p. 48; De Bow, *Industrial Resources*, II, p. 314. On trouvera une excellente analyse des positions et des réalisations des industriels de l'Alabama dans le livre de Weymouth T. Jordan, *Ante-Bellum Alabama; Town and Country* (Tallahassee, Fla., 1957), Chap. VII, notamment pp. 140-144. Nous n'aboutissons pas toujours aux mêmes conclusions.

10. Cf. par exemple, Harriet L. Herring, « Early Industrial Development in the South », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, CLIII (janvier 1931), p. 9; Constance G. Belissary, « Industry and Industrial Philosophy in Tennessee, 1850-1860 », *Publications of the East Tennessee Historical Society*, N° 23 (1851), pp. 54 sqq; Richard W. Griffin et Diffie W. Standard, « The Cotton Textile Industry in Ante-Bellum North Carolina — Part II : An Era of Boom and Consolidation, 1830-1860 », NCHR, XXXIV (avril 1957), pp. 142-143; Herbert Collins, « The Idea of a Cotton Textile Industry in the South, 1870-1900 », NCHR, XXXIV (juillet 1957), pp. 372-373; Collins présente les faits d'une manière différente, et, à mon avis, moins juste, dans son « Southern Industrial Gospel before 1860 », JSH, XII (août 1946), pp. 386-408.

11. James H. Hammond, *An Address Delivered before the South Carolina Institute at Its First Annual Faire, on the 20th November, 1849* (Charleston, S.C., 1849), pp. 6 et 38.

12. DBR, XI (août 1851), p. 130. Jordan se montre aussi affirmatif à son propos qu'il l'est ailleurs au sujet de Pratt ; a Voilà, écrit-il, un homme selon le cœur des nationalistes du Sud. » *Ante-Bellum Alabama*, p. 153.

L'industrie ne reçoit donc qu'un faible soutien de la part, tant des propriétaires d'esclaves que des gouvernements des Etats esclavagistes. Seuls des projets comme la construction de voies ferrées emportent leur approbation dans la mesure où ils renforcent l'hégémonie de la Zone noire sur le Sud. Au lieu de prélever sur les régions rurales une taxe destinée à aider l'industrie, les Etats imposent le commerce et l'industrie pour soutenir les régions de monoculture. Le Nord l'emporte nettement par la dimension des entreprises et par le niveau d'accumulation du capital industriel. Il serait donc logique que le Sud cherche à compenser ce retard en faisant plus que le Nord en faveur de l'industrie. Or, c'est le contraire qui se produit. Dans les Etats non esclavagistes, le secteur industriel bénéficie depuis le début du siècle de l'appui des banques privées, du soutien gouvernemental et de l'aide publique. Dans les Etats esclavagistes, au contraire, on n'encourage que les entreprises liées au système de la plantation.

On aurait pu s'attendre qu'un William Gregg demande au gouvernement d'aider les industriels en difficulté. Mais il professe justement un scepticisme assez défendable à l'égard de toute intervention de l'Etat dans l'économie. Des hommes comme Gregg ont été convertis à la politique du *laissez-faire* par l'empressement des gouvernements des Etats esclavagistes à transformer les prisons en usines et à faire construire des voies ferrées plutôt destinées à renforcer l'influence des plantations qu'à soutenir le secteur industriel. En outre, par crainte de choquer les partisans du libre échange, Gregg, à la différence de John Bell et de Hamilton Smith, finit par renier ses penchants protectionnistes, quoiqu'il ait toujours professé que les industriels avaient beaucoup profité de la protection douanière. D'ailleurs, au cours des années 50, Gregg changera de nouveau de position et redeviendra partisan de tarifs protectionnistes.

Gregg, après avoir gardé pour lui tous ses soupçons jusqu'à la guerre, va ensuite laisser libre cours à son amertume lorsqu'il accusera ouvertement le gouvernement de la Confédération de décourager l'industrie<sup>14</sup>. Les industriels sont bloqués par des mesures comme l'Exemption Act. Des hommes politique®, et de simples citoyens exaspérés par des campagnes mensongères dénonçant les profits réalisés sur les titres à la faveur de l'inflation

" A'

13. A propos des prisons-usines, voir Moore, JMH, XVI (avril 1954), pp. 93-94 ; Clement Eaton, *A History of the southern Confederacy* (New York, 1961), pp. 241-242; Allen D. Candler (ed.), *Confédérale Records of the State of Georgia* (6 vol.; Atlanta, Ga., 1909-1911), II, p. 395; à propos des chemins de fer, on pourra consulter l'excellente étude de Phillips, *Transportation in the Eastern Cotton Belt*.

14. Mitchell, *William Gregg*, p. 221.

et de l'accélération de l'obsolescence, traite les industriels de profiteurs dénués de tout sens patriotique. Le Congrès de la Confédération refuse de s'engager dans la voie de l'aide à l'industrie, exception faite des cas particuliers où il juge nécessaire et urgent de prendre des mesures\*<sup>15</sup>. En 1864, Gregg allègue que l'hostilité publique à l'égard des industriels est telle que ceux-ci redoutent que la populace ne s'en prenne à leurs propriétés<sup>16</sup>.

Bref, avant et pendant la guerre, les industriels ne reçoivent qu'une aide strictement limitée par les planteurs ou même ne reçoivent rien du tout. D'ailleurs certains d'entre eux ont déjà résolu la question pour leur propre compte et renoncé à des revendications d'ordre général, soit qu'ils aient des intérêts directement liés à ceux des planteurs, soit qu'ils craignent de s'opposer ouvertement au sentiment de la majorité.

### Dépendance économique des industriels à l'égard des planteurs.

Les planteurs constituent la principale et souvent l'unique clientèle des industriels du Sud. Les industriels ont donc besoin des planteurs, alors que les planteurs ne dépendent aucunement de l'industrie locale, puisqu'ils ont toujours la ressource de passer leurs commandes à l'extérieur et qu'ils ne se privent pas de le faire<sup>17</sup>. Daniel Pratt, qui possède plusieurs entreprises industrielles, est très fier de ses fameuses machines à égrener le coton. Or, s'il en vend bien quelques-unes à l'étranger — en Europe, en Amérique du Sud et en Afrique française — la plupart sont néanmoins absorbées par la région du coton<sup>18</sup>. La clientèle des planteurs est évidemment indispensable aux producteurs d'instruments agricoles, aux fabricants de cordes de chanvre, et à la plupart des sidérurgistes. L'industrie textile dépend elle aussi de ce marché. Un entrepreneur exceptionnel, comme Gregg, qui

15. Wilfred Buck Yeams, *The Confederate Congress* (Athens, Ga., 1960), p. 127. *Journal of the Congress of the Confederate States, 1861-1865* (7 vol. : Vols 25-31, 58<sup>e</sup> Congrès, 2<sup>e</sup> Session, Senate Doc. 234; Washington, D.C., 1903-1904), V, pp. 162 et 192; Charles W. Ramsdell (ed.), *Laws and Joint Resolutions of the Last Session of the Confederate Congress (Novembre 7, 1864 — March 18, 1865), Together with the Secret Acts of Previous Congresses* (Durham, N.C., 1941), p. 45; Cf. Charles W. Ramsdell, « The Control of Manufacturing by the Confederate Government », *MVHR*, VIII (décembre 1921), pp. 231-249.

16. Mitchell, *William Gregg*, p. 209.

17. Cf. Chap. VII ci-dessus. Voir également l'opinion de Conrad et Meyer citée plus loin, Note sur le rôle de l'économie dans l'économie politique de l'esclavage, p. 127, note 1.

18. Mrs G.F.H. Tarrant (ed.), *How Daniel Pratt, A Biography* (Richmond, Va., 1904), p. 16; Jordan, *Ante-Bellum Alabama*, p. 155.

fabrique des vêtements d'excellente qualité, parvient bien à s'imposer sur le marché du Nord, mais la plupart des autres industriels, y compris Pratt, fabriquent surtout des vêtements bon marché, destinés aux esclaves<sup>19</sup>.

Le Sud esclavagiste n'arrive pas à avoir et à conserver de grandes villes; le pouvoir d'achat de la population urbaine reste donc stationnaire. D'ailleurs, la population des villes et des communes du Bas-Sud est généralement dominée par des planteurs qui y résident et par des commerçants dont les intérêts sont liés à ceux des planteurs. Là encore, les., industriels dépendent du régime qui leur fournit leur principale clientèle<sup>20</sup>. Même une grande ville comme La Nouvelle-Orléans aide assez peu l'industrie locale; la classe des planteurs et des commerçants est bien trop hostile à l'industrialisation; la classe moyenne et la classe inférieure ont un pouvoir d'achat beaucoup trop faible<sup>21</sup>.

William Gregg peut bien dire ce que bon lui semble : que les industriels du Sud doivent faire preuve d'une plus grande hardiesse et chercher à s'imposer sur le marché du Nord et sur le marché mondial, ses petites conférences sur la bonne gestion des entreprises ne constituent pas une menace très sérieuse pour le système social. Le grand obstacle à l'industrialisation, c'est l'esclavage, qui empêche l'expansion du marché intérieur, l'accumulation du capital, l'entreprise et l'accroissement de l'influence politique des industriels. Si Gregg avait le courage d'affronter le problème du marché, il s'apercevrait immanquablement que les principaux éléments de la solution sont la liquidation des plantations, la constitution d'une classe de petits exploitants agricoles dotés d'un pouvoir d'achat substantiel et le développement consécutif des villes à partir de cette base naturelle. Il n'y a pas d'autre solution. A défaut, le Sud peut sans doute tolérer l'existence de quelques industriels, mais certainement pas le développement de la grande industrie.

19. DBR, XXIX (juin 1860), pp. 496-497; De Bow, *Industrial Resources*, II, pp. 183-184; Jordan, *Ante-Bellum Alabama*, p. 152; Smith, *Economie Readjustment*, pp. 131-133; Shryock, GHQ, XI (juin 1927), p. 127.

20. Cf. par exemple, Clanton W. Williams, a Early Ante-Bellum Montgomery : A Black Belt Constituency », JSH, VII (novembre 1941), pp. 495-525; Martha Boman, « A City of the Old South : Jackson, Mississippi, 1850-1860 », JMH, XV (avril 1953), pp. 1-32; ainsi que les remarques perspicaces de Edd Winfield Parks, in *Segments of Southern Thought* (Athens, Ga., 1938), Chap. VII.

21. Norman Walker, « Manufacturing », Chap. XXI de la « *Standard History of New Orleans, Louisiana*. ed. Henry Rightor (Chicago, 1900). Je me suis beaucoup servi également d'un article de Robert C. Reinders, a Ante-Bellum New Orleans : A Yankee Outpost », lu à la Southern Historical Association, Nov. 1961. J'exprime ici ma reconnaissance au professeur Reinders qui m'a permis de consulter cet article — j'espère qu'il le publiera bientôt — et qui a mis à ma disposition avec une rare gentillesse ses précieuses notes sur l'industrie de la Nouvelle-Orléans.

.. Libre à Gregg d'inviter les industriels du Sud à conquérir les marchés extérieurs; ses exhortations sont inoffensives, car la chose est irréalisable. L'industrie du Nord est tellement puis\* santé que seuls des hommes exceptionnels peuvent l'affronter sur son propre terrain. Peut-être la menace se préciserait-elle si les circonstances étaient différentes. Il est certain que dans ceux des Etats sudistes qui ont la chance de bénéficier de la proximité des Etats libres, les industriels parviennent à franchir les limites que leur imposait le régime de la plantation esclavagiste, deviennent puissants et nouent des liens étroits avec les milieux d'affaires du Nord<sup>22</sup>.

L'argument de Gregg est que les usines créeront des emplois et développeront le pouvoir d'achat des ouvriers blancs, ce qui élargira le marché intérieur ouvert à ces usines<sup>23</sup>. Autrement dit, il prévoit la possibilité que divers facteurs jouent le rôle de multiplicateurs d'accélération, ce qui assurerait à l'industrie les débouchés nécessaires; mais son raisonnement n'est pas plus cohérent que celui du M.W. Philips. Ce dernier, un planteur partisan d'une réforme de l'agriculture, affirme, en 1858, que les industries de transformation des produits agricoles vont fournir de l'emploi à la main-d'œuvre locale — blanche s'entend — ce qui élargira en retour les débouchés des produits alimentaires<sup>24</sup>. Malheureusement, l'accroissement du pouvoir d'achat de la population rurale, qui est la condition première de cette évolution, ne peut résulter que d'un bouleversement radical des structures de la société rurale. Tant que cette condition n'est pas remplie, toute tentative d'essor industriel est d'avance vouée à l'échec ou, dans la meilleure hypothèse, condamnée à rester confinée en d'étroites limites.

Nous ne disposons pas encore d'évaluations précises sur l'influence exercée par les planteurs et par les autres propriétaires ruraux possesseurs d'esclaves au sein des entreprises industrielles du Sud. Nous savons seulement que leur participation y est considérable<sup>25</sup>. Pourtant, à titre individuel, les planteurs ne sont

22. Certains hommes d'affaires du Nord ont suivi l'exemple de Henry C. Carey, et entrepris d'implanter des usines dans les Etats limitrophes du Nord, avec l'arrière-pensée que cela contribuerait à y affaiblir l'esclavage Cf. à ce propos, George Winston Smith, « Ante-Bellum Attempts of Northern Business Interests to « Redeem » the Upper South », JSH, XI (mai 1945), p. 177-213. On consultera également avec profit l'analyse de certaines des difficultés auxquelles se heurtaient les sidérurgistes du Bas-Sud et des Etats limitrophes du Nord in Cappon, JEBH, II (février 1930), pp. 360-361, 371 et 376.

23. Gregg, *Essays on Domestic Industry*, p. 34.

24. *Mississippi Planter and Mechanic*, II (mai 1858), pp. 157-158.

25. Ernest M. Linder, Jr., « Ante-Bellum Mitling in South Carolina », SCHGM, LII (juillet 1951), pp. 131-132; et « The Iron Industry in Ante-Bellum South Carolina », JSH, XX (août 1954), p. 343. Les recherches d'historiens comme Jordan, Moore, Griffin conduisent aux mêmes conclusions.

que médiocrement intéressés par la perspective d'investir des capitaux dans l'industrie; en tout cas leur intérêt est rarement assez vif pour modifier leurs vues sur les structures sociales. En 1867, W.F. Leak, de la Caroline du Nord, écrit à Thomas Ruffin pour lui faire part de ses inquiétudes à propos de ses participations dans l'industrie et précise qu'avant guerre il aurait pu les perdre sans trop de dommage<sup>26</sup>. M.W. Philips est un des gros actionnaires de la Southern Implement Company, de Jackson, dans le Mississippi. Edward McGehee, qui possède en 1860 sept plantations, 1.000 esclaves et 23.000 acres de terre, finance la Woodville Manufacturing Company, du Mississippi<sup>27</sup>. Dans l'Alabama, de riches planteurs comme Ralph McGehee et Richard Walker font de gros investissements dans la sidérurgie. D'autres, comme Robert Jemison et C.M. Foster, répartissent leurs investissements dans plusieurs branches industrielles<sup>28</sup>. Ils restent, néanmoins et avant tout, des planteurs. D'autres planteurs de moindre envergure, comme John Hannah, ont davantage d'intérêts dans l'industrie<sup>29 30</sup>.

John G. Winter, de Géorgie, nous fournit l'exemple d'un autre type de rapports significatifs de la dépendance des hommes d'affaires à l'égard des planteurs. Winter est né à New-York. Il a fait fortune en Géorgie grâce à ses activités commerciales et bancaires. A quarante-trois ans, il achète une plantation, — qui vient s'ajouter aux intérêts qu'il a déjà dans la sidérurgie, la production de bois d'œuvre, les fabriques de papier et la minoterie —, sans doute dans le dessein d'améliorer son standing<sup>30</sup>. Inversement, plusieurs industriels de Géorgie, comme Joseph A. Turner, qui est chapelier, et Charles J. McDonald, qui fabrique des cotonnades, ont commencé par être des planteurs<sup>31</sup>.

La liste des propriétaires de Caroline du Sud, qui sont à la fois des planteurs et des industriels, contient les noms des plus

26. Lettre de Leak à Ruffin d'avril 1866 in J.G. de Roulhac Hamflton (ed.), *The Papers of Thomas Ruffin* (4 volumes; a Publications of the North Carolina Commission); Raleigh, N.C., 1918-1920), IV, pp. 177-178.

27. Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi*, p. 185; John H. Napier, III, « Judge Edward McGehee : Cotton Planter, Manufacturer, and Philanthropist », *THR*, I (janvier 1960), p. 27.

28. Ethel Armes, *The Story of Coal and Iron in Alabama* (Birmingham, Ala., 1910), pp. 61, 70; Matthew William Clinton, *Tuscaloosa, Alabama : Its Early Days, 1816-1865* (Tuscaloosa, 1958), pp. 95, 102-104, et 134.

29. *Workers of the Writers' Program of the Works Projects Administration in the State of Alabama, Alabama : A Guide to the Deep South* (New York, 1941), p. 63.

30. *DBR*, X (mai 1851), p. 582.

31. Coulter, *Confederate States*, p. 230; Richard W. Griffin, a *The Origins of the Industrial Revolution in Georgia; Cotton Textiles, 1810-1865* », *GHQ*, XLII (décembre 1958), p. 367; Richard H. Shryock, *Georgia and the Union in 1850* (Philadelphia, 1926), p. 111.

grosses familles de planteurs. A côté des gouverneurs Williams, McDuffie, Aiken, Allston, Bennett et Hamifiond figurent également Daniel Heyward, Samuel N. Morgan, Vardry McBee, Daniel McCullough, John Ewing Colhoun, Robert W. Gibbes, Wadé Hampton, les De Saussure, les Guignard, les Huger et bien d'autres encore <sup>82</sup>. Si nous tenions également compte des compagnies de chemins de fer et des exploitations minières, il nous faudrait établir une autre liste tout aussi longue, en tête de laquelle nous inscririons le nom de John C. Calhoun<sup>88</sup>. Les investissements industriels, notamment dans la Caroline du Sud, sont toujours d'intérêt secondaire. Le gros des capitaux est investi dans les plantations.

Même en Caroline du Nord, les planteurs jouent un rôle essentiel dans l'industrie. Les principaux industriels de l'Etat sont souvent des planteurs, comme Patrick Henry Winston, Henry K. et T.P. Burgwynn, Paul Barringer, W.F. et John W. Leak, William C. Means, Stephen A. Norfleet, Jonathan et John Milton Worth <sup>84</sup>.

Les industriels les plus écoutés, à commencer par Gregg et Pratt, s'efforcent de convaincre les planteurs d'investir dans l'industrie. Dans l'Alabama, le gouverneur Henry Watkins CoLier, qui est un grnd industriel du textile, demande aux planteurs de participer à la construction de filatures capables d'absorber <sup>32 33 34</sup>

32. Richard W. Griffin (ed.), « List of North Carolina Cotton Manufacturera to 1880 », THR, III (octobre 1962), pp. 222-231; pour découvrir les industriels, je me suis souvent reporté à cette liste ainsi qu'à la liste équivalente pour la Caroline du Sud, oc A List of South Carolina Cotton Manufacturera, 1790-1860 », THR, I (juillet 1960), pp. 143-146. Cf. également Lânder, SCHGM, LII (juillet 1951), pp. 130-131; Lânder « The Development of Textiles in the South Carolina Piedmont before 1860 », THR, I, juillet 1960, pp\* 92-94; Harvey Toliver Cook, *The Life and Legacy of David Rogerson liams* (New York, 1916); Edwin L. Green, *George McDuffie* (Columbia, S.C., 1936); Amey R. Childs (ed.), *Planters and Business Men : The Guignard Family of South Carolina, 1795-1930* (Columbia, S.C., 1958), p. 41; Charles Edward Cauthen (ed.), *Family Letters of the Three Wade Hampsons, 1782-1901* (Columbia, S.C., 1953), pp. 54 et 83-84.

33. E. Merton Coulter, *Auraria : The Story of a Georgia GoldMining Town* (Athens, Ga., 1956), p. 55. Il semble que les mines du Sud aient principalement fonctionné avec des capitaux du Nord ou des capitaux anglais; C/, à ce propos, *Nile's Register*, XL, p. 206; Foner, *Business & Slavery*, p. 3 et note 15; Fletcher M. Green, GHQ, XIX (septembre 1935), p. 223; Green, « Gold Mining in Ante-Bellum Virginia », VMBH, XLV (octobre 1937), pp. 357, 365; Green, « Gold Mining : A Forgotten Industry of Ante-Bellum North Carolina », NCHR, XIV (janvier 1937), p. 13.

34. Samuel A. Ashe, *et al.*, *Biographical History of North Carolina* (8 vol.; Greensboro, N.C., 1905), I, pp. 95-99, 111 et 365; II, *passim*; III, pp. 435-460; Hamitton (ed.), *Ruffin Papers*, IV, pp. 177-178; J. Carlyle Sitterson, *The Sécésion Movement in North Carolina* (Chapel Hill, N.C., 1939), pp. 124-125; Cathey, *Agricultural Developments*, pp. 49, note 8, p\* 50 et 62; D.A. Tompkins, *Cotton Mills, Commercial Features* (Charlotte, N.C., 1899), p. 186.

20 % des esclaves et une partie des pauvres blancs de l'Etat<sup>86</sup>. Gregg invoque l'exemple de La Nouvelle-Angleterre pour prouver que l'aristocratie peut s'unir à l'industrie. Pour se permettre un tel rapprochement, il doit faire abstraction de l'écart énorme qui existe entre les planteurs du Sud, à la puissance affirmée, et les industriels du textile de la Nouvelle-Angleterre, dont le déclin est réel, écart qui se marque sur tous les plans, — position de classe, puissance économique, prestige social, pouvoir politique. Il doit aussi — et cela est plus important, même s'il le fait sans s'en rendre compte — admettre toutes les prétentions des planteurs à l'hégémonie dans la société du Sud<sup>86</sup>. James H. Taylor, l'associé de Gregg, va encore plus loin : il adjure le planteur de : « tendre la main à son frère, l'industriel »<sup>87</sup>. Dans son discours de 1851, à l'Institut de la Caroline du Sud, Gregg se met littéralement à plat ventre devant les gros planteurs. « Ceux qui connaissent si peu que ce soit le caractère énergique de nos planteurs de riz et de coton, dit-il, sont certainement conscients qu'il n'existe pas, dans notre pays, une autre catégorie de capitalistes qui les surpasse pour l'activité ou pour le sens de l'organisation. N'importe quelle fraction de notre capital qui serait gérée avec une telle énergie rapporterait automatiquement des bénéfices dans quelque secteur qu'on l'investisse»<sup>88</sup>. Le moins qu'on puisse dire des flatteries de Gregg est qu'elles sont d'une fausseté flagrante. On peut se demander, entre autres, combien Gregg connaît de planteurs de Caroline du Sud qui se seraient considérés comme des « capitalistes ».

Les raisonnements de Pratt montrent dans quelle alternative les industriels sont enfermés. Il commence par affirmer que les capitaux investis dans l'industrie constitueront pour l'Etat une source de prospérité plus durable que les capitaux investis dans l'agriculture. Les plantations épuisent le sol : les usines et les installations industrielles sont immuables. Les planteurs ont donc tout intérêt à investir leurs capitaux excédentaires dans l'industrie. « A mon avis, le capital investi dans l'industrie est prati-<sup>35 36 37 38</sup>

35. Richard W. Griffin, « Cotton Manufacture in Alabama to 1860 », *AHQ*, XVIII (Automne 1956), pp. 300-301 ; Aaron V. Brown, *Sneechee, Congressional and Political, and Other Writings* (Nashville, Tenn., 1854), p. 547).

36. La principale différence est évidemment que les premiers dirigeaient des ouvriers salariés alors que les seconds avaient affaire à des esclaves; mais ce n'est pas la seule. Les industriels et les commerçants de la Nouvelle Angleterre étaient des capitalistes urbains, en dépit de leur culture initiale et des allures aristocratiques qu'ils affectaient de se donner; ils étaient à la tête d'un secteur en perte de vitesse dans l'économie en pleine expansion (le Nord; autrement dit, ils avaient cessé de déterminer la vie du Nord. Si leur exemple était une leçon pour les planteurs, ce n'est certes pas au sens où Gregg l'entendait.

37. *DBR*, VIII (janvier 1850), p. 25.

38. *DBR*, XI (août 1851), p. 127.

quement lé seul capital permanent ! »<sup>39</sup>. Il s'empresse d'ajouter : (( Selon moi, les agriculteurs sont l'épine dorsale 'et la force de notre pays... mon principal objectif est d'amener les planteurs à investir dans l'industrie ». Et d'expliquer que de tels investissements sont indispensables pour créer des liens solides et étroits entre les planteurs et les États. Ou bien Pratt a renoncé à toute logique, ou bien ses déclarations signifient que les planteurs doivent se préparer à devenir avant tout des industriels, et cela pour la bonne raison que leurs investissements dans l'industrie n'empêcheront pas leurs terres de s'épuiser. Mais pourquoi diable Pratt tient-il à déclarer qu'il ne songe à rien de tel ? Il est admirable de machiavélisme. L'ennui, c'est que les planteurs sont tout aussi astucieux que lui, en vertu de quoi leur participation dans l'industrie reste toujours pour eux cantonnée au second plan.

En fait, de formidables obstacles idéologiques détournent les planteurs de faire des investissements considérables dans l'industrie. Autant il est prestigieux d'acheter de la terre et des esclaves, autant il l'est peu d'avoir des intérêts dans l'industrie. On risque même de déroger si l'on vend la main-d'œuvre excédentaire pour investir dans l'industrie<sup>40</sup>. James Robb, de La Nouvelle-Orléans, note en 1852 que, même si les planteurs nourrissaient les meilleures dispositions à l'égard des entreprises urbaines, on ne pourrait pas leur demander de courir le risque de s'endetter pour acheter des actions et des obligations, comme ils accepteraient de le faire pour acheter de la terre et des esclaves<sup>41</sup>.

Des considérations d'ordre pratique se joignent à ces considérations sentimentales. Amos A. Lawrence trouve que les calculs et les prévisions de C.T. James pèchent par excès d'optimisme. Il observe, avec beaucoup de bon sens, que « bien qu'il y ait beaucoup de riches dans les grands États producteurs de coton, il y a très peu d'hommes qui aient de l'argent. Ces derniers sont rarement des promoteurs d'entreprises. En général, les planteurs sont tous plus ou moins endettés... »<sup>42</sup>. Il met en garde les

39. Cité par Jordan, *Ante-Bellum Alabama*, p. 157. On trouvera au Chap. VII de ce livre un excellent exposé sur Pratt; voir également l'étude de E. Steadman : *A Brief Treatise on Manufacturing in the South*, pamphlet publié en 1851, et reproduit dans THR, II (avril 1962), pp. 103-118. Cf. p. 1.18 de cet ouvrage que nous citons plus loin.

40\* Comme le fait justement remarquer Shryock, in GHQ, XI (juin 1927), p. 123. Durant la guerre civile, «c Jefferson Davis a amèrement déploré qu'un volume considérable de capitaux privés aient été dépensés pour soutenir le blocus, alors que les investissements étaient si faibles dans l'industrie », Eaton, *Confederacy*, p. 241.

41. DBR, Xn (mai 1852), p. 547.

42..HMM, XXI (décembre 1849), p. 628. Cf. Robert C. Black, III, *The Railroads of the Confederacy* (Chapel Hill, N.C., 1952), pp. 40-41.

Sudistes qui escomptent de gros bénéfices de l'industrie cotonnière et ne les encourage guère à s'y lancer<sup>43</sup>.

Peut-être Lawrence obéit-il à des motifs cachés, comme James l'en accuse. De même, il est permis de douter de la sincérité de John Bell quand il déclare au Sénat que le Tennessee et le Kentucky ont besoin d'une aide fédérale pour construire des chemins de fer, parce que ces Etats manquent, malgré la richesse de leurs planteurs, de capitaux à investir<sup>44</sup> <sup>45</sup>. Mais William Gregg est au-delà de tout soupçon. Commentant les remarques pessimistes de Lawrence, Gregg fait quelques réserves sur les sombres perspectives qu'il laisse entrevoir, mais il ajoute que les Sudistes ne doivent s'attendre qu'à des profits môdestes<sup>46</sup>. Il est bien conscient de la difficulté : comment s'attendre que les planteurs surmonteront leurs hésitations si, honnêtement, il n'est pas en mesure de leur garantir immédiatement de gros dividendes ? Réponse : par de tels investissements, les planteurs créeront des emplois pour une partie de la population qui mène une existence marginale et jetteront les bases du développement économique de toute la région. « En dépit des faibles dividendes, écrit-il, la perspective de tels avantages qu'on est parfaitement en droit d'escompter, montre bien l'intérêt qui s'attache à la création d'usines; ainsi s'explique que les hommes de l'Est, à partir d'entreprises qui n'offraient pourtant aux capitalistes qu'un intérêt médiocre pour leurs placements, sont parvenus à leur prospérité actuelle » <sup>46</sup>. Autrement dit, il invite les planteurs à faire preuve de conscience sociale et de sens des responsabilités dans leur comportement économique. Une fois de plus, cette manière de voir, qui comporte une appréciation erronée de l'expansion économique du Nord durant la période précédente, est une reconnaissance implicite du bien-fondé des prétentions patriarcales des planteurs et de leurs aspirations à l'hégémonie. Lorsque Gregg s'engage sur le terrain social pour défendre sa cause, il avance malgré lui à pas de géant dans la voie — de plus en plus à la mode — de la justification économique de la sécession.

43. HMM, XXI (décembre 1849), pp. 628-633; XXII (janvier 1850), pp. 26-35.

44. *Congressional Globe*, XIX, 1st Session, 31st Congress, pp. 867-868; ainsi que XXII, 2nd Session, 32nd Congress, pp. 318-319; XXVII, 2nd Session, 35th Congress, pp. 107-108.

45. HMM, XXII (janvier 1850), p. 107. Les évaluations de Gregg ont l'air solide; peut-être sont-elles un peu optimistes. Voir également DBR, X (mars 1851), p. 343; XVII (mars, 1855), pp. 393-394; HMM, XXIV (1850), p. 262, ainsi que les écrits cités ailleurs, de Robert R. Russel et d'Ernest M. Lânder sur l'industrie du coton et les autres industries textiles.

46. HMM, XXII (janvier 1850), p. 108. On comprend la vive déception éprouvée par Gregg lorsque le testament de Ker Boyce a révélé que ce dernier possédait de gros intérêts dans les Etats libres; un autre actionnaire de Granitville est allé s'installer définitivement dans le Nord, à New York. Mitchell, William Gregg, pp. 111 et 295, note 41.

Les industriels sont pris dans un étau. D'un côté en effet les planteurs veulent bien investir dans l'industrie, mais à condition d'obtenir des bénéfices rapides. Ils sont prêts à ajouter des intérêts, qui, malgré tout, restent à leurs yeux des intérêts secondaires, à ceux de leurs plantations; de plus, ils sont désireux de se doter d'une industrie de transformation des produits agricoles qui leur fait défaut. Mais, d'un autre côté, ils refusent d'assumer pleinement les responsabilités de l'entreprise industrielle<sup>47</sup>, et d'accepter la perspective d'une industrialisation généralisée. Lorsque les Pratt et les Gregg acceptent les perspectives limitées qui leur sont offertes dans la meilleure hypothèse, ils acceptent aussi par là même de limiter l'industrialisation et de perpétuer l'hégémonie exercée par la classe rurale des propriétaires d'esclaves. Beaucoup d'industriels qui ne sont pas des planteurs, tout au moins pas au premier chef, sont solidement liés aux planteurs et au régime de la plantation, sans parler des liens qui résultent de la nature du marché et de l'origine des capitaux. Des mariages unissent les familles de planteurs aux familles d'industriels. John Motley Morehead, par exemple, dont la plupart des esclaves travaillent soit à l'usine, soit à des tâches domestiques, marie ses filles Letitia et Ann Eliza à des planteurs<sup>48</sup>. Samuel Finley Patterson, dont le fils Rufus abandonne l'agriculture pour l'industrie, sacrifie pour sa part à la fin de sa vie l'industrie à la plantation et à la politique<sup>49</sup>. Allison Francis Page, qui abandonne l'agriculture pour se lancer dans les affaires, notamment dans l'exploitation du bois de charpente, et qui réussira de manière spectaculaire durant la période de reconstruction, est le fils d'un planteur qui, s'il n'est pas très riche, est du moins de bonne trempe<sup>50</sup>.

Certains hommes qui sont, avant tout, des industriels, possèdent néanmoins des plantations ou de vastes fermes, et entretiennent avec leurs voisins de campagne des relations à la fois amicales et intéressées. Je pense, par exemple, à James Turner Morehead, à Robert Hoke, à Edwin M. Holt et à Daniel Pratt, pour ne citer que les plus illustres<sup>51</sup>. Un détail : Holt a en outre

47. Cf. Lânder, JSH, XX (août 1954), p. 343, sur les problèmes de la grosse Nesbitt Iron Manufacturing Company; beaucoup de planteurs qui avaient souscrit n'ont jamais apporté leurs capitaux.

48. John Kerr, in *H on. John Motley Morehead; In Memoriam* (Raleigh, N.C., 1868), p. 35; *John Motley Morehead III, The Morehead Family of North Carolina and Virginia* (New York, 1921), p. 59.

49. Ashe, *Biographical History*, H, pp. 328-333 — à propos de Samuel; et II, pp. 334-343, à propos de Rufus.

50. *Ibidem*, III, pp. 308-314.

51. Morehead, III, *Morehead Family*, p. 52; Ashe, *Biographical History*, I, p. 309-321; Tompkins, *Cotton Mills, Commercial Features*, p. 185; *Dictionary of American Biography*, XV, p. 170 (sur Pratt).

reçu une aide financière importante de son ami Thomas Ruffin, auquel il doit beaucoup<sup>62</sup>.

Les entreprises industrielles créent donc divers types de liens entre les industriels et les planteurs. Qu'on songe à John Ewing Colhoun, à un planteur qui est en même temps cousin de John C. Calhoun et à C.C. Hickabee, un planteur de l'Alabama, qui collaborent respectivement avec des industriels du fer et du coton, et l'on aura deux exemples typiques. Colhoun et Hickabee fournissent l'argent et les esclaves; en échange, leurs partenaires font apport de leur compétence technique et de leurs machines; les planteurs fournissent parfois les services de leurs esclaves, en échange d'actions ordinaires, notamment pour la construction de voies ferrées. Le cas de Colhoun illustre certaines difficultés auxquelles les associations les plus solides n'échappent pas; il est en effet obligé d'abandonner une entreprise prospère parce qu'elle lui prend du temps, au détriment d'autres activités plus importantes<sup>\*52 53 54</sup>.

#### La politique des industriels.

Hammond écrit, en 1850, que les industriels du Sud ne sont pas assez puissants pour faire élire un seul représentant, soit au Congrès, soit même à une législature<sup>64</sup>. En quoi il fait preuve d'une belle audace, car il a certainement entendu parler de John Bell, du Tennessee, et doit connaître une longue liste de gouverneurs d'Etat qui détiennent des participations dans l'industrie. John Motley Morehead, de la Caroline du Nord, Henry Watkins Collier, de l'Alabama, et Charles J. McDonald, de Géorgie, entre autres. La liste n'est pas moins longue pour la Caroline du Sud chère à Hammond : cet Etat peut s'enorgueillir de gouverneurs comme David Rogerson Williams, un des pionniers de la production d'huile de coton, qui possède des intérêts dans les filatures de coton, comme George McDuffie, qui en a dans le textile et la sidérurgie; comme Whitemarsh B. Seabrook et Hammond, qui en ont dans le textile, ou Pierce Butler dans la sidérurgie. Une grande rizerie comme la West Point Mills Company, compte parmi ses principaux actionnaires les gouverneurs Thomas Bennett, R.F.W. Allston et William Aiken. Hammond n'ignore pas non plus — nous pouvons du moins le supposer — les liens qui

52. Hamilton (ed.), *Ruffin Papers, passim*; Griffin and Standard, NCHR, XXXIV (avril 1957), pp. 131-164.

53. Linder, THR, I (juillet 1960), p. 92; Joseph H. Woodward, H. « Alabama Iron Manufacturing, 1860-1865 », *Alabama Review*, VU (juillet 1954), p. 204; R.S. Cotterill, « Southern Railroads and Western Trade », MVHR, IH (mars 1917), p. 436.

54. DBR, VHI (juin 1850), p. 509.

unissent aux milieux industriels un grand nombre de membres du Congrès, parmi lesquels il suffira de citer Abraham Rencher, D.S. \*Huger, Augustin S. Clayton, Mark Anthony Cooper, William Nesbitt, John McQueen, Franklin H. Elmore. Il n'ignore pas davantage que son ami Ker Boyce siège à la législature de la Caroline du Sud et qu'on trouve leurs homologues dans les législatures de tous les Etats esclavagistes.

Il est possible d'ailleurs que les choses aient été exagérées à dessein par Hammond et il convient de voir à quelle réalité elles correspondent. Il est vrai que la plupart des hommes que j'ai cités sont aussi et avant tout des planteurs. Aucun d'eux, à une ou deux exceptions près, n'a l'intention ni la possibilité de défendre la cause de l'industrie contre le régime esclavagiste et le système de la plantation. Jonathan Worth et Francis Fries réclament par exemple à la législature de la Caroline du Nord des écoles communales et de légères réformes fiscales; mais ils ne peuvent pas faire le moindre geste en faveur du développement industriel<sup>55</sup>. Il serait fou d'attribuer l'importance des industriels qui exercent des fonctions aussi élevées à une quelconque influence des partisans de l'industrie, car ils osent rarement s'opposer au régime, si engagés et si indépendants soient-ils. Quand ils deviennent des hommes politiques éminents, quand ils obtiennent quelque parcelle du pouvoir, c'est plutôt en tant qu'hommes favorables à une expansion industrielle modérée, condamnée d'avance à se confiner dans les limites assignées par les planteurs.

Lorsque les industriels font de la politique, leurs activités les placent souvent à l'avant-garde des partisans les plus extrémistes de l'esclavage. On a longtemps tenu pour acquis que la plupart des industriels du Sud avaient des opinions politiques modérées et se rangeaient parmi les Unionistes. C'est oublier qu'une importante minorité avait des vues radicalement opposées. Les historiens ont, évidemment, retenu des personnalités saillantes, comme Ross Winans, le grand directeur des ateliers de constructions mécaniques des chemins de fer de Baltimore, qui prend ardemment fait et cause pour l'indépendance du Sud<sup>56</sup>; mais c'est loin d'être un cas isolé. Augustin S. Clayton, un des plus importants actionnaires de la première filature de la Géorgie, prend position en faveur de la nullification au Congrès, sous l'administration de Jackson. Mark Anthony Cooper, qui possède des intérêts dans la banque, dans l'industrie cotonnière, dans la sidérurgie et dans plusieurs autres branches, est un des premiers whigs

55. J.G. de Roulhac Hamilton (ed.), *The Correspondance of Jonathan Worth* (2<sup>e</sup> vol.; Raleigh, N.C., 1909), I, VIII-IX et *passim*; Tompkins, *Cotton Mills, Cûrnmefcial Features*, p. 184; Ashe, *Biographical Dictionary*, I, pp. 309-321, sur Michael Hoke.

56. Glement Eaton, *The Growth of Southern CivÛization, 1790-1860* (New York, 1961), p. 246.

du Congrès à défendre les droits des Etats et à se rallier aux idées de Calhoun. Charles J. McDonald, le gouverneur de la Géorgie, qui est un industriel du textile, se rallie aux partisans de la sécession à la Convention de Nashville<sup>57</sup> <sup>58</sup>. Duff Green, un autre défenseur du développement industriel du Sud, et qui possède d'ailleurs des intérêts dans diverses branches, est en même temps un grand ami de Calhoun et des nationalistes sudistes<sup>68</sup>. Henry Watkins Collier, l'un des principaux industriels du textile en Alabama, gouverneur de l'Etat de 1849 à 1853, appartient à l'aile conservatrice des démocrates. En fait, il se montre passablement extrémiste en tolérant les forces de Yancey. Robert L'oooney Caruthers, un des pionniers de l'industrie textile dans le Tennessee, qui a commencé par appartenir au parti whig et par être un partisan convaincu de l'Union, sait néanmoins rallier les rangs des sécessionnistes à temps pour se faire nommer gouverneur d'un Etat confédéré <sup>59</sup>.

En Caroline du Sud, les partisans de la nullification et de la sécession ont souvent de gros intérêts dans l'industrie, même s'ils sont d'abord et avant tout des planteurs. Tel le cas du docteur Thomas Cooper, l'un des grands précurseurs du mouvement extrémiste de revendication en faveur des droits des Etats, dont les capitaux sont investis dans la plus grosse affaire sidérurgique de l'Etat<sup>60</sup>. Enfin, pour emprunter un seul exemple à la période qui précède immédiatement la guerre, James Jones, qui a des intérêts dans plusieurs entreprises textiles, y compris celle de Graniteville que dirige son beau-frère William Gregg, devient un ultra. C'est apparemment lui qui commande les mercenaires de Caroline du Sud, à la veille de la sécession <sup>61</sup>.

57. Je suis reconnaissant à Robin Brooks, professeur au Rochester Polytechnic Institute, de m'avoir permis de lire son article inédit sur le parti whig en Géorgie, qui contient de précieux renseignements sur les carrières de Clayton et de Cooper au Congrès; Cf. Paul Murray, *The Whig Party in Georgia 1825-1853* (Chapel Hill, N.C., 1948), pp. 10-12; à propos de McDonald, voir Griffin, GHQ, XLII (décembre 1958), p. 367; en ce qui concerne sa politique, voir Shryock, *Georgia and the Union*, D. 353.

58. Fletcher M. Green, « Duff Green : Industrial Promoter », JSH, II (février 1936), pp. 29-30.

59. Cole, *Whig Party*, pp. 188-189; Edward C. Williamson, a Robert Looney Caruthers, *Tennessee Textile Pioneer, 1800-1822* », THR, I (juillet 1960), pp. 126-127.

60. L'ander, JSH, XX (août 1954), p. 343; Dumas Malone, *The Public Life of Thomas Cooper, 1783-1839* (New Haven, Conn., 1926). Cf. Childs (éd.), *Planters and Business Men*, p. 37, à propos des sentiments de la famille Guignard en faveur de la nullification.

61. Charles Edward Cauthen, *South Carolina Goes to War, 1860-1865* (Chapel Hill, N.C., 1950), p. 47 et note 50; August Kohn, *Cotton Mills of South Carolina* (Charleston, S.C., 1907), p. 18; John A. Chapman, *History of Edgefield County from the Earliest Settlements to 1897* (Newberry, S.C., 1897), pp. 382-384. Il est intéressant de constater que cet ardent défenseur de l'industrie n'était pas le moins du monde gêné de défendre aussi ardemment la cause de la sécession.

En Caroline du Nord, l'extrémisme est moins virulent que plus au Sud. Il s'y rencontre néanmoins divers ultras qui possèdent de gros intérêts dans l'industrie. Le gouverneur John W. Ellis, qui a des intérêts dans la Salisbury Manufacturing Company, amène la Caroline du Nord dans les rangs des Etats confédérés. Le représentant, Abraham Rencher, actionnaire de la Cane Creek Cotton Factory, adresse au Nord, dès les années 30, une mise en garde et l'avertit que le Sud s'opposera par la force à toute atteinte qui pourrait être portée à l'esclavagisme. En 1850, il précise que le Sud serait obligé de quitter l'Union si la loi sur les esclaves fugitifs n'était pas correctement Appliquée. Un sénateur de l'Etat de Caroline du Nord, Andrew Joyner, qui a des intérêts dans la Weldon Manufacturing Company, exprime des sentiments analogues en 1850 et déclare ouvertement que ce serait justice de renverser le gouvernement si l'oppression devenait intolérable. Henry K. Burgwynn, un puissant planteur qui possède des intérêts dans l'industrie du coton et qui passe généralement pour un modéré, devient de plus en plus frénétique au cours des années 50. En 1859, après un court voyage dans les Etats de New-York et de Massachusetts, il se déclare hostile à la recherche d'un compromis. L'évolution gagne les uns après les autres les divers membres de la famille Barringer. Dès 1850, D.M. Barringer rallie les rangs des démocrates et devient un collaborateur intime du leader sécessionniste John W. Ellis. Son frère, Rufus Barringer, hésite longtemps et ne rejoint les sécessionnistes qu'à la toute dernière minute. Les Duncan Murchison, célèbre famille de commerçants et industriels du coton, sont dévoués corps et âme à la cause de la sécession<sup>62</sup>.

Certains industriels toutefois restent ostensiblement apolitiques durant les périodes les plus troublées. C'est, par exemple, le cas d'un David Worth<sup>63</sup>. Il se peut que les principaux représentants de l'industrie sudiste, William Gregg et Daniel Pratt, aient contribué à donner cette attitude apolitique à leur classe. Gregg ne se prive pas, tout en critiquant l'agrarianisme, d'égratigner la politique et les les politiciens. « Nous n'aurions eu qu'à nous féliciter, écrit-il, si nous étions de moins brillants politiciens, si toute l'ardeur et tout le talent déployés depuis des années à entretenir le ressentiment de notre indolente population contre nos industriels voisins du Nord avaient été consacrés au développement de notre industrie... »<sup>64</sup>. Nous verrons plus loin Daniel Pratt tenir le même langage durant les années critiques qui précèdent immédiatement la Sécession. Cette profession d'apolitisme, cette attitude condescendante à l'égard des politiciens ne

62. Ashe, *Biographical History*, I, pp. 104, 392-402; Sitterson, *Sécession Movement*, pp. 35, 76, 79, 133, 160, 190, 232.

63. Ashe, *Biographical History*, III, pp. 474-477.

64. Gregg, *Essays on Domestic Industry*, p. 12.

saurait tenir efficacement lieu d'opposition politique face aux pratiques pernicieuses d'un régime rétrograde. En donnant à la pensée de Gregg et de Pratt une interprétation en fait démentie par leur propre comportement, plus d'un industriel a contribué inconsciemment à renforcer le pouvoir des propriétaires d'esclaves.

Il se trouve aussi bon nombre d'hommes qui sont ou bien des industriels ou bien à la fois des planteurs et des industriels et qui, loin de se détourner de la politique, s'y engagent résolument pour s'opposer à la Sécession. Mais ces hommes, comme Jonathan Worth, de la Caroline du Nord, comme Robert Jemison, de l'Alabama ou John Bell, du Tennessee, ne sont pas en mesure d'opposer le moment venu une résistance suffisante<sup>65</sup>.

La carrière politique de Gregg nous donne une bonne idée de l'attitude des industriels. Élu en 1856 à la législature de la Caroline<sup>N</sup>du Sud, avec la bénédiction de Hammond, il vote contre une résolution tendant à la reprise de la traite des nègres et prend parti pour un programme général de développement et de mise en valeur de l'État contre un projet particulier de construction de voie ferrée, qui ne présente d'autre intérêt que de favoriser le commerce avec l'Ouest. Son opposition aux banques et aux chemins de fer se fonde sur une analyse correcte d'une situation où les intérêts de ces derniers sont subordonnés à ceux des planteurs. De là, il n'y a qu'un pas à franchir pour passer à une critique globale du régime esclavagiste. Mais Broadus Mitchell nous rappelle que « Gregg était un incorrigible réaliste », qui savait renfermer son esprit critique dans les limites que lui dictait la prudence<sup>66 67</sup>. Comme tant de prétendus réalistes d'hier et d'aujourd'hui, Gregg gaspille ses forces dans des escarmouches, quand il ne fait pas le jeu des sécessionnistes.

James Martin, un des plus grands industriels de l'Alabama, ne se soucie par davantage de tirer de raisonnements pourtant pleins de bon sens les conclusions qui s'imposent. Supposons, écrit-il, en tête d'un article remarquable, que les États du Nord doivent acheter 4 millions d'ouvriers au prix courant des esclaves noirs : « Cela ferait subir une ponction de 2 milliards 800 millions à leur commerce et à leur industrie qui, du coup, se trouveraient en aussi fâcheuse posture que les nôtres. »

65. Cf. Ashe, *Biographical History*, III, pp. 435-453; Hamilton (ed.), *Correspondence of Jonathan Worth*, I, y-xi, *passim* ; Clarence Phillips Denman, *The Sécession Movement in Alabama* (Montgomery, Ala., 1933), pp. 129-130; Clinton, *Tuscaloosa*, pp. 132-133; Joseph H. Parks, *John Bell of Tennessee* (Bâton Rouge, La., 1950).

66. Mitchell, *William Gregg*, p. 181.

67. DBR, XXIV (mai 1858), p. 385.

Puis il change brusquement de terrain, et déclare que le prix des esclaves est surfait d'au moins 25 %. Il invite donc les planteurs à faire baisser le prix des esclaves de manière à pouvoir investir 10 millions de dollars par an dans l'industrie, sans diminuer pour autant leurs achats d'esclaves. Grâce à cet incroyable manque de suite dans les idées, Martin parvient à esquiver la conclusion qui découle logiquement de ses remarques préliminaires.

L'astuce de Gregg l'amène aussi à de fréquents revirements. Est-il vraiment indispensable de s'agenouiller comme il le fait devant les dieux du régime et d'adorer Calhoun, « notre plus haut oracle, un homme dont nous révérons tous la droiture et que la Caroline du Sud, unanime, souhaiterait voir porter à la plus haute fonction à laquelle le peuple américain puisse élever un de ses citoyens »<sup>68</sup>. Tourne-t-il son attention vers les extrémistes? C'est pour exprimer des vues anti-sécessionnistes dictées par le dangereux opportunisme qui finira par le perdre. Après avoir accablé McDuffie de sarcasmes, il ajoute : « ceux qui se disposent à fomenter l'agitation à l'intérieur de notre Etat, ceux qui incitent l'opinion publique à s'opposer aux lois du Congrès; ceux surtout qui osent envisager une calamité aussi redoutable que la dissolution de notre Union : ceux-là devraient être les premiers à se préoccuper de créer en Caroline du Sud une industrie diversifiée, pour que notre Etat ne dépende plus des autres pays... »<sup>69</sup>. Gregg n'a pas l'air de se rendre compte qu'en parlant ainsi il apporte de l'eau au moulin des sécessionnistes. McDuffie n'a aucun besoin des conseils de Gregg. Lorsqu'il intervient par exemple au Sénat, le 19 janvier 1844, il déclare que la réponse du Sud au tarif protectionniste sera une expansion industrielle capable de lui assurer l'indépendance économique<sup>68 69 70 71</sup>. Pratt, parmi d'autres, réclame, avec de plus en plus d'insistance, la création de nouvelles usines, en soulignant qu'une telle mesure est nécessaire pour préparer la sécession à laquelle il se prétend opposé<sup>n</sup>.

Les tergiversations de Gregg l'amènent à adopter toutes sortes d'attitudes. Dans *Essays on Domestic Industry*, il n'a que sarcasmes pour l'attitude anti-yankee des extrémistes. Il exhorte les Sudistes à rivaliser avec le Nord sur le terrain de l'industrie et du sens des affaires. Dans une lettre de 1850 à Amos A. Lawrence, il se prononce au contraire en faveur d'une industrie complémentaire de celle du Nord, en expliquant qu'il ne croit

68. Gregg, *Essays on Domestic Industry*, p. 42.

69. *Ibidem*, p. 29, note.

70. *Congressional Globe*, XIII, 1st Session, 28th Congress, Appendix, p. 108; Cf. HMM, X (mai 1844), p. 406, pour un compte rendu complet du débat.

71. Cf. De Bow, *Industrial Resources*, II, pp. 127 et 154.

guère à une âpre concurrence entre le Nord et le Sud<sup>72</sup>. Une année plus tard, il renonce aux violentes critiques qu'il adressait naguère encore à l'Angleterre et à la Nouvelle-Angleterre, accusées par lui d'entretenir le vice et le paupérisme, et se met en devoir de montrer que ce sont là maladies de croissance d'une société industrielle robuste<sup>73</sup>. Cependant, dès ses *Essays on Domestic Industry*, il ne peut se défendre d'exploiter le sentiment anti-yankee ; il traite de « camelote » les vêtements confectionnés dans le Nord et adjure le Sud de se libérer de sa dépendance à l'égard des produits « étrangers »<sup>74</sup>. Quand on tient un tel langage, on est bien près de s'exprimer comme Fitzhugh dans sa *Sociology for the South*. Dans son adresse à l'Institut de Caroline du Sud, en 1851, Gregg renouvelle ses attaques contre les produits du Nord et ajoute : « Il serait tout aussi commode pour un planteur d'employer cinq ou six esclaves à fabriquer des galoches »<sup>75</sup>. Ces quelques exemples, que je pourrais multiplier, montrent avec quelle aisance Gregg passe d'appels en faveur de l'industrialisation du Sud à des appels en faveur de l'autarcie fondée sur la structure en vigueur, c'est-à-dire sur la structure de la plantation. Il n'a jamais voulu reconnaître, jamais voulu admettre que les deux attitudes sont incompatibles.

Une fois de plus, nous constatons que les industriels prennent une position qui revient à défendre l'esclavage. Les Gregg et les Pratt, qui refusent de suivre Cassius Clay, autrement dit de dénoncer l'esclavage et l'hégémonie des propriétaires d'esclaves se retrouvent peu à peu, sans même s'en rendre compte, dans le camp idéologique de leurs adversaires. « Chez nous, écrit Gregg à Amos A. Lawrence, les esclaves sont une propriété. Cette propriété représente des centaines et des centaines de millions; la Constitution nous en garantit l'usage et la protection; sans une telle garantie, l'Union n'a aucun sens pour nous »<sup>76</sup>. Dix ans plus tard, les menaces grandissent et Gregg déclare pompeusement que l'esclavage est « dicté par la nature et sanctionné par la Bible »<sup>77</sup>. Pratt fait des déclarations encore plus ouvertement favorables à l'esclavage, ainsi qu'un autre industriel de l'Alabama, James Martin<sup>78</sup>.

72. Lettre de Gregg à Lawrence, du 2 septembre 1850, citée par Thomas P. Martin (ed.), in « The Advent of William Gregg and the Graniteville Company », JSH, XI (août 1945), p. 422. Martin a fait un excellent choix de lettres; son introduction est utile.

73. DBR, XI (août 1851), pp. 127-128.

74. Gregg, *Essays on Domestic Industry*, pp. 21-22.

75. DBR, XI (août 1851), p. 138.

76. 2 septembre 1850, in JSH, XI (août 1945), p. 422.

77. DBR, XXX (janvier 1861), p. 103.

78. *American Cotton Planter* (Montgomery, Ala.), XIII (avril 1859), pp. 114-115 (Pratt); DBR, XXIV (mai 1858), pp. 385-386 (Martin).

On peut se perdre en conjectures sur ce que de tels hommes se seraient permis de dire ou tout au moins de penser si la puissance des propriétaires d'esclaves avait été moins redoutable. John Bell, qui n'est sans doute pas soumis aux mêmes pressions que Gregg peut, même durant les années 50, parler de l'esclavage comme d'une « tare fortuite mais invétérée »<sup>79</sup>. En Caroline du Nord, des hommes comme Paul Barringer, riche planteur et gros industriel, comme John Motley Morehead, ancien gouverneur de l'Etat, considèrent l'esclavage comme un fléau et comme un obstacle au progrès économique<sup>80</sup>. Ils ne sont pas bien dangereux tant qu'ils se bornent à professer de telles opinions en privé, ou qu'ils prennent des précautions pour en parler publiquement. En 1858, Bell répète ce qu'il dit depuis des années, à savoir que la sécession serait légitime si l'esclavage et les droits des propriétaires étaient menacés<sup>81</sup>. En 1860, Ellis, le gouverneur de la Caroline du Nord, qui possède des intérêts dans l'industrie, attaque le parti républicain : « Ici, en Caroline, déclare-t-il, l'abolition de l'esclavage est l'objectif de nos adversaires », ce qui tend à réduire la thèse de Morehead à une simple querelle sur la tactique à employer et le moment opportun pour agir<sup>82 83</sup>.

Broadus Mitchell soutient que Gregg « aurait pu avoir des sentiments différents » si les intérêts industriels avaient été plus forts ; mais que dans l'état où étaient les choses il lui fallait bien s'accommoder d'un régime de planteurs, ainsi que de banquiers et de commerçants ayant des intérêts liés à ceux des planteurs<sup>84</sup>. Nous n'avons que faire de telles suppositions sur ce qui aurait pu être, mais qui n'a pas été ; pas plus que nous n'avons à passer condamnation sur William Gregg. Les Gregg et les Pratt, notamment ceux qui étaient à la fois des planteurs et des industriels, n'ont ni la possibilité, ni le désir d'imiter l'exemple de Cassius Clay et de Hinton Helpers. Ils ne peuvent pas, ils ne veulent pas risquer de compromettre leur fortune et leur sécurité pour aller enseigner aux fermiers sans esclaves que l'esclavage empêche le développement de l'industrie et l'expansion du marché<sup>84</sup>. Gregg et Pratt savent d'expérience combien les intérêts de l'industrie et de son développement sont étroitement liés à la réor-

79. *The Life, Speeches, and Public Services of John Bell* (New York, 1860), discours du 2 juillet 1856; Cf. Parks, *John Bell*, p. 217.

80. Ashe, *Biographical History*, I, pp. 95-99 ; Burton Alva Konkle, *John Motley Morehead and the Development of North Carolina, 1799-1866* (Philadelphia, 1922), p. 195.

81. *Life, Speeches, and Public Services of John Bell*, p. 86.

82. Cité par Sitterson, *Sécession Movement*, p. 161.

83. Mitchell, *William Gregg*, p. 203.

84. Cf., par exemple, la bonne biographie écrite par David L. Smiley, *Lion of White Hall*, notamment pp. 107 et 166.

ganisation de l'agriculture ; mais ils refusent d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

Les relations de Gregg et de James H. Hammond nous permettent de mieux\* comprendre pourquoi le premier accepte de voir limiter son champ d'action. Il semble que Ker Boyce, le riche et puissant commerçant de Charleston, ait joué un rôle de premier plan dans les accords législatifs et politiques, aussi bien que financiers, qui président à la création de Graniteville. C'est l'appui de Boyce et de Hammond qui permet à Gregg d'obtenir une charte de 14 ans. Il est clair pour tous les intéressés que si Gregg entend continuer à exercer ses activités en Caroline du Sud, il a intérêt à se comporter aussi bien que par le passé<sup>85</sup> <sup>86</sup>. Le contrôle qu'exercent sur les sociétés industrielles les législatures dominées par la classe rurale des propriétaires d'esclaves nous fait mieux saisir les limites imposées à l'industrie. A mesure que les années passent, Gregg se rapproche de plus en plus de Hammond, idéologiquement comme d'ailleurs à tous égards.

Quand en 1851 Gregg déclare à l'Institut de Caroline du Sud que l'esclavage assure au capital « un contrôle positif sur la main-d'œuvre », il tient exactement le même langage que Hammond. « Dans tous les autres pays, poursuit-il, et notamment dans les Etats industriels, le travail et le capital assument des positions antagonistes. Ce fait est inconcevable chez nous où le capital sera toujours en mesure de dominer le travail, même dans les usines qui emploient des blancs, puisqu'il y a toujours la ressource, en cas de besoin, de recourir aux noirs »<sup>86</sup>. Hammond aurait pu tenir exactement les mêmes propos sans avoir besoin de rien y ajouter. Tout au plus aurait-il expressément indiqué, car il avait son franc-parler, que le développement de l'industrie ne mettra jamais en danger la domination de l'agriculture, Hammond n'y va pas par quatre chemins quand il entreprend de rassurer ses semblables, les planteurs. N'a-t-il pas un jour déploré ouvertement que le droit de vote ne soit pas exclusivement réservé aux propriétaires fonciers ?<sup>87</sup>.

Au début de 1860, Gregg s'est rallié aux sécessionnistes. Peut-être même ce ralliement s'est-il fait plus tôt. « Nous avons été obligés, déclare-t-il, d'en arriver à la conclusion que le tegips est désormais venu où le peuple du Sud doit se préparer pour de bon à prendre en mains sa défense et à ne compter que sur ses propres forces. Naguère encore revendiquer l'abolition de l'esclavage dans le Sud n'était qu'une marotte inoffensive, un thème politique agité par quelques régionalistes. Aujourd'hui, c'est un sentiment reli-

85. JSH, XI (août 1945), introduction de Martin, p. 394; C/ David D. Wallace, « The Founding of Graniteville », THR, I (Gantier 1960), p. 2L

86. DBR, XI (août 1851), p. 130.

87. Elizabeth Merritt, *James Henry Hammond, 1807-1864* (Baltimore, 1923); p. 87, note 40; DBR, III, pp. 36-37.

gieux »<sup>88</sup>. L'article d'où ces lignes sont extraites est publié dans la *De Bow's Review*; il se poursuit sur un ton qui n'a rien à envier aux éditoriaux d'un Rhettt, ni pour l'extrémisme des positions défendues, ni pour l'âpreté des attaques contre le Nord.

Comment Gregg justifie-t-il la sécession ? « Depuis 35 ans, nous menons un combat politique contre le peuple du Nord; la lutte s'est d'abord engagée sur le terrain de la protection douanière; elle s'est poursuivie sur celui de l'expansion de l'esclavage des nègres »<sup>89</sup>. Quand Gregg évoque ces 35 années de lutte contre le Nord et l'opposition du Sud au tarif douanier, il ne peut manquer de laisser pantois ceux qui se souviennent de l'avoir entendu tourner en ridicule l'agitation régionaliste et qui savent que sa conversion au protectionnisme est de fraîche date<sup>90</sup>.

Enfin, Gregg, pour chanter les louanges du régime esclavagiste, trouve des accents qui annoncent déjà le discours de Stephen Cornerstone :

« Si les Etats du Sud instaurent un gouvernement indépendant, ce sera le début d'une ère dont l'univers n'a jamais vu la pareille. A son institution présidera une combinaison de principes harmonieux qui engendreront une nation pourvue de tous les éléments nécessaires au succès (politique et moral... Deux de ces principes sont fondamentaux : le premier est de préserver la pureté de la religion; le second est d'avoir une organisation du travail qui soit parfaite »<sup>91</sup>.

Mitchell soutient que Gregg et Hammond s'influencent mutuellement. A la vérité, Hammond a confiné Gregg dans un programme d'industrialisation limitée conçu uniquement pour maintenir l'hégémonie des planteurs. Le jour où, en 1858, Gregg, dans une polémique, félicite Hammond de son ton « canaille », il signe sa capitulation définitive.

Si modérés et si favorables à l'Union que soient les industriels, plusieurs d'entre eux, parmi lesquels des hommes de premier rang comme Gregg, Rufus L. Patterson, Simpson Bobo et Robert Jemison, signeront l'ordonnance de sécession de leurs Etats et, ce faisant, mettront leur réputation au service des extrémistes et les aideront à réaliser leur grand dessein.<sup>88 89 90 91 92 93</sup>

88. DBR, XXIX (juillet 1860), p. 77.

89. DBR, XXIX (août 1860), p. 232.

90. DBR, XXIX (juillet 1860), p. 78.

91. DBR, XXIX (juillet 1860), p. 84.

92. Mitchell, *William Gregg*, pp. 132-133, 146-147; pour l'échange de correspondance entre Gregg et Hammond, voir JSH, XI (août 1945), pp. 404-408, et 410-412.

93. DBR, XXX (mars 1861), p. 358; Ashe, *Biographical History*, II, pp. 334-343; Denman, *Sécession*, p. 147; Clinton, *Tuscaloosa*, pp. 132-133.

## Les industriels pendant la guerre.

En 1860, certains industriels sont déjà revenus de l'unionisme et considèrent d'un regard étroitement opportuniste la perspective des profits de guerre à réaliser. Qu'un Mark Anthony Cooper presse en 1848 Howell Cobb de créer une fonderie nationale en Géorgie, rien de plus naturel. L'orgueil du Géorgien et les rêves du sécessionniste s'unissent le plus harmonieusement du monde dans ce projet. La récompense vint le jour où, en 1860, le gouverneur Brown passe avec Cooper un contrat de fourniture d'armes<sup>94</sup>. Il était également prévisible qu'un whig, pourtant animé de sentiments unionistes, comme William C. Means, qui est à la fois un planteur et un industriel de la Caroline du Nord, ne serait pas insensible à l'appât de bénéfices à court terme. Sa Concord Cotton Factory, qui ne lui a guère rapporté au cours des années précédentes, va lui permettre de réaliser d'importants bénéfices pendant la guerre, grâce à l'accroissement de la demande provoquée par celle-ci<sup>94 95</sup>. Beaucoup se trouvent dans une situation analogue. Richard W. Griffin a, par exemple, démontré que l'ouverture des hostilités avait permis aux industriels de la Caroline du Nord d'échapper à une crise de plus en plus grave, en stimulant vivement la demande de cotonnades<sup>96</sup>.

Les industriels qui prennent partie contre la sécession obéissent à des motifs divers, mais il semble qu'aucun ne soit mû par une opposition de principe au régime esclavagiste. L'un des motifs essentiels est la peur : les industriels redoutent la défaite et la ruine, pour le Sud en général et pour eux en particulier. Ces hommes d'affaires savent, mieux que les planteurs et mieux que les bravaches de la politique, apprécier les données du recensement relatives à la puissance matérielle respective des deux adversaires. Ils se moquent des illusions dont se nourrit la classe dominante. Si les industriels doutent sérieusement de la victoire du Sud, ils n'ont garde de claironner leurs sombres pressenti-

94. Lettre de Cooper à Cobb, du 20 novembre 1848, in Ulrich B. Phillips (ed.), *The Correspondance of Robert Toombs, Alexander H. Stephens, and Howell Cobb*, (« Annual Report of the American Historical Association », 1911, Vol. II; Washington, D.C., 1913), p. 137; Message du gouverneur Brown à la Chambre des Représentants, le 17 novembre 1860, in Candler (ed.), *Confederate Records of Georgia*, n. p. 3.

95. Ashe, *Biographical History*, I, p. 365.

96. Richard W. Griffin, « The Civil War and Cotton Manufactures in North Carolina », *THR*, II (juillet 1961), p. 152. Certains industriels, par exemple le groupe d'industriels de la laine, Milner-Wood-Wretin, ont prévenu les gouverneurs de leurs Etats, plusieurs mois avant la Sécession, pour les informer de leurs capacités de production en matière de fournitures de guerre. Cf. Bernard Cresap, « The Cowpen Factory », *THR*, I (avril 1960), p. 61.

ments. Ils observent généralement le silence, ne confiant leurs craintes qu'à des intimes. Lorsqu'en 1861 James Turner Morehead, l'un des représentants de la Caroline du Nord, industriel qui se réclame de la vieille tradition whig, tout comme son illustre frère John Motley Morehead, pleure en faisant les cent pas au cours des nuits tragiques où va se décider la Sécession, les pensées les plus diverses traversent son esprit. D'un côté, il est sincèrement attaché à la vieille Union et aux espoirs qu'elle porte. De l'autre, il est obnubilé par la vision catastrophique de la défaite<sup>97</sup>. C'est avec infiniment de craintes et d'appréhensions que Rufus L. Patterson, de la puissante famille des Patterson, industriels de la Caroline du Nord, se résigne à signer l'ordonnance de Sécession. Il sait que l'ennemi est le plus fort et que la défaite est inévitable; surtout il voit se dresser l'horrible spectacle de la « guerre civile chez nous »<sup>98</sup>.

L'attitude de Daniel Pratt est typique de celle qu'adoptent de nombreux industriels durant la crise qui va aboutir à la Sécession. Il écrit en 1851 au *Montgomery Journal* pour insister sur la nécessité qu'il y a de prémunir le Sud contre l'agression du Nord, tout en observant qu'il serait de meilleure méthode de boycotter les produits du Nord et de construire des usines dans le Sud, que de miser sur l'agitation politique : « De telles mesures, poursuit-il, nous mettront en bien meilleure position pour faire sécession... alors les abolitionnistes seront muselés »<sup>99</sup>. En 1859, il écrit, toujours dans le même style, au *Cotton Planter* :

« Je déclare que je suis partisan des droits du Sud et j'affirme bien haut que le Sud doit défendre, ses droits coûte que coûte. Mais je ne crois pas que je suivrais tout à fait la même ligne d'action que nos hommes politiques. Je m'abstiendrais de prononcer des discours ardents et de proférer des menaces enflammées. Je me mettrais sagement et tranquillement au travail. Je m'efforcerais de diminuer notre dépendance à l'égard de ceux qui nous font tort et qui seraient trop heureux de nous abattre »<sup>100</sup>.

Pratt a souvent souligné que l'intérêt de l'Union était de constituer un ensemble économique<sup>101</sup>. Il est donc permis de supposer que, s'il prêche l'industrialisation du Sud, c'est qu'il est sincèrement convaincu qu'une telle politique permettra d'éviter la sécession. Quand il devient clair que la sécession est imminente, il s'y déclare opposé<sup>102</sup>.

97. Cf. Morehead III, *Morehead Family*, p. 52.

98. Ashe, *Biographical History*, II, pp. 334-343.

99. DBR, X (février 1851), p. 227.

100. Reproduit in Tarrant (ed.), *Daniel Pratt*, pp. 75-76.

101. Cf. par exemple, la lettre de Pratt aux habitants de Temple, N.H., où il résidait (8 septembre 1858), *ibidem*, pp. 8Q-81.

102. S. Mims, *ibidem*, p. 57.

Si l'on examine l'attitude de Pratt, on s'aperçoit qu'il n'a pas de bonne solution à opposer à ceux qui prèchent la révolte. Il défend l'esclavage dont il déclare que c'est une institution sociale valable; il approuve la sécession en tant que remède légitime et adéquat : dans ces conditions, il ne peut guère proposer que des variantes tactiques; mais il accepte la stratégie. Il n'est pas difficile de prévoir son impuissance face à la charge de Yancey.

Beaucoup d'industriels s'engagent dans les forces armées des Confédérés, où ils servent le plus souvent comme officiers. Certains se distinguent, comme généraux : Rufus Barringer, de la famille des Barringer, planteurs et industriels de la Caroline du Nord; Robert F. Hoke, qui a de gros intérêts dans l'industrie, notamment dans les filatures de coton, la sidérurgie, l'huile de lin et la fabrication du papier<sup>103</sup>. Kenneth M. Murchison, le fils de Duncan Murchison, industriel et commerçant favorable à la sécession, devient colonel<sup>103 104</sup>. Les Bell et les Yeatman, du Tennessee, deviennent des Confédérés convaincus. John Bell voit, le cœur gros, tous ses fils et tous ses beaux-fils s'enrôler dans les armées des Confédérés<sup>105 106</sup>.

Henry P. Hammett, un des membres de la société textile William Bâtes & Company, de la Caroline du Sud, sert jusqu'à la fin de la guerre. John Milton Odell, actionnaire et courtier de la Cedar Falls Manufacturing Company, de la Caroline du Nord, quitte les affaires pour devenir capitaine. John W. Leak, qui possède une plantation en Caroline du Sud et des intérêts dans une société cotonnière du Nord, fait la guerre avec le grade de lieutenant-colonel. John Milton Worth, industriel et planteur de la Caroline du Nord, et quantité d'autres servent comme officiers<sup>106</sup>.

Certains, comme Joseph R. Anderson, de la fameuse entreprise Tredegar Iron Works, de Richmond, en Virginie, comme Mark Morgan et Dexter E. Converse, courent s'engager et s'entendent répondre que leur place est à l'usine<sup>107</sup>.

Samuel A. Ashe écrit dans son énorme *Biographical History of North Carolina* : « Une pensée doit réjouir le cœur de tous les patriotes de la Caroline du Nord, devant l'essor prodigieux de notre industrie à l'heure actuelle, c'est que nos meilleurs enti-

103. Ashe, *Biographical History*, I, pp. 116-124, et 309-321.

104. *Ibidem*, I, pp. 398-404.

105. Parks, *John Bell*, p. 405.

106. Kohn, *Cotton Mills*, esquisse biographiques sur Hammett et Leak; Ashe, *Biographical History*, II, pp. 315-319; ni, pp. 454-460\*

107. T.C. De Leon, *Four Years in Rebel Captivity* (Mobile, Ala., 1892)  
 \*i oi \* A.ko TT nn TUA Tjmm. *Mistrn*  
 of ipor/anhMrg CoMnVy l%0)7-p-66; *Cyclopedia of Eminent and Representative Men of the Carolinas of the Nineteenth Century* (Madison, Wis., 1892), pp. 465-466.

K. Young, du comté d'Anderson, dans le Tennessee, partisan *à* la réforme de l'agriculture et du développement de l'industrie, reste inébranlable et se laisse arrêter par les troupes confédérées<sup>122</sup>. Plus\* prudent, le juge George W. Brooks, de la Caroline du Nord, adversaire déclaré de l'esclavage, reste tout tranquillement fidèle à l'Union tout au long de la guerre et n'apporte de contribution à la lutte des Confédérés qu'en secourant ceux qui souffrent<sup>123</sup>.

On peut se demander le tour qu'aurait pris la guerre des Confédérés si les industriels avaient décidé que cette guerre n'était pas la leur, et agi en conséquence. Je ne veux même pas imaginer les répercussions d'une opposition active. Mais que se serait-il passé s'ils avaient simplement suspendu leurs activités ? La plupart était convaincus que le Sud ne pouvait pas vaincre. Ce n'est donc pas l'appât de bénéfices personnels qui les a ralliés. Ils avaient tout à gagner, à long terme, à prendre de longues vacances et à proclamer bien haut leur loyauté à l'égard des futurs vainqueurs. Leur attitude témoigne de leur « patriotisme » à l'égard du Sud et de leur attachement idéologique à la civilisation esclavagiste.

### Les industriels du Sud — Un bilan politique.

Les industriels du Sud sont politiquement et socialement inféodés à l'esclavage. Cette subordination annule la contribution qu'ils apportent à la cause de l'industrie, par les efforts inlassables\* voire héroïques, qu'ils déploient en tant qu'entrepreneurs. Le biographe de Gregg nous dit que celui-ci songeait à une réorganisation complète de la société. Il le présente comme le « plus grand capitaliste du Sud, le précurseur d'une ère nouvelle »<sup>124</sup>; mais liés à l'esclavage, les Gregg et les Pratt sont obligés de renoncer à leurs rêves, de concevoir l'industrialisation du Sud dans le cadre d'une société de plus en plus dominée par les propriétaires d'esclaves. Cette dernière perspective annonce des jours sombres pour le Sud et pour le pays tout entier. Elle impli-

122. David K. Young Books, Vol. I : Constitution and Minutes of the Anderson County Agricultural and Mechanical Society, 1856; — dont Young était le secrétaire; Oliver P. Temple, *Notable Men of Tennessee from 1833 to 1875* (New York, 1912).

123. Ashe, *Biographical History*, II, pp. 20-26.

124. Mitchell, *William Gregg*, p. ix. Pratt aussi a été appelé le « premier industriel du Sud ». Merrill E. Pratt, *THR*, II (janvier 1961), p. 19. Plus circonspect, D.A. Tompkins écrit à propos de J.M. Morehead : « C'est seulement grâce à de tels hommes — grâce à leur puissance et à leur envergure que l'industrie a pu subsister dans le vieux Sud esclavagiste dominé par l'aristocratie foncière. » *Cotton Mills, Commercial Features*, p. 188.

que en effet une voie qu'on peut qualifier de prussienne vers le capitalisme industriel, voie pavée d'autoritarisme, de despotisme paternaliste et de prétention aristocratique. D'ailleurs, les planteurs du Sud ne s'intéressent que médiocrement à ces perspectives. Dans des pays comme la Prusse et le Japon, il a fallu que les anciens régimes se heurtent à des catastrophes politiques et militaires pour que la classe dominante coopère à des programmes d'industrialisation. Seuls de sérieux revers auraient pu rallier les propriétaires d'esclaves. L'histoire des années qui précèdent la Sécession et celle des années de guerre le prouvent.

La composition des milieux industriels °est à peu près la même avant et après la guerre. Cela ne signifie pas que la guerre n'a rien changé<sup>125</sup>. C'est plutôt l'indice que la guerre, et surtout la défaite du Sud, ont créé certaines des conditions préalables nécessaires pour que l'industrie et les industriels se libèrent. Cependant, le Sud a terriblement souffert de la guerre. Ensuite, durant la période de reconstruction, l'industrie du Sud doit rivaliser avec le capitalisme du Nord, qui se soucie plus d'exploitation politique et économique que de reconstruction régionale. Les Gregg et les Pratt se sont accommodés des institutions de l'ancien régime, parce que cette politique leur paraissait en définitive la seule réaliste et la seule raisonnable. Vit-on jamais prétention au réalisme plus cruellement récompensée ? Pour que le Sud accède à l'ère industrielle dont ces hommes rêvent, sans subir encore un siècle de domination étrangère, il eût fallu que les obstacles à l'industrialisation fussent supprimés par les Sudistes eux-mêmes, au lieu de l'être par les croisés du Nord qui tenaient, d'une main, la *Case de VOncle Tom* et, de l'autre, un paquet de dividendes. Lorsque les industriels se sont prosternés devant l'esclavage, ils ont trahi leurs intérêts de classe, mais ils ont aussi trahi — ce qui est beaucoup plus grave — les intérêts de ce Sud qu'ils aimaient tant. Le patriotisme de ceux qui ont proclamé avec l'attitude qui convenait qu'ils se tenaient aux côtés de leurs Etats et de leurs institutions locales, était un patriotisme facile. Point n'est besoin d'approuver sans réserve les Cassius Clay et les Hinton Helpers pour comprendre que leur patriotisme de Sudistes était de meilleur aloi. Cassius Clay a commis bien Ses maladresses. Mais c'est lui, en définitive, et non pas William Gregg, qui a su défendre la cause de l'industrie dans le Sud et brandi comme un drapeau l'espoir de jours meilleurs.

Il n'y aucune raison de glorifier les Gregg et les Pratt, ni de les considérer comme les bâtisseurs d'un nouveau Sud. Il y a

125. Cf. J. Carlyle Sitterson, « Business Leaders in Post-Civil War North Carolina, 1865-1900 », in Sitterson (ed), *Studies in Southern History* (Chapel Hill, N.C., 1957), pp. 111-121.

encore moins lieu de suivre les historiens qui leur attribuent une sagesse et un sens moral supérieurs à ceux des propriétaires d'esclaves. Ces derniers après tout restent fidèles à leurs intérêts de classe, qu'ils confondent avec la quintessence de la civilisation du Sud, lorsqu'ils choisissent la Sécession et le risque d'une guerre. Les industriels, au contraire, quelles que soient les circonstances atténuantes, renient leurs intérêts de classe, qu'eux aussi confondent avec la civilisation du Sud, lorsqu'ils se rallient, même si c'est à contre-cœur, à une croisade en faveur d'un système social qu'ils ont tout lieu d'abhorrer.

## 9

### **Esclaves ou travailleurs libres dans les usines du Sud : une analyse politique d'un débat économique**

Est-il préférable d'employer des esclaves ou des blancs dans les usines du Sud ? Le débat donne lieu à une controverse animée, parfois même âpre, qui ne tarde pas à déborder le cadre de la comparaison économique. On peut s'en rapporter à l'expérience pour résoudre un problème purement économique, dans un secteur particulier ou dans une localité donnée. Mais en matière politique et sociale, il n'est pas question de s'en remettre à l'expérience. Certes, une prévision erronée des coûts du travail risque d'acculer certains investisseurs à la faillite; mais ensuite les futurs entrepreneurs n'en seront que plus prudents et plus avisés. En revanche, une prévision erronée des conséquences qu'aurait une politique tendant à favoriser la formation d'une classe ouvrière formée de noirs ou de blancs pourrait être fatale au système social du Sud. Aussi ce débat, qui porte apparemment sur un point économique, ne se comprend-il que si on l'étudie dans son contexte politique, essentiellement caractérisé par la volonté de la classe rurale des propriétaires d'esclaves de main\* tenir à tout prix son hégémonie.

Ceux qui sont partisans d'employer des nègres, autrement dit des esclaves, puisque personne n'a proposé d'employer des nègres affranchis, font valoir des arguments essentiellement politiques et sociaux. On admet parfois que les nègres sont, toutes choses égales, aussi productifs que les blancs; mais rarement qu'ils le

soient davantage. Les partisans de la main-d'œuvre servile objectent que, même si la productivité journalière des noirs est inférieure à celle des blancs, leur productivité saisonnière est supérieure 'dans la mesure où ils ne sont pas libres de quitter leur emploi.

Voici d'ailleurs un article paru en 1827 dans la revue *Ariel*, de Natchez, à propos des usines de chanvre : « Pourquoi emploie-t-on des esclaves ? Tout simplement parce que l'expérience a démontré que c'est une main-d'œuvre plus docile, plus régulière, et moins coûteuse que les travailleurs libres, qui sont souvent indisciplinés et dissolus, qui perdent leur temps dans les lieux publics, assistent aux revues militaires, s'intéressent aux élections, etc., toutes choses interdites aux esclaves»<sup>1</sup>. On retrouve cet argument tout au long de la période qui précède la guerre. En 1845, la *Gazette* de Pensacola signale que l'Arcadia Manufacturing Company emploie des esclaves et ajoute : « Si l'on consent à l'investissement initial que cela implique, c'est pour éviter d'employer des travailleurs libres, qui pourraient en cas de mécontentement quitter leur emploi » (*sic*)<sup>1 2 3</sup>. En 1852, Samuel D. Morgan, le magnat de la sidérurgie dans le Tennessee, explique tout crûment que les esclaves ne se mettent pas en grève et qu'ils ne peuvent pas demander des augmentations de salaires quand leur qualification professionnelle et leur productivité augmentent<sup>8</sup>.

William Gregg pose le problème en termes plus théoriques. Alors que le travail et le capital deviennent antagonistes dans les pays industriels, l'esclavage, écrit-il, permet d'éviter la lutte de classe, puisqu'il confond les intérêts du travail et du capital dans la personne de l'esclave. Gregg fait en outre observer que les industriels « ne sont pas obligés de faire éduquer les esclaves, qu'il peuvent donc les employer dès l'âge de huit ans et sans interruption »<sup>4</sup> \*. Gregg reconnaît à l'époque qu'on n'a pas encore déterminé le type de main-d'œuvre le moins coûteux; et il ne tardera pas à se rendre célèbre par les résultats remarquables qu'il obtiendra dans son entreprise de Graniteville, où il emploiera des blancs.

1. Cité par Thomas P. Jones, dans un article intitulé « The Progress of Manufactures and Internal Improvements in the United States and Particularly on the Advantages to be Derived from the Employment of Slaves in the Manufacturing of Cotton and Other Goods », initialement publié par *l'American Farmer* (1827), et reproduit in THR, III (juillet 1962), p. 156. Le mot « docile » est souligné par Jones lui-même.

2. « Notes on the Arcadia (Florida) Manufacturing Company », *Pensacola Gazette*, 13 septembre 1845, reproduit in THR, II (juillet 1961), p. 163.

3. *South-Western Monthly*, II (septembre 1852), pp. 173-175.

4. Gregg, *Essays on Domestic Industry*, p. 48; C. Mitchell, *William Gregg*, p. 23.

L'utilisation de la main-d'œuvre servile a des vertus cachées. Les industriels ont beaucoup de peine à convaincre les planteurs d'investir de l'argent liquide dans les usines; en revanche, il est relativement facile de les amener à louer leurs esclaves en échange d'actions. Lorsqu'il y a pénurie de capitaux et que les cours du coton sont en baisse, il devient particulièrement tentant d'utiliser la main-d'œuvre servile, même si les industriels font des réserves quant à son rendement.

En outre, en écoulant leur surplus de main-d'œuvre dans l'industrie, les propriétaires d'esclaves renforcent leur position économique. Aaron V. Brown, gouverneur du Tennessee, écrit à l'assemblée générale des actionnaires de la Compagnie des chemins de fer de La Nouvelle-Orléans :

« J'aime à croire que vous ne voudrez pas vous séparer sans avoir lancé les exhortations les plus pressantes pour inviter nos capitalistes, et surtout nos planteurs, à s'engager [dans l'industrie]. Les planteurs ont la possibilité de construire eux-mêmes les locaux nécessaires. Il suffira qu'ils se réunissent, et qu'ils prennent comme ouvriers leurs esclaves les plus travailleurs et les plus intelligents, ce qui les dispensera de payer des travailleurs blancs... Je souhaite vivement que le quart des esclaves actuellement employés à la culture du coton, soient désormais affectés à son traitement industriel. Cette redistribution contribuerait, j'en suis sûr, à élever et à stabiliser les cours du coton brut, dont la culture semblerait dès lors mieux justifiée<sup>5 6</sup>. »

A mesure que le Sud voit se dissiper ses rêves d'expansion territoriale, certains s'avisent des possibilités qu'offre l'industrie de résorber l'excédent de main-d'œuvre<sup>6</sup>. Cet expédient prend, sous la forme la plus politisée, l'aspect d'une exhortation « à mettre les esclaves en concurrence directe avec les travailleurs du Nord »<sup>7</sup>. E. Steadman, usant d'un argument voisin de celui de Brown, ajoute : « Ce n'est pas tout. Ces travailleurs passent du statut de producteur à celui de consommateur. Ils transforment une partie considérable du coton produit par les esclaves maintenus à la terre, et contribuent par là à accroître encore la valeur de ce produit »<sup>8</sup>.

La présence de manufactures de tabac sert les intérêts des planteurs qui y trouvent un excellent débouché pour les produits

5. Brown, *Speeches, Congressional and Political*, p. 547.

6. Cf. par exemple, DBR, VIII (janvier 1850), pp. 25, et 75-76; XII (février 1852), p. 182.

7. DBR, XII (février 1852), p. 185.

8. a A Brief Treatise on Manufacturing in the South », reproduit in THR, n (avril 1962), p. 112.

de leurs plantations, en même temps qu'une occasion de louer les services des esclaves qui ne sont pas nécessaires aux champs<sup>9</sup>. En revanche, l'industrie textile du coton évolue tout différemment. Dans des Etats comme l'Alabama on emploie encore beaucoup d'esclaves, mais d'une manière générale on fait de plus en plus appel à la main-d'œuvre blanche<sup>10 11</sup>. L'industrie sidérurgique utilise beaucoup d'esclaves, dans le Haut-Sud comme dans le Bas-Sud; les chemins de fer aussi, en dépit des protestations que cela provoque. Par exemple Wright, le représentant de la Géorgie au Sénat confédéral, accuse les ouvriers noirs d'être des irresponsables et des bons à rien<sup>n</sup>. Il arrive qu'on achète les esclaves. Le plus souvent, on les loue. En général, on les recrute sur place, ce qui constitue un lien solide entre les intérêts des planteurs et ceux des industriels.

L'inconvénient d'employer des esclaves dans l'industrie, c'est que, leur nombre étant limité, si les prix montent, ce qui entraîne une demande accrue, l'offre devient insuffisante et les esclaves se paient de plus en plus cher. L'exemple de Charleston, une ville de la Caroline du Sud, est significatif. L'industrie, qui s'est développée au cours des années 1840, est mise en difficulté par la remontée des cours du coton dans les années 50, phénomène qui provoque un accroissement de la demande d'esclaves. On estime que Charleston a vendu 10.000 esclaves au cours des années 50<sup>12 13</sup>. Aussi Griffin écrit-il que « tous les industriels nourrissent le secret espoir que l'immigration ramènera suffisamment de blancs dans la zone industrielle de l'Etat pour qu'ils ne soient plus contraints à l'avenir de louer des esclaves »<sup>18</sup>.

9. Joseph R. Robert, *The Tobacco Kingdom* (Durham, N.C., 1938), p. 198.

10. Cf. Ernest M. Lânder, Jr., « Slave Labor in the South Carolina Cotton Mills », JNH, XXXVIII (avril 1953), pp. 164-165 et *passim*; Richard W. Griffin, « Cotton Manufacture in Alabama, to 1860 », AFHQ, XVIII (automne 1956), pp. 291-293.

11. Discours du 20 septembre 1862 sur l'exemption. *Proceedings of the Confederate Congress* (ed.) Douglas Southall Freeman, *Southern Historical Society Papers*, XLVI, p. 192. A propos de l'industrie sidérurgique, voir Lester J. Cappon, « Iron-Making — a Forgotten Industry of North Carolina », NCHR, IX (octobre 1932), p. 341; Ernest M. Lânder, Jr., « The Iron Industry in Ante-Bellum South Carolina », JSH, XX (août 1954), p. 350; Robert E. Corlew, « Some Aspects of Slavery in Dickson County », *Tennessee Historical Quarterly* (septembre 1951), p. 229; Woodward, *Alabama Review*, VII (juillet 1954), p. 200. A propos des chemins de fer, voir Black, *Redifoods of the Confederacy*, pp. 29-30.

12. Leonard Price Stavisky, « Industrialisai in Ante-Bellum "Charleston" », JNH, XXXVI (juillet 1951), p. 319.

13. Richard W. Griffin, « The Origins of the Industrial Révolution in Georgia : Cotton Textiles, 1810-1865 », GHQ, XLII (décembre 1958), p. 363. Chapman estime que si Gregg réussit mieux à Graniteville qu'à Vacluse, c'est qu'il s'est ravisé et décidé à employer des blancs au lieu de nègres. Rien ne vient confirmer cette hypothèse. Voir son *History of Edgefield County*, p. 100.

Les industriels, on le voit, sont indécis et ne savent trop quoi penser de la main-d'œuvre servile. L'hésitation est d'ailleurs la même chez les planteurs. Ils ont certes intérêt à louer leurs esclaves, et ils éprouvent une vive méfiance à l'égard des travailleurs blancs; mais ils redoutent les conséquences sociales que pourrait avoir le développement dans les villes d'une classe ouvrière formée d'esclaves. A tout prendre, Russel est peut-être dans le vrai lorsqu'il écrit : « Il est difficile de ne pas parvenir à la conclusion que beaucoup de Sudistes s'intéressent à l'industrie uniquement tant qu'ils voient la possibilité d'y faire travailler des esclaves, et s'en désintéressent quand l'expérience montre qu'en définitive on obtient de meilleurs résultats avec des ouvriers blancs »<sup>14</sup>.

Cette supériorité des travailleurs blancs s'explique par la supériorité de leur formation, mais aussi par les rémunérations qu'ils perçoivent. Il est vrai qu'ils n'en ont pas le monopole et que les esclaves bénéficient souvent des mêmes avantages ; mais hélas, plus ils obtiennent satisfaction de ce côté, plus les propriétaires d'esclaves des régions rurales sont inquiets. Il est facile d'imaginer les réactions des planteurs lorsqu'ils apprennent, par exemple, que les esclaves qui travaillent à la ville dans les manufactures de tabac choisissent eux-mêmes leurs employeurs, qu'ils touchent de l'argent et, par conséquent, qu'ils se logent et se nourrissent à leur guise, et qu'ils sont payés plus lorsqu'ils font des heures supplémentaires<sup>15</sup>. Que peuvent bien penser les planteurs qui entendent dire que les esclaves qui travaillent à Tredegar ont, pour reprendre les termes de Kathleen Bruce « un statut très proche de celui des travailleurs libres, du moment qu'ils donnent satisfaction? »<sup>16</sup>. On retrouve le même phénomène un peu partout, dans les usines de chanvre du Kentucky, dans les mines d'or de Virginie, dans les chemins de fer du Tennessee<sup>17</sup>. C'est d'ailleurs inévitable, car il n'y a pas d'autre secret pour encourager un esclave à devenir un bon ouvrier d'usine que de lui accorder des avantages nettement supérieurs à ceux d'un travailleur agricole. Tout planteur un peu perspicace comprend qu'il faut mettre un frein à cette évolution avant qu'elle ti'ébranle l'autorité qu'il a sur ses propres esclaves.

« Quand un esclave devient ouvrier, déclare en 1849, James H. Hammond à l'Institut de Caroline du Sud, il est plus qu'à demi affranchi; nous savons tous très bien, et l'histoire l'atteste,

14. *Economie Aspects*, p. 55.

15. Robert, *Tobacco Kingdom*, pp. 203 sqq.

16. *Virginia Manufacture in the Slave Era* (New York, 1931), p. 252, note 89.

17. Cf. James F. Hopkins, *A History of the Hemp Industry in Kentucky* (Lexington, Ky., 1951), p. 135; Black, *Railroads of the Confederacy*, p. 30; et Morris, MVHR, XLI (septembre 1954), pp. 231-235.

que ces esclaves deviennent, à de rares exceptions près, les éléments les plus corrompus et les plus indisciplinés de leur catégorie »<sup>18</sup>. En Caroline du Sud, la commission législative sur la population nègre est saisie de plusieurs propositions qui préconisent l'adoption de mesures législatives tendant à ôter aux esclaves le droit de louer leur temps de travail et de s'employer dans l'industrie. Le président de la Commission, J. Harlston Read Jr, concède aux auteurs de ces propositions que de tels agissements sont (« dangereux ») et il condamne ceux qui autorisent leurs esclaves « à se comporter comme s'ils n'étaient pas des esclaves ». Mais, ajoute-t-il, ces pratiques sont si profondément ancrées dans l'usage et enracinées dans l'intérêt privé, qu'il n'est ni possible ni même souhaitable de prendre quelque mesure que ce soit pour les interdire<sup>19</sup>. Autrement dit, l'hostilité des propriétaires d'esclaves, en tant que classe, entre ici en conflit avec les droits et les intérêts acquis des propriétaires d'esclaves en tant qu'individus.

Le comportement des nègres qui travaillent à la ville donne aux planteurs de sérieux motifs de préoccupation. L'attitude des esclaves de La Nouvelle-Orléans à l'égard des blancs heurte les sentiments de tous ceux qui en sont informés. D'après Tregle, « il n'est pas rare, par exemple, que les esclaves se rassemblent le soir aux coins des rues; qu'ils défient les blancs de passer; qu'ils accablent les femmes blanches de remarques sarcastiques; qu'ils incommodent le voisinage par leur tapage, leurs cris et leurs jurons. Gare à qui oserait les aborder : ils sont souvent armés de poignards, voire de pistolets, et violent ouvertement toutes les dispositions du code des noirs »<sup>20</sup>. D'ailleurs, l'expérience précoce tentée dans le district de Charleston a laissé une impression profonde dans les esprits. A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, « les esclaves de confiance bénéficiaient pratiquement de la même liberté que les ouvriers employés dans l'industrie », mais la conspiration de Denmark Vesey, découverte en 1822, effraya les propriétaires d'esclaves qui réagirent vigoureusement<sup>21</sup>.

L'existence dans les villes d'une couche d'esclaves privilégiés n'est cependant pas sans avantages pour le régime. Elle séduit en effet les esclaves les mieux doués et les plus intelligents par la perspective d'obtenir des privilèges et les incite en même temps à bien se conduire pour conserver ces privilèges. Mais les inconvénients l'emportent sur les avantages. Les esclaves sont tentés de se livrer à toutes sortes de désordres. Ils ont aussi la

18. DBR, VIII (juin 1950), p. 518.

19. DBR, XXVI (mai 1859), p. 600.

20. Joseph G. Tregle, Jr, *An Early New Orleans Society : A Reappraisal*, JSH, XVIII (février 1952), p. 34; Russel, *Economie Aspects*, p. 211.

21. Ulrich B. Phillips, « Slave Labor in the Charleston District », PSQ, XXII (septembre 1907), pp. 427 et 429.

possibilité d'apprendre à lire et, par là, d'accéder à l'information politique, ce qui risque de ranimer leurs aspirations à vivre libres. Lorsqu'un banquier, comme Nathaniel A. Ware, qui est en même temps planteur et qui professe en économie des opinions nationalistes, publie, dans le journal de Cassius Clay, *True American*, un article anonyme où, tirant les conclusions logiques des pratiques qui se développent au fur et à mesure que les esclaves se multiplient dans les villes, il plaide en faveur d'une émancipation graduelle des esclaves et réclame les droits politiques pour les nègres affranchis, la réaction est immédiate : cet article est, en effet, à l'origine de la célèbre émeute contre le journal qui prêche la croisade abolitionniste<sup>22 23</sup>.

0

Mais l'emploi des blancs n'est pas non plus de tout repos, car le Sud ne peut pas compter sur une classe ouvrière disciplinée. Un grand ami de Daniel Pratt, S. Mims, écrit dans « *History of Prattville* », qui est un panégyrique : « Il fallait former les ouvriers; on les amenait des pinèdes; la plupart d'entre eux n'avaient jamais été formés à aucune sorte de travail; en fait, il fallait tout leur apprendre; et cet apprentissage n'allait pas sans une somme considérable d'erreurs et de maladroites qui compromettaient le succès de l'entreprise »<sup>25</sup>. On trouve des remarques analogues sous la plume d'un James H. Taylor, lorsque cet associé de Gregg évoque Graniteville, l'autre entreprise modèle du Sud. Taylor reconnaît que le Sud ne dispose pas d'une main-d'œuvre blanche préparée à un effort soutenu; mais il estime qu'avec le temps elle peut atteindre les normes qu'on exige dans le Nord<sup>24</sup>. Un éminent politicien noir, qui s'est distingué pendant la période de la reconstruction, racontera que, durant la guerre, alors qu'il était encore esclave, il lui était arrivé de tenir les comptes et d'écrire des lettres pour des ouvriers blancs employés dans les sauneries de l'Alabama<sup>26</sup>.

Dans beaucoup de secteurs, le problème de la main-d'œuvre reste sans solution. Si, par exemple, le Sud expédie son bois d'œuvre aux chantiers du Nord au lieu d'avoir ses propres chantiers de construction navale, c'est avant tout parce que le coût du travail est prohibitif, en raison de la pénurie de travailleurs qualifiés<sup>26</sup> et parce que les travailleurs se situent si bas dans l'échelle sociale qu'il y a peu d'espoir de voir la situation s'améliorer rapidement. On a moins de considération pour l'ouvrier d'usine que pour le fermier le plus déshérité, voire pour l'ouvrier

22. Smiley, *Lion of White Hall*, p. 261, note 1.

23. Tarrant (ed.), *Daniel Pratt*, p. 26.

24. DBR, VIII (janvier 1850), p. 27.

25. Walter E. Fleming, *Industrial Development in Alabama during the Civil War*, SAQ, III (juillet 1904), p. 271.

26. Hutchins, *American Maritime Industries*, pp. 190-191.

agricole qui ne possède pourtant pas la moindre parcelle de terre<sup>27</sup>. Aussi James Martin, un industriel de Florence, en Alabama, peut-il écrire en 1858 : « Nous n'avons pas encore suffisamment de main-d'œuvre qualifiée pour que nos sociétés soient réellement prospères... Par une singulière conception, les jeunes de chez nous sont convaincus qu'ils ne sauraient se former le corps et l'esprit à l'exercice d'un quelconque métier manuel sans déchoir » (*sic*)<sup>28</sup>. Malgré tout, la situation s'améliore sensiblement et Richard W. Griffin pourra écrire que, « si l'industrie textile du coton sort rudement ébranlée de la guerre civile, elle a néanmoins réussi à préserver ses ressources les plus précieuses : une main-d'œuvre qualifiée et des contremaitres expérimentés »<sup>29 30</sup>.

En définitive, si l'on ne perd pas de vue l'incapacité relative de la main-d'œuvre blanche, on arrive à la conclusion que les deux inconvénients majeurs de la main-d'œuvre servile résident d'une part dans le manque d'élasticité de la main-d'œuvre noire et d'autre part dans l'immobilisation des capitaux bloqués par l'achat comme par la location des esclaves. Le remède pourrait être trouvé dans une union des blancs pour la défense de leurs intérêts. Mais des hommes qu'on peut considérer comme les porte-parole du Sud proclament leur confiance dans la stabilité et la docilité des noirs. A mesure que le débat s'approfondit, les partisans de la main-d'œuvre libre en sont réduits à se rabattre sur un argument d'ordre social : la société, plaident-ils, doit faire quelque chose pour ses pauvres. William Gregg, d'abord favorable à l'emploi des esclaves, mène la campagne en faveur des pauvres blancs. L'industrie, dit-il, va absorber nos milliers de pauvres sans terres, en même temps qu'elle facilitera la promotion des opprimés; elle va élargir le marché intérieur, et contribuer à élever le niveau économique et culturel de la société tout entière<sup>80</sup>. Beaucoup vont encore plus loin que Gregg et proclament que l'absorption des pauvres blancs par l'industrie est essentielle au maintien même du régime esclavagiste. Cet argument typiquement social revient de plus en plus souvent dans les appels en faveur d'une expansion industrielle fondée sur l'emploi de la main-d'œuvre blanche. En 1852, le Géorgien J.H. Lumpkin expose qu'embaucher des blancs dans les usines revient, s'ils sont convenablement encadrés, à leur procurer une instruction morale<sup>31</sup>.

27. Bonner, AHR, XLIX (juillet 1944), p. 670; T.P. Abernethy, *Frontier to Plantation in Tennessee* (Durham, N.C., 1932), p. 286.

28. DBR, XXIV (mai 1858), p. 383.

29. THR, II (juillet 1961), p. 1.

30. Gregg, qui utilise déjà l'argument dans ses *Essays on Domestic Industry*, {et notamment pp. 105-113}, le reprendra dans la plupart des ouvrages postérieurs.

31. DBR, DC (janvier 1852), p. 249; cf. Richard W. Griffin, *a Poor White Laborers in Southern Cotton Factories, 1789-1865* », SCHGM, LXI (janvier 1860), pp. 32 sqq.

En 1849, Hammond, qui n'a pas l'habitude de mâcher ses mots, déclare tout crûment à l'Institut de la Caroline du Sud :

« Certains ont émis l'hypothèse que, si des blancs du Sud devenaient ouvriers d'usine, ils constitueraient un groupe social hostile à nos institutions. Si vous êtes de ceux qui croient que les plus défavorisés de nos concitoyens sont accessibles à de tels sentiments, soyez sûrs qu'ils sont incomparablement plus dangereux dans l'état actuel des choses, vu les possibilités qui sont les leurs et les difficultés auxquelles ils se heurtent, et qu'ils seraient bien moins à craindre s'ils étaient gftupés en usine, avec un emploi stable et une juste rémunération. Vous n'êtes pas sans savoir qu'à l'heure actuelle, les abolitionnistes d'Amérique et d'Europe s'efforcent avec la dernière énergie de les enrôler dans leur croisade; ils les incitent à acheter, selon leur slogan, « le coton du travail libre ». Multipliant les discours provocateurs, ils en appellent à la fierté et à leurs prétendus intérêts; mais je proclame bien haut que de telles craintes sont chimériques. Dans le Sud l'homme libre le plus humble, le plus pauvre, a un sentiment tout aussi vif, et peut-être plus vif que le planteur le plus opulent de la barrière que la nature et, d'accord avec la nature, la loi, ont instituée entre la race blanche et la race noire... J'ajoute que, dans ce cas, et en dépit de toute la distance qu'il peut y avoir entre l'ouvrier d'usine et nous, nous pouvons être sûrs que celui-ci comprendra vite que son propre intérêt est lié au maintien de notre système esclavagiste...<sup>32</sup> »

Souvent repris, l'argument de Hammond trouve son expression la plus claire, non pas sous la plume de Hammond, comme on pourrait s'y attendre, mais sous celle de James H. Taylor, l'associé de Gregg. On fait souvent allusion à ce « grand soulèvement de nos masses » qu'évoque Taylor, mais on oublie trop souvent de replacer l'expression dans le contexte dont on l'extrait. Lisons plutôt :

« .. Parce que nous avons déployé des elforts pour rassembler dans nos nouvelles usines des blancs jusque-là réduits à la misère et au chômage, certains ont conçu la crainte que l'utilisation chez nous d'une telle main-d'œuvre ne fût la source de quelque mal... Quant à moi, je tiens pour assuré que nous sauvegarderons nos institutions si nous savons *être sincères* envers nous-mêmes; je suis convaincu que la *sincérité* ne doit pas être le seul fait des

32. DBR, VIII (juin 1850), pp. 519-520.

hommes d'Etat et des politiciens; qu'elle doit être un *principe* immuable jusque parmi les *masses* qui forment notre peuple. Chaque homme, riche ou pauvre, ne dispose que d'un suffrage; or, dans notre Etat, les pauvres seront toujours les plus *nombreux*. Tant que ces hommes pauvres mais industrieux n'avaient d'autre ressource que d'accepter le travail dégradant des nègres dans les plantations, ils devaient se contenter d'une existence des plus pénibles, heureux d'être *supérieurs* aux esclaves, dont ils auraient pourtant souvent pu envier le sort. Mais le monde est en marche; il « va de l'avant »; dans certains domaines, le progrès est encore lent; néanmoins, on « va de l'avant ». Alors, la grande masse des pauvres blancs de notre population commence à comprendre qu'elle a des droits, qu'elle aussi a quelques titres à la sympathie qui s'étend sur ceux qui souffrent. Elle est en train de s'apercevoir — et avec quelle rapidité ! — qu'il y a tout un monde, pour ne pas dire une infinité d'activités qui offrent aux pauvres la possibilité de s'arracher, eux et leur famille, à la misère et à l'ignorance, la possibilité de se hisser, eux et leur famille, jusqu'à l'aisance, jusqu'au savoir. *Voilà le grand soulèvement de nos masses que nous devons redouter pour l'avenir de nos institutions.*

« Laissons nos esclaves là où ils se trouvent. Ils nous y rendent des services inestimables. Leur tâche est de faire produire à la terre le coton, le riz, le maïs, etc. ; ils s'y entendent si bien ! et donnons à la population blanche des emplois dans l'industrie. Alors chacun, au nom de ses intérêts les mieux compris, au nom donc du principe le plus profond, sera un défenseur ferme et intransigeant de nos institutions. Au contraire, interdisons ces emplois à la population blanche du Sud — et vous savez à quel vitesse elle s'accroît ! — ouvrons les portes de nos usines et de nos ateliers aux esclaves, et nous aurons introduit au sein même de notre société des êtres qui constituent une menace vivante pour ces institutions<sup>88</sup>. »

Georges Fitzhugh a su dégager toutes les implications de ce raisonnement avec la logique et l'aisance qui le caractérisent. Voici ce qu'il écrit :

« Comme notre gouvernement est le gouvernement du peuple, l'éducation est plus nécessaire chez nous qu'ailleurs. Quand les pauvres réclament l'instruction pour tous, ils ne demandent pas la charité. Les pauvres sont notre milice. Les pauvres sont notre police. Ici, comme en <sup>33</sup>

<sup>33</sup>.  
477-478.

DBR, VIII (janvier 1850), pp. 25-26; ainsi que XXVI (avril 1859), pp.

maints autres pays, ce sont eux qui protègent les propriétaires. Mais ici il font bien davantage. Ils préservent pour les propriétaires un type de propriété que ceux-ci ne conserveraient pas vingt-quatre heures, n'étaient la surveillance et la protection qu'exercent les pauvres. Ce type de propriété a voué le Sud à l'agriculture, entraîné l'existence d'une population trop clairsemée pour que les enfants aient des écoles à proximité de leur domicile et interdit toute une série d'activités, privant par là les pauvres des moyens de vivre comme des moyens de s'instruire<sup>34 35 36 37 38 39</sup>.

« Eduquons tous les blancs du Sud; cessons d'en faire des valets et des laboureurs, des domestiques et des paysans; offrons-leur des emplois qui conviennent à des hommes libres et indépendants; maintenons les nègres dans les basses besognes qui sont indignes des blancs et nous verrons la paix régner entre noirs et blancs<sup>55</sup>. »

Fitzhugh résume enfin l'argument en des termes accessibles aux esprits les plus bornés : « la voie de la sécurité est la voie du devoir ! éduquons le peuple, à quelque prix que ce soit ! »<sup>M</sup>.

Les arguments des Hammond, des Taylor et de Fitzhugh gagnent du terrain, mais lentement. Ils se heurtent à une opposition opiniâtre et à une apathie encore plus opiniâtre. Si Gregg rencontre une telle résistance pour obtenir la charte de Graniteville, c'est qu'il projette d'y embaucher des blancs, et que cela en choque beaucoup. Quand, quelques années plus tard, il défend sa politique devant l'Institut de la Caroline du Sud, le *Charleston Mercury* l'attaque violemment; un journaliste pousse même l'inconscience jusqu'à l'accuser de professer une doctrine identique à\* celle du mouvement « sol libre, paroles libres, travail libre<sup>M88</sup>.

C.G. Memminger, dont les arguments sont plus sérieux, écrit à Hammond qu'il faut employer des nègres dans les usines et non pas des blancs, parce que la création d'un prolétariat blanc constituerait la plus grave menace qu'on puisse imaginer pour le régime. Ces « va-nu-pieds », écrit-il dans une lettre pleine à la fois d'amertume et d'inquiétude, ne tarderaient pas à devenir des abolitionnistes<sup>89</sup>.

Des hommes comme De Bow ignorent les appréhensions d'un Memminger. De Bow souligne que les ouvriers qui travaillent dans les usines du Sud ne sont en contact, ni avec les immigrants ni, par conséquent, avec les dangereuses théories en « isme »

34. *Sociology for the South*, (Richmond, Va., 1854), pp. 144-145.

35. *Ibidem*, p. 147.

36. *Ibidem*, p. 148.

37. Wallace, *THR*, I (janvier 1960), p. 21.

38. Lander, *JNH*, XXXVIII (avril 1953), p. 169.

39. Thomas P. Martin (ed.), *JSH*, XI (août 1945), p. 414; lettre en date du 28 avril 1849.

qui se forgent à l'étranger<sup>40</sup>. Un commentateur note que la présence de quatre millions d'esclaves décourage 'les étrangers d'immigrer. S'ils venaient dans le Sud, « ils risqueraient d'y mourir de faim »<sup>41</sup>. Edmund Ruffin exprime le sentiment unanime des planteurs lorsqu'il écrit : « Un des grands avantages que nous vaut l'institution de l'esclavage, c'est qu'elle détourne vers le Nord et le Nord-Ouest les hordes d'immigrants que l'Europe déverse sur l'Amérique »<sup>42</sup>. Griffin attribue la docilité et la passivité des ouvriers blancs employés dans les filatures à la nouveauté de l'emploi et à « l'absence d'immigrants européens qui introduiraient chez nous, comme il l'ont fait dans le Nord, une conscience de classe plus développée »<sup>43</sup>.

Les partisans du développement industriel ont tort de croire qu'ils pourront garder leur meilleur atout, c'est-à-dire une main-d'œuvre isolée des ouvriers étrangers, car l'expansion industrielle ne saurait manquer d'accroître la demande de main-d'œuvre qualifiée et par conséquent l'immigration. D'ailleurs, C.T. James, un des hommes les plus consultés et les plus écoutés des partisans de l'industrialisation du Sud, ne cache pas que le Sud attirera inmanquablement la main-d'œuvre qualifiée dès qu'il sera en mesure de la rémunérer<sup>44</sup> <sup>45</sup>. J.L. Orr, un autre partisan de l'expansion industrielle, apparemment plus soucieux de logique que de prudence, réclame l'adoption de procédures de naturalisation libérales dans la Confédération, en arguant que les ouvriers étrangers sont « partout d'utiles citoyens »<sup>46</sup>.

Mais il est exceptionnel de trouver des hommes comme Orr dans les Etats esclavagistes. La population étrangère des villes du Sud continue à inquiéter les propriétaires d'esclaves des régions rurales. A Charleston, où ces étrangers ne représentent, en 1848, que le cinquième de la population, ils sont deux fois plus nombreux à demander leur admission dans les hospices<sup>46</sup>. La situation est identique partout ailleurs — sauf à La Nouvelle-Orléans —. Les ouvriers irlandais, dépourvus de qualification professionnelle, se débattent pour gagner leur subsistance; les petits commerçants et les colporteurs juifs, qui exercent pourtant une activité nécessaire, irritent profondément la population par

40. J.D.B. De Bow, *The Interest in Slavery of the Southern non-Slaveholder* (Charleston, SC., 1860), p. 8.

41. SQR, XXVI, p. 435.

42. *Address to the Virginia State Agricultural Society*, pp. 16-17.

43. SCHGM, LXI (janvier 1960), p. 38.

44. C.T. James, *Praetical Hints on the Comparative Costs and Productiveness of the Culture of Cotton...* (Providence, 1849), *passim*; et *Letters on the Culture and Manufacture of Cotton* (New York, 1850), p. 5.

45. Cité par Ruth Ketring Nuernberger, *The Clays of Alabama*. (Lexington, Ky., 1958), p. 201.

46. Benjamin Joseph Klébaner, *a Public Poor Relief in Charleston, 1800-1860*, SCHGM, LV (octobre 1954), p. 218.

la bizarrerie de leurs mœurs; les artisans allemands sont soupçonnés de nourrir des sentiments hostiles à l'esclavagisme, et ainsi de suite<sup>47</sup>. L'engouement pour l'industrie disparaît complètement dès qu'on s'aperçoit qu'il faudra renoncer à y employer des nègres et accepter beaucoup d'étrangers. Le succès que remporte le parti des nativistes\*, aussi bien dans les réunions que dans les bureaux de vote des villes du Sud, porte un coup sérieux à l'essor industriel et, pourtant, paradoxalement, la plupart des nativistes sont d'anciens whigs, naguère favorables à l'industrie. Plus paradoxalement encore, leur succès a pour effet de renforcer les liens entre les ouvriers d'origine étrangère et le parti démocrate, qui devient rapidement le parti des fanatiques de l'esclavage<sup>48</sup>.

La classe ouvrière des villes du Sud a beau être relativement docile, comparée à celle du Nord, elle ne tarde pas à montrer assez de turbulence pour amener à changer d'opinion ceux qui d'abord avaient vu en elle un rempart du régime. Arthur C. Cole est d'avis que la conscience de classe des travailleurs des villes est nettement plus marquée que celle des paysans pauvres<sup>49</sup> <sup>50</sup> <sup>51</sup>. Les organisations de travailleurs sont assez fortes et deviennent vite assez nombreuses pour susciter l'inquiétude. Les syndicats se développent évidemment avec d'autant plus de facilité que l'on remonte vers le Nord. Au cours des années 50, il se crée à Baltimore, à Saint-Louis et à Louis ville, des associations militantes qui déclenchent des grèves revendicatives pour obtenir des salaires plus élevés et la journée de dix heures<sup>60</sup>. Au cours des années 30, on voit apparaître de façon sporadique d'importants groupements de travailleurs en Virginie, en Caroline du Sud et en Louisiane<sup>61</sup>. Dans les années 50, il y a au moins deux syndicats puissants à La Nouvelle-Orléans, la *Screwman's Association* qui obtient, en 1854, à l'issue d'une grève victorieuse, une augmentation de salaire de 20 %, et la *New Orleans Typographical Society* qui organise la même année une grève, également victorieuse, contre la campagne menée par l'*Associated*

47. Cf. Herbert Weaver, « Foreigners in Ante-Bellum Towns of the Lower South », *JSH*, XIII (février 1947), pp. 62-73.

• Les know-nothings. (*N.d.T.*)

48. En 1860, la ville de Natchez compte 25 % d'immigrants; Mobile, 24 % ; Louisville, 34 % ; Memphis, 36 %, et Charleston, 15,5 % (sur une population qui ne comprend déjà que 36 % de blancs). Cf. Eaton, *Growth of Southern Civilization*, pp. 250-251, où l'on trouvera une bonne analyse de la situation dans les villes du Sud au cours des années 1850.

49. Cole, *The Irrepressible Conflict*, (New York, 1934), pp. 37-38.

50. John R. Commons, *et al.*, *History of Labour in the United States* (New York, 1918), I, pp. 358-359, 386-387, 478.

51. Richard B. Morris, « Labor Militancy in the Old South », *Labor and History*, IV (mai-juin 1948), p. 33 ; cf. Wyatt, *William and Mary College Quarterly*, XVII (janvier 1937), p. 20.

Press en faveur d'une réduction des salaires<sup>52</sup>. La classe ouvrière multiplie grèves et manifestations au cours des années 50 et les patrons n'ont pas toujours la ressource d'employer des esclaves pour briser les grèves<sup>53 54</sup>.

Le militantisme de la classe laborieuse inquiète les propriétaires d'esclaves pour deux raisons. Tout d'abord, il témoigne, chez les classes inférieures, d'un esprit d'insubordination qui heurte leur mentalité conservatrice et leur cause des craintes pour le sort de la propriété en général; d'autre part, il évoque le spectre de l'anti-esclavagisme. Directement et indirectement, le système esclavagiste constitue une menace pour la liberté même des travailleurs blancs. Richard B. Morris écrit : « Confronté d'un côté à la concurrence de la main-d'œuvre servile et, de l'autre, à l'afflux de la main-d'œuvre venue du Nord ou de l'étranger, l'ouvrier blanc de la Caroline du Sud voit sa situation se dégrader constamment tout au long de la période qui précède la guerre. A mesure que la réglementation du travail devient plus rigoureuse, les ouvriers blancs en pâtissent. Ils sont de moins en moins libres de choisir leur emploi et d'en changer; enfin, la loi leur refuse la liberté d'association. Autrement dit, elle leur interdit toute action concertée...»<sup>64</sup>. L'emploi d'esclaves et même d'affranchis, pour ne rien dire des briseurs de grève, provoque une agitation sérieuse et croissante parmi les travailleurs blancs des villes. Il n'y a qu'un pas à franchir entre les protestations contre des mesures particulières et la revendication plus générale de réformes politiques et sociales<sup>55 56</sup>. Sans doute, l'hostilité que l'ouvrier blanc éprouve pour les nègres s'oppose-t-elle chez lui à la sympathie pour l'abolitionnisme; mais les deux sentiments ne sont pas incompatibles, et le second se répand de plus en plus. Lorsque le directeur du *Charleston Mercury* approuve publiquement la doctrine de George Fitzhugh, qui professe que l'esclavage est la condition naturelle de tout travailleur, les ouvriers blancs le brûlent en effigie au cours d'une manifestation houleuse<sup>66</sup>. Dans les années 50, à mesure que l'organisation du travail fait des progrès, lents et pénibles certes, mais indéniables et réguliers, les leaders ouvriers affichent une hostilité croissante

52. Philip S. Foner, *History of the Labor Movement in the United States from Colonial Times to the Founding of the American Federation of Labor* (New York, 1947), p. 249.

53. Herbert Aptheker, *The Labor Movement in the South during Slavery* (New York, 1955), pp. 12-14; Cf. Eaton, *Growth of Southern Civilisation*, pp. 165-166.

54. et White Bondage in Ante-Bellum South Carolina », SCHGM, XLIX (octobre 1948), pp. 194-195; et MHVR, XLI (septembre 1954), pp. 219-240.

55. Cf. Eaton, *Growth of Southern Civilisation*, pp. 167-168; Fletcher M. Green, *Constitutional Development in the South Atlantic States, 1776-1860* (Chapel Hill, N.C., 1930); pp. 159-161.

56. Cole, *Irrépressible Conflict*, p. 55.

à rencontre du régime esclavagiste<sup>67</sup>. L'utilisation des nègres comme briseurs de grèves, et l'emploi de l'appareil d'Etat pour emprisonner les meneurs de grèves forcent les ouvriers blancs à opter, quoique à contre-cœur, pour une opposition radicale.

C'est à la lumière de cette évolution qu'il faut chercher à comprendre les arguments invoqués par les Hammond, les Taylor et les Gregg en faveur de l'emploi de la main-d'œuvre blanche dans les usines. Cependant, ils n'emportent pas toujours la conviction des propriétaires d'esclaves, dont les craintes se renforcent devant le développement de la conscience de classe qui amène les ouvriers à prendre position contre divers aspects du régime esclavagiste<sup>57 58</sup>. Au reste, les raisonnements compliqués de Hammond et de Taylor se réduisent trop souvent à des sottises; ils reposent essentiellement sur l'hypothèse que ceux qui ne possèdent pas d'esclaves sont plus dangereux pour l'esclavage s'ils restent confinés dans leur état de paysans pauvres que s'ils trouvaient à s'employer à la ville. Le bon sens et l'expérience démontrent le contraire.

Je n'en veux pour preuve que la fameuse remarque de Taylor sur ce « grand soulèvement de nos masses ». A lire Taylor d'un peu près, on s'aperçoit qu'il craint, ou feint de craindre, que l'inévitable exaspération des aspirations que nourrissent les paysans pauvres n'entraîne une vague de mécontentement. Le malheur, c'est qu'il omet de démontrer que ces aspirations s'exaspèrent ou tout au moins sont en passe de s'intensifier. D'ailleurs, il est toujours aisé d'imputer à l'expansion industrielle l'intensification réelle, ou même éventuelle, de n'importe quel courant. Pourquoi, dès lors, les propriétaires d'esclaves ne s'attendraient-ils pas à voir l'industrialisation réveiller les masses endormies et susciter des troubles, quel que soit le type de main-d'œuvre employé ? L'acceptation générale du statu quo s'explique assez naturellement chez les paysans par l'état de misère et d'isolement dans lequel ils végètent, par leur retard culturel et par le fait qu'ils n'ont pas de patrons, autrement dit pas d'exploiteurs visibles. Il en va différemment chez les travailleurs des villes. Victimes du racisme, ils peuvent bien accepter le système esclavagiste dans l'abstrait; mais il est quasi-inévitable qu'ils entrent en conflit avec son appareil politique et social et, dès lors, il est évident que tout conflit de ce genre est gros de menaces, car il risque d'approfondir la conscience qu'ils ont de leurs intérêts de classe. Hammond et Taylor pêchent par excès de subtilité. Selon eux, l'industrialisation aurait pour effet d'attacher au régime,

57. Bernard Mandel, *Labor : Free and Slave* (New York, 1955), chap. H, notamment pp. 54-55 ; Foner, *Labor Movement*, pp. 262-263.

58. Russel, *Economic Aspects*; pp. 52-53; et « Economic History of Negro Slavery in the United States », *Agr. Hist.*, XI (octobre 1937), p. 321.

et les ouvriers à qui il procure des emplois tout en flattant leur sentiment de supériorité raciale, et les industriels qui se sentent liés aux propriétaires d'esclaves, puisque ceux-ci détiennent le pouvoir politique et procurent les briseurs de grèves indispensables pour contenir l'agitation ouvrière. Argument ingénieux, mais qui manque de réalisme. Il est clair, en effet, qu'ouvriers et industriels ont tout à gagner au développement de l'instruction publique, à une politique d'aménagement qui favoriserait la création de nouveaux marchés, à l'accroissement relatif du pouvoir politique des villes, et à toute une série de mesures inacceptables pour les propriétaires d'esclaves. Il est clair aussi qu'il ne serait pas réaliste d'escompter que les travailleurs concentrent leur haine de classe sur les seuls industriels, alors que ceux-ci dépendent si ouvertement de la puissance des planteurs.

Les propriétaires d'esclaves des régions rurales ont de bonnes raisons de se méfier de l'industrialisation, qu'elle utilise des esclaves ou des hommes libres. Certes, ils ont besoin que l'industrie locale se développe suffisamment pour satisfaire aux besoins des plantations et pour donner un support économique et militaire à leurs Etats ; mais ils ne peuvent pas lui laisser prendre trop d'extension. Etant donné le style de vie de l'époque, les propriétaires d'esclaves sont pris dans des difficultés inextricables. Ils essaient de s'en tirer de leur mieux ; mais, en fin de compte, ils ne peuvent pas favoriser le développement de l'industrie sans s'exposer par là à de graves périls et sans mettre en jeu leur existence même en tant que classe.

# IV

## *La crise générale du Sud esclavagiste*

*Il est faux de dire que la matière possède force ou énergie. Elle est énergie. Elle n'est qu'autant qu'elle agit, et qu'elle agit sur ce qui lui est extérieur. L'expression de la force, c'est la force même, et non un effet extérieur à elle. L'extériorité des relations espace-temps, où s'effectuent l'action et la réaction ou résistance, caractérisent les forces comme naturelles.*

HEGEL.

*Encyclopédie de la philosophie* \*.

e

\* D'après la traduction américaine, n'a paru difficile de citer en épigraphe la traduction française de Gibelin : « Cette réflexion étrangère à la notion considère naturellement que les prétendues forces sont *implantées* dans la matière, c'est-à-dire qu'elles lui sont originellement extérieures de sorte que cette identité du temps et de l'espace précisément, à laquelle vaguement on pense à propos de la détermination réfléchie de la force et qui constitue véritablement l'essence de la matière, est posée en elle comme une chose *étrangère et contingente*, apportée du dehors » : Hegel, Précis de l'Encyclopédie des sciences philosophiques, traduit de l'allemand par J. Gibelin, Paris, Vrin, 1952. (Deuxième partie, Philosophie de la nature, — la mécanique. A l'espace et le temps, p. 148.) (N.d.T.)



## Les origines de l'expansionnisme esclavagiste

Il était une fois au XIX<sup>e</sup> siècle, époque heureuse et innocente, des hommes qui croyaient que l'esclavage avait porté au pouvoir dans le Sud des Etats-Unis une slavocratie expansionniste. Nous n'en sommes plus là. Les révisionnistes ont nié que l'esclavagisme fût expansionniste. Sur ce point, ils ont pratiquement convaincu leurs adversaires. Mis à part leur croyance en la possibilité d'un règlement pacifique du conflit entre le Nord et le Sud, l'essentiel de leurs arguments est contenu dans deux écrits qui ont fait sensation. Le premier, en 1926, est l'étude de Avery O. Craven, intitulée : *Soit Exhaustion as a Factor in the Agricultural History of Maryland and Virginia* (l'épuisement du sol et l'évolution de l'agriculture en Maryland et en Virginie), où il cherche à démontrer que l'économie esclavagiste était capable de se réformer. Trois années plus tard, Charles William Ramsdell publie son fameux article sur les limites naturelles de l'expansion esclavagiste<sup>1</sup>, dans lequel il attaque de front ceux qui soutiennent la thèse de l'inéluçtabilité du conflit. ®

J'ai l'intention d'exposer derechef cette thèse classique, mais sans tomber dans les explications simplistes et mécanistes de Cairnes et de ses successeurs, et tout en rendant compte des phénomènes révélés par les recherches minutieuses et souvent remarquables des historiens révisionnistes. Plus précisément, je me propose de montrer que tous les facteurs économiques, politiques, sociaux, idéologiques et psychologiques poussent le Sud<sup>1</sup>

1. AHR, XVI (septembre 1929), pp. 151-171.

hors de ses limites et que chacun d'eux coïncide en fait avec les exigences de la classe des propriétaires d'esclaves, qui considèrent l'expansion comme un instrument indispensable pour maintenir au pouvoir les hommes qui forment la classe dominante de la société du Sud.

Cause principale  
et causes secondaires.

L'histoire économique du Sud avant la guerre de Sécession corrobore plutôt qu'elle n'infirme la thèse, admise au xix<sup>e</sup> siècle, d'une slavocratie expansionniste. Cette thèse, juste en soi, était appuyée par une argumentation à la fois très faible et extrêmement sommaire. Celle-ci se bornait à souligner l'inaptitude des esclaves à passer d'une tâche à l'autre, et insistait sur la détérioration continue et progressive du sol; mais elle ne tenait aucun compte des tentatives faites non sans quelque succès pour réformer l'économie esclavagiste. Les révisionnistes de l'école de Craven, quoique leurs arguments n'aient rien de bien convaincant, ont eu du moins le mérite de mettre en lumière la complexité des problèmes économiques.

Récapitulons d'abord les conclusions auxquelles nous avons abouti dans les chapitres précédents et qui nous ont conduits à mettre à jour la cause première de l'expansionnisme esclavagiste. Nous constatons en premier lieu que la main-d'œuvre servile est d'une faible productivité, celle-ci devant s'apprécier moins d'après des critères économiques, que selon les exigences politiques des propriétaires d'esclaves. Les esclaves ne travaillent pas trop mal dans les champs de canne et de coton, lorsqu'ils sont organisés en équipes. Mais l'explication classique selon laquelle ils travaillent mal, parce qu'à contre-cœur, n'est pas dénuée de fondement. L'aptitude d'ailleurs limitée des esclaves à passer d'une tâche à l'autre n'est pas de nature à permettre une diversification générale de l'agriculture. Les esclaves sont capables de travailler à des besognes diverses, et ils le font effectivement. Ils peuvent même accomplir des tâches industrielles. Mais cela suppose des conditions particulières, qu'il est difficile d'introduire dans l'économie générale du Sud. La division du travail à l'intérieur des plantations et au sein même de la société ne progresse que lentement et non sans se heurter à de sérieux obstacles. La main-d'œuvre étant nombreuse et médiocre, le niveau technique reste assez bas, notamment dans les plantations. Si l'on se passe de chevaux, qui sont pourtant plus rapides, c'est que les bœufs et les mulets supportent mieux les traitements brutaux que leur infligent

les esclaves, par esprit de vengeance peut-être. Le travailleur noir avait été accoutumé à la discipline qu'exige le travail de la terre avant d'être transplanté en Amérique. Sa faible productivité tient aux conditions dans lesquelles il vit et travaille, celles-ci étant elles-mêmes imputables au système esclavagiste.

L'étude du cheptel du Sud et des efforts entrepris pour l'améliorer montre, elle aussi, la complexité des rapports et des interactions au sein de l'économie esclavagiste. Le Sud, bien qu'il possède plus d'animaux qu'il ne lui en faudrait pour se nourrir, est néanmoins obligé d'importer de la viande. Faute d'argent liquide, il lui est difficile d'acquérir des bêtes de meilleure race. D'autre part, les mauvais traitements que les esclaves infligent au bétail rendent pratiquement impossible l'obtention de résultats satisfaisants. Enfin, complication supplémentaire, l'absence de marchés urbains détourne les planteurs de s'intéresser à l'élevage, puisqu'ils savent qu'ils ne trouveront pas à écouler, le cas échéant, le surplus de leur production. Le Sud peut se vanter de posséder un cheptel considérable, mais il souffre de la qualité déplorable des bêtes.

L'esclavage est une cause suffisante, mais non fatale, de l'épuisement du sol. Il impose la monoculture, alors même qu'elle ne produit plus que des profits marginaux et qu'elle compromet la sécurité politique des propriétaires d'esclaves. Les planteurs peuvent difficilement pratiquer l'alternance des cultures; la structure du crédit, les inconvénients de la main-d'œuvre et l'absence des débouchés que seul assurerait le développement des villes et des activités industrielles, sont autant d'obstacles à l'assolement. La dimension même des plantations interdit le fumage des terres. Le fumier est rare; les engrais artificiels coûtent trop cher; enfin le fumage exige trop de précautions pour être rémunérateur, d'autant que la mauvaise qualité de l'outillage n'arrange rien et que l'engrais mal appliqué est pratiquement perdu.

Craven signale à juste titre que le recul de la frontière a sensiblement les mêmes inconvénients au Nord qu'au Sud; mais ce n'est pas une raison pour méconnaître les inconvénients qui tiennent spécifiquement à l'esclavage, au contraire. Le Nord combat avec succès les effets désastreux de l'épuisement du sol et parvient à diversifier son économie dans les régions les plus anciennes, à mesure que la frontière se déplace vers l'Ouest. Le Sud ne parvient pas à surmonter ses difficultés, qui subsistent bien après le recul de la frontière et cela précisément parce qu'il est affaibli par les conséquences de l'esclavage.

tels sont les effets directs de l'esclavage. Inutile de préciser qu'ils sont considérablement amplifiés par des facteurs indirects comme la pénurie de capital, le manque d'entrepreneurs et la faiblesse du marché. La tendance à consacrer de préférence les

capitiaux à acheter des esclaves et à mener un train de vie antitocratique, dont il ne faut d'ailleurs pas ignorer les avantages économiques, paralyse à coup sûr l'essor d'industries nouvelles. Les planteurs constituent la clientèle essentielle des industries du Sud. Le marché y est trop restreint et ne permet qu'une expansion limitée de l'industrie. Les industriels du Sud sont paralysés par la faiblesse du pouvoir d'achat de la population rurale blanche, des basses classes urbaines et, indirectement, des esclaves. Ils affrontent donc la concurrence des industriels du Nord dans des conditions très nettement désavantageuses; ces derniers, qui bénéficient au départ d'une avance certaine, trouvent dans les Etats non esclavagistes des débouchés incomparablement plus vastes, qui leur permettent d'accroître davantage encore la production de masse qui caractérise leur industrie. En outre, les obstacles qui freinent l'industrialisation du Sud empêchent le développement des villes et, par là, la création d'un marché urbain pour les produits alimentaires.

L'industrialisation du Sud s'accomplit donc dans le cadre nécessairement étroit que lui assignent aussi bien le milieu social que les conditions du marché. Les législatures des Etats et l'appareil policier sont au service des propriétaires d'esclaves. Ce sont eux\* par conséquent, qui accordent les chartes [des sociétés industrielles] et qui établissent le barème des impôts. En dernière analyse, le sort des industries régionales dépend d'eux. Tant que l'industrie se confine dans des limites qui leur paraissent tolérables, les propriétaires d'esclaves n'y sont pas résolument opposés; en tout cas, ils ne font pas front contre elle. Ce qu'il leur est impossible d'admettre, c'est le développement d'une bourgeoisie hostile et indépendante et la concentration excessive d'une main-d'œuvre blanche dont le loyalisme à l'égard du régime leur paraît douteuse. Ces risques sont d'ailleurs limités du fait que les gros propriétaires d'esclaves fournissent la plupart des capitaux investis dans l'industrie, et que les planteurs constituent la principale clientèle des industriels; cette situation oblige en effet les industriels, même s'ils ne possèdent pas d'esclaves, à lier leur sort à celui de la plantation et à s'accommoder des limites étroites qui leur sont imparties. L'industrie fait des progrès. L'industrialisation, considérée comme processus qui engendre sa propre expansion, n'en fait aucun.

Le Sud réussit à opérer un certain redressement de son agriculture, alors que l'esclavage est encore en vigueur. La grande renaissance de l'agriculture du Haut-Sud annihile les effets les plus fâcheux de l'esclavage. Les propriétaires d'esclaves réduisent leur main-d'œuvre; ils convertissent la main-d'œuvre excédentaire en argent liquide et, avec les capitaux ainsi dégagés, renforcent la surveillance des esclaves, achètent des engrais et reconvertissent les domaines de moindre importance. Mais un tel pro-

cessus constitue une menace pour le régime esclavagiste, dont il risque d'ébranler les assises économiques et idéologiques. Sur-tout, il est contradictoire par essence, car les planteurs ne peuvent vendre les esclaves en surnombre que s'ils trouvent plus au Sud d'autres planteurs qui les achètent. Or ces derniers ont, de toute évidence, besoin de terres vierges, car leurs vieilles méthodes d'exploitation épuisent le sol. L'application de la réforme dans une partie du Sud implique la pratique, dans une autre partie du Sud, d'un type d'agriculture qui appauvrit et épuise le sol. La réforme de l'agriculture a donc des perspectives très limitées, au moins tant qu'elle reste dans le cadre du système esclavagiste, et lorsque les réformistes, allant trop loin, risquent de le faire éclater ils sont obligés de faire machine arrière. La seule solution compatible avec l'esclavagisme réside dans l'expansion territoriale. Le commerce interrégional des esclaves, qui est indispensable au maintien du régime, ne peut se poursuivre qu'au prix de l'acquisition constante de nouvelles terres.

Ce n'est là qu'une des causes de l'expansionnisme esclavagiste, mais son action s'intensifiera au point de mettre en mouvement une véritable machine infernale. Si nous avons commencé par le processus économique, c'est que le rapport des forces économiques ne cesse de se dégrader — comme le montrent les recensements successifs — et que les propriétaires d'esclaves prennent de plus en plus nettement conscience de la menace extérieure dont ils s'alarment à juste titre. Il est évident que les propriétaires d'esclaves pouvaient se résigner au succès de Lincoln, accepter l'essentiel de l'amendement Wilmot, surmonter la crise qui menaçait leur système, et faire les changements économiques nécessaires pour permettre une certaine libéralisation de la main-d'œuvre; car tout est possible tant que les hommes sont capables d'écouter la voix de la raison. Mais une telle attitude, qui eût condamné à mort les propriétaires d'esclaves en tant que classe dominante, équivalait à un suicide politique et moral. Beaucoup de leurs contemporains et, après eux, nombre d'historiens, ont soutenu que les Sudistes auraient dû accepter de faire harakiri. Les Sudistes n'ont pas cru devoir prendre la proposition au sérieux; nous ferons comme eux.

Nous avons analysé le processus économique qui pousse le Sud esclavagiste dans la voie de l'expansion. Il a son équivalent dans le domaine politique et social. Je songe notamment à la nécessité de rétablir l'équilibre au Sénat, ou, tout au moins de disposer à Washington d'un nombre de voix suffisant pour défendre les intérêts du Sud. D'un point de vue strictement politique, la nécessité d'augmenter le nombre de voix des Etats esclavagistes au Congrès est un des motifs expansionnistes les plus puissants. A y regarder de plus près, ce n'est cependant que l'un des aspects d'une rivalité plus fondamentale. Si le Sud n'avait

pas à préserver un système social original, s'il n'était pas dominé par une classe très particulière, l'inquiétude que lui inspire le déclin de sa puissance économique et politique ne l'aurait pas plus alarmé qu'il n'a inquiété la Nouvelle-Angleterre.

Cette circonstance se traduit encore sur le plan politique par la nécessité de protéger l'esclavage dans les régions où il est rentable, en créant des zones-tampons dans les régions où il l'est moins, un peu comme les Anglais ont été obligés de dépenser de l'argent pour s'installer au Thibet, afin de s'assurer la possibilité d'en gagner en Inde. Le Sud est obligé d'étendre sa main-mise politique sur des régions où l'esclavage est sans grand avenir, à seule fin de protéger l'existence des États où cette institution est implantée. Le succès remporté au Texas par les Sudistes apaise leurs craintes relatives à d'éventuelles menées subversives des Mexicains chez les esclaves de la Louisiane — en même temps que l'annexion écarte la menace de subversions d'inspiration britannique. « Il faut que le Texas soit un pays esclavagiste, écrit à sa sœur Stephen F. Austin. L'intérêt de la Louisiane l'exige. Si le Texas se peuplait de fanatiques de l'abolitionnisme, il exercerait une influence extrêmement néfaste et pernicieuse pour la population de notre Etat, qui s'est dangereusement accrue»<sup>2 3</sup>. Effectivement lorsque, en 1835, d'importantes forces sont signalées à proximité du fleuve Brazos, les esclaves essaient de se soulever. Une centaine de nègres sont sévèrement châtiés; certains même sont mis à mort<sup>8</sup>.

Si John A. Quitman, l'ancien gouverneur du Mississippi, tente d'organiser, à la manière des flibustiers, une grande expédition, contre Cuba, c'est surtout parce qu'il redoute les répercussions que pourrait avoir pour le Sud l'abolition de l'esclavage dans cette île<sup>4 5</sup>. Samuel R. Walker et Albert W. Ely, entre autres, avertissent les Sudistes que, si l'Angleterre et la France contraignent l'Espagne affaiblie à supprimer l'esclavage à Cuba, le résultat en sera d'isoler le Sud en tant que pays esclavagiste<sup>8</sup>. Beaucoup de Sudistes sont assez perspicaces pour comprendre le danger d'un tel isolement. S'ils cherchent à s'emparer de Cuba, ce n'est pas seulement pour des raisons économiques; c'est aussi pour s'assurer le contrôle politique des Caraïbes.

Outre les Antilles et Cuba, le Brésil est l'autre grand pays esclavagiste. « Les deux grandes vallées de l'Amazone et du Mis-

2. Cité par Herbert Aptheker, in *American Negro Slave Revolts* (New York, 1963), pp. 32-33.

3. *Ibidem*, p. 93.

4. C. Stanley Urban, « The Abortive Quitman Filibustering Expedition, 1853-1855 », *JMH*, XVIII (juillet 1956), p. 177.

5. William Walker, *The War in Nicaragua* (Mobile, Ala., 1860), Chap. VIII; Ely, « Spanish and Cuban Views of Annexation », *Dfir*, XVII (mars 1855), pp. 305-311, et notamment p. 311.

issippi, écrit en 1854 le *Richmond Enquirer*, sont actuellement aux mains des deux gouvernements du monde qui ont le plus grand intérêt à perpétuer l'esclavage des nègres d'Afrique : celui du Brésil et celui des Etats-Unis... Tous les pays situés entre ces deux grandes vallées constituent une contrée où se fait sentir une bienheureuse providence... comment la mettre en valeur ? (sic). Grâce au travail des noirs et à la compétence des blancs ! Cuba et Saint-Domingue, poursuit-il, sont des bases stratégiques qui permettraient de dominer toute la région des Caraïbes. La réalisation d'un tel ensemble politique forcerait le monde entier à se rabattre sur la main-d'œuvre africaine »<sup>6</sup>.

En 1860, le *Daily Courier*, de Louisvïlle, explique à ses lecteurs que, si le Kentucky peut se permettre de rester au sein de l'Union, le Bas-Sud ne le peut pas. Nous touchons là au vif du Sujet. Admettons, poursuit le journal, que le Kentucky vende ses esclaves aux Etats situés plus au Sud : « Et après ? les anti-esclavagistes ne se tiendront pas pour satisfaits... la guerre se déplacera vers les Etats cotonniers »<sup>7</sup>.

S'il est nécessaire de gagner du terrain pour conjurer la concentration des forces hostiles, c'est que le régime esclavagiste constitue un anachronisme. En 1850, il y a beau temps que l'opinion mondiale ne peut plus tolérer l'esclavage. L'opposition de l'Angleterre, notamment, est aussi implacable que redoutable. C'est seulement en transformant la totalité des Caraïbes en une région où l'esclavagisme aurait droit de cité et en nouant une alliance, ou tout au moins une entente avec le Brésil, que le Sud peut empêcher l'étau de se refermer sur lui.

La politique des propriétaires d'esclaves obéit encore à un autre motif; ils veulent s'adjoindre de nombreux territoires pour atténuer les risques de convulsions internes. Voici comment le lieutenant Matthew F. Maury, qui participe, vers 1850, à une expédition américaine pour l'exploration de la vallée de l'Amazone, considère que les Etats-Unis seront amenés à absorber une grande partie de l'Amérique latine.

« Je ne peux pas fermer les yeux sur ce qui se passe ici. Les responsables sudistes croient — et je donne à ce mot toute sa force, une force quasi-mystique — que l'heure est proche où, pour empêcher cette guerre des races avec toutes les horreurs qui lui font cortège, pour assurer leur propre défense, ils seront obligés de conquérir une partie

6. a The Destiny of the Slave States », reproduit in DBR, XVII (septembre 1854), pp. 281 et 283.

7. Dans le numéro du 20 décembre 1860, cité par Dwight L. Dumond (éd.), in *Southern Editorials on Sécession* (New York), 1931), p. 360.

du Mexique et de l'Amérique Centrale, et d'instaurer l'esclavage dans cette terre — cette terre qui aujourd'hui est libre<sup>8</sup>. »

Thomas L. Clingman, le représentant de la Caroline du Sud, déclare à la Chambre des Représentants que les Nordistes sont « trop intelligents pour croire qu'il faudrait, par humanité, enfermer les esclaves et les maîtres dans un territoire où l'exiguïté les réduirait bientôt, soit à périr de faim, soit à succomber dans l'affrontement des races »<sup>9</sup>. Les Sudistes ont toujours à l'esprit la leçon des Antilles, lorsqu'ils réfléchissent à la répartition raciale de leur population.

Il est probable que l'annexion périodique de nouveaux territoires est également nécessaire pour calmer les revendications de ceux qui n'ont pas d'esclaves. Mais nous ne connaissons pas encore bien les relations entre eux et les propriétaires d'esclaves, et nous ne pouvons presque rien avancer avec certitude.

Plusieurs études ont été consacrées à la composante psychologique de l'expansionnisme esclavagiste. Certains théoriciens expliquent les actes d'agression des Sudistes par un sentiment de frustration. Sans nous engager dans une discussion ésotérique, sans recourir à des formules tellement générales qu'elles s'appliquent à n'importe quelle époque et à n'importe quelle société, nous pouvons admettre que cette composante psychologique existe bel et bien. Dans la mesure où les Sudistes regardent l'esclavage comme un bien en soi, où ils en viennent à considérer que la civilisation qui l'engendre est la plus belle du monde, et qu'aucune autre ne peut la surpasser, ils peuvent difficilement comprendre qu'on s'oppose à l'expansion d'une institution aussi excellente. Accepter qu'elle soit confinée dans certaines limites, ce serait reconnaître que l'esclavage, si utile qu'il se soit révélé pour les sauvages d'Afrique, est un mal en soi. Ce sens de la mission, si caractéristique aux Etats-Unis de la nation tout entière, s'exprime dans le Sud par la foi en la mission de l'esclavage. Si l'esclavage est la base de la plus belle civilisation que le monde ait jamais connue, comment peut-on admettre la moindre entrave à son expansion ? La doctrine du sol libre atteint le propriétaire d'esclaves au vif de son orgueil et ébranle sa foi en lui-même.

Il est difficile, et d'ailleurs inutile, d'évaluer l'importance respective de ces diverses causes de l'expansionnisme esclavagiste. Chacune renforce et nourrit la cause première, à savoir les impératifs de l'hégémonie exercée par les propriétaires d'esclaves sur un Sud qui affronte la concurrence mondiale dans des conditions relativement désavantageuses et dont l'isolement moral et poë-

8. Cité par Aptheker in *Slave Revolts*, p. 34.

tique ne cesse de s'accroître. En même temps, chacune de ces causes secondaires est l'expression de ces impératifs. Certaines d'entre elles, nous paraissent objectives, parce qu'elles tiennent aux réalités sociales, et d'autres au contraire subjectives, parce qu'elles traduisent des réactions psychologiques à des dangers peut-être imaginaires. Mais cette différence s'estompe lorsque l'on considère les unes et les autres par rapport à la situation fondamentale des propriétaires d'esclaves dans la société sudiste. L'inquiétante détérioration de l'économie du Sud, que nous avons décrite plus haut, suffirait à elle seule à susciter la crainte et la méfiance, indépendamment de l'hostilité indéniable qui se développe au Nord sur le plan politique et moral.

lia thèse des « limites naturelles ».

Laissons de côté les remarques sur l'origine de l'expansionnisme esclavagiste et voyons les objections des révisionnistes. C'est Ramsdell qui présente avec le plus de force les vues de nos adversaires dans son article sur « Les limites naturelles de l'expansion esclavagiste. » Commençons donc par résumer leurs arguments, si possible en reprenant ses propres termes :

- 1 A partir de 1840, et jusqu'à la fin, le grand problème, celui qui revient toujours sur le tapis, est la question de l'esclavage dans les territoires. « On peut affirmer sans risque d'erreur que, si ce problème avait été, soit écarté, soit réglé à l'amiable, il n'y aurait eu ni sécession, ni guerre civile. »
- 2 Les partisans du sol libre demandent que le système de la main-d'œuvre servile et de la plantation ne soit pas appliqué dans les plaines de l'Ouest, ce afin d'y assurer la prédominance des agriculteurs sans esclaves et d'empêcher les propriétaires d'esclaves d'augmenter leur puissance politique. Les Sudistes cherchent à défendre leurs droits constitutionnels dans les territoires et à garder une influence politique assez forte pour contrecarrer « une législation hostile et catastrophique ».
- 3 L'expansion de l'esclavage est « une réponse à des stimuli économiques ». Elle ne résulte, ni d'une action concertée, ni d'un programme politique, que les Sudistes sont bien trop individualistes pour mettre sur pied.
- 4 Vers 1849-1850 « la marche vers l'Ouest des plantations de coton était, de toute évidence, en train de se ralentir ». <sup>9</sup>

9. Clingman, *Speeches*, p. 239.

- La région cotonnière ne s'étend qu'au Texas. *Partout* ailleurs elle ne franchit pas certaines limites géographiques bien déterminées^ . . . . .
- 5 Ces limites géographiques se rencontrent même au Texas. « C'est pourquoi, au début des années 50, les plantations de coton ont tendance à se confiner dans les régions bien arrosées du sud et de l'est de l'Etat. » Dans toutes les autres, les petits fermiers et les éleveurs instaurent une économie fondée sur le travail libre, car l'esclavage n'est pas rentable et ne peut pas s'implanter.
  - 6 Même s'il était possible de trouver des capitaux, pour construire des chemins de fer, l'extension de la zone cotonnière vers l'Ouest ne pourrait pas dépasser les prairies à terre noire du centre du Texas et les plaines semi-arides de l'ouest de cet Etat. Au-delà, faute de forêts, il serait en effet impossible de confectionner des clôtures. Le fil de fer ne sera inventé qu'à la fin des années 70. A l'époque, l'avance du coton doit donc s'arrêter là.
  7. Si cette limite est provisoire, il y en a une autre qui, elle, est définitive. « L'histoire du développement agricole des plaines du Texas à partir de 1880 montre à l'évidence que ces régions n'auraient jamais convenu à la plantation esclavagiste. » Il aurait fallu vingt ans avant que les cultivateurs de coton puissent se lancer à la conquête de ces terres arides; vingt ans de soins : dry-farming, culture de plantes vivrières résistant à la sécheresse, installation de moulins à vent. Les investissements considérables à faire et les risques énormes à courir durant cette période expérimentale sont difficilement compatibles avec le système de la plantation. Ce qu'il fallait, c'était un outillage qui économise la main-d'œuvre et non les traditionnelles équipes de travailleurs noirs.
  - 8 Même au cours des années 50, il est plus économique d'embaucher des Mexicains que de faire travailler des nègres, et les Allemands installés dans le sud-ouest du Texas, sont hostiles à l'esclavage.
  - 9 Au-delà du Texas, l'esclavage a encore moins de chances. « Le sud de la Californie aurait pu s'accommoder de l'esclavage, mais la Californie avait déjà tranché la question elle-même. ...Quant au Nouveau-Mexique, l'esclavage y avait été autorisé dès 1850; mais le recensement de 1860 montre qu'il n'y a pas un seul esclave dans tout l'Etat. »
  - 10 Dans le territoire du Kansas-Nebraska, l'esclavage n'aurait guère pu s'implanter que dans les terres à chanvre de l'est du Kansas; mais « l'infiltration des esclaves aurait été un processus très lent. »

*les origines de l'expansionnisme esclavagiste*

11 « Prétendre que les propriétaires d'esclaves auraient pu, individuellement, en hasardant des richesses considérables, ■ leurs—propres—intérêts—économiques^ k la défense d'hypothétiques avantages politiques, est d'une absurdité qui saute aux yeux. » Les Sudistes sentent que l'esclavage ne s'établira pas dans le Sud-Ouest, mais ils considèrent qu'il est nécessaire d'en proclamer le principe pour résister aux attaques des abolitionnistes, contre l'institution en tant que telle.

12 « Les uns combattaient haineusement pour obtenir ce **qu'ils étaient assurés d'obtenir sm combat. autres**

inutilisable. ))

nécessair^m

3 En ce qui concerne l'expansionnisme en Amérique latine, U y a toutes sortes de raisons qui poussent les Sudistes à annexer davantage de territoires, raisons étrangères dans l'ensemble à l'esclavage. Scroggs a notamment montré que « si William Walker avait réussi dans son entreprise, il aurait sans aucun doute amèrement déçu certains de ses partisans, qui étaient en même temps favorables à l'expansion de l'esclavage ». Car Walker cherchait à se tailler un empire personnel et nullement à annexer un territoire aux Etats-Unis.

14 La proposition de reprendre la traite des esclaves, qui va souvent de pair avec les menées expansionnistes, ne rencontre pas suffisamment d'appui, même dans le Sud.

15 Ramsdell affirme, en conclusion, que si l'esclavage n'avait pas réussi à s'étendre, il serait devenu de moins en moins rentable et qu'il aurait cédé la place à un autre système. Le grand écueil d'une réforme pacifique eût alors été de déterminer la place à donner dans la société sudiste aux nègres devenus libres.

Malgré tout le respect que j'éprouve pour l'érudition de Ramsdell, et toute la considération que j'ai pour la manière remarquable dont il a présenté les grands arguments d#la thèse révisionniste, je dois observer que cette thèse n'est pas exempte de contradictions, qu'elle confond l'expansionnisme esclavagiste avec les perspectives d'extension de la culture du coton, et qu'elle repose sur l'hypothèse inacceptable que les propriétaires d'esclaves étaient des capitalistes comme les autres, dont le capital se trouvait consister en esclaves, mais qui auraient très bien pu en venir à concevoir qu'ils avaient intérêt à l'investir autrement; hypothèse qui revient à admettre que les propriétaires d'esclaves ne liaient pas étroitement la cause de l'esclavage à celle de la

La région cotonnière ne s'étend qu'au Texas. Partout ailleurs elle ne franchit pas certaines limites géographiques bien déterminées.

5. Ces limites géographiques se rencontrent même au Texas. « C'est pourquoï, au début des années 50, les plantations de coton ont tendance à se confiner dans les régions bien arrosées du sud et de l'est de l'Etat. » Dans toutes les autres, les petits fermiers et les éleveurs instaurent une économie fondée sur le travail libre, car l'esclavage n'est pas rentable et ne peut pas s'implanter.
6. Même s'il était possible de trouver des capitaux, pour construire des chemins de fer, l'extension de la zone cotonnière vers l'Ouest ne pourrait pas dépasser les prairies à terre noire du centre du Texas et les plaines semi-arides de l'ouest de cet Etat. Au-delà, faute de forêts, il serait en effet impossible de confectionner des clôtures. Le fil de fer ne sera inventé qu'à la fin des années 70. A l'époque, l'avance du coton doit donc s'arrêter là.
7. Si cette limite est provisoire, il y en a une autre qui, elle, est définitive. « L'histoire du développement agricole des plaines du Texas à partir de 1880 montre à l'évidence que ces régions n'auraient jamais convenu à la plantation esclavagiste. » Il aurait fallu vingt ans avant que les cultivateurs de coton puissent se lancer à la conquête de ces terres arides; vingt ans de soins : dry-farming, culture de plantes vivrières résistant à la sécheresse, installation de moulins à vent. Les investissements considérables à faire et les risques énormes à courir durant cette période expérimentale sont difficilement compatibles avec le système de la plantation. Ce qu'il fallait, c'était un outillage qui économise la main-d'œuvre et non les traditionnelles équipes de travailleurs noirs.
8. Même au cours des années 50, il est plus économique d'embaucher des Mexicains que de faire travailler des nègres, et les Allemands installés dans le sud-ouest du Texas, sont hostiles à l'esclavage.
9. Au-delà du Texas, l'esclavage a encore moins de chances. « Le sud de la Californie aurait pu s'accommoder de l'esclavage, mais la Californie avait déjà tranché la question elle-même. ... Quant au Nouveau-Mexique, l'esclavage y avait été autorisé dès 1850; mais le recensement de 1860 montre qu'il n'y a pas un seul esclave\* dans tout l'Etat. »
10. Dans le territoire du Kansas-Nebraska, l'esclavage n'aurait guère pu s'implanter que dans les terres à chanvre de l'est du Kansas; mais « l'infiltration des esclaves aurait été un processus très lent. »

- 11 « Prétendre que les propriétaires d'esclaves auraient pu, individuellement, en hasardant des richesses considérables, sacrifier leurs propres intérêts économiques à la défense d'hypothétiques avantages politiques, est d'une absurdité qui saute aux yeux. » Les Sudistes sentent que l'esclavage ne s'établira pas dans le Sud-Ouest, mais ils considèrent qu'il est nécessaire d'en proclamer le principe pour résister aux attaques des abolitionnistes, contre l'institution en tant que telle.
- 12 « Les uns combattaient haineusement pour obtenir ce qu'ils étaient assurés d'obtenir sans combat. Les autres combattaient avec non moins de haine pour défendre ce que le cours naturel des choses devait nécessairement rendre inutilisable. »
- 13 En ce qui concerne l'expansionnisme en Amérique latine, il y a toutes sortes de raisons qui poussent les Sudistes à annexer davantage de territoires, raisons étrangères dans l'ensemble à l'esclavage. Scroggs a notamment montré que « si William Walker avait réussi dans son entreprise, il aurait sans aucun doute amèrement déçu certains de ses partisans, qui étaient en même temps favorables à l'expansion de l'esclavage ». Car Walker cherchait à se tailler un empire personnel et nullement à annexer un territoire aux Etats-Unis.
- 14 La proposition de reprendre la traite des esclaves, qui va souvent de pair avec les menées expansionnistes, ne rencontre pas suffisamment d'appui, même dans le Sud.
- 15 Ramsdell affirme, en conclusion, que si l'esclavage n'avait pas réussi à s'étendre, il serait devenu de moins en moins rentable et qu'il aurait cédé la place à un autre système. Le grand écueil d'une réforme pacifique eût alors été de déterminer la place à donner dans la société sudiste aux nègres devenus libres.

Malgré tout le respect que j'éprouve pour l'érudition de Ramsdell, et toute la considération que j'ai pour la manière remarquable dont il a présenté les grands arguments de la thèse révisionniste, je dois observer que cette thèse n'est pas exempte de contradictions, qu'elle confond l'expansionnisme esclavagiste avec les perspectives d'extension de la culture du coton, et qu'elle repose sur l'hypothèse inacceptable que les propriétaires d'esclaves étaient des capitalistes comme les autres, dont le capital se trouvait consister en esclaves, mais qui auraient très bien pu en venir à concevoir qu'ils avaient intérêt à l'investir autrement; hypothèse qui revient à admettre que les propriétaires d'esclaves ne liaient pas étroitement la cause de l'esclavage à celle de la

civilisation, et à ignorer que la possession d'esclaves correspondait, aux yeux de la classe des maîtres, à un ensemble de valeurs et d'intérêts sur quoi elle n'accepterait jamais de compromis.

Les contradictions inhérentes  
à la thèse des « limites naturelles ».

La thèse des « limites naturelles » est contradictoire et, sur un point important, absurde, puisqu'elle soutient à la fois que l'esclavage n'est pas expansionniste, et qu'il est condamné à périr s'il ne peut pas s'étendre. Il n'y a qu'une manière de comprendre cette thèse, si l'on veut éviter qu'elle ne paraisse contradictoire, c'est de supposer que l'esclavage a bel et bien besoin de place pour s'étendre, mais premièrement qu'il ne s'agit là que d'un besoin à long terme et, deuxièmement, que la place lui fait défaut. Cela supprime en effet la contradiction, mais du coup cela détruit la thèse.

Si les Etats esclavagistes doivent un jour ou l'autre avoir besoin de place pour s'étendre, ils ont intérêt à se procurer de nouveaux territoires, alors qu'ils peuvent encore le faire; sinon, il est clair qu'ils seront tôt ou tard acculés au désastre. Le simple bon sens leur dicte donc de lutter pour imposer le principe de l'esclavage dans les nouveaux territoires, puisque ce qui n'est au départ qu'un droit abstrait, deviendra finalement pour eux une affaire de vie ou de mort. W. Burwell, de Virginie, écrit en 1856, que le Sud n'a pas besoin pour l'instant de territoires supplémentaires, et que l'importance de la population servile ne constitue pas encore un danger dans l'immédiat. « Cependant, conclut-il, les hommes d'Etat doivent imiter la prudence des fermiers et prévoir les besoins futurs de ceux qui s'en remettent à leur sagesse pour obtenir travail et protection. Aussi, quoique le Sud puisse fort bien n'avoir pas besoin de nouveaux territoires avant de nombreuses années, il est important de veiller à en acquérir pour le moment où le besoin s'en fera sentir... »<sup>10</sup>.

Ce n'est pas la même chose de démontrer que l'esclavage n'a pas la place de s'étendre et de réfuter la théorie de l'expansionnisme esclavagiste. Si l'on démontre au contraire avec de solides arguments que l'esclavage a besoin de place pour s'étendre, mais qu'il en manque, on décrit une société qui ne va pas tarder à entrer dans une période de grandes convulsions internes. La décision prise par la majorité des propriétaires d'esclaves, de tout miser sur une tentative désespérée pour conquérir une indépen-

10. « The Policy of the South — Suggestions for the Settlements of Our Sectional Differences » DBR, XXI (novembre 1856), p. 478.

dance politique qui leur laisserait les coudées franches et leur permettrait d'étendre leur système plus au Sud, apparaîtrait dès lors comme une ligne d'action dangereuse, mais rationnelle.

### La question territoriale.

Un des traits les plus étonnants dans l'essai de Ramsdell, c'est qu'il identifie pratiquement coton et esclavage. Il songe rarement, et toujours distraitemment, aux emplois possibles des esclaves en dehors des champs de coton. On ne peut jamais identifier un système social à un type de production unique; en tout cas, le système esclavagiste du Sud a infiniment plus de souplesse. Si Ramsdell nous étonne par ses principes et par ses considérations générales, il nous surprend plus encore lorsqu'il affirme, et cette fois au niveau des faits, que les Sudistes considèrent à l'époque la question territoriale comme une question cotonnière, ce qui est faux.

Quand les Sudistes les plus intelligents et les mieux informés veulent faire entrer l'Ouest dans le système esclavagiste, ils ont souvent en vue, le plus souvent peut-être, l'exploitation minière et non pas le coton, ni même le chanvre. Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, l'esclavage s'est toujours révélé admirablement adapté à l'exploitation minière. N'oublions pas que celle-ci était une des grandes activités des nègres avant la conquête de l'Afrique et que l'esclavage était chez eux une vieille institution. Les Berbères, notamment, employaient des esclaves nègres en Afrique Occidentale où l'exploitation des mines de sel a été un facteur déterminant du développement des formes commerciales de l'esclavage, par opposition aux formes traditionnelles et patriarcales<sup>11</sup>. Plus proche du Sud, dans l'espace et dans le temps, le Brésil offre un exemple frappant des résultats qu'on peut obtenir en faisant travailler des esclaves dans les mines. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la province de Minas Gérais, l'exploitation des mines de diamant vient s'ajouter à celles des mines d'or; d'où un déplacement massif vers Minas Gérais, des maîtres et des esclaves qui affluent des régions du Nordeste, où l'qq cultivp la canne à sucre<sup>12</sup>. L'expérience était bien connue des dirigeants du Sud. « Les mines du Brésil, écrit en 1848 la *De Bow's Review*, produisent en quantité le fer, l'or et les diamants... » ; <sup>11</sup> 12

11. J.D. Page, *An Introduction to the Ristory of West Africa* 0<sup>e</sup> édition; Cambridge, Angleterre, 1962), p. 14; Cline, *Mining Metallurgy in Negro Africa, passim*.

12. João Pandla Calógeras, *A History of Brazü* (tr. Percy Alvin Martin; Chapel Hill N.C., 1939)\* pp. 40-41 ; C.R. Boxer, in *The Golden Age of Brazü*, 1695-1750 (Berkeley, Cal., 1962), consacre un chapitre entier ainsi que plusieurs pages à la question; ses analyses sont excellentes.

les ouvriers sont des nègres... 30.000 nègres y ont travaillé. Les Etats esclavagistes de l'Est ont fait l'expérience des mines d'or avec, d'ailleurs, un succès inégal; \*du moins sait-on qu'il est possible d'employer des esclaves à ce genre de travail<sup>13 14 15</sup>. Les planteurs des Etats du Sud-Ouest s'intéressent aux mines d'or de l'Arkansas, et escomptent que les territoires plus à l'Ouest offriront d'aussi riches perspectives<sup>16</sup>. « Si l'on découvrait des mines dans les territoires, comme c'est probable, et si, là aussi, leur durée d'exploitation était limitée, ce serait une injustice monstrueuse que de s'interdire d'y employer des esclaves », écrit en 1860 A.F. Hopkins, de Mobile<sup>16</sup>.

En 1850, au cours des débats du Congrès, Jacob Thompson, représentant du Mississippi, et futur secrétaire d'Etat à l'Intérieur sous la présidence de Buchanan, se montre très vivement préoccupé de savoir ce qu'il adviendrait du domaine public de la Californie, au cas où celle-ci serait prochainement admise au sein de l'Union; il s'inquiète notamment du sort des mines d'or<sup>17</sup>. Pendant les dix années qui suivent, les Sudistes multiplient les avertissements, les plaidoyers, les espoirs et les menaces. Dix ans plus tard, S.D. Moore, de l'Alabama, écrit que « rien n'interdit aux Sudistes l'accès de la Californie, ni, comme certains le prétendent, les courbes isothermiques, ni le manque d'emploi pour la main-d'œuvre servile, puisque ce pays, t\$nt par ses mines que par son climat, se prête admirablement à l'esclavage des Africains »<sup>18 19</sup>. En 1850, Clingman déclare à la Chambre des Représentants que, n'eût été l'agitation anti-esclavagiste, les Sudistes auraient employé des esclaves dans les mines de Californie et fait de ce pays un Etat esclavagiste<sup>10</sup>. Albert Gallatin Brown, un des fanatiques partisans de l'esclavage, qui se signale par ses discours enflammés et par ses attitudes belliqueuses, explique à ses électeurs que le travail servile convient admirablement à l'exploitation minière et que la Californie peut et doit devenir un Etat esclavagiste<sup>20</sup>. Même non esclavagiste, la Çali-

13. « The South American States », DBR, VI (juillet 1848), p. 14.

14. Cf. Les articles de Fletcher M. Green sur l'exploitation des minés d'or de Géorgie, de Caroline du Nord et de Virginie in : GHQ, *XXIX* (juin 1935), pp\* 93-111 et (septembre 1935), pp. 210-228; NCHR, *XIV* (janvier 1937), pp. 1-19 et (octobre 1937), pp. 357-366. Il est intéressant de relever que la mise en valeur du Sud-Est est évoquée à propos de la Californie^ Cf. DBR, *XVIII* (février 1955), pp. 241-250.

15. Cf. par exemple, Francis Terry Leak Diary, à la date du 7 juillet 1855.

16. DBR, *XXVIII* (mars 1860), p. 281.

17. *Congressional Globe, XIX, Part. 2, 31 st Congress, 1st Session*, HR, 7 septembre 1850.

18. a The Irrepressible Conflict and the Impending Crisis », DBR, *XXVHI* (mai 1860), p. 535.

19. *Clingman, Speeches*, p. 239 (22 janvier 1850).

20. *Speeches, Messages, and Other Writings* (ed. M.W. Cluskey, Philadelphia, 1859), p. 181.

fomie prouve l'utilité du travail servile. En 1852, la législature de l'Etat adopte en effet une loi tortueuse sur les esclaves fugitifs, qui peut s'interpréter — on ne manquera d'ailleurs pas de le faire — comme un texte autorisant les propriétaires d'esclaves à introduire leurs esclaves dans l'Etat pour les faire travailler dans les mines, et à les ramener ensuite chez eux <sup>21</sup>.

Dans le même ordre d'idées, un Texan écrit en 1852 que, si un chemin de fer desservait le Mississippi et le Pacifique, il permettrait d'employer des esclaves dans les districts miniers du Nouveau-Mexique, ce qui favoriserait la main-mise du Sud sur ce territoire<sup>22</sup>. Durant la guerre pour l'indépendance du Sud, Jefferson Davis reçoit, de l'officier supérieur commandant les opérations dans le Sud-Ouest, une communication l'informant qu'une expédition victorieuse poussée jusqu'en Californie apporterait [à la Confédération] « les meilleures terres arables, les meilleurs pâturages et la région minière la plus riche du monde »<sup>23</sup>. Les Sudistes lorgnent depuis longtemps le Mexique et méditent de nouvelles annexions. « Je veux Cuba », rugit Albert Gallatin Brown. « Je veux Tamaulipas, Potosi, et un ou deux autres Etats mexicains ; et je les veux tous pour une seule et même raison: y implanter l'esclavage, autrement dit, l'étendre »<sup>24</sup>. Tout au long des années 50, la *De Bow's Review* publie des articles sur le Mexique, et notamment sur ses mines. En 1846, Joël R. Poinsett, dans un article où il rend compte des *Reflexions on Mexico*, de Waddy Thompson, et dont le ton n'est pas particulièrement belliqueux, insiste sur l'étendue des richesses minières du Mexique<sup>25</sup>. La même année, Gustavus Schmidt, parle des « inépuisables gisements d'or et d'argent » du Mexique, dans une note qui n'a rien de particulièrement chauviniste, ni même de raciste. Le ton est au contraire plein d'humanité<sup>26</sup>. En 1850, Brantz Mayer, de Baltimore, avance qu'un cinquième du territoire mexicain possède d'extraordinaires ressources minières<sup>27</sup>. La concupiscence et les desseins belliqueux ne vont pas tarder à se faire jour.

« Il est hors de doute que les ressources minières du Mexique sont immenses... dès que le Mexique sera aux

— — — — — e

21. Delilah L. Beasley, a Slavery in California », JNH, III (janvier 1918), pp. 40-41.

22. « Public Lands of Texas », DBR, XIII (juillet 1852), p. 54.

23. Cité par W.H. Watford, in a Confederate Western Ambitions », SHQ, XLIV (octobre 1940), p. 168.

24. *Brown, Speeches, Messages*, p. 595; discours prononcé à Hazlehurst, Miss., 11 septembre 1858.

25. « Mexico and the Mexicans », DBR, II (septembre 1846), PP- 164-177.

26. a Mexico, Its Social and Political Condition », DBR, I (février 1846),

p. 177.

27. « Mexican Mines and Mineral Resources in 1850 », DBR, IX (juillet 1850), p. 34.

mains des Anglo-Saxons, chaque pouce de son territoire sera exploré... les mines du Mexique, qu'on exploite de\* puis bientôt trois cents ans, sont inépuisables. Qu'elles bénéficient seulement de la protection d'un bon gouvernement, de la compétence d'un peuple intelligent et industriel, et elles produiront des quantités fabuleuses de métaux précieux<sup>28</sup>. »

George Frederick Holmes consacre un article aussi long que délirant aux mines d'or et d'argent, où il évoque le Mexique et le Chili avec un enthousiasme qui ne faiblit pas<sup>29 30 31 32</sup>. H. Yoakum termine un article sur le Mexique par cette mise en garde : « *Si vous ne progressez pas assez rapidement, vous serez absorbés par une race plus énergique* »<sup>80</sup>. Ni les Sudistes, ni les Mexicains, ne prennent l'avertissement à la légère. Les troupes des Confédérés envahissent le Nouveau-Mexique avec l'intention délibérée de s'avancer jusqu'à Tucson, puis de se rabattre vers le Sud pour s'emparer de Sonora, de Chihuahua, de Durango et de Tamaulipas<sup>81</sup>. Le gouvernement confédéré essaie de négocier avec Santiago Vidauri, l'homme fort de Coahuila et de Nuevo León, pour attirer le nord du Mexique au sein de la Confédération, ce qui inquiète tellement Juárez qu'il est prêt à prendre des mesures assez radicales pour aider l'Union à abattre la rébellion<sup>82</sup>.

On le voit, les Sudistes cherchent à étendre l'esclavage aux régions minières du Mexique et déplorent que des obstacles ne les empêchent d'en faire autant dans les régions minières du Nouveau-Mexique. Mais cela ne nous autorise toujours pas à conclure que *nos* vœux et ces désirs dépassent le stade des rêves chimériques. Allan Nevins a entrepris de démontrer que les possibilités de l'expansion de l'esclavage sont minces, même dans les régions minières du Sud-Ouest et du Mexique. Il s'appuie pour cela sur un exemple particulièrement frappant. Il montre en effet que, même dans le cas de Gadsden Purchase\*, les exigences économiques de l'exploitation minière entraînent la prompte disparition de l'entreprise individuelle au bénéfice des sociétés. Dans l'Ouest, l'industrie minière, les transports, l'exploitation forestière, et même certaines formes d'agriculture requièrent beaucoup de capitaux et tombent aux mains de la grande

28. « Mexico in 1852 », DBR, XIII (octobre 1852), pp. 325-354; la citation est extraite des pages 336 et 338.

29. « Gold and Silver Mines », DBR, XXI (juillet 1856), p. 55.

30. « The Republics of Mexico and the United States », DBR, XXI (octobre 1856), p. 361. Les mots sont soulignés par le planteur lui-même.

31. Watford, SHQ, XLIV (octobre 1940), p. 167.

32. J. Fred Rippey, « Mexican Projects of the Confederates », SHQ, XXII (avril 1919), pp. 294 et 298-299.

\* Comté de Floride. (N.d.T.)

entreprise. Sans doute, la demande accrue d'un outillage qui permette d'économiser la main-d'œuvre est-elle provoquée par le coût élevé de celle-ci; cependant Nevins ne pense pas que cette circonstance aurait suffi à justifier l'esclavage<sup>as</sup>. Il écrit en effet :

« L'étude du Far-West fait apparaître trois faits primordiaux. Tout d'abord, il est clair que ce pays de montagnes et de plaines est la terre d'élection d'une société imbue de liberté et hautement compétitive, qui exige de tous ses membres intelligence et habileté. C'est donc une contrée naturellement hostile à l'esclavage. Gadsden Purchase même, qui a pourtant été acheté à la demande des États esclavagistes, ne fait pas exception. Ensuite, il est peu réaliste de penser que le pays pourrait s'intéresser sérieusement aux Caraïbes et de croire à une poussée massive vers le Sud, alors que l'expansion vers l'Ouest absorbe sans cesse de nouvelles activités, qu'il reste tant de conquêtes à faire et tant d'énergie à déployer. Les forces vives de la nation se tournent naturellement vers l'Ouest,

\* dont on commence à peine à découvrir les richesses. Les représentants des régions cotonnières, conscients des minces perspectives que l'Ouest offre à leurs intérêts particuliers, peuvent bien projeter de grandioses expéditions en Amérique latine, mais ils ne doivent guère compter sur l'appui des autres régions. Enfin, les conditions propres à l'Ouest exigent des capitaux et une organisation à grande échelle; c'est un pays tout indiqué pour les entreprises individuelles ou, mieux encore, pour les compagnies. C'est le pays des hommes d'affaire. Il est évident, pour peu qu'on y réfléchisse, que ce ne sont pas là des données favorables pour le Sud. Le Nord-Ouest, plus proche, a déjà beaucoup contribué à compromettre le vieil équilibre entre le Nord et le Sud : le Far-West, à mesure qu'il se peuplera, aggravera encore ce déséquilibre<sup>84</sup>. »

D'un point de vue économique, l'analyse de Nevins est très riche, mais ses remarques sur la lutte pour la domination du Sud-Ouest et sur l'impossibilité pour le Sud d'obtenir l'appui de la nation dans une aventure aux Caraïbes, sont loin d'être aussi concluantes qu'il se l'imagine. Tout ce qu'on peut en retenir, c'est l'idée que le Nord est assez puissant pour freiner l'expansion de l'esclavage dans le Sud-Ouest, et pour décevoir les ambitions du Sud partout ailleurs. S'il en est bien ainsi, les arguments des esclavagistes en faveur de la sécession sont de leur point de vue — sans réplique.<sup>33 34</sup>

33. *The Emergences of Lincoln* (2 vol.; New York, 1950), I, PP- 330\*331\*

34. *Ibidem*» I, p. 342.

Les observations de Nevins font ressortir le bien-fondé d'un autre type d'arguments mis en avant par les Sudistes, et qui consiste à dire que c'est par des moyens politiques et non par une expansion économique que le Sud doit s'assurer de nouvelles terres; d'où la conclusion qu'il faut obtenir du gouvernement fédéral des garanties pour l'introduction de l'esclavage dans les territoires<sup>85</sup>. En 1860, le *Charleston Mercury*, au couronnement d'une campagne de dix années de jérémiades sudistes, affirme que l'esclavage aurait triomphé dans les régions de Californie où se trouvent les mines d'or si les Sudistes avaient eu l'assurance que leur propriété y serait protégée. Il prétend que la richesse minière du Nouveau-Mexique sollicite le Sud, et voit même la possibilité de faire travailler des esclaves dans les mines du Kansas<sup>86</sup>. Dix ans auparavant, De Bow avait souligné l'aspect politique du problème, sans se laisser aller à de telles exagérations : « L'opposition du Nord est si forte et si puissante que la propriété, toujours timide et ennemie du risque, se voit exclue du pays, dans la personne de l'esclave, tandis que les Sudistes doivent, bon gré, mal gré, rester chez eux. Pendant ce temps, les émigrants affluent du Nord »<sup>87</sup>. Au cours de l'âpre débat du Congrès sur l'admission de la Californie, Jeremiah Clemens, sénateur de l'Alabama, reprend des arguments analogues à ceux de De Bow, dans une réplique assez virulente, aux raisonnements de Clay. L'agitation en faveur du sol libre a tenu l'esclavage à l'écart des territoires, dit-il : « La propriété est d'une timidité proverbiale. Le possesseur d'esclaves n'allait pas transporter là-bas une richesse qu'à son arrivée la loi risquait de lui arracher »<sup>88</sup>. Joseph M. Root, représentant de l'Ohio, et membre du parti whig, puis du parti républicain, répond à cette observation en constatant que l'amendement Wilmot, n'aurait-il eu pour effet que de créer un climat politique hostile à l'expansion de l'esclavage, aurait déjà atteint son objectif<sup>35 36 37 38 39</sup>.

Il est compréhensible que le Sud réclame des garanties fédérales, mais bientôt cela ne lui suffit plus. Il ne peut plus se contenter d'un équilibre qui garantit la propriété esclavagiste; il lui faut la domination absolue du pouvoir politique. Si un parti

35. Je suis surpris que Nevins critique cette exigence qui s'est fait jour peu de temps avant la guerre comme s'il s'agissait d'une revendication de pure forme; tout indique au contraire, même les arguments de Nevins, qu'elle revêtait une importance fondamentale pour la cause de l'esclavage.

36. Voir les numéros du 28 février et du 31 mars 1860, in Dumond (éd.), *Southern Editorials*, pp. 41-45 et 65.

37. J.D.B. De Bow, « California — The New American El Dorado », *DBR*, VIII Guin 1850), p. 540.

38. *Congressional Globe*, XIX, part. I, 31st Congress, 1st Session, Senate, 20 février 1850, p. 397.

39. *Congressional Globe*, XIX, Part 2, 31st Congress, 1st Session, HR, 7 juin 1850, p. 1149.

favorable à l'esclavage arrivait à prendre en main l'organisation d'un territoire donné, les propriétaires d'esclaves se sentiraient libres d'y émigrer. Comme il faudrait du temps pour que la population servile y soit suffisamment nombreuse, il serait nécessaire, en attendant, d'en écarter les fermiers sans esclaves, de manière à favoriser l'installation des seuls hommes décidés à devenir propriétaires d'esclaves. Dans de telles conditions, la population du territoire risquerait évidemment de n'augmenter que très lentement, et l'exploitation de ses ressources menacerait d'être beaucoup plus lente que celles des Etats non esclavagistes. Mais le sous-développement ne ferait rien perdre d'essentiel au Sud puisque, dans sa totalité, il est sous-développé. Autrement dit, la conquête du pouvoir politique l'emporte nécessairement sur les considérations strictement économiques.

Même si le Sud songeait à étendre la région cotonnière, les problèmes politiques resteraient néanmoins prioritaires. Douglas C. North a fait quelques remarques incisives sur une telle extension et sur le rythme auquel elle peut se réaliser.

« D'amples variations du prix du coton suivent les périodes de surproduction, d'où une courbe très élastique de l'offre lorsque le niveau du rendement s'élève. Une fois que la demande s'accroît au point de nécessiter l'exploitation de toutes les terres à coton disponibles, la courbe de l'offre devient assez rigide. Tout accroissement du prix du coton déclenche un nouveau mouvement des planteurs et de leurs esclaves vers d'autres terres du Sud-Ouest. Des fonds provenant du Nord-Est ainsi que de l'Angleterre financent les transferts d'esclaves, l'acquisition des terres, et constituent le capital roulant durant la période de défrichage et de préparation du sol, permettant d'attendre la première récolte de coton. Il y a un décalage d'environ 4 ou 5 ans entre la première vague et la grande hausse du rendement qui entraîne une remontée spectaculaire de la courbe de l'offre et marque le début d'une nouvelle longue période durant laquelle cet accroissement de la capacité productive est assimilé<sup>40</sup>. »

©

Dans ces conditions, il est indispensable, avant d'entreprendre des réalisations économiques d'envergure, de s'assurer des gages politiques pour la pratique de l'esclavage, notamment durant la difficile période de transition que décrit North. Il est significatif de relever que la *De Bow's Review* signale dès 1848 les perspectives à long terme de l'irrigation dans le Sud-Ouest<sup>41</sup>.

40. *Economie Growth*, pp. 128-129.

41. Cf. Les extraits du rapport du Dr. Wislizenus publiés in J.D.B. De Bow, *a California, New Mexico and the Passage Between the Atlantic and Pacific Océans*, DBR, VI (septembre 1848), p. 223.

Il est certain que l'esclavage aurait traversé une période difficile dans le Kansas, quoique, comme l'a montré Nevins, les perspectives fussent moins sombres que n'étaient prêts à l'admettre de nombreux historiens, à commencer par Stephen Douglas. Les leaders pro-esclavagistes Atchison et Stringfellow sont parfaitement conscients de la nécessité de commencer par asseoir leur domination politique, ainsi qu'en témoignent leurs manœuvres grossières et leur plan naïf pour monopoliser le bois d'œuvre et les ressources hydrographiques<sup>42</sup> <sup>43</sup> \*. D'un autre côté, Nevins conteste — mais nous reviendrons là-dessus — que le Sud eût la possibilité d'envoyer des colons au Kansas.

Attachons-nous uniquement pour le moment à la seule vocation céréalière du Kansas, qui le prédestine à devenir un Etat producteur de blé. Les grandes plantations esclavagistes se sont révélées peu propres et peu adaptées à la culture du blé, alors que les petites exploitations ont donné de bons résultats dans les Basses-Terres de Virginie. Il est vrai que si les propriétaires d'esclaves avaient dû affronter ouvertement la concurrence des fermiers du Nord-Ouest, l'épreuve aurait été rude. Ils en sont conscients. Ainsi, quand Percy Roberts, du Mississippi, affirme que le système de la main-d'œuvre servile pourrait donner d'excellents résultats dans la région céréalière du Nord-Ouest, il déclare en même temps qu'il serait nécessaire de reprendre la traite des nègres pour abaisser les prix de la main-d'œuvre et mettre les propriétaires d'esclaves en position compétitive<sup>48</sup>. Des historiens, comme Nevins et Paul W. Gates, sont convaincus que, si l'esclavagisme avait eu la faculté de s'installer au Kansas, il n'y eût cependant pas obtenu de succès. Peut-être n'ont-ils pas tort, tout au moins dans l'hypothèse où le Sud restait au sein de l'Union. L'expansionnisme esclavagiste, qui commence par réclamer l'instauration du régime pro-esclavagiste dans ces territoires, est finalement conduit à la sécession pour préserver l'acquis. Si le Kansas était entré dans la Confédération en tant qu'Etat esclavagiste, ses propriétaires d'esclaves, producteurs de blé, auraient pu obtenir les mêmes avantages internes que les planteurs de canne de la Louisiane, et le blé de l'Union n'aurait sûrement pas été compétitif sur le marché du Sud.

Ramsdell prétend que le Sud n'avait pas intérêt à conquérir Cuba, ni l'Amérique Centrale; affirmation nécessaire à la démonstration de sa thèse, mais insoutenable. Alors que logiquement les planteurs de canne à sucre auraient dû redouter que l'entrée de Cuba dans l'Union ne provoque un engorgement sur le marché

42. Allan Nevins, *Ordeal of the Union* (2 vol.; New York, 1947), II, pp. 116-117 et 310.

43. « African Slavery Adapted to the North and Northwest », DBR, XXV, (octobre 1858), pp. 379-385.

du sucre, on les voit au contraire prendre position en faveur de l'annexion. Ils semblent convaincus que, si Cuba cessait de pratiquer la traite des nègres, les coûts de production s'y élèveraient à un niveau comparable à celui de l'Amérique, si bien qu'eux-mêmes pourraient acheter à bon marché des esclaves cubains<sup>44</sup>. De plus, durant les années 50, comme le signale Basil Rauch, les planteurs de sucre de la Louisiane prennent pied à Cuba et projettent d'y étendre leurs installations<sup>44 45</sup>. Souvent, d'ailleurs. Sudistes et Nordistes, quand ils parlent d'annexer Cuba, sont inspirés par des considérations purement nationalistes, en dehors de toute référence à la question de l'esclavage, qu'ils prennent bien soin de ne pas aborder. J.J. Ampère a<sup>0</sup> entendu des Américains prétendre que Cuba, détaché du continent par le Gulf Stream, appartenait de droit aux Etats-Unis. Au nom du même principe, il suggérait à la France de revendiquer l'Angleterre. Il se faisait également l'écho de la thèse selon laquelle il fallait annexer Cuba afin d'en faire un séjour de repos pour Américains tuberculeux<sup>46</sup>. En 1850, dans la *De Bow's Review*, J.C. Reynolds expose que la traite clandestine à destination de Cuba fait des ravages effroyables parmi les nègres et, partant de là, réclame l'annexion de l'île, afin que l'application de la législation américaine mette un terme aux mauvais traitements dont ils sont victimes<sup>47</sup>. Certains surenchérisissent encore et soutiennent que si les Etats-Unis n'annexent pas Cuba, les nègres y mourront de la famine provoquée par la surpopulation<sup>48</sup>. Que de sollicitude pour ces pauvres nègres ! D'autres, comme Soulé et Albert Gallatin Brown réclament froidement Cuba et l'Amérique Centrale pour défendre et renforcer l'esclavage<sup>49</sup>.

Quant à William Walker, il en a dit assez pour réfuter la thèse de Scroggs et de Ramsdell. Il ressort clairement de *War in Nicaragua* que, s'il renonce en apparence à l'annexion, c'est que la politique américaine l'y oblige; mais, en fait, il attend son heure. Que lui importe ! Il saura atteindre son objectif qui est, il le proclame ouvertement, d'étendre le système esclavagiste.

44. J.S. Thrasher, a Cuba and the United States », DBR, XVII (juillet 1854), pp. 43-49.

45. *American Interest in Cuba, 1848-1855* (New York, 1948), p. 200; James Stirling, *Letters from the Slave States* (Londres 1857), pp. 127 Sqq; John S.C. Abbot, *South and North, or Impressions Received during a Trip in Cuba* (New York, 1860), pp. 52 et 53. Les Texans, eux aussi, voulaient Cuba. Cf. Earl W. Fomefi, « Agitation in Texas for Reopening the Slave Trade », SHQ, LX (octobre 1956), pp. 245-259.

46. Ampère, *Promenades en Amérique : Etats-Unis, Cuba, Mexique*, II, pp. 223-224, Paris, 1855, Michel Lévy frères éd.

47. « Cuba — Its Position, Dimensions and Population », DBR, VIII (avril 1850), pp. 13-23.

48. Dr. Van Evne, a Slavery Extension », DBR, XV (juillet 1853), p. 10.

49. J. Preston Moore, a Pierre Soulé : Southern Expansionist and Promoter », JSH, XXI (mai 1855), p. 206; Brown, *Speeches, Messages*, p. 329;

Quelques Sudistes se déclarent hostiles\* à l'expansion territoriale, ce qui conduit certains à nier l'existence d'une «slavo-cratie agressive » ou à prétendre, avec Ramsdell, que les Sudistes étaient trop individualistes pour se laisser entraîner dans de telles aventures politiques qui, en outre, étaient souvent en contradiction avec leurs intérêts privés. Mais point n'est^ besoin de démontrer qu'il y avait action concertée. Il est indéniable qu'un grand nombre de leaders sudistes sont conscients de la nécessité de l'expansion territoriale et militent en sa faveur. Si certains Sudistes, pris individuellement, répugnent à agir au moment et dans le sens où l'exigent les intérêts de leur classe et de leur régime, cela ne fait que mettre en lumière l'une des nombreuses contradictions inhérentes à l'expansionnisme esclavagiste. Les Sudistes ont quantité de raisons de s'opposer à l'expansion, la principale étant qu'ils redoutent que le nombre des Etats non esclavagistes ne s'accroisse. L'expansion vers le Sud a le grand avantage de ne pas se confondre avec l'expansion du coton et de ne soulever que de faibles objections économiques. D'un autre côté, beaucoup de Sudistes craignent que l'annexion de Cuba ne serve de prétexte à celle du Canada et que l'annexion du Mexique ne renouvelle l'expérience californienne. Il semble qu'il faille interpréter cette attitude surtout comme un^ désir de retarder l'expansion jusqu'à ce que la sécession soit devenue une réalité, encore qu'évidemment beaucoup de Sudistes soient opposés à toute forme d'expansion<sup>60</sup>.

### Contradiction déchirante.

Le Sud esclavagiste a besoin de s'agrandir pour survivre. Mais il lui est paradoxalement impossible de profiter des possibilités d'expansion qui s'offrent. L'incertitude politique décourage l'installation de la propriété esclavagiste, un peu comme les menaces de nationalisation ou de revirement à gauche empêchent l'afflux des capitaux américains dans certains pays sous-développés qui, néanmoins, sollicitent ces capitaux.

« D'où les colons pro-esclavagistes viendraient-ils ? demande Allan Nevins dans le débat sur le Kansas. Déjà l'Arkansas, le Texas et le Nouveau-Mexique réclament l'immigration de propriétaires d'esclaves et les deux premiers territoires présentent beaucoup plus d'attrait que le Kansas pour les\* Sudistes » <sup>61</sup>. La propriété servile ne peut se déplacer qu'avec lenteur et précaution. Si elle est contrainte d'avancer au rythme imposé par les <sup>50</sup> <sup>51</sup>

50. SQR, XXI (Janvier 1852), p. 3; voir les arguments avancés par William Walker pour éviter un projet de rattachement du Nicaragua à l'Union. *The War in Nicaragua*, Chap. VIII.

51. Nevins, *Ordeal of the Union*, II, p. 304.

fermiers du Nord, elle est vouée à l'échec. La perspective de la concurrence suffit à décourager les propriétaires d'esclaves et ceux-là mêmes qui souhaiteraient aller s'installer dans de nouvelles zones savent très bien que trop peu de blancs les suivront pour qu'ils puissent avoir l'espoir de triompher de la concurrence nordiste.

La seule manière pour le régime esclavagiste d'absorber une région sans courir de risque, c'est d'en interdire l'accès aux Nordistes partisans du sol libre. Danhof a démontré combien l'exploitation agricole était une entreprise coûteuse<sup>52</sup>. La tâche était déjà rude pour les fermiers du Nord; elle l'était davantage encore pour les fermiers du Sud qui n'avaient pas d'esclaves et pas beaucoup d'économies. C'étaient traditionnellement les plus énergiques parmi eux qui ne possédaient pas d'esclaves qui occupaient les premiers les terres vierges, et qui les défrichaient, les planteurs n'arrivant que beaucoup plus tard<sup>53</sup>. Si ces colons de la première heure devaient en outre défendre le territoire contre le mouvement du sol libre avant l'arrivée des planteurs et des propriétaires d'esclaves, la lutte était perdue d'avance. Beaucoup de Sudistes qui n'avaient pas d'esclaves pouvaient être gagnés à la cause de l'abolitionnisme, et ils le furent effectivement une fois qu'ils se trouvèrent hors de la sphère d'autorité et d'influence des propriétaires d'esclaves. Charles Robinson a vivement reproché à John Brown de sous-estimer les possibilités d'action sur les Nordistes : « Alors que les colonies de nos Etats non esclavagistes s'efforçaient de convertir les blancs du Sud et d'en faire de solides partisans de l'abolitionnisme, John Brown jugeait préférable de les tuer »<sup>52 53 54</sup>.

Le Missouri et le Kansas sont donc des mondes à part. W.A. Seay combat, dans un article intitulé : « Missouri Safe for South » la thèse selon laquelle le Missouri abolirait l'esclavage. Il souligne que les comtés sans esclaves, situés au sud de l'Etat, sont peuplés d'hommes venus des autres régions du Sud et qui n'ont pas d'esclaves pour la seule raison qu'ils sont encore trop

52. Clarence H. Danhof, « Farm — making Costs and the Safety Valve », JPE, XLDC (juin 1941), pp. 317-359. Cf. Nevins, *Emergence of Lincoln*, I, 159, sur le Kansas durant les années cinquante. Thomas Le Duc a fait valoir que beaucoup de fermiers risquaient de croupir dans la misère, ce qui s'est effectivement produit, pendant la lente installation de leur ferme : a Public Policy, Private Investment and Land Use in American Agriculture, 1825\*\* 1875 », *Agr. Hist.*, XXXVII (janvier 1963), pp. 3-9. Même sous cette réserve les ressources et les capitaux restaient un facteur important, et il est certain que les fermiers du Nord étaient avantagés dans la concurrence qui les opposait à ceux du Sud. H ne pouvait en être autrement que lorsque les circonstances permettaient un déplacement massif des planteurs et des esclaves.

53. Yarbrough, *Economie Aspects of Slavery*, p. 104.

54. Cité par Nevins, in *Emergence of Lincoln*, II, p. 24, note 37.

pauvres pour en acheter<sup>55</sup> 56. Ils n'en demeurent pas moins fidèles au régime, aussi longtemps du moins que les propriétaires d'esclaves savent conserver leur pouvoir politique, leur domination idéologique et sociale et empêcher ces hommes de classe inférieure de concevoir un autre mode de vie. Cependant, en 1860, le Missouri devient un champ de bataille, en raison à la fois de sa situation géographique et de l'immigration étrangère et nordique. Quant au Kansas, il est perdu pour le régime esclavagiste si les propriétaires d'esclaves ne parviennent pas à y assurer leur domination politique et à soustraire les fermiers du Sud qui s'y installent aux influences subversives. Or, d'après William Barksdale, représentant du Mississippi, tandis que les Nordistes s'y installent avec leur famille, les Sudistes y vont en aventuriers, prêts à repartir une fois passé le premier enthousiasme de la jeunesse<sup>66</sup>.

Le Sud est déchiré parce qu'ayant besoin de s'étendre, il est incapable de surmonter les épreuves qu'impose l'expansion dans les conditions de vie qui sont celles de l'Amérique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il éprouve, comme les *Hollow Men* de T.S. Eliot, qu'

Entre le désir  
Et le spasme  
Entre la puissance  
Et l'acte  
Entre l'essence  
Et le déclin  
L'ombre survient.

Un territoire ne peut être acquis à l'esclavage qu'à la condition d'en interdire l'accès aux partisans du sol libre, de se doter rapidement d'un régime politique soumis à l'hégémonie des propriétaires d'esclaves, et d'accepter des perspectives de développement beaucoup *plus* lentes que s'il était aux mains des Nordistes. De telles conditions interdisent pratiquement à l'esclavage toute expansion, tant que le Sud demeure au sein de l'Union.

### Invitation au suicide.

L'expansion est nécessaire au Sud, et ses leaders le savent. Le juge géorgien Warner, déclare en 1856 à la Chambre des Représentants : « Il n'est pas un propriétaire d'esclaves, dans cette enceinte ou ailleurs, qui ne sache parfaitement que l'esclavage est condamné dès lors qu'il est confiné à l'intérieur de limites

55. DBR, XXIV (avril 1858), pp. 335-336.

56. Nevins, *Emergence of Lincoln*, I, p. 160.

déterminées »<sup>67</sup>. Le parti républicain, peut-on lire en 1860 dans un éditorial de *The Plantation*, tout en contestant qu'il veuille faire la guerre à l'esclavage, reconnaît qu'il entend l'entourer d'une ceinture d'Etats non esclavagistes; si cela se réalisait, l'esclavage serait étouffé là où il existe\* <sup>58 59 60</sup>. Percy L. Rainwater, qui a étudié l'opinion dans le Mississippi durant les années 50, a montré combien ferme était la conviction des propriétaires d'esclaves que l'esclavagisme ne pouvait que s'étendre ou périr<sup>69</sup>. Lincoln s'est tenu, à sa façon, le même raisonnement. S'il s'oppose en 1860 à toute formule de compromis sur le problème de l'expansion esclavagiste, c'est qu'il craint de favoriser par là la formation de nouveaux projets d'expansion plus hardis et qu'il veut enfermer l'esclavage à l'intérieur de ses limites pour l'obliger à se détruire.

En analysant le point de vue de Lincoln, Nevins met en lumière l'une des suppositions les plus tenaces et pourtant les plus contestables sur lesquelles les historiens se soient appuyés pour expliquer, les origines de la guerre :

« Si l'on tient compte de toutes les tendances de la civilisation au xix<sup>e</sup> siècle, on s'aperçoit que le terrible problème de l'esclavage ne pouvait être résolu définitivement que grâce au principe... de l'émancipation graduelle... la première mesure à prendre était d'arrêter l'expansion de l'esclavage, et de confiner l'institution dans le cadre des quinze Etats où elle était déjà établie. Une telle décision revenait à décréter que l'esclavage était voué à évoluer progressivement vers une forme d'organisation du travail plus moderne. L'esclavage confiné, c'était l'esclavage condamné à la mort lente. La seconde étape était de mettre fin à l'esclavage dans les Etats limitrophes du Nord. Vers 1859, le Missouri était au bord de l'émancipation... ®°. »

Cette conception repose sur l'hypothèse que le Sud, menacé d'encerclement, pouvait en accepter les conséquences. Elle est plausible, à condition d'admettre à titre de seconde hypothèse que les hommes peuvent accepter de se suicider.

L'hypothèse est moins plausible si, au lieu de parler du Sud ou du système esclavagiste, nous parlons des propriétaires d'esclaves qui exercent leur domination sur l'un et l'autre. La destruction de l'esclavage aurait pour résultat de briser le pouvoir des propriétaires d'esclaves en général, et des planteurs en particulier. Or, d'un point de vue idéologique, ces hommes

57. Cité par George M. Weston in *The Progress of Slavery in the United States* (Washington, D.C., 1857), p. 227.

58. *The Plantation* (inars 1860), pp. 1-2.

59. a *Economic Benefits of Sécession : Opinions in Mississippi in tfæe 1850\*s* », JSH, I (novembre 1935), p. 459 et *passim*.

60. *Emergence of Lincoln*, I, p. 344.

sont attachés au régime esclavagiste et au régime de la plantation, comme au fondement même de leur civilisation, et d'un point de vue politique, la sauvegarde de leur pouvoir dépend de la sauvegarde de la base économique de ce pouvoir. Du point de vue économique, le travail libre aurait été fatal au système de la plantation, une forme d'organisation intermédiaire, comme le métayage, ne lui aurait permis de se maintenir qu'aux dépens de l'ancienne classe dominante. Quant aux « formes plus évoluées », elles dépendaient du développement de relations commerciales, qui auraient progressivement ruiné les planteurs et favorisé la pénétration des capitaux extérieurs. L'expérience de l'après-guerre confirme notre manière de voir, encore qu'elle se soit produite à un moment où les planteurs avaient été durement éprouvés. Toujours est-il que les propriétaires d'esclaves pressentent le danger dès avant la guerre, dès avant l'épreuve. « Python », en une série de brillants articles parus en 1860 dans la *De Bow's Review*, écrit que l'émancipation des nègres, même si elle était assortie d'une forme quelconque d'« apprentissage », ouvrirait la voie à la pénétration du capital du Nord et à sa domination sur la capacité de production du Sud. Lorsque le travail des nègres sera relié au capital sur le marché libre, dit-il, et non plus par l'intermédiaire du système patriarcal de la plantation esclavagiste, il deviendra la proie du capitalisme rapace et sans âme du Nord. Il n'y aura plus de place pour la vieille classe des maîtres, qui sera écrasée ou absorbée par l'entreprise et le capital plus puissants du Nord<sup>61</sup>. « Quel intérêt le Sud a-t-il, demande l'auteur, à périr de la main de M. Douglas, qui tend à faire mettre un terme aux institutions sudistes par la souveraineté territoriale, plutôt que de celle de M. Seward qui préfère à cette fin la souveraineté du Congrès ? Il est indifférent pour le Sud d'être immolé de force par Seward ou de se voir accorder par Douglas le privilège de choisir lui-même l'instrument de son trépas. Dans un cas comme dans l'autre, l'issue est la même, la mort. »

Ces quelques lignes témoignent que les leaders intellectuels de la classe des propriétaires d'esclaves ne sont pas sans mesurer la répercussion probable d'un « système de travail plus évolué » sur le destin de leur classe. Il n'est pas utile de chercher à démontrer que tous sont parvenus à une appréciation aussi nette de la situation. Les propriétaires d'esclaves connaissent leur puissance et ne peuvent s'empêcher d'appréhender des changements radicaux dans leur mode de vie, si prometteurs soient-ils. Leur psychologie de maîtres d'esclaves, l'habitude du commandement, l'orgueil de la race, le comportement seigneurial des propriétaires fonciers, leurs prétentions aristocratiques, leur domination poli\*

61. a The Issues of 1860 », DBR, XXVIII (mars 1860), pp. 245-272.

tique, leur puissance économique, tout milite en faveur du statu quo. Dans ces conditions, il suffit qu'une voix s'élève de temps à autre pour dénoncer le grand danger d'un système fondé sur la petite propriété ou le métayage pour que leur résistance se trouve renforcée.

Les craintes de « Python » ne sont pas le fruit de la démagogie ou de spéculations dogmatiques. Même si l'on accordait une compensation modeste aux planteurs — qui, d'ailleurs, en ferait les frais ? — leur situation resterait précaire. Tout au plus leur permettrait-elle de prolonger leur existence en tant que classe plus longtemps que les conditions °de l'après-guerre ne l'ont permis, mais il ne serait pas possible de tenir longtemps le capital du Nord à l'écart et de l'empêcher de nouer des relations directes avec les fermiers et les métayers. Peu à peu, les planteurs en seraient réduits à jouer un rôle intermédiaire, d'une efficacité économique douteuse, à moins qu'ils ne se fondent peu à peu dans une classe nationale d'hommes d'affaires. Un tel changement — tel d'ailleurs qu'il s'est produit dans les circonstances troublées de l'après-guerre — implique des avances considérables aux travailleurs, sous forme d'outillage, d'engrais, d'instruments ménagers, voire de nourriture supplémentaire, sans parler d'innombrables faux-frais. Ce processus entraîne inéluctablement la désintégration de la vieille classe des propriétaires fonciers, même si ses membres, individuellement, parviennent à s'incorporer à l'ordre nouveau.

Ceux qui estiment, à l'instar de Max Weber, de Ramsdell, de Phillips et de tant d'autres encore, que le Sud aurait accepté un passage pacifique de l'esclavage au travail libre, se trompent lourdement sur le caractère de la classe dominante du Sud. C'est d'ailleurs là l'idée centrale de notre ouvrage, ainsi que je l'ai signalé dans l'Introduction. Un historien révisionniste peut fort bien s'accommoder des découvertes que je signale ici, et même des interprétations spécifiques que je donne de leur importance économique, tout en tirant, pour sa part, des conclusions différentes en ce qui concerne les problèmes fondamentaux. L'ensemble de mes conclusions, et la notion même de crise générale, reposent en fin de compte sur la conception des propriétaires d'esclaves comme classe dominante, arborant une idéologie et une psychologie que je me suis contenté d'esquisser dans ce recueil.

Qui avait pouvoir de céder ou de résister ? Les propriétaires d'esclaves, et non le Sud. Pour ces hommes, la possession d'esclaves, en même temps qu'elle est une source de puissance, de fierté et de prestige, leur crée des devoirs et des responsabilités; l'esclavage est le fondement d'une civilisation particulière, qui porte la marque de leur propre empreinte. Pour eux, la défense

de l'esclavage se confond avec la défense de leur honneur et de leur dignité et constitue, à leur yeux, leur raison d'être. Il est exclu qu'ils acceptent de renoncer à ce qui est le fondement à la fois de leur puissance et de leur morale pour se transformer en une classe dont la nature et les valeurs seraient la négation même des leurs. L'esclavage est la pierre angulaire de leur mode de vie, un mode de vie qui ne prend de sens que par le sentiment de l'honneur et par la dignité que donne le pouvoir de commander. Lorsque les propriétaires d'esclaves s'insurgent, ils savent ce qu'ils font : c'est leur existence même qu'ils défendent.

# Note sur le rôle de réconomie dans l'économie politique de l'esclavage

## Contribution récente à un débat interminable.

Avec la publication, en 1958, de l'étude désormais célèbre de Conrad et Meyer, le débat, fort animé, sur la rentabilité de l'esclavage qui s'était ouvert bien avant la guerre de Sécession, a pris un tour nouveau<sup>1</sup>. A la suite de Conrad et Meyer, plusieurs

1. « The Economies of Slavery in the Ante-Bellum South », JPE, LXVI (avril 1958), pp. 95-130; repris dans l'ouvrage de Conrad et Meyer intitulé : *The Economies of Slavery and other Econometric Studies* (Chicago, 1964). On trouvera dans cet ouvrage, les critiques de Douglas F. Dowd, et John E. Moes sur l'article de Conrad et Mejrer, la réponse de ces derniers, ainsi qu'un texte intitulé « Polemical Postscript on Economic Growth », écrit pour répliquer à l'article de Moes sur « The Absorption of Capital in Slave Labor in the Ante-Bellum South and Economic Growth », *American Journal of Economics and Sociology*, XXI (octobre 1961), pp. 535-541, ainsi qu'à l'essai que constitue le chapitre VU du présent recueil.

Conrad et Meyer écrivent dans ce « Polemical Postscript » : « Etant donné que l'accroissement du revenu constitue à la fois une mesure et un soutien visuel de la croissance économique, nous pouvons dire que, d'un point de vue purement économique, l'esclavage n'était pas incompatible avec la croissance. Enfin, nous appuyant sur l'existence d'un marché interrégional des capitaux, ainsi que sur le fait que la main-d'œuvre servile a parfois été utilisée à d'autres fins que la culture des productions principales, nous avons cru pouvoir conclure que l'esclavage n'était pas non plus incompatible avec la diversification de l'économie. »<sup>4</sup>

Ce n'est pas ici qu'il m'est possible de répondre à toutes les objections de ces auteurs. Je me bornerai donc à observer brièvement que ce que je conteste, c'est précisément l'attitude qui consiste à se placer à un point de vue purement économique. Ce qui importe, ce n'est pas la croissance en valeur absolue, c'est une croissance politiquement viable. Autrement dit U est « sans intérêt de considérer les choses sous un angle strictement économique, même si l'on a des idées très justes sur la question. Pour les problèmes dus généraux, je m'en tiens à ce que j'ai dit aussi bien dans le chapitre VU que dans l'ensemble de ce recueil.

économistes sont parvenus à des conclusions identiques, bien que par des voies quelque peu différentes. Selon eux, l'esclavage aurait procuré des bénéfices d'un niveau élevé et les investissements effectués dans les plantations esclavagistes auraient été aussi bien rémunérés que les capitaux investis dans d'autres secteurs de l'activité économique<sup>2</sup> 3. Si ces auteurs s'en tenaient à cet aspect de la question, leur argument n'aurait pas une grande portée; mais ils vont plus loin et soutiennent que la solution à donner aux problèmes politiques et sociaux les plus fondamentaux n'a dépendu que d'un simple calcul de pertes et profits.

La contre-attaque a commencé dès que le vieux problème de la rentabilité a été enterré solennellement avec forces hommages rendus aux fantastiques exploits de la « nouvelle histoire économique », pour employer l'expression dont certains historiens qui pratiquent l'économétrie baptisent modestement leur discipline. Sur le plan technique, la réponse est venue d'Edward Saraydar, qui a fait un travail sérieux en reprenant les calculs de Conrad et Meyer à partir de données plus solides, et en rectifiant certaines erreurs. Saraydar aboutit à la conclusion que l'esclavage était d'une rentabilité insignifiante<sup>8</sup>. Or il est encore plus important que ne se l'est imaginé Saraydar de faire une révision critique des données de base. On s'aperçoit alors qu'il y a lieu de remettre en cause presque tous les chiffres invoqués, aussi bien dans l'article de Conrad et Meyer que dans les travaux de leurs successeurs. Bornons-nous à signaler les points suivants, que les critiques n'ont pas encore relevés :

1. *Soins médicaux.* Conrad et Meyer hasardent une estimation qui repose sur les conjectures des historiens qui les ont précédés. Ils évaluent le coût annuel de soins médicaux à un montant qui se situe entre 1 dollar 1 / 2 et 2 dollars. Saraydar affirme qu'ils ont confondu le coût « per hand » avec le coût par esclave. Ne discutons pas cette assertion dont, ni les registres des plantations, ni les revues médicales, ni la comptabilité des médecins ne permettent de vérifier le bien-fondé. Quant à l'indication selon laquelle il faudrait vraisemblablement doubler les chiffres avancés par Conrad et Meyer, ils nous semblent effectivement ressortir de l'examen de documents qui ne nous paraissent malheureusement

2. Voir notamment Robert Evans Jr, a *The Economies of American Negro Slavery* », National Bureau of Economic Research, *Aspects of Labor Economics* (Princeton, N.J., 1962), pp. 183-256, qui contient des commentaires critiques de Thomas P. Govan et de John E. Moes. Des trois articles de Moes cités dans ces notes, celui-ci est le plus intéressant et il requiert toute notre attention. Selon Moes, en effet, l'économie tendait spontanément à l'émancipation graduelle, mais cette émancipation était contrariée par des facteurs non économiques.

3. « A Note on the Profitability of Ante-Bellum Slavery », SEJ, XXX (avril 1964), pp. 325-332.

pas offrir toutes les garanties souhaitables, que l'on peut raisonnablement retenir l'évaluation de 3 dollars par esclave<sup>4 5</sup>.

2. *Surveillance*. Dans les années 50, un planteur du Mississippi, qui possède une vingtaine d'esclaves, ne peut guère espérer se procurer un bon contremaître pour moins de 15 dollars «per hand » ou de 150 dollars au total. Même si l'on compte 15 dollars par esclave, soit 300 au total, ce chiffre doit être relevé de moitié. Je l'évalue personnellement à 450 dollars. John Hébron Moore estime qu'il a varié entre 350 et 500 dollars au cours de la période qui va de 1830 à 1850 €. De son côté, William K. Scarborough, dont «le livre sur le contremaître dans le Sud doit paraître prochainement, et qui est notre meilleure autorité en la matière, arrive à un éventail de prix qui s'échelonnent de 200 à 1.000 dollars, avec une moyenne de 450 dollars dans la zone cotonnière. Encore n'avance-t-il ces chiffres qu'avec bien des précautions : « Il y a, souligne-t-il, un grand nombre de facteurs : superficie de la plantation, durée de rengagement, âge et expérience du contremaître »<sup>6</sup>. Nous arrivons au coût de revient de 22 dollars 50 par esclave pour le travail du contremaître, à quoi il convient d'ajouter le coût du travail de direction pour rémunérer la propre activité du planteur.

3. *Animaux de trait*. Conrad et Meyer inscrivent à la rubrique des dépenses d'équipement une mise de fonds correspondant à l'achat initial de bêtes de somme. Ils supposent que par la suite ces animaux se reproduisent eux-mêmes, supposition erronée, puisque la plupart sont des bœufs et des mulets. En fait, des observateurs avertis s'accordent unanimement sur cette triste constatation que tous les animaux, y compris les chevaux, sont tellement maltraités par les esclaves qu'il faut périodiquement les remplacer, d'où des frais perpétuels de rééquipement qui constituent un casse-tête permanent.

4. *Nourriture et vêtements*. Selon Conrad et Meyer, leur coût varie de 7 à 10 dollars par esclave. Saraydar multiplie le chiffre par deux. Il est encore bien au-dessous de la vérité. Nous avons vu que les planteurs ne font pas fabriquer beaucoup de vêtements à la plantation même ; or, il faut compter au moins 2 dollars par esclave pour les chaussures et couvertures. Au total, l'habillé\* ment doit revenir à près de 16 dollars par esclave. Quant au

4. Eugene D. Genovese, « The Medical and Insurance Costs of Slaveholding in the Cotton Belt », JNH, XLV (juillet 1960), pp. 141-155. Joe Gray Taylor est arrivé de son côté à des conclusions analogues. Cf. *Negro Slavery in Louisiana* (Bâton Rouge, La., 1962), p. 104.

5. « Two Documents Relating to Plantation Overseers of the Vicksburg Région, 1831-1832 », JMH, XVI (janvier 1964), p. 32.

6. Correspondance personnelle; lettre en date du 1<sup>er</sup> octobre 1964; citée avec la permission de son auteur.

coût de l'alimentation, il varie énormément selon l'importance du domaine; il est très certainement bien supérieur à ce que supposent Conrad et Meyer<sup>7</sup>. Pour parvenir à une évaluation assez précise, qui ne comporte pas de trop sérieux risques d'erreur, un immense travail reste à faire à partir des renseignements fournis par les recensements et, encore, à la condition formelle de résoudre certaines difficultés techniques. Si nous parvenons, par exemple, à un chiffre sérieux pour le poids moyen des porcs élevés dans les plantations, nous pourrions calculer la production de viande d'une plantation d'après le nombre de porcs qui sont portés sur les registres. En ajoutant au chiffre ainsi obtenu l'évaluation de la production du maïs, il serait possible de déterminer dans quelle mesure la plantation parvenait à couvrir ses propres besoins. Tant qu'un tel travail n'aura pas été fait, nous resterons dans le domaine des hypothèses. Elles se valent toutes et chacun peut y aller de la sienne.

Il est évident que si les chiffres sur lesquels on a travaillé jusqu'ici, ou tels autres que l'on prendrait pour données de base, doivent être modifiés, il en résultera des conclusions radicalement différentes. Aussi longtemps donc que l'on persévéra dans la voie actuelle, il est exclu qu'on puisse aboutir à une solution satisfaisante.

Il est une autre donnée sur laquelle reposent les études économiques, telles que celle de Conrad et Meyer, c'est la longévité supposée des esclaves. La nécessité d'une vérification prend là toute son acuité. Certains sont tentés de croire que les recensements peuvent servir de base à des calculs précis concernant l'âge des esclaves; ils feraient bien de se reporter aux témoignages d'innombrables planteurs. George S. Barnsley, de Géorgie, qui voulait avoir une confirmation de l'âge supposé de l'un de ses esclaves, le conduisit à un certain major Wooley; résultat : sept ans d'écart entre les deux estimations<sup>8</sup>. Souvent, les registres des plantations, qui ne brillent pas par le souci de l'exactitude, font suivre l'âge de chaque esclave de la mention « environ »<sup>9</sup>. Ernest Haywood, de la Caroline du Nord, a des listes d'esclaves « avec leur âge supposé »<sup>10</sup>. Un planteur écrit à un contremaître « il y a d'autres esclaves dont les noms et les âges ont été mal recopiés. Tâchez de retrouver lesquels; essayez d'apprendre leur âge auprès de leurs père et mère ; sinon, inscrivez-le au jugé »<sup>11</sup>. Cette note traduit une situation assez cotrante. On a l'impression très nette, à lire les recensements, que

7. Cf. l'appendice de ma thèse de doctorat, inédite : a The Limits of Agrarian Reform in Slave South», Columbia University, 1959.

8. Barnsley Papers, 9 janvier 1860, université de Caroline du Nord.

9. Cf. également Bruce Papers, Box II, Folder 1855.

10. Ernest Haywood Papers, *passim*.

11. Lettre de A.H. à Joseph Arrington, en date du 12 mars 1860.

l'âge des esclaves y est indiqué au petit bonheur la chance, et que les évaluations peuvent varier considérablement d'un recensement à l'autre. C'est dire à quelles erreurs on s'expose si l'on prend de tels chiffres comme base de calcul. Les historiens se sont souvent fiés aux statistiques sur la mortalité établies à partir des recensements. Normalement, elles devraient être utilisables. En fait, il n'y a pratiquement rien à en tirer. J.D. B. De Bow, qui a dirigé les opérations du recensement de 1850, a pris la peine de le signaler lui-même ; on sait d'ailleurs qu'un tiers des décès n'étaient pas signalés, mais l'on se doute que la proportion n'était pas la même selon qu'il s'agissait de noirs ou de blancs. Dans ces conditions, tous les calculs sont aléatoires <sup>11</sup>.

En outre, il y a diverses catégories de dépenses qui passent inaperçues. Beaucoup de planteurs — la plupart sans doute — offrent à Noël des cadeaux à leurs esclaves. Ces cadeaux doivent coûter plusieurs dollars par esclave. De plus, si l'on sort du cadre étroit de la plantation définie comme entreprise économique, autrement dit si l'on considère les choses d'un point de vue plus général, disons social, il faut tenir compte des dépenses considérables qu'impose aux planteurs l'éducation de leurs enfants, confiés d'abord à des précepteurs, envoyés ensuite dans des pensionnats, puis à l'Université ou, pour les filles, dans des établissements où elles parachèvent leur éducation en apprenant à devenir des femmes accomplies. N'oublions pas que, pendant tout le temps de leurs études, les enfants des planteurs doivent mener un train de vie en rapport avec la situation sociale de leurs parents. Je m'en tiens à ces deux exemples; j'aurais pu en prendre beaucoup d'autres. Ils m'amènent aux deux conclusions suivantes. D'abord, lorsqu'on essaie d'évaluer les dépenses des plantations, il est nécessaire d'y inclure certains faux-frais, tels que les cadeaux de Noël. Deuxièmement, il ne faut pas confondre les bénéfices — dont la définition est soigneusement adaptée à un schéma fait pour répondre aux pratiques capitalistes — avec l'accumulation du capital dans un système où le gaspillage social atteint à lui seul des proportions énormes. Soit dit en passant, des pratiques telles que les séjours coûteux dans les stations balnéaires des Etats du Nord ou à l'étranger, sont moins l'indice, chez l'aristocratie rurale, d'une relative aisance ou, comme certains l'ont prétendu, d'un manque de sens de l'épargne, qu'elles ne constituent des éléments essentiels au maintien de l'équilibre global de l'organisation sociale alors existante. Certains économistes nous objecteront peut-être que nous n'avons pas le droit de considérer comme «dépenses d'entreprise» des faux-frais comme les cadeaux de Noël offerts aux esclaves, non plus que les <sup>12</sup>

12. *Mortality Statistics of the Seventh Census of the United States* non-tamment pp. 8-9.

frais d'éducation dans une société qui est incapable de se doter des équipements publics nécessaires. Je me verrai dans l'obligation de leur répondre que la plantation esclavagiste n'est pas seulement une entreprise, et qu'un système d'explication qui se limite aux « dépenses d'entreprise » ne vaut pas qu'on y perde son temps.

Si nos recherches sur les grands problèmes politiques et sociaux dépendaient effectivement de la fameuse question de la rentabilité au sens strict, elles n'auraient aucune chance d'aboutir, car cette question n'a jamais reçu de solution et ne pourra jamais en recevoir. Heureusement nous ne sommes pas réduits à cette extrémité, grâce à Harold D. Woodman, qui a puissamment contribué à poser correctement le problème<sup>18</sup>. Ses travaux nous dispensent notamment de retracer les étapes par lesquelles est passée la vieille et irritante querelle sur la rentabilité de l'esclavage, qui a commencé dès avant la guerre de Sécession. C'est une besogne qu'il a patiemment faite pour nous; ceux que la question intéresse peuvent se reporter à son étude, avec l'assurance que c'est le résultat de recherches loyales et consciencieuses.

Woodman insiste, et c'est là l'essentiel de son travail critique, sur la nécessité de séparer deux thèmes qu'on confondait avant lui. En premier lieu, certains se sont demandé, d'une part si les planteurs gagnaient de l'argent et, d'autre part, s'ils en auraient gagné davantage en se livrant à d'autres activités. Examinée sous cet angle « la question de rentabilité concerne exclusivement le succès — ou l'échec — de la production esclavagiste dans le cadre de l'entreprise, et néglige le problème plus vaste des conséquences que ce type d'entreprise peut avoir sur l'ensemble de l'économie ». En second lieu, certains auteurs ont considéré l'esclavage en tant que système économique : « la question des bénéfices réalisés par les planteurs en tant qu'individus n'est qu'un des aspects de problèmes plus vastes : croissance économique, accumulation du capital, répercussion de l'esclavage sur l'ensemble de la population ». Woodman signale, à juste titre, qu'Ulrich B. Phillips, le très astucieux Phillips ajouterais-je volontiers, dont l'œuvre reste le meilleur point de départ pour étudier l'esclavage aux Etats-Unis, Phillips donc, n'a jamais commis cette confusion. C'est après sa mort qu'il s'est produit un léger glissement d'intérêt, dû au fait que le premier problème est devenu l'objet principal des préoccupations, qui s'étaient jusqu'alors axées sur le second. Ce glissement, que l'étude de Conrad et Meyer, avec son brillant appareil critique et ses raisonnements compliqués, a contribué à amplifier, risquait de ruiner tous les efforts entrepris pour comprendre le Sud esclavagiste. <sup>13</sup>

13. « The Profitability of Slavery : A Historical Perennial », JSH, XXIX (août 1963), pp. 303-325.

Woodman a beaucoup contribué à introduire dans le débat une vision des choses plus conforme à la réalité. Malheureusement, il ne réussit pas toujours à éviter cette confusion qu'il a pourtant si bien dénoncée :

« Ceux qui prétendent que l'esclavage a empêché l'économie de se diversifier doivent prouver : premièrement, qu'il y a effectivement eu diversification dans les régions rurales où l'esclavage n'était pas en vigueur et, deuxièmement, que c'est bien l'esclavage, et non d'autres facteurs, qui a empêché la diversification des investissements dans le Sud »<sup>14</sup>.

Si Woodman pense aux régions rurales du Sud, où l'esclavage n'était pas en vigueur, il manque totalement le point qu'il a si bien contribué à mettre en lumière, car c'est là justement que l'esclavage a exercé ses effets les plus dévastateurs. S'il pense à des régions extérieures au Sud, alors il n'y a plus rien à démontrer. Quand il écrit que nous devons « prouver que c'est bien l'esclavage, et non pas d'autres facteurs, qui a empêché la diversification des investissements », il passe à côté de la question. Pour nous, en effet, l'esclavage, loin de n'être qu'un facteur parmi d'autres<sup>14</sup> était la base même du système social. Les divers facteurs opéraient au travers de l'esclavage ; ils étaient conditionnés par l'esclavage. Mais je me suis suffisamment étendu sur ce thème tout au long de ces essais pour n'avoir pas à m'y attarder ici.

. De l'économie à l'économie politique :  
huit thèses.

I. — *Les fermes et les plantations ont certainement été rentables au sens strict du terme car, dans Vensemble, elles ont subsisté pendant des dizaines d'années.*

II. — *Les fermes et les plantations esclavagistes<sup>14</sup> pouvaient continuer à rapporter des gains inférieurs au taux de l'intérêt et il est probable qu'elles auraient continué à le faire.*

Il est indispensable de préciser que rentable s'entend « au sens strict du terme » dans l'énoncé de la thèse I, et cela pour deux raisons : premièrement, le fait de posséder des esclaves était dé\*

14. *Ibidem*, p. 324.

terminant pour le rang social et la puissance sociale; deuxièmement, si actif qu'ait été le commerce des esclaves, il soulevait des considérations sentimentales qui interdisent de considérer l'achat et la vente d'esclaves d'un point de vue strictement utilitaire. L'idée que les propriétaires d'esclaves, en tant que classe, auraient pu ou voulu abandonner leurs domaines pour investir leurs capitaux dans des secteurs plus rentables, soit dans les Etats non esclavagistes, soit même dans le Sud, autrement dit qu'ils auraient pu ou voulu se transformer en des capitalistes ordinaires repose sur une conception empreinte d'un étroit déterminisme économique. Elle est en outre en contradiction avec toutes les notions que les historiens tiennent actuellement pour acquises ; elle méconnaît les traits les plus essentiels du mode de vie auquel l'esclavage avait donné lieu dans le Sud.

III. — *D'un point de vue politique ou social, la question de savoir si les propriétaires d'esclaves touchaient ou non des intérêts égaux à ceux que percevaient les capitalistes du Nord n'a pas de signification spéciale.*

Certains économistes ont supposé que si cette question admettait une réponse affirmative, la preuve serait faite que la possession d'esclaves n'était qu'un moyen comme un autre de faire des affaires. Une telle conclusion serait une absurdité. Schumpeter nous a bien mis en garde contre les statistiques, en nous prévenant qu'elles ne peuvent jamais servir à réfuter des conclusions auxquelles nous sommes parvenus par des méthodes plus simples et plus directes.

IV. — *On aurait dû traiter la question de la rentabilité au sens strict comme un problème économique purement empirique n'ayant guère de point commun avec les grands problèmes politiques et sociaux. En effet, les interprétations des origines de la guerre, qu'elles soient traditionnalistes ou révisionnistes, peuvent toutes s'accommoder aussi bien d'une réponse affirmative que d'une réponse négative à la question de la rentabilité.*

*Conflit inéluctable. Cas A.* Le système est économiquement rentable. Les propriétaires d'esclaves tiennent par conséquent à protéger leurs précieux avoirs contre les ingérences extérieures et supportent très mal les critiques ignorantes dirigées contre leur système économique. Par conséquent aussi, ils préfèrent courir le risque d'une sécession plutôt que de tolérer les critiques et les manœuvres

d'encerclement que ne leur ménage pas le Nord. *Donc*, la sécession, avec le danger de guerre qu'elle comporte, est nécessaire pour la défense de leur opulente société.

*Conflit inéluctable. Cas B.* Acculés à l'impossibilité de s'assurer un niveau de vie décent, en raison notamment de l'épuisement des sols et de la chute des taux de profit, les propriétaires d'esclaves sont obligés de jouer leur va-tout et de miser sur l'indépendance politique, qui leur permettrait de conquérir des terres vierges. *Donc*, la sécession, avec le danger de guerre qu'elle comporte, est nécessaire pour étayer une économie chancelante.

*Conflit évitable. Cas A.* La prospérité économique renforce les tendances conservatrices des planteurs. Ils ont trop à faire pour s'engager dans des aventures téméraires et inconsidérées. Le Sud aurait donc réglé tôt ou tard le problème de l'esclavage. Comme le pays tout entier profite de la prospérité du Sud, il importe également au Nord et au Sud de trouver au problème de l'esclavage une solution dont les intérêts économiques des propriétaires d'esclaves n'aient pas à pâtir. De même, il leur importe de maintenir les nègres dans un système qui permette d'avoir une main-d'œuvre assurée et de contrôler efficacement leur conduite. Le temps et la bonne volonté aidant, l'esclavage aurait petit à petit cédé la place à un système plus humain, sans convulsion et sans interruption du développement économique. *Donc*, ce sont la démagogie et les maladroites qui ont provoqué un bain de sang inutile.

*Conflit évitable. Cas B.* Avec un taux de profit faible ou négatif, les Sudistes auraient bientôt été obligés de renoncer à l'esclavage. A ce moment, les Nordistes auraient dû faire montre de compréhension, prendre les devants et proposer aux possesseurs d'esclaves des solutions constructives telles que ceux-ci, une fois dédommagés, puissent, sous les sages auspices de ceux-là, reconstituer une économie prospère. *Donc*, on a fait une guerre destructrice et sanglante pour atteindre un objectif auquel on serait nécessairement parvenu aussi rapidement par des voies pacifiques. ®

Le lecteur pourrait sans peine doubler ou tripler le nombre des variantes examinées dans chaque cas. Les grandes transformations sociales ne s'expliquent pas par une espèce de vulgaire calcul de rentabilité. Quand nous connaîtrions avec précision les pertes et les profits, nous n'en saurions pas plus long sur les origines de la guerre de Sécession.

V. — *A supposer qu'on puisse démontrer que les bénéfices des plantations s'étaient fixés à un niveau élevé et que les perspectives à long terme étaient favorables, cela n'implique nullement que le capital s'accumulait d'une façon qui garantissait un développement économique politiquement viable.*

A. Parler de la viabilité du Sud n'a aucun sens; parler de celle de l'esclavage risque d'induire en erreur. Ce sur quoi il faut s'interroger, c'est sur la viabilité de la politique des propriétaires d'esclaves et sur la base économique de celle-ci.

B. Quoiqu'il faille étudier de plus près la structure de distribution des revenus, nous savons d'ores et déjà que les possesseurs d'esclaves en général, et les planteurs en particulier, s'en adjuageaient une part excessivement élevée. Les planteurs s'approprièrent une grande partie des bénéfices que les petits propriétaires tiraient de la culture du coton, en leur rendant divers services, notamment l'égrenage du coton, en contrôlant le marché du coton de manière que les prix y soient plus avantageux pour les gros producteurs que pour les petits. Les cours moyens du coton ne doivent pas nous dissimuler que l'éventail des profits était très large et que ceux-ci variaient beaucoup selon les groupes sociaux.

C. Par conséquent, même si le niveau général des bénéfices restait élevé, le niveau d'accumulation du capital était sérieusement menacé par une forte propension à consommer et par la tendance à afficher un faste seigneurial.

D. Il est possible que, sur un plan strictement économique, la perpétuelle capitalisation du travail ait été payante et qu'elle doive être considérée comme un élément du processus d'accumulation du capital; mais au niveau du développement régional global, il est certain qu'elle a joué en sens contraire et qu'elle a limité l'accumulation du capital.

E. La haute propension à consommer et à gaspiller n'a rien de mystérieux et ne pose pas de problème métaphysique. Une telle propension se retrouve chez toutes les classes précapitalistes de propriétaires terriens. Elle découle logiquement de leurs rapports avec les autres classes et notamment avec celle des travailleurs. Si l'on veut comprendre l'économie politique du Sud, il est indispensable de saisir l'idéologie et la psychologie des possesseurs d'esclaves.

VI. — *En 1860, les perspectives économiques comportent de sérieuses menaces pour les possesseurs d'esclaves.*

A. Les perspectives à long terme n'étaient rien moins que brillantes pour les planteurs de coton. Leur régime se serait progressivement acheminé vers la situation qui est celle des pays sous-développés et dont les problèmes ont été récemment portés, par des économistes comme Raul Prebisch, à l'attention des Nations Unies et de l'opinion mondiale. Ces pays sont contraints de vendre leurs produits agricoles leurs matières premières sur des marchés où les prix subissent la pression d'une concurrence acharnée, tandis qu'ils sont contraints d'acheter les produits finis dont ils ont besoin sur des marchés où les prix sont fixés en fonction des manipulations qui résultent de conditions oligopolistiques.

B. Sans anticiper sur les thèses de Prebisch, c'est un fait que les Sudistes ont commencé, dans les années 50, à s'inquiéter de la possibilité de maintenir leur quasi-monopole du coton brut et, plus généralement, des perspectives à long terme de leurs relations commerciales avec les milieux d'affaires, tant nordistes qu'européens.

C. Les perspectives à court terme ne faisaient qu'aviver leurs craintes. L'industrie anglaise du textile traverse, de 1861 à 1865, une crise qu'on a longtemps attribuée à la pénurie de coton provoquée par la guerre, mais que des travaux récents inclinent à expliquer par la surproduction<sup>16</sup>.

D. Ainsi toutes les données, qu'elles soient objectives ou subjectives, concourent à nous faire penser que les perspectives économiques suscitaient dans le Sud un certain malaise, à un moment où se développait l'agitation politique. Même si les profits avaient atteint, au cours des années 50, des niveaux aussi élevés que certains se l'imaginent aujourd'hui, le souvenir des années 40 et la perspective d'un avenir incertain ne pouvaient manquer d'avoir des répercussions politiques considérables. Ces considérations, en nous aidant à comprendre les origines de la crise sécessionniste, soulignent la nécessité de poursuivre les études en vue de déterminer dans quelle mesure les facteurs économiques ont influencé le cours des événements politiques.

15. Eugene A. Brady, « A Reconsideration of the Lancashire "Cotton Famine" », *Agr. Hist.*, XXXVII Guillet 1963), pp. 156-162.

VII. — *L'évolution du système esclavagiste menait inéluctablement le Sud à la crise; mais cette crise ne doit pas être confondue avec les crises de type cyclique ou séculaire.*

A. Il n'y a pas d'analogie profonde entre une crise économique de type cyclique et la crise qui pointait dans le Sud esclavagiste. Même si les cours du coton et les bénéfices s'étaient immuablement maintenus au niveau moyen des années 50, la menace d'une crise n'en aurait pas moins continué à se préciser. Toutefois, il est possible que la réaction politique de la classe des propriétaires ait été influencée et marquée par les conditions cycliques spécifiques des années 50; c'est même vraisemblable.

B. La crise générale que nous décrivons ici ne doit pas être confondue avec la perspective à long terme d'une baisse relative du prix du coton et des autres productions principales du Sud, comparativement au prix des marchandises que celui-ci devait importer, à supposer qu'une telle tendance eût pu être solidement démontrée. Si, en effet, les conditions sociales avaient été différentes, cette tendance à la baisse aurait fort bien pu n'avoir pour conséquence que d'orienter les capitaux vers d'autres activités économiques. Toutefois il serait évidemment impossible de faire la distinction, dans le mouvement de baisse, entre les effets de la crise générale et ceux de la tendance séculaire.

VIII. — *La crise générale a affecté toutes les sphères.*

A. Les obstacles politiques, économiques et idéologiques qui se sont opposés à l'accumulation du capital, au développement d'un marché intérieur, à la naissance et à la croissance de classes moyennes indépendantes, ont effectivement empêché le Sud de progresser matériellement au même rythme que le Nord.

B. A ce retard correspondait un affaiblissement de l'influence politique du Sud au sein de l'Union, qui menaçait de miner l'hégémonie exercée dans le Sud par les propriétaires d'esclaves.

C. L'affaiblissement du Sud rendait plus difficile pour ce dernier la défense de ses valeurs, qui étaient constamment attaquées,

D. La crise générale, qui comportait un aspect économique distinct de ses autres aspects, politique, social, idéologique et psychologique, n'était donc pas en soi une crise économique. C'était la crise d'une classe sociale et de la civilisation que celle-ci s'évertuait à forger.

## Notice bibliographique

Le lecteur trouvera, dans les notes bibliographiques, l'indication des principaux ouvrages contemporains. Cette notice bibliographique se propose de signaler aux non-spécialistes les travaux secondaires les plus importants.

Parmi le nombre considérable d'ouvrages qui ont été consacrés au Sud esclavagiste, il en est trois qui sont particulièrement intéressants :

— J.G. Randall et David Donald, *The Civil War and Reconstruction*, Boston, 1961, dont les chapitres II et III présentent un tableau très équilibré et très complet du Sud esclavagiste;

— Arthur C. Cole, *The Irrepressible Conflict*, New-York, 1934, dont les chapitres II et III n'ont rien perdu de leur intérêt;

— Clement Eaton, *The Growth of Southern Civilization*, New-York, 1961, n'est pas exempt de préjugés whigs, mais il apporte une riche moisson de faits nouveaux ainsi que des réflexions mûrement élaborées.

Il y a lieu de signaler aussi l'étude particulièrement intéressante de Douglas F. Dowd, *A Comparative Analysis of Economic Development in the American West and South*, JEH (Supplément), XVI (décembre 1956), pp. 558-574.

La bibliographie de l'esclavage, déjà fort abondante, ne cesse de s'accroître. Elle se réfère souvent aux problèmes abordés dans ce recueil. Les écrits d'Ulrich B. Phillips, qui embrassent le travail de toute une vie, restent la meilleure introduction à la question, en dépit des faiblesses dues aux préjugés racistes de leur auteur. *Slave and Citizen* de Frank Tannenbaum (New-York, 1947), est un de ces petits livres qui gagnent à chaque lecture. La meilleure monographie écrite sur un Etat est celle de Charles Sackett Sydnor, *Slavery in Mississippi* (New-York, 1933).

Nous avons la chance de posséder un grand nombre d'ouvrages de valeur, dont plusieurs remarquables, sur l'agriculture, base de l'économie sudiste. Il est toujours indispensable de lire le livre de Lewis C. Gray, *History of Agriculture in the Southern United States to 1860* (2 volumes; Gloucester, Massachusetts, 1958), mais il y a également beaucoup à prendre dans celui de Paul W. Gates, *The Farmer's Age, 1815-1860* (New-York, 1960). Les chapitres sur le Sud sont peut-être moins bons que les autres, mais on trouverait excellent chez d'autres ce qui paraît faible chez Gates. Si ses arguments ne réfutent pas la thèse de Gray, ils la complètent avantageusement. Il est indispensable pour se faire une idée sur la réforme de l'agriculture de lire le livre d'Avery O. Craven, *Soit Exhaustion as a Factor in the Agricultural History of Virginia and Maryland, 1606-1860* (Urbana, Illinois, 1926). Depuis lors il paraît chaque année de nouveaux travaux sur l'histoire de l'agriculture en général et la réforme en particulier. Certains sont indispensables à tout lecteur, même non spécialiste, qui ne se satisfait pas d'une vue superficielle. Il faut lire les nombreux travaux — livres et articles — de Weymouth T. Jordan, notamment son *Ante-Bellum Alabama : Town and Country* (Tallahassee, Floride, 1957). Il serait souhaitable que nous possédions sur chaque Etat des études comparables à celles de John Hébron Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi* (New-York, 1958) et de Cornélius O. Cathey, *Agricultural Developments in North Carolina, 1783-1860* (Chapel Hill, N.C., 1956). Les articles de James C. Bonner, et notamment son « Profile of a Late Ante-Bellum Community », *AHR*, XIX (janvier 1944), pp. 663-680, méritent une mention spéciale. Tous ces travaux sont remarquables; ils ont beaucoup apporté à tous les spécialistes de la question.

Plusieurs ouvrages sur l'histoire économique du Sud sont indispensables pour connaître l'évolution de l'industrie et de l'agriculture de la région. Le livre de Robert R. Russel, *Economie Aspects of Southern Sectionalism, 1840-1861* (New-York, 1924, 1960), qui contient une quantité surprenante de faits et d'idées, reste la meilleure introduction à la plupart des problèmes économiques importants pour la vie politique du Sud. Publié depuis quarante ans, il reste valable et le sera probablement encore dans quarante ans. On trouvera un matériel abondant et des discussions intéressantes, malgré la perspective étroitement économiste de leurs auteurs, dans les livres d'Alfred Glaze Smith Jr, *Economie Readjustment of an Old Cotton State : South Carolina 1820-1860* (Columbia, S.C., 1958), et de Milton-S. Heath, *Constructive Liberalism : The Rôle of the State in the Economic Development in Georgia to 1860* (Cambridge, Mass., 1954),

L'histoire de l'industrie sudiste reste à écrire. Les nombreux articles de Richard W. Griffin (cf. notes aux chapitres VIII et IX du présent ouvrage), sont excellents. Il est à souhaiter qu'ils

paraissent rapidement sous forme de recueil. Griffn a également fait un travail remarquable en tant qu'éditeur de la *Textile History Review*, qui a ses faiblesses et ses difficultés, comme toutes les petites revues qui en sont à leurs débuts, mais où l'on trouve des réimpressions contenant des renseignements utiles, et d'excellents articles, notamment de Griffn lui-même et d'Ernest M. Lânder Jr.

Lânder a également fourni à d'autres revues d'importants articles sur les différentes phases de l'industrialisation du Sud (voir les notes au chapitres VIII et IX). Il y a un nouveau travail en cours sur William Gregg, mais on peut toujours consulter avec fruit le livre de Broadus Mitchell, *William Gregg, Factory Master of the Old South* (Chapel Hill, N.C., 1928). En revanche nous n'avons pas encore de bonne biographie de Daniel Pratt. Il y a trois articles de Richard B. Morris qui fournissent des renseignements et des aperçus qu'on ne trouve nulle part ailleurs : « Labor Militancy in the Old South », *Labor and Nation*, IV (mai-juin 1948), pp. 32-36; «The Measure of Bondage in the Slave States», *MVHR*, XLI (septembre 1954), pp. 219-240 et « Wfaite Bondage in Ante-Bellum South Carolina », *SCHGM* XLIX (octobre 1948), pp. 191-207.

Sur les relations commerciales du Sud, voir Douglass C. North, *The Economic Growth of the United States, 1790-1860* (Englewood Cliffs, N.J., 1961), qui ouvre des aperçus nouveaux. Comme ouvrages classiques, on consultera *Southern Commercial Conventions, 1837-1859* (Baltimore, 1930). Les travaux de Robert. G. Albion, *The Rise of New-York Port, 1815-1860* (New-York, 1939) et *Square-Riggers on Sheedule* (Princeton, N.J., 1938) sont indispensables. Plusieurs études sur le système de courtage sont en cours et doivent paraître prochainement.

On trouvera un bon aperçu critique de la littérature relative à l'irritante question de la rentabilité de l'esclavage dans Harold D. Woodman, « The Profitability of Slavery : A Historical Perennial », *JSH*, XXIX (août 1963), pp. 303-325.

Depuis la seconde guerre mondiale, un grand nombre d'excellents travaux ont été publiés relativement au développement économique en général, et aux régions sous-développées *en m* particulier. Les spécialistes de l'esclavage dans l'ancien Sud peuvent en faire leur profit, pour peu qu'ils les utilisent avec précaution. Parmi les plus valables, citons : Maurice Dobb, *Studies in the Development of Capitalism*, (New-York, 1947) ; Gunnar Myrdal, *Rich Lands and Poor* (New-York, 1957); H.J. Habakkuk «The Historical Experience on the Basic Conditions of Economic Progress » in Léon H. Dupriez (ed.) *Economie Progress* (Louvain, 1958), pp. 149-169; et Paul Baran, *Economie politique de la croissance*, François Maspero, Economie et socialisme, 7, Paris, 1967.

Nous avons la chance de posséder un grand nombre d'ouvrages de valeur, dont plusieurs remarquables, sur l'agriculture, base de l'économie sudiste. Il est toujours indispensable de lire le livre de Lewis C. Gray, *History of Agriculture in the Southern United States to 1860* (2 volumes; Gloucester, Massachusetts, 1958), mais il y a également beaucoup à prendre dans celui de Paul W. Gates, *The Farmer's Age, 1815-1860* (New-York, 1960). Les chapitres sur le Sud sont peut-être moins bons que les autres, mais on trouverait excellent chez d'autres ce qui paraît faible chez Gates. Si ses arguments ne réfutent pas la thèse de Gray, ils la complètent avantageusement. Il est indispensable pour se faire une idée sur la réforme de l'agriculture de lire le livre d'Avery O. Craven, *Soit Exhaustion as a Factor in the Agricultural History of Virginia and Maryland, 1606-1860* (Urbana, Illinois, 1926). Depuis lors il paraît chaque année de nouveaux travaux sur l'histoire de l'agriculture en général et la réforme en particulier. Certains sont indispensables à tout lecteur, même non spécialiste, qui ne se satisfait pas d'une vue superficielle. Il faut lire les nombreux travaux — livres et articles — de Weymouth T. Jordan, notamment son *Ante-Bellum Alabama : Town and Country* (Tallahassee, Floride, 1957). Il serait souhaitable que nous possédions sur chaque Etat des études comparables à celles de John Hébron Moore, *Agriculture in Ante-Bellum Mississippi* (New-York, 1958) et de Cornélius O. Cathey, *Agricultural Developments in North Carolina, 1783-1860* (Chapel Hill, N.C., 1956). Les articles de James C. Bonner, et notamment son « Profile of a Late Ante-Bellum Community », AHR, XIX (janvier 1944), pp. 663-680, méritent une mention spéciale. Tous ces travaux sont remarquables; ils ont beaucoup apporté à tous les spécialistes de la question.

Plusieurs ouvrages sur l'histoire économique du Sud sont indispensables pour connaître l'évolution de l'industrie et de l'agriculture de la région. Le livre de Robert R. Russel, *Economie Aspects of Southern Sectionalism, 1840-1861* (New-York, 1924, 1960), qui contient une quantité surprenante de faits et d'idées, reste la meilleure introduction à la plupart des problèmes économiques importants pour la vie politique du Sud. Publié depuis quarante ans, il reste valable et le sera probablement encore dans quarante ans. On trouvera un matériel abondant et des discussions intéressantes, malgré la perspective étroitement économiste de leurs auteurs, dans les livres d'Alfred Glaze Smith Jr, *Economie Readjustment of an Old Cotton State : Sojith Carolina, 1820-1860* (Columbia, S.C., 1958), et de Milton S. Heath, *Constructive Liberalism : The Rôle of the State in the Economie Development in Georgia to 1860* (Cambridge, Mass., 1954).

L'histoire de l'industrie sudiste reste à écrire. Les nombreux articles de Richard W. Griffn (cf. notes aux chapitres VIII et IX du présent ouvrage), sont excellents. Il est à souhaiter qu'ils

paraissent rapidement sous forme de recueil. Griffin a également fait un travail remarquable en tant qu'éditeur de la *Textile History Review*, qui a ses faiblesses et ses difficultés, comme toutes les petites revues-qui en sont à leurs débuts, mais où l'on trouve des réimpressions contenant des renseignements utiles, et d'excellents articles, notamment de Griffin lui-même et d'Ernest M. Lânder Jr.

Lânder a également fourni à d'autres revues d'importants articles sur les différentes phases de l'industrialisation du Sud (voir les notes au chapitres VIII et IX). Il y a un nouveau travail en cours sur William Gregg, mais on peut toujours consulter avec fruit le livre de Broadus Mitchell, *William Gregg, Factory Master of the Old South* (Chapel Hill, N.C., 1928). En revanche nous n'avons pas encore de bonne biographie de Daniel Pratt. Il y a trois articles de Richard B. Morris qui fournissent des renseignements et des aperçus qu'on ne trouve nulle part ailleurs : « Labor Militancy in the Old South », *Labor and Nation*, IV (mai-juin 1948), pp. 32-36; « The Measure of Bondage in the Slave States », *MVHR*, XLI (septembre 1954), pp. 219-240 et « White Bondage in Ante-Belium South Carolina », *SCHGM* XLIX (octobre 1948), pp. 191-207.

Sur les relations commerciales du Sud, voir Douglass C. North, *The Economic Growth of the United States, 1790-1860* (Englewood Cliffs, N.J., 1961), qui ouvre des aperçus nouveaux. Comme ouvrages classiques, on consultera *Southern Commercial Conventions, 1837-1859* (Baltimore, 1930). Les travaux de Robert G. Albion, *The Rise of New-York Port, 1815-1860* (New-York, 1939) et *Square-Riggers on Sheedule* (Princeton, N.J., 1938) sont indispensables. Plusieurs études sur le système de courtage sont en cours et doivent paraître prochainement.

On trouvera un bon aperçu critique de la littérature relative à l'irritante question de la rentabilité de l'esclavage dans Harold D. Woodman, « The Profitability of Slavery : A Historical Perennial », *JSH*, XXIX (août 1963), pp. 303-325.

Depuis la seconde guerre mondiale, un grand nombre d'excellents travaux ont été publiés relativement au développement économique en général, et aux régions sous-développées en particulier. Les spécialistes de l'esclavage dans l'ancien Sud peuvent en faire leur profit, pour peu qu'ils les utilisent avec précaution. Parmi les plus valables, citons : Maurice Dobb, *Studies in the Development of Capitalism*, (New-York, 1947) ; Gunnar Myrdal, *Rich Lands and Poor* (New-York, 1957); H.J. Habakkuk « The Historical Expérience on the Basic Conditions of Economic Progress » in Léon H. Dupriez (ed.) *Economie Progress* (Louvain, 1958), pp. 149-169; et Paul Baran, *Economie politique de la croissance*, François Maspero, Economie et socialisme, 7, Paris, 1967.



# Index historique et géographique

- A
- Achantis : 74, 75, 78, 79.  
 Afrique-Africains : 73-81, 128, 213, 214, 219, 220.  
 Africains (proverbes) : 77.  
 Alabama : 51, 52, 91, 94, 104, 107, 120, 165, 166, 171, 173, 175, 184, 192, 195, 220, 224.  
 Albemarle (Virginie) : 115.  
 Alexandria (Virginie) : 152.  
 Allemagne-Allemands : 216.  
 Amazone (fleuve) : 212, 213.  
 Amelia (comté de Virginie) : 70, 112, 133, 134.  
 Amérique Centrale : 214, 226, 227.  
 Amérique latine : 9, 31, 223.  
 Amite (comté du Mississippi) : 89, 124.  
 Anderson (comté) : 117.  
 Angleterre-Anglais : 28, 84, 141, 177, 212, 227.  
 Angola-Angolais : 80.  
 Anne Arundel (comté du Maryland) : 133.  
 Antilles britanniques : 25, 81, 101.  
 Arabes : 76.  
 Arabie Séoudite : 29.  
 Arizona : 17.  
 Arkansas : 65, 220, 228.  
 Aügusta (Géorgie) : 149.  
 Aurana : 166.
- B
- Baldwin (comté de Géorgie) : 133, 134.  
 Baltimore : 153, 172, 201.  
 Bantous : 80.  
 Belgique : 40.  
 Berbères : 219.  
 Bobos : 80.  
 Brazos (fleuve) : 212.  
 Brésil : 212, 213, 219.  
 Brookfield (Massachusetts) : 149.  
 Buckingham (comté de Virginie) : 70, 112, 154.
- C
- Californie : 17, 68, 216, 220, 224, 228.  
 Calvert (comté du Maryland) : 133, 134.  
 Canada : 228.  
 Caraïbes : 25, 212, 213, 223.  
 Caroline du Nord : 59, 62, 90, 92, 93, 94, 99, 101, 105, 109, 127, 166, 171, 172, 174, 175, 178, 181-186, 238.  
 Caroline du Sud : 34, 63, 64, 86, 89, 90, 92, 94, 98, 100, 101, 103, 104, 114, 116, 118, 124, 127, 147, 151, 153, 154, 159, 160, 165, 166, 167, 171, 172, 173, 175, 176, 177, 179, 183, 184, 193, 194, 197, 199, 201, 202, 214.  
 Charles (comté de Géorgie) : 134.  
 Charles (comté du Maryland) : 133, 134.  
 Charles City (comté de Virginie) : 70, 112, 133.  
 Charleston (Caroline du Sud) : 92, 100, 102, 154, 179, 192, 194, 200.  
 Chatooga (comté de Géorgie) : 124.  
 Chicago : 108.  
 Chihuahua (Mexique) : 222.  
 Chili : 222.  
 Chine : 87.  
 Cincinnati : 108.  
 Clarke (comté de Géorgie) : 133, 154\*  
 Coahuila (Mexique)<sup>TM</sup> : 222.  
 Cobb (comté de Géorgie) : 124.  
 Congo-Congolais : 80.  
 Connecticut : 146.  
 Coweta (comté de Géorgie) : 124.  
 Cuba : 212, 213, 221, 226, 227, 228.
- D
- Dagombas : 78.  
 Dahomey-Dahoméens : 74-78, 81, 82.  
 Delaware : 90, 97, 110, 133, 146.  
 Denmark Vesey (conspiration de) : 194.

De Soto (comté du Mississippi) : 70,  
112, 143.  
Dickson (comté du Tennessee) : 192.  
Dorchester (comté du Maryland) : 133.  
Dougherty (comté de Géorgie) : 70,  
112, 124, 144.  
Durango (Mexique) : 222.

## E

3Sast Feliciana (Louisiane) : 118.  
Edgefiels (comté de Caroline du Sud) :  
173, 192.  
Edwards (Mississippi) : 92.  
Egypte : 31.  
Espagne : 212.  
Eufala (Alabama) : 95.  
Europe-Européens : 16, 23, 56, 73, 80,  
97, 140, 197.  
Exemption (acte d'exemption des Con-  
fédérés) : 161.

## F

Fairfax (comté de Virginie) : 133, 134.  
Far-West : 223.  
Fauquier (comté de Virginie) : 70,  
112, 130, 133.  
Fayetteville : 185.  
Florence (Alabama) : 196.  
Floride : 59, 9è, 109.  
Floyd (comté de Géorgie) : 124.  
France : 212, 227.

## G

Gadsden Purchase (comté de Floride) :  
222, 223.  
Géorgie : \*29, 52, 59, 68, 70, 92, 94,  
96, 102, 103, 109, 112, 124, 127,  
134, 150, 151, 165, 171, 172, 173,  
181, 184, 192, 238.  
Ghana : 76.  
Gloucester (comté de Virginie) : 70,  
112.  
Gordon (comté de Géorgie) : 70, 112,  
124.  
Graniteville (Caroline du Sud) : 34,  
152, 173, 179, 190, 195, 199.  
Greensboro (Alabama) : 61.  
Gulf Stream : 227.

## H

Habersham (Géorgie) : 92.  
Hall (comté de Géorgie) : 124.  
Hancock (comté de Géorgie) : 124,  
127, 133.  
Hanover (comté de Virginie) : 133,  
149.  
Harris (Géorgie) : 92.  
Houston (comté de Géorgie) : 124.

## I

Ibos : 78.  
Illinois : 117, 146, 148, 154.  
Inde-Indiens : 29, 31.  
Indiana : 117, 146, 154.  
Islam : 76.

## J

Jackson (Alabama) : 92.  
Jackson (Mississippi) : 163.  
James City (comté de Virginie) : 133,  
134.  
Japon : 187.  
Jefferson (comté du Mississippi) : 61.

## K

Kansas : 216, 224, 226, 228, 229, 230.  
Kansas-Nebraska (lutte pour le) : 216.  
Kent (comté du Delaware) : 91.  
Kentucky : 89, 90, 97, 100, 101, 106,  
107, 122, 125, 127, 146, 155, 169,  
193, 213.  
Know-Nothings : 201.

## L

La Nouvelle-Orléans : 32, 92, 100,  
102, 153, 154, 163, 168, 191, 194,  
200, 201, 220, 221, 226, 230, 231,  
237.  
Laurensville (Caroline du Sud) : 92,  
142.  
Louisiane : 50, 52, 59, 107, 117, 118,  
158, 201, 212, 226, 227.  
Louisville : 35, 152, 201.  
Lowndes (comté d'Alabama) : 120.

## M

Marshall (comté du Mississippi) : 70,  
112, 143.  
Maryland : 37, 38, 90, 91, 97, 98, 109,  
110, 113, 120, 127, 130, 131, 133,  
134, 146, 207.  
Massachusetts : 117, 119, 125, 146»  
174.  
Mexique-Mexicains : 17, 212, 214, 216,  
221, 222, 228.  
Michigan : 117, 154.  
Minas Gérais : 219.  
Mississippi : 42, 50, 52, 59, 60, 61,  
64, 65, 70, 89-98, 102, 105, 107,  
112, 116, 117, 121, 122, 150, 151,  
154, 165.  
Mississippi (fleuve) : 212.  
Missouri : 90, 97, 100, 101, 106, 127,  
229, 230, 231.  
Mobile (Alabama) : 92, 100, 102, 149,  
154, 220.  
Monroe (comté de Géorgie) : 124.  
Montgomery (Alabama) : 163.

N

Nash ville (Convention de) : 173.  
 Nativistes (voir Know-Nothings).  
 Natchez (Mississippi) : 40, 153, 190.  
 Nevada : 17.  
 Newberry (district de Caroline du Sud) : 123.  
 New Jersey : 146.  
 Newton (comté de Géorgie) : 124.  
 New-York (Etat de) : 110, 117, 125, 146, 148, 150, 152.  
 Niger : 77.  
 Nigéria : 76, 77, 78.  
 Noupés : 76, 77.  
 Nouveau-Mexique : 17, 216, 221, 222, 224, 228.  
 Nouvelle-Angleterre : 39, 60, 98, 101, 102, 108, 145, 148, 149, 153, 167, 177.  
 Nueva-León (Mexique) : 222.  
 Nullification : 172, 173.

O

Odonkos : 79.  
 Oglethorpe (comté de Géorgie) : 133, 134.  
 Ohio : 35, 39, 117, 146, 148, 150, 152, 153, 224.

P

Pacifique : 221.  
 Panola (Mississippi) : 61.  
 Paraguay (colonies de jésuites du) :  
 Pendleton (Caroline du Sud) : 143.  
 Pennsylvanie : 117, 148.  
 Pensacola : 190.  
 Pérou-Péruviens : 91, 92, 93.  
 Petersburg (Virginie) : 152.  
 Peuls : 76, 78.  
 Portugais : 76.  
 Potosi (Etat du Mexique) : 221.  
 Prince George (comté du Maryland) :  
 Prince George (comté de Virginie) : 133, 134.  
 Prince William (comté de Virginie) : 70, 112, 133, 134.  
 Prusse : 187.  
 Putnam (comté de Géorgie) : 133.

Q

Queen Anne (comté du Maryland) : 133.

R

Redwood (Louisiane) : 94.  
 Rhode Island : 110, 146.  
 Richmond (Virginie) : 152.  
 Rockbridge (Virginie) :  
 Romain (empire) : 84, 87.

S

Saint Dominique : 213.  
 Saint Louis : 201.  
 Saint-Mary (comté du Maryland) : 133, 134.  
 Savannah (Géorgie) : 92, 100, 102, 154.  
 Scotland Neck (Caroline du Nord) : 60.  
 Somerset (comté du Maryland) : 133.  
 Sonora (Mexique) : 222.  
 Soudan : 76.  
 Stewart (comté de Géorgie) : 124.  
 Sumter (comté de Géorgie) : 124.  
 Sumter (district de Caroline du Sud) : 93, 122.

T

Tamaulipas (Etat du Mexique) : 221, 222.  
 Tampa (baie, de Floride) : 90.  
 Tennessee : 90, 101, 103, 107, 109, 117, 122, 125, 147, 169, 171, 173, 175, 185, 186, 190, 191, 193.  
 Texas : 59, 97, 102, 103, 109, 212, 216, 228.  
 Thibet : 212.  
 Thomas (comté de Géorgie) : 70, 112, 120, 124, 144.  
 Troup (comté de Géorgie) : 124.  
 Tucson (Mexique) : 222.  
 Tuscaloosa (Alabama) : 165, 175, 180.

U

Union des Républiques Socialistes Soviétiques (agriculture en) : 58.  
 Utah : 17.

V

Venezuela : 93.  
 Vermont : 102.  
 Virginie : 37, 38, 59, 63, 66, 70, 90, 91, 95, 98, 109, 110, 112-116, 120, 124, 125, 133, 134, 144, 147, 153, 183, 193, 201, 207, 218, 226.  
 Virginie (pénurie de main-d'œuvre en) : 126-132.

W

Walker (comté de Géorgie) : 70, 112, 124.  
 Washington : 47, 211.  
 Wilkes (comté de Géorgie) : 134.  
 Wisconsin : 154.  
 Worcester (comté du Maryland) : 133.

Y

Yoroubas : 75, 76, 78.

Z

Zone noire : 35, 36, 86, 88, 161.

## Index nominatif

### A

Affleck, Thomas : 92, 105, 114, 118, 120.  
Aiken, William : 166, 171.  
Albion, Robert G. : 101, 142, 143, 249.  
Allen, Chitwood : 97.  
Allen, J.H. : 90.  
Allen, Lewwis F. : 103, 104.  
Allston, R.F.W. : 166, 171.  
Ampère, J.J. : 227.  
Anderson, Joseph R. : 183.  
Andrews, Gamett : 118.  
Aptheker, Herbert : 202, 212, 214.  
Arcadia Manufacturing Company : 190.  
Armes, Ethel : 165.  
Arnold, Rosemary : 76.  
Arrington (famille) : 238.  
Ashe, Samuel A. : 166, 170, 172, 174, 175, 178, 181, 183, 185, 186.  
Ashmore, John D. : 122, 123.  
Ashton, John : 101.  
Associated Press : 201.  
Atchison : 226.  
Atwater, W.O. et Woods, Charles D. :  
  
Austin, Stephen F. : 212.

### B

Bagley, William Chandler : 85, 87.  
Baker, Everard Green : 61, 105.  
Baker, Simmons Jones : 60.  
Baldwin, C.C. : 131.  
Bancroft, Frédéric : 127, 128, 132, 133.  
Baran, Paul : 31, 58, 249.  
Barksdale, William : 230.  
Barnsley, George S. : 238.  
Barringer, D.M. : 174.  
Barringer, Paul : 166, 178.  
Barringer, Rufus : 102, 174, 183.  
Barrow, B.H. : 50.

Bassett, T.D. Seymour : 102.  
Batchellor Brothers : 149.  
Bauer, Raymond et Alice : 75.  
Beasley, Delilah L. : 221.  
Beck, L.C. : 123.  
Belissary, Constantine G. : 160.  
Bell, John : 147, 161, 169, 171, 175, 178, 183.  
Bennett, H.S. : 85.  
Bennett, Hugh Hammond : 98.  
Bennett, M.K. : 85.  
Bennett, Thomas : 166, 171.  
Berry, Thomas Denior : 108.  
Bidwell, Percy Wells : 101, 108.  
Bills, John Houston : 105, 124.  
Black, Robert C. : 168, 192, 193.  
Bluffton (mouvement de) : 159.  
Bobo, Simpson : 180.  
Boman, Martha : 163.  
Bonner, James C. : 87, 125, 127, 135, 196, 248.  
Booth, James C. : 90, 247.  
Botts et Burfoot : 152.  
Boucher, Chancey Samuel : 157.  
■ Boxer, C.R. : 80.  
Boyce, Ker : 169, 172, 178.  
Boykin, A.H. : 93.  
Bradley, Harriet : 84.  
Brady, Eugene A. : 245.  
Bragg et Longstreet : 185.  
Brennan, Joseph : 145.  
Brooks, George W. (juge de Caroline du Nord) : 186.  
Brooks, Robin : 173.  
Brown, Aaron : V. : 181, 191.  
Brown, Albert : Gallatin : 220, 221, 227.  
Brown, B.E. : 90.  
Brown, George : 67.  
Brown, John : 229.  
Brown, William Garrott : 47.  
Bruce, Charles : 60, 238.  
Bruce, Kathleen : 120, 193.  
Buchanan (président des Etats-Unis) : 220.

<

Buckingham, J.S. : 101.  
 Burgwynn, T.P. : 166, 174.  
 Burwell, W. : 218.  
 Butler Pierce : 171.  
 Butler, Thomas (juge et planteur de Louisiane) : 118, 119.

## C

Cairnes, John Elliott : 49, 50, 207.  
 Calhoun, Andrew P. : 143.  
 Calhoun, John C. : 166, 171, 173, 176.  
 Calógeras, João Pandfa : 219.  
 Cameron (juge et planteur de Caroline du Nord) : 59, 60.  
 Candler, Allen D. : 161.  
 Cane Creek Cotton Factory : 174.  
 Capell, EU J. : 68, 92, 124.  
 Cappon, Lester J. : 153, 164, 192.  
 Carey, Henry C. : 164.  
 Cartwright, Samuel : 54.  
 Caruthers, Robert Looney : 173.  
 Case de l'oncle Tom : 187.  
 Cash, W.J. : 118.  
 Castro (Josué de) : 51, 52, 103.  
 Cathey, ComeUus O. : 55, 62, 99, 120, 121, 125, 130, 152, 166, 248.  
 Cauley, T.J. : 103.  
 Cauthen, Charles Edward : 166, 173.  
 Cedar Falls Manufacturing Company : 183.  
 Chapman, John A. : 173.  
 ChevaUer, M.H. : 66.  
 Childs, Amey R. : 166.  
 Clark, T.D. : 101.  
 Clay, Cassius MarceUus : 106, 143, 155, 177, 178, 187, 195, 224.  
 Clayton, Augustin S. : 172, 173.  
 Clemens, Jeremian : 224.  
 Cline, Walker : 76.  
 Clingman, Thomas L. : 110, 148, 214, 215, 220.  
 Clinton, Matthew William : 165, 175.  
 Cloud, Noah B. : 94, 114.  
 Cobb, Howel : 61, 158, 181.  
 Cobb, Mme Howel : 61, 158, 181.  
 Cobb, Mme Howell : 61.  
 Coffin, Almira : 108.  
 Cole, Arthur C. : 9, 10, 17, 159, 173, 201, 247.  
 Colhoun, John Ewing : 166, 171.  
 Collier, Henry Watkins : 166, 171,  
 Collins, Herbert : 160.  
 Columella : 87.  
 Commons, John R. : 201.  
 Concord Cotton Factory : 181.  
 Confederate Iron Works 185.  
 Connecticut (charue) : 66.  
 Conrad, Alfred H. et Meÿer John R. (étude sur la rentabilité de l'esclavage) : 53, 54, 126, 132, 133, 140, 162, 235-238, 240.

Converse, Dexter F. : 183.  
 Cook, Harvey ToUver : 166.  
 Cooper, Mark Anthony : 172, 181.  
 Cooper, Thomas : 173.  
 Corlew, Robert E. : 192.  
 Comerstone, Stephen : 180.  
 Cotterill, R.S. : 171.  
 Coulter, E. Merton : 157, 165, 166.  
 Cowpen Factory : 181.  
 Craven, Avery O. : 66, 71, 74, 75, 87, 90, 95, 113, 120, 127, 130, 207, 208, 209, 248.  
 Crawford (gouverneur de Géorgie) : 91.  
 Cresap, Bernard : 181.  
 Cummmgs, Richard O. : 154.

## D

Dale, Edward Everett : 103.  
 Danhof, Clarence H. : 63, 64, 65, 67, 229.  
 Daniel, WilUam C. : 158.  
 Dary, Everard Green Baker : 42.  
 Davis, E.A. : 50.  
 Davis, Jefferson : 168, 221.  
 Dawes, Emma Louise Mc Lin : 119.  
 De Bow, J.D.B. : 54, 59, 61, 93, 102, 108, 110, 115, 117, 118, 128, 142, 147, 153, 160, 163, 176, 199, 200, 224, 239.  
 De Castro, Josué : 52, 110.  
 De Grummond, Jewel Lynn : 105.  
 De Leon, T.C. : 183.  
 Denman, Clarence PhiUips : 175.  
 De Sausure, Louis M. : 105.  
 De Sausure (famille) : 166.  
 Dew, Thomas R. : 28, 72.  
 Dia, Mamadou : 80.  
 Diamond, Stanley : 76.  
 Diamond, William : 128.  
 Dickson, David : 94, 114.  
 Doar, Stephen D. : 60.  
 Dobb, Maurice : 29, 58, 140, 249.  
 Dobie, J. Frank : 103.  
 Donald, David : 10, 18, 247.  
 Dorfman, Joseph : 128.  
 Domas Filho, João : 125.  
 Douglas, Stephen : 226, 232.  
 Dowd, Douglas (F.) : 235, 247.  
 Dowd, Jerome : 73, 77.  
 Dumond, Dwight L. : 213, 224.  
 Dunbar, Charles F. : 146.  
 Duncan, Murchinson : 174.  
 Dunham, D.M. : 119.  
 Durden, Robert F. : 128.

## E

Eaton, Clement : 161, 172, 202, 247.  
 EHot, T.S. : 230.  
 Elliott, Rt. Rev. Stephen, Jr. : 118.  
 Ellis, John W. : 174, 178.

- Elmore, Franklin H. : 172.  
 Elvehjem, C.A. : 51.  
 Ely, Albert W. : 212.  
 Emerson (gouverneur du Delaware) : 91.  
 Emmons, Ebenezer : 94.  
 Evans, Robert, Jr. : 236.
- F
- Page, J.D. : 219.  
 Falconer, John I. : 108.  
 Featherstonhaugh, G.W. : 132.  
 Fenner, E.D. : 106.  
 Fields, Emmett B. : 109, 130, 135.  
 Fite, Emerson David : 124.  
 Fitzhugh, George : 16, 42, 177, 198, 199, 202.  
 Flanders, Ralph : 68.  
 Fleming, Walter E. : 195.  
 Flinn, Andrew (plantation) : 68.  
 Fogel, Robert W. : 151.  
 Foner, Philip S. : 142, 151, 166, 202.  
 Forde, Daryll : 78.  
 Fomell, W. : 227.  
 Foster, C.M. : 165.  
 Frank, Tenney : 87, 125.  
 Frazier, E. Franklin : 75.  
 Freeman, Douglas Southall : 192.  
 Freyre, Gilberto : 132.  
 Fries, Adelaide L. : 35.  
 Fries, Francis : 172.  
 Fuller, Grâce Pierpont : 145.
- G
- Gates, Paul W. : 69, 119, 226, 248.  
 Gallant, J.M. : 89.  
 Gibbes, Robert W. : 166.  
 Gibelin : 205.  
 Gilboy, Elizabeth W. : 140.  
 Golembe, Carter H. : 31.  
 Govan, Thomas P. : 24, 29, 96, 97, 236.  
 Gras, Normal Scott Brien : 85.  
 Graves, Iverson L. : 61.  
 Gray, Lewis C. : 25, 53, 65, 69, 71, 72, 74, 75, 87, 99, 112, 124, 127, 129, 144, 248.  
 Green, Duff : 173, 185.  
 Green, Edwin : 166.  
 Green, Fletcher M. : 103, 166, 173, 202, 220.  
 Greensboro, N.C. : 166.  
 Gregg, William : 30, 34, 149, 151, 152, 160-164, 166, 167, 169, 170, 173-180, 185, 186, 187, 190, 196, 197, 199, 202, 249.  
 Griffin, Richard W. : 159, 160, 164-167, 173, 181, 192, 196, 200, 248, 249.  
 Grünbali, John Berkley : 92.  
 Guignard (famille) : 166, 173.
- H
- Haas, G.C. et - Ezekiel, Mordecai : 104.  
 Habakkuk, H.J. : 56, 140, 249.  
 Hairston (plantation) : 58.  
 Hamilton, J.G. de Roulhac : 166, 172, 175.  
 Hammett, Henry P. : 183.  
 Hammond, Bray : 31, 42, 145.  
 Hammond, James H. : 60, 63, 129, 160, 166, 171, 172, 175, 178, 180, 193, 197, 199, 202.  
 Hammond, Matthew M. : 132, 145.  
 Hammond, Seth : 147.  
 Hampton, Wade : 166.  
 Hannah, John : 165.  
 Harper, L. : 90, 97.  
 Hartz, Louis : 15.  
 Haywood, Ernest : 238.  
 Hazard, Blanche Evans : 60, 149.  
 Heath, Milton S. : 147, 157, 248.  
 Hegel : 42, 73, 205.  
 Helper, Hinton R. : 124, 178, 187.  
 Herndon, Jonathan N. : 123.  
 Herring, Harriet : 160.  
 Herskovits, Melville J. : 73, 74, 75, 77, 81.  
 Heyward, Daniel : 166.  
 Hickabee, C.C. : 171.  
 Higgins, J. : 89.  
 Hilgard, Eugène W. : 90, 96, 97, 154.  
 Hilliard, Mrs : 110.  
 Hillhouse, David : 68.  
 Hoke, Michael : 172.  
 Hoke, Robert F. : 170, 182.  
 Holcombe, William Henry : 40, 153.  
 Holden, William W. : 54, 184.  
 Holmes, George Frederick : 222.  
 Holt, Edwin : 170.  
 Hopeton (plantation) : 96.  
 Hopkins, A.F. : 220.  
 Hopkins, James F. : 97, 193.  
 Huger (famille) : 166, 172.  
 Hutchins, John G.B. : 142, 195.
- J
- Jackson, Andrew (président des Etats-Unis) : 172, 184.  
 James, C.T. : 168, 169, 200.  
 Jaynes, Joseph M. (plantation) : 68.  
 Jefferson, Thomas : 31.  
 Jemison, Robert : 165, 175, 180, 184.  
 Jésuites (colonies de) : 125.  
 Johnson, Andrew : 145.  
 Johnson, Emory R. : 142.  
 Jones, George Noble : 96, 97.  
 Jones, James : 173.  
 Jones, Joseph : 92.  
 Jones, Katharine M. : 108.  
 Jones, Thomas P. : 190.

- Jordan, Weymouth T. : 92, 115, 117, 120, 125, 160, 162, 163, 164, 168, 248.  
 Joyner, Andrew : 174.  
 Juarez : 222.
- K
- Kautsky, Karl : 89.  
 Kentucky State Agricultural Society : 97.  
 Kerr, John : 170.  
 Kettell, T.P. : 140, 142.  
 Killock (plantation) : 68.  
 Killona (plantation) : 61.  
 Klebaner, Benjamin Joseph : 200.  
 Klein, A. Norman : 78, 79.  
 Klineberg, Otto : 72.  
 Knowlton, Evelyn H. : 148, 149.  
 Know-Nothings (nativistes) : 201.  
 Kohlmeyer, Fred : 10.  
 Kohn, August : 173, 183.  
 Konkle, Burton Alva : 178.  
 Kuznets, Simon : 140, 146.
- L
- Länder, Ernest M. Jr. : 35, 153, 164, 166, 169, 170, 173, 192, 199, 249.  
 Lane, Ann J. : 10.  
 Lawrence, Amos A. : 149, 168, 169, 176, 177.  
 Lawton, Alexander Robert : 68.  
 Leak, Francis Terry : 105, 220.  
 Leak, John W. : 166, 183.  
 Leak, W.F. : 165, 166.  
 Leawitt, Charles T. : 106.  
 Le Duc, Thomas : 229.  
 Lee, Daniel : 96, 184.  
 Legare, J.D. : 64.  
 Lemay, Thomas J. : 145, 160.  
 Lemmer, George F. : 67.  
 Lennard, Reginald : 84, 85.  
 Lewis, G. (rev.) : 109.  
 Lewis, W. Arthur : 52, 58.  
 Liddell, Moses St John R. : 60.  
 Lieber, Oscar M. : 89, 147, 154.  
 Lincoln, Abraham : 44, 211, 231.  
 Linden, Fabian : 30, 100, 122, 158.  
 Lippincott, Isaac : 145, 159.  
 Litwack, Leon P. : 19.  
 lx>nn; Ella : 120, 185.  
 Lord, Daniel : 142.  
 Lowitt, Richard : 150.  
 Lowndes County Agricultural Society : 120.  
 Lumpkin, J.H. : 160, 196.
- M
- Machiavel : 137.  
 Mallory, James : 117.  
 Malone, Dumas : 9, 10, 173.  
 Mandel, Bernard : 203.  
 Mantoux, Paul : 140.  
 Marquard, L. et Standing, T.L. : 80.\*  
 Marshall, Levin R. : 108.  
 Marston, Henry : 118, 119.  
 Martin, Edgar W. : 154.  
 Martin, James : 175, 176, 177, 196.  
 Martin, Thomas P. : 177, 199.  
 Marx, Karl : 42, 140.  
 Nl&csk J \* 31  
 Massey, Mary Elizabeth : 62, 102, 143.  
 Massie, William : 125.  
 Maury, Matthew F. (lieutenant) : 213.  
 Mayer, Brantz : 221.  
 McBee, Vardry : 166.  
 McCall, Duncan G. : 61, 110.  
 McCormick, Fowler : 56.  
 McCullough, Daniel : 166.  
 McDonald, Alexander : 95.  
 McDonald, Charles J. : 165, 171, 173.  
 McDougle, Ivan : 127.  
 McDuffie, George : 142, 166, 171, 176.  
 McGehee, Edward : 165.  
 McGehee, Ralph : 165.  
 McKinley, William : 61.  
 McQuenn, John : 172, 184.  
 Means, William C. : 166, 181, 185.  
 Meek, C.K. : 78.  
 Meigs, Paul Avery : 184.  
 Memminger, C.G. : 199.  
 Mendenhall, Majorie : 103, 116, 135.  
 Merritt, Elizabeth : 179.  
 Merz, Albert : 90.  
 Meyer, John R. (cf. Conrad) : 53.  
 Mighell, Ronald L. : 57.  
 Milner-Wood-Wrenn : 181.  
 Mims, S. : 182, 195.  
 Mitchell, Broadus : 152, 162, 169, 175, 178, 180, 186, 249.  
 Moes, John E. : 235, 236.  
 Moore, John Hébron : 51, 62, 64, 94, 95, 117, 121, 124, 125, 151, 152^, 161, 164, 165, 237, 248.  
 Moore, J. Preston : 227.  
 Moore, S.D. : 220.  
 Morehead, James Turner : 170, 182.  
 Morehead, John Motley : 170, 171, 178, 182, 184, 186.  
 Morehead John Motley III : 170, 182.  
 Morgan, Mark : 183.  
 Morgan, Samuel D. : 190.  
 Morgan, Samuel N. : 166.  
 Morison, Samuel Eliot : 142.  
 Morris, Richard B. : 9, 10, 135, 193, 201, 202, 249.  
 Morrison, Columbus : 124.  
 Murat, Achille : 39, 145.  
 Murctuson, Duncan : 183.  
 Murchison, Kenneth M. : 183.  
 Murray, Chalmers S. : 118.  
 Murray, Paul : 133, 173.  
 Myrdal, Gunnar : 29, 140, 249.

## N

- Nadel, SJF. : 76, 78.  
 Napier, John H., III : 165.  
 Nesbitt, William : 172.  
 Nesbitt Iron Manufacturing Company : 170.  
 Neumark, S. Daniel : 55.  
 Nevins, Allan : 18, 222, 223, 224, 226, 228-231.  
 New Orleans Typographical Society : 201.  
 Newstead (plantation) : 68.  
 Nieboer, H.J. : 80.  
 Noël, Edmund F. : 106.  
 Norfleet, Stephen A. : 166.  
 North, Douglass C. : 143, 225, 249.  
 Nuernberger, Ruth Ketring : 200.  
 Nutt, Haller : 60.

## O

- Odell, John Milton : 183.  
 Odum, Howard W. : 98.  
 Olmsted, Frederick Law : 92, 125.  
 Orr, J.L. : 200.  
 Osgood, Mme J.G. : 108.  
 Owen, David Dale : 89.  
 \* Owsley, Frank L. : 24, 30, 100, 101, 102.

## P

- Page, Allison Francis : 170.  
 Park, Mungo : 77.  
 Parker William N. : 109.  
 Parks, Edd Winfields : 163.  
 Parks, Joseph H. : 175, 183.  
 Parr, Elizabeth L. : 101.  
 Parsons, C.G. : 63, 124, 152.  
 Pascal : 28.  
 Patterson, Rufus : 170, 180, 182.  
 Patterson, Samuel Finley : 170, 185.  
 Peacocke, James S. : 94.  
 Pendleton S.C., Farmers' Society : 143.  
 Pepperell Manufacturing Company : 149.  
 Phelps, Dodge & Co : 150.  
 Philips, M.W. : 64, 65, 95, 114, 145, 164.  
 Phillips, Ulrich Bonnell : 13, 27, 50, 61, 71-75, 77, 106, 107, 115, 146, 161, 165, 194, 233, 240, 247.  
 Pitman, Frank Wesley : 81, 125.  
 Plantera' Club of Hancock (Géorgie) : 118.  
 Poinsett, Joël R. : 221.  
 Polanyi, Karl : 55.  
 Pope, Jesse Eliphalet : 149.  
 Popescu, Oreste : 125.  
 Postell, William Dosite : 52.  
 Prada, González : 20.

- Pratt, Daniel : 30, 160, 162, 163, 166, 167, 168, 170, 174-178, 182-187, 195, 249.  
 Predisch Ratül : 245.  
 Prescott, Jedediah : 67.  
 Primm, James Neal : 145.  
 Pro-Slavery Argument (the) : 28.  
 Pulwers, Jacob Edward ; 118.  
 « Python » : 232, 233.

## Q

- Quenzel, Carrol H. : 35, 153.  
 Quitman, John A. : 212.

## R

- Ragatz, Joseph Lowell : 118.  
 Rainwater, Percy : 231.  
 Ramsdell, Charles William : 105, 162, 207, 215, 217, 219, 226, 227, 228, 233.  
 Randall, J.G. : 247.  
 Rattray, R.S. : 78.  
 Rauch, Basil : 227.  
 Read, J. Harlston J.R. : 194.  
 Red Mountain Iron and Coal Company : 185.  
 Redpath, James : 104.  
 Reinders, Robert C. : 163.  
 Rembert, Samuel S. : 67.  
 Rencher, Abraham : 171, 174.  
 Reynolds, J.C. : 227.  
 Rezneck, Samuel : 145.  
 Rhett : 180.  
 Riley, F.L. : 96.  
 Rippy, J. Fred : 222.  
 Robb, James : 147, 168.  
 Robbins, Roy M. : 145.  
 Robert, Joseph R. : 192, 193.  
 Robert, Percy : 226.  
 Robinson, Charles : 229.  
 Rogers, Thorold : 84.  
 Rogin, Léo : 57, 65, 66.  
 Root, Joseph M. : 224.  
 Roswell Manufacturing Company : 185.  
 Ruffin, Edmund : 39, 42, 49, 50, 86, 87, 90, 91, 95, 103, 114-117, 119, 130, 148, 200.  
 Ruffin, Thomas, 165, 171.  
 Ruffner, Henry : 143.  
 Russel, Robert R. : 87, 140, 159, 169, 193, 194, 203, 248.  
 Russell, E. John : 66, 123.

## S

- St John's CoOeton Agricultural Society : 96.  
 Salisbury Manufacturing Company : 174.  
 Salter, Robert M. : 88, 89.  
 Sambo and Nat Turner (cf. Turner).

Sanford (?) William M. : 41.  
 Santayana, George : 21.  
 Saraydar, Edward : 236, 237.  
 Scarborough, William K. : 237.  
 Schiffirin, André : 10.  
 Schilds : 173.  
 Schmidt, Gustavus : 221.  
 Schmidt, Louis Bernard : 101, 142.  
 Schollenberger, C.J. : 89.  
 Schreiner, Oswald : 90.  
 Schumpeter : 242.  
 Scott, A.L. : 129.  
 Screwman's Association : 201.  
 Scroggs : 217, 227.  
 Seabrook, Whitemarsh B. : 171.  
 Seay, W.A. : 229.  
 Seligman, C.G. : 74, 76.  
 Sellers, Charles Grier : 156.  
 Seward : 232.  
 Sheppard, James : 61.  
 Shideler, James : 10.  
 Shiyock, Richard H. : 50, 149, 163, 165, 168, 173.  
 Simkhovitch, V.G. : 84, 87.  
 Simkins, Francis Butler : 106.  
 Simons, Algie M. : 53.  
 Sisk- Glenn N. : 104.  
 Sitterson, J. Carlyle : 166, 174, 178, 187.  
 Skipper, Ottis C. : 128.  
 Small, James : 64.  
 Smiley, David L. : 155, 178.  
 Smit, H.P. : 80.  
 Smith, Alfred Glaze, Jr. : 117, 125, 127, 143, 248.  
 Smith, George Winston : 164.  
 Smith, Hamilton : 161, 163.  
 Smith and Perkins (fabricant de wagons de chemins de fer) : 152.  
 Sorokin, Pitirim : 88.  
 Soulé : 227.  
 Southern Central Agricultural Society : 96, 103, 118, 124.  
 Southern Convention held in Savannah (Géorgie) (comptes rendus) : 129.  
 Southern Implement Company : 165.  
 Spyker, Leonidas Pendleton : 60, 61.  
 Stampp, Kenneth M. : 27, 71.  
 Standard, Diffie W. : 160.  
 Starobin, Robert : 10.  
 State Agricultural Bureau of Mississippi : 116.  
 State Agricultural Society of Alabama : 120.  
 Stavisky, Leonard Price : 192.  
 Steadman, E. : 168, 191.  
 Stone, Alfred Holt : 71.  
 Street, James H. : 57, 68.  
 Sumner, A.G. : 118.  
 Swados, Felice : 51.  
 Swallow, G.C. : 90.  
 Sydnor, Charles Sackett : 50, 96, 247.

T

Tannenbaum, Frank : 9, 10, 247.  
 Tarde, Gabriel : 72, 73.  
 Tarrant, Mrs. G.F.H. : 162, 195.  
 Taussig, Frank W. : 145.  
 Tawney, R.H. : 84, 140.  
 Taylor, George Rogers : 142.  
 Taylor, James H. : 167, 195, 197, 199, 202.  
 Taylor, John (planteur de Caroline) : 86, 100, 114.  
 Taylor, Rosser H. : 92, 93, 101.  
 Tchemychevski : 73.  
 Thompson, Jacob : 220.  
 Thompson, James Westfall : 100.  
 Thompson, Waddy : 221.  
 Thrasher, J.S. : 227.  
 Tillinghast, Joseph Alexander : 73, 74, 76, 77.  
 Tocqueville, Alexis de : 39.  
 Tompkins, D.A. : 166, 170, 172, 186.  
 Tooke (plantation) : 68.  
 Trafton, Spalding : 152.  
 Tredegar Iron Works : 183.  
 Tregle, Joseph G. Jr. : 194.  
 Trexler : 127.  
 Trimmingham, J. Spencer : 76.  
 Troost, G. : 90.  
 True, Rodney H. : 115, 116.  
 Tryon, Rolla M. : 59, 143.  
 Tucker, Beverley : 143.  
 Tulley (colonel) : 95.  
 Tuomey M. : 91, 159.  
 Turner, Charles W. : 114, 120.  
 Turner, Joseph A. : 165.  
 Turner (Sambo and Nat) : 16.

U

United Fruit : 25.  
 United States Agricultural Society : 100.  
 United States Patent Office : 88, 92, 117.  
 Urban, C. Stanley : 212.  
 Usher, A.P. : 85.  
 Van Evne : 227.  
 Vance, Ruppert : 98, 101.  
 Verhoeff, Mary : 101.  
 Vidaury, Santiago : 222.  
 Virginia Commercial Convention : 153.  
 Virginia State Agricultural Society : 90, 114, 200.  
 Virginia State Board Of Agriculture : 116.

**W**

- Wade, Richard C. : 34.  
 Wade, Walter (docteur et planteur) : 105.  
 Wailes, B.L.C. : 122, 152.  
 Walker, Norman : 163.  
 Walker, Richard : 165.  
 Walker, Samuel : 158, 212.  
 Walker William : 212, 217, 227, 228.  
 Wallace, David D. : 199.  
 Ware, Nathaniel A. : 128, 195.  
 Warner (juge et représentant de Géorgie) : 230.  
 Watford, W.H. : 221, 222.  
 Watson, Henry : 61.  
 Way, R.B. : 142.  
 Weaver, Herbert : 122, 201.  
 Weber, Max : 26, 233.  
 Weldon Manufacturing Company : 174.  
 Weller, Sidney : 130.  
 Wender, Herbert : 115, 149.  
 Weston, George M. : 231.  
 West Point Mills Company : 171.  
 Whitten, J.A. : 120.  
 Wickliffe, Robert : 155.  
 Wiley, Bell Irvin : 109.  
 William Bâtes & Company : 183.  
 Williams, Clanton W. : 163.  
 Williams, David Rogerson : 166, 171.  
 Williams, John : 145.  
 Williams, Robert W. : 118.  
 Williamson, Edward C. : 173.  
 Wilmot (amendement) : 211, 224.  
 Winans, Ross : 172.  
 Winston, Patrick Henry : 166.  
 Winter, John G. : 165.  
 Wislizenus : 225.  
 Withers, Robert : 61.  
 Woodman, Harold D. : 240, 241, 249.  
 Woodville Manufacturing Company : 165.  
 Woodward, Joseph H. II : 192.  
 Wooley (major) : 238.  
 Worth, David : 174, 185.  
 Worth, John Milton : 166, 183.  
 Worth, Jonathan : 166, 172, 174, 185.  
 Worth, Jonathan Addison : 185.  
 Wright : 184, 192.  
 Wyatt, Edward A. IV : 152.  
 Wythe, George : 147.

**Y**

- Yancey, W.L. : 173, 183, 184.  
 Yarbrough, W.H. : 121, 229.  
 Yeams, Wilfred Buck : 162, 184.  
 Yeatman : 183.  
 Yoakum, H. : 222.  
 Young, David K. : 117, 186.

**Z**

- Zinsel, Edgar : 56.

## Table

Préface à l'édition américaine .....	9
Abréviations .....	11
Introduction.....	13
L POSITION DU PROBLEME .....	21
1. Le Sud esclavagiste : une interprétation.....	23
Le problème .....	23
L'esclavage et l'expansion du capitalisme .....	25
Aspects rationnels et irrationnels des sociétés esclavagistes .....	26
Les traits capitalistes et pseudo-capitalistes de l'économie esclavagiste . . .	28
Les obstacles à l'industrialisation .....	33
Les grandes caractéristiques de l'agriculture du Sud	36
L'idéologie de la classe des maîtres.....	38
Le sens de la propriété esclavagiste.....	41
La crise générale <b>du Sud</b> esclavagiste . . .	43
D. TERRE VIERGE ET MAIN-D'ŒUVRE SERVILE	47
2. La faible productivité de la main-d'œuvre servile dans le Sud : ses causes et ses conséquences	49
Le retard technologique .....	55
La division du travail .....	58
Instruments et machines agricoles .....	62

3. Le travailleur noir en Afrique et dans le Sud esclavagiste.....	71
4. Le coton, l'esclavage et l'épuisement du sol ...	83
•• Le problème historique de l'épuisement du sol . . . . .	83
Le rôle de l'esclavage .....	86
L'utilisation des engrais .....	88
L'alternance des cultures .....	94
L'épuisement des sols dans le Bas-Sud .....	96
5. Le cheptel dans l'économie esclavagiste.....	99
Excédent de bétail — Pénurie de viande.....	99
Animaux de trait .....	106
Les porcs .....	107
Cheptel bovin .....	109
Vue d'ensemble .....	110
6. Les limites de la réforme de l'agriculture.....	113
Campagne pour la réforme .....	114
Les problèmes de la diversification .....	121
La pénurie de main-d'œuvre en Virginie.....	126
Etude de certains comtés .....	132
m. DEPENDANCE DE LA VILLE A L'EGARD DES CAMPAGNES .....	137
7. L'importance de la plantation esclavagiste dans le développement économique du Sud.....	139
La nature du marché.....	141
Dimension du marché rural .....	150
Le marché urbain des denrées alimentaires.....	153
8. Les industriels et le régime esclavagiste .....	156
Partisans et adversaires du développement industriel .....	156
Dépendance économique des industriels à l'égard des planteurs . . . ..?	162
La politique des industriels .....	171
Les industriels pendant la guerre.....	181
Les industriels du Sud — Un bilan politique . . . .	186

<b>9. Esclaves ou travailleurs libres dans les usines du Sud : une analyse politique d'un débat économique.....</b>	<b>189</b>
---	------------

#### **IV. LA CRISE GENERALE DU SUD ESCLAVAGISTE 205**

<b>10. Les origines de l'expansionnisme esclavagiste .</b>	<b>207</b>
Causes principales et causes secondaires .....	208
La thèse des « limites naturelles » .....	215
Les contradictions inhérentes à la thèse des « limites naturelles » .....	218
La question territoriale .....	219
Contradiction déchirante .....	228
Invitation au suicide .....	230
<b>Note sur le rôle de l'économie dans l'économie politique de l'esclavage .....</b>	<b>235</b>
Contribution récente à un débat interminable . . . .	235
De l'économie à l'économie politique : huit thèses	241
Notice bibliographique .....	247
Index historique et géographique .....	251
Index nominatif .....	254

3. Le travailleur noir en Afrique et dans le Sud esclavagiste.....	71
4. Le coton, l'esclavage et l'épuisement du sol ...	83
Le problème historique de l'épuisement du sol . . . .	83
Le rôle de l'esclavage .....	86
L'utilisation des engrais .....	88
L'alternance des cultures .....	94
L'épuisement des sols dans le Bas-Sud .....	96
5. Le cheptel dans l'économie esclavagiste.....	99
Excédent de bétail — Pénurie de viande.....	99
Animaux de trait.....	106
Les porcs .....	107
Cheptel bovin .....	109
Vue d'ensemble .....	110
6. Les limites de la réforme de l'agriculture.....	113
Campagne pour la réforme .....	114
Les problèmes de la diversification .....	121
La pénurie de main-d'œuvre en Virginie.....	126
Etude de certains comtés .....	132
in. DEPENDANCE DE LA VILLE A L'EGARD DES CAMPAGNES .....	137
7. L'importance de la plantation esclavagiste dans le développement économique du Sud.....	139
La nature du marché . . . . .	141
Dimension du marché rural .....	150
Le marché urbain des denrées alimentaires.....	153
8. Les industriels et le régime esclavagiste .....	156
Partisans et adversaires du développement indus- triel .....	156
Dépendance économique des industriels à l'égard des planteurs .....	162
La politique des industriels .....	171
Les industriels pendant la guerre.....	181
Les industriels du Sud — Un bilan politique . . . .	186

9. Esclaves ou travailleurs libres dans les usines du Sud : une analyse politique d'un débat • économique.....	189
IV, LA CRISE GENERALE DU SUD ESCLAVAGISTE 205	
10. Les origines de l'expansionnisme esclavagiste .	207
Causes principales et causes secondaires .....	208
La thèse des «limites naturelles» .....	215
Les contradictions inhérentes à la thèse des « limites naturelles » ----- <sup>0</sup> .....	218
La question territoriale .....	219
Contradiction déchirante .....	228
Invitation au suicide .....	230
Note sur le rôle de l'économie dans l'économie politique de l'esclavage .....	235
Contribution récente à un débat interminable . . . .	235
De l'économie à l'économie politique : huit thèses	241
Notice bibliographique .....	247
Index historique et géographique .....	251
Index nominatif .....	254

3. Le travailleur noir en Afrique et dans le Sud esclavagiste.....	71
4. Le coton, l'esclavage et l'épuisement du sol ...	83
" Le problème historique de l'épuisement du sol ...	83
Le rôle de l'esclavage .....	86
L'utilisation des engrais .....	88
L'alternance des cultures .....	94
L'épuisement des sols dans le Bas-Sud .....	96
5. Le cheptel dans l'économie esclavagiste.....	99
Excédent de bétail — Pénurie de viande.....	99
Animaux de trait .....	106
Les porcs .....	107
Cheptel bovin .....	109
Vue d'ensemble .....	110
6. Les limites de la réforme de l'agriculture.....	113
Campagne pour la réforme.....	114
Les problèmes de la diversification .....	121
La pénurie de main-d'œuvre en Virginie.....	126
Etude de certains comtés .....	132
 KH. DEPENDANCE DE LA VILLE A L'EGARD DES CAMPAGNES .....	 137
7. L'importance de la plantation esclavagiste dans le développement économique du Sud.....	139
La nature du marché .....	141
Dimension du marché rural .....	150
Le marché urbain des denrées alimentaires.....	153
8. Les industriels et le régime esclavagiste .....	156
Partisans et adversaires du développement indus- triel .....	156
Dépendance économique des industriels à l'égard des planteurs .....	162
La politique des industriels .....	171
Les industriels pendant la guerre.....	181
Les industriels du Sud — Un bilan politique ....	186

9. Esclaves ou travailleurs libres dans les usines du Sud : une analyse politique d'un débat < économique.....	189
--	-----

#### IV. LA CRISE GENERALE DU SUD ESCLAVAGISTE 205

10. Les origines de l'expansionnisme esclavagiste .	207	
Causes principales et causes secondaires .....	208	
La thèse des « limites naturelles » .....	215	
Les contradictions inhérentes à la thèse des « limites naturelles » .....	218	
La question territoriale .....	219	
Contradiction déchirante .....	228	
Invitation au suicide .....	230	**
Note sur le rôle de l'économie dans l'économie politique de l'esclavage .....	235	
Contribution récente à un débat interminable _____	235	
De l'économie à l'économie politique : huit thèses	241	

Notice bibliographique .....	247
Index historique et géographique .....	251
Index nominatif .....	254

3. Le travailleur noir en Afrique et dans le Sud esclavagiste.....	71
4. Le coton, l'esclavage et l'épuisement du sol ...	83
•• Le problème historique de l'épuisement du sol-----	83
Le rôle de l'esclavage .....	86
L'utilisation des engrais .....	88
L'alternance des cultures .....	94
L'épuisement des sols dans le Bas-Sud .....	96
5. Le cheptel dans l'économie esclavagiste.....	99
Excédent de bétail — Pénurie de viande.....	99
Animaux de trait.....>.....	106
Les porcs . . . . , .....	107
Cheptel bovin.....	109
Vue d'ensemble .....	110
6. Les limites de la réforme de l'agriculture.....	113
Campagne pour la réforme.....	114
Les problèmes de la diversification .....	121
La pénurie de main-d'œuvre en Virginie.....	126
Etude de certains comtés.....	132
m. DEPENDANCE DE LA VILLE A L'EGARD DES CAMPAGNES .....	137
7. L'importance de la plantation esclavagiste dans le développement économique du Sud.....	139
La nature du marché.....	141
Dimension du marché rural .....	150
Le marché urbain des denrées alimentaires.....	153
8. Les industriels et le régime esclavagiste .....	156
Partisans et adversaires du développement indus- triel .....	156
Dépendance économique des industriels à l'égard des planteurs .....	162
La politique des industriels .....	171
Les industriels pendant la guerre.....	181
Les industriels du Sud — Un bilan politique . . . .	186

9. Esclaves ou travailleurs libres dans les usines du Sud : une analyse politique d'un débat ■■ économique.....	189
---	-----

#### IV. LA CRISE GENERALE DU SUD ESCLAVAGISTE 205

<b>10. Les origines de l'expansionnisme esclavagiste .</b>	<b>207</b>
Causes principales et causes secondaires .....	208
La thèse des « limites naturelles » .....	215
Les contradictions inhérentes à la thèse des « limites naturelles » .....	218
La question territoriale .....	219
Contradiction déchirante .....	228
Invitation au suicide .....	230
Note sur le rôle de l'économie dans l'économie politique de l'esclavage .....	235
Contribution récente à un débat interminable ...	235
De l'économie à l'économie politique : huit thèses	241
Notice bibliographique .....	247
Index historique et géographique .....	251
Index nominatif .....	254